

Yak Rivaïs

Francoquin

II. Au pays des frères Cyclopus



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périple du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
2 : AU PAYS DES FRÈRES CYCLOPUS



Cet ouvrage est paru en 1967 aux éditions Gallimard.

© Yak Rivals / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivaïs

 Les Aventures du
Général Francoquin

(Francoquin 2 :
Au Pays des frères Cyclopus)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape





GÉNÉRAL de SAINT-JOBARD



HELENA de SAINT-JOBARD



MONSIEUR



le banquier
GROS-CHASSIEUX



Mme HEINTZBRÜCK



ZELMA de
WAGERSTEIN



NEZ-DE-SUCE



LE BARON K.



CLAUDIUS



GUEULE DE RAT



de KLAPECK







Je précise bien que je ne veux pas dire qu'il faut ramener la littérature, et la poésie, à une simple sténographie de ce qu'on appelle méprisamment le langage « concierge », lequel n'est somme toute que celui des académiciens avec quelques petites incorrections. Il s'agit de donner un style au langage parlé. Nous pourrions peut-être assister à la naissance d'une nouvelle littérature. Je crois qu'une syntaxe morte est un tel éteignoir que lorsqu'on s'en sera débarrassé, il y aura non seulement une nouvelle poésie, mais encore une nouvelle philosophie.

QUENEAU.

Hélas ! hélas ! répondit Sancho en sanglotant, ne mourez pas mon bon seigneur, mais suivez mon conseil, et vivez encore bien des années ; car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse.

CERVANTES.

EN GUISE DE PRÉFACE

Après *Les Horribles Aventures des cinq frères Cyclopus*¹, j'entrepris la rédaction d'une histoire foisonnante, picaresque, tonitruante et pathétique. Les aventures du héros s'étalent sur sept jours. Il accomplit de petites et de grandes choses, gigognes. Le personnage de Francoquin progresse entre quotidien et histoire.

Entre-temps, j'avais publié en 1966 un livre de dessins aux éditions Belfond. Comme j'avais un contrat pour tout ce que je pourrais produire sur papier, je communiquai le manuscrit des *Aventures du général Francoquin au pays des frères Cyclopus* à l'éditeur, Pierre Belfond, en signalant que j'avais envoyé un double à Simone de Beauvoir, pour avis.

Peu de temps après, je reçus un mot bref de Simone de Beauvoir: elle déposait le manuscrit chez Gallimard, et «se réjouissait de voir un de ces jours le livre publié». Je communiquai bien entendu l'information à Pierre Belfond. Peut-être un peu braqué, il me répondit que lui-même en était à la page 64. Le manuscrit déposé chez Gallimard plut à Jacques Lemarchand et Raymond Queneau. J'alertai Pierre Belfond. «Eh bien, me répliqua-t-il, on va vendre du Rivais comme on vend du Kopa.» Blessé, il en faisait une affaire personnelle.

1. Avant d'écrire *Les Cinq Frères Cyclopus*, j'avais réalisé des poupées, pour un film d'animations avec marionnettes. Mais je renonçai au film, préférant écrire le roman. J'avais envoyé une poupée (un «fasciste») à Simone de Beauvoir, qui me répondit, citation d'un journal de l'époque: «*Merci pour ce gueulard qui m'a conquis le cœur. À lui seul, il peuple ma maison, il enchante mes amis.*»

Les tractations commencèrent. Nous perdîmes six bons mois. J'appris plus tard que Pierre Belfond finit par accepter la publication de *Francoquin* grâce à l'intervention (non sollicitée par moi) de l'écrivain Dominique de Roux. Le livre parut chez Gallimard avec partage des droits, même si Pierre Belfond me confia plus tard n'avoir pas reçu un centime de Gallimard, ce que je crois volontiers. Nous étions en juin 1967. Les principales critiques parurent dans la presse la semaine de la guerre des Six Jours. La librairie Maspéro – me dit-on, car j'étais provincial – fit sa devanture avec mon livre.

Les Aventures du Général Francoquin..., vite appelé *Francoquin* tout court, reçut des critiques élogieuses (voir extraits ci-après). Hubert Juin. Pierre Descargues. Alain Penel. Pierre-Henri Deleau. Louis Gerriet. Robert Sabatier. Yves Bonnefoy. Christian Barthe-Lémy. André Blavier. Catherine Claude. Jean-François Josselin. J'en oublie. Certains profitèrent de la publication pour régler des comptes avec Raymond Queneau, l'éditeur. Ce fut en partie le cas hélas d'Alain Bosquet, que j'admirais, et qui avait le premier cherché à éditer *Les Frères Cyclopus*. Il fit savoir au *Monde* que c'était lui qui ferait l'article sur mon livre. Positivement, bien sûr. Mais il haïssait Jacques Lemarchand, en voulait à Gallimard de lui avoir «pris» des auteurs qu'il avait découverts, Roland Dubillard par exemple. Il se vengeait¹. (Un autre se vengea de Queneau, en décrétant que le livre était bon pour faire un Goncourt, ce n'était pas la peine d'en parler. Je préfère ne pas citer son nom.) En revanche, «vous avez écrit un livre pour toujours», m'écrivit Dominique de Roux. Des phrases comme celle-là consolent de bien des sottises.

1. Alain Bosquet se « rattrapa » lorsqu'il contribua plus tard à faire couronner mon livre écrit avec les phrases des autres, *Les Demoiselles d'A*, par le prix de l'Anti-Conformisme.

Quoi qu'il en soit, comme je m'en rendis compte beaucoup plus tard (je ne vins m'installer à Paris qu'en 1981), le livre avait touché beaucoup de gens. Un ami peintre me dit: «On a l'impression que le monde vous entre par les oreilles»; je répondis «qu'il me sortait par les yeux».

Je reçus des offres d'adaptations cinématographiques, télévisuelles, théâtrales. Et puis... Mai 68 arriva. (Tant mieux – moi, je l'avais prévu.) Mais les capitaux s'évadèrent. Les projets s'évanouirent. Comme disait Céline: «Les pithécantropes changent de mythe, ça va saigner.» À l'automne, les goûts avaient changé, les budgets s'étaient rabougris avec. Nous avions perdu trop de temps.

Le livre prit «sa vitesse de croisière», m'écrivit Jacques Lemarchand. D'autres projets d'adaptations s'ébauchèrent. Cinéma. Théâtre. Des metteurs en scène: Claude Vernick, Lew Bogdan, André Gerbal, Jean-Claude Laureux. Et même, jusqu'en 2007, le comédien Thierry Lefever essaya, à contre-courant économique-politique, de monter *Francoquin* sur les planches. Il parvint à organiser une lecture publique de trois heures qui, m'écrivit-il, emballa un public médusé.

J'étais provincial, je l'ai dit. À l'époque, les moyens de communication étaient limités. Deux à trois ans d'attente pour avoir le téléphone. Je me décidai à venir à Paris en 1981. Je rencontrai alors des auteurs et des artistes qui me dirent tout le bien qu'ils avaient pensé de *Francoquin*. Michel Lebris qui me confia avoir passé une nuit blanche à lire mon roman, et qui essaya de le republier dans une collection dirigée par un journaliste. Georges Londeix qui écrivit avoir osé envoyer un manuscrit à Pierre Belfond après avoir lu la suite de mon *Francoquin* (voir tome cinq). Franz Bartelt, qui m'écrivit qu'il venait de lire *Francoquin* et qu'il était «resté sur le cul». Des poètes, André Laude, Alain Frontier, Jean L'Anselme, qui le

fit diffuser dans les centres culturels à l'étranger. Michel Braudeau, qui me fit l'honneur de me demander si j'étais « l'auteur mythique du général Francoquin » après s'être arrêté devant un stand où je signalais mes livres pour la jeunesse. (Eh oui. Dans une première vie.) Raymond Perrot, Roland Topor, à qui je reprochais de ne pas m'avoir fait savoir qu'il aimait mon livre à l'époque de sa parution, et qui me répondit, évident : « Tu n'étais pas à Paris. » André Stil qui, lorsque je le contactai pour qu'il participe à un livre collectif en 1988, me répondit en référence à Francoquin : je me demandais quand vous m'appellerez, depuis le temps !

Je ne nommerai pas tout le monde. Quelques anecdotes sont plaisantes. Pierre David m'écrivit à « Francoquin » comme destinataire – et merci à La Poste, la lettre arriva. Un auteur, fait plus rare, me demanda l'autorisation d'essayer d'écrire une suite. Il y renonça, c'était impossible. Mais le livre était devenu mythique, en effet. Comme l'écrivit un critique en 1967, on dira un jour « un francoquin », nom commun.

Comme on disait que le livre serait primé, il passa à côté des prix. Il rata celui de l'Humour noir, qui m'aurait plu. À l'époque, ce prix était couru. (Ce prix, dont je fus président de 2000 à 2007, existe toujours. Il a le palmarès littéraire le plus impressionnant !) Un juré influent voulait faire élire un auteur célèbre, de manière à rendre service au prix, plutôt qu'un jeune homme qui « avait l'avenir devant lui ». C'est ainsi qu'Hervé Bazin fut couronné cette année-là. Mais le soir même, en direct sur Europe 1, radio très écoutée, il dit que c'était moi qui aurais dû recevoir le prix. Propos aimable, qui alla plus loin. Car en 1971, alors que je venais de publier *Le Condottiere* aux éditions Belfond – suite de *Francoquin* –, Hervé Bazin, devenu président des prix de l'Humour noir, contribua à le faire couronner pour « l'ensemble des aventures du général Francoquin ».

Des acteurs m'avaient contacté pour que je leur écrive quelque chose, à cause de *Francoquin*, entre rire et larmes. Je ne citerai personne, ayant poliment refusé, ou n'ayant pas donné suite. Le théâtre à deux ou trois personnages ne m'intéresse pas, il relève du boulevard. Au-dessous de Brecht, la scène ne mérite « ni égards ni patience ».

Et puis, en 2000, un appel de Pierre Belfond. Un dimanche soir. Plein d'enthousiasme, il venait de créer sa collection « Mémoire du Livre ». « Et si nous rééditions *Francoquin*? » me dit-il. Grande idée. Mais deux heures plus tard, il me rappelait pour me dire que, finalement, il préférerait republier *Les Demoiselles d'A*. Ce qu'il fit. Pour la deuxième fois, il avait manqué *Francoquin*.

On m'a souvent demandé pourquoi le clivage des amateurs était si tranché entre gauche politique et droite. C'est clair. Les gens de droite ne peuvent pas lire ce livre : il les fout dehors, tant par sa forme que par son contenu, ses personnages et leurs turpitudes de sac et de corde, leurs langages. Picaresque sans complexe, il a des audaces de jeunesse, fonce à des solutions radicales constamment. Toutes les peurs qui érigent une statue du Commandeur avec des récupérations de fond de poubelle, *Francoquin* les récuse, passe avec un éclat de rire. Il faut avoir des idées ouvertes pour jubiler à la lecture des aventures foisonnantes des héros pour qui être et penser égalent faire, et larguer les démarches convenues. L'autre côté de la barricade, Francoquin s'en fiche. (Et puis, comme on s'en rendra compte à la lecture d'extraits de presse, peu de gens ont saisi à l'époque la charge idéologique, le rapport aux révolutions d'émancipation coloniales dans *Les Frères Cyclopus*, et aux néocolonialismes dans *Francoquin*. Seule, peut-être un peu, Catherine Claude.)

Le livre (600 pages) a été publié en 1967 sans images. Hélas ! car, pour l'écrire, j'avais dessiné mes personnages. Ces

« portraits » caricaturaux étaient punaisés au mur face à ma table de travail. Comme j'avais choisi de ne jamais m'attarder à leur description, je les regardais : leurs gueules induisaient les langages. Queneau et Lemarchand, à qui je parlais des dessins, m'avaient objecté qu'ils avaient lu le manuscrit sans images, et que la reproduction de portraits coûtait cher. Bref. Ce livre qui devait tant à l'image fut donc publié sans images.

Pourtant, vu la quantité de personnages, les portraits auraient joué un rôle !

Pierre Laurendeau lui aussi avait été touché par *Francoquin*. Il me proposa de le republier avec les portraits, pour un tirage confidentiel. Nous parlâmes de la saga, du premier livre sur la révolution des frères Cyclopus, de la pièce radio, de la suite de *Francoquin* publiée en 1971, et l'envie lui vint de réaliser un coffret, un ouvrage pour bibliophiles, illustré, qui regrouperait le tout. (À l'exception d'un manuscrit non publié, perdu – ou jeté, je ne sais plus.) Le coffret contient donc :

- *Les Cinq Frères Cyclopus*
- *Francoquin* 1. Au pays des frères Cyclopus. 2. Filasse
- *Francoquin décide*
- *Dans le Grand-Marécage*.

Un dessin original est offert à chaque acquéreur du coffret¹.

Chose troublante pour moi : le dernier livre de la saga parut en 1971. Et j'ai aujourd'hui soixante et onze ans.

Quant à la révolution dans le pays de Francoquin, je ne l'ai pas ébauchée. J'ai toujours rêvé de l'écrire. Ou de la faire.

Yak RIVAIS

1. Cent coffrets hors commerce accompagnés d'une des illustrations originales, plus cent coffrets pour la vente en librairie, sans illustration originale.

EXTRAITS DE PRESSE.

Pierre Béarn

« Tous les personnages sont excessifs, ainsi que les épisodes de cette folle histoire où l'auteur fait preuve de virtuosité et de truculence. »

LES NOUVELLES DU RHÔNE, 3 juin 1967.

DES MOTS, 10 juin 1967.

Pierre Descargues

« Ce livre gigantesque est bourré d'événements: on y fait la guerre, l'amour, la politique; on prend le pouvoir, on le quitte; on tue le voisin; on achète une femme; on la prend; on la trompe; on l'aime et ça ne ralentit jamais. »

LAUSANNE-DIMANCHE, juillet 1967.

Alain Bosquet

« Tout ce qui vient à l'esprit malicieux de Rivals, il l'accueille sans discernement, et avec un énorme appétit à multiplier les situations saugrenues, le plus souvent par des dialogues où les quiproquos abondent. »

LE MONDE, 5 juillet 1967.

Yves Bonnefoy

« Le récit de la mainmise par le dictateur Francoquin sur la révolution fraternelle des Cyclopus n'est pas sans rappeler l'éternel destin des révolutions trahies, destin plus souvent démontré et

dénoncé par les œuvres de fiction que par la prose nostalgique des analystes dépassés par le fleuve de l'Histoire. »

ESPRIT, décembre 1967.

Jean-Jacques Brochier

« Le général Francoquin : un être hilare, coléreux, violent, rusé, et volontiers ignoble ! Dans la plus pure tradition picaresque ! »

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE, juin 1967.

Robert Sabatier

« La cocasserie et l'absurde sont les deux mamelles de cette odyssée de 600 pages. Mais sous ces apparences gratuites et désopilantes, la satire ne perd pas ses droits, et non plus une certaine sagesse érudite qui tombe toujours fort à propos des lèvres d'une gouvernante anglaise. »

LE FIGARO LITTÉRAIRE.

Bernard Pivot (avant parution : 1966)

« Avec Yak Rivais, on ignore également où on va. Il ne le sait pas lui-même. C'est la folie transhumante, le délire vagabond. Son imagination est une Cocotte-minute chauffée à blanc, il porte en lui un monde vociférant, dantesque et provocateur... »

LE FIGARO LITTÉRAIRE.

Hubert Juin

« C'est éblouissant, nous assistons à un discours véritable, à un langage qui joue de tous les langages, à une écriture qui s'établit à partir de la vanité de toutes les écritures. On s'amuse bien, et puis on ne rit plus. »

LES LETTRES FRANÇAISES, juin 1967.

Frédérique Viala

« La mission d'un général d'opérette d'une sorte d'Amérique latine de pacotille; [...] des péripéties en cascade; des batailles; des ripailles, car l'on se bat et l'on s'ébat; un rythme original, tantôt galopant et tantôt syncopé, qui ne s'essouffle pas d'un bout à l'autre de ce long récit... »

EUROPE, octobre 1967.

Anonyme

« L'auteur fait montre d'un véritable tempérament de romancier, créant un univers tumultueux et concret, fort éloigné des filandreuses méditations du Nouveau Roman. »

AUX ÉCOUTES, septembre 1967.

Jean-François Josselin

« À 100 km des salons et des modes, un instituteur de 27 ans, Yak Rivais, ne s'installe pas dans la littérature, il la bouscule et la bouleverse. »

L'EXPRESS, octobre 1967.

Christian Barthe-Lemy

« Au sujet de ce roman touffu, on évoque non sans cause la tradition picaresque qui, de Cervantès à Céline, passe par Scarron, Fielding, Brecht, et William Faulkner. »

LE THYRSE, juillet 1967.

Alain Penel

« La bande dessinée entre dans le roman. [...]

Le héros de ce livre, ce fameux général (ni d'opérette ni de champ de bataille) ne possède en effet rien. Il se contente d'être. Où qu'il soit et quoi qu'il fasse. (B. A. ou vilenie.) [...]

En somme, Yak Rivais a réussi à créer un personnage de légende. »

LA TRIBUNE DE GENÈVE, juillet 1967.

Louis Gerriet

« Yak Rivais est un écrivain exceptionnel, qui met le feu aux poudres. Il écrit avec de la dynamite et il laisse de côté le cosmétique et les perruques... »

LES DÉPÊCHES DE DIJON, 1971.

Catherine Claude

« ... Avec Francoquin, qui se porte à la rencontre du monde, tout est changé, parce que la réalité est considérée dans son objectivité. Ce sont les personnages qui, confrontés à cette toute-puissante réalité, se transforment, de manière à trouver un accord avec elle. [...]

Avec Rivais, le roman a tous les droits. Aussi bien trouve-t-on dans Francoquin, mêlés à de solides dialogues, le calembour, le coq-à-l'âne, la satire, et même la poésie. [...]

La charge idéologique de notre langage usuel est pulvérisée, de manière d'autant plus efficace que l'opération est menée sans artifice, avec une apparente innocence. Yak Rivais échappe au danger qui menace tout novateur: se laisser enfermer dans sa découverte. »

LA NOUVELLE CRITIQUE, extraits, fin 1967.

Après qu'il eut fait feu sur ses deux frères (Doe et Troy), les blessant mortellement l'un et l'autre (et ce, malgré lui), après qu'il eut perdu GG la «Grande Garce» intraitable, Cyclopus Hyn l'aîné, à peu près seul (Catt-bis étant bien jeune), s'était en quelque sorte résigné à gouverner. Ce n'était pas un jeu : Bras-court le tueur-dictateur laissait un pays exsangue, en friche au sortir de l'hiver, en cendres, une capitale terrassée par la guerre civile, la famine et la peste.

Cyclopus Hyn n'avait jamais été politicien. Son frère Troy, nourri de théorie, eût-il été plus à l'aise pour barboter ? Lui, n'avait pas su. De la constitution précédente, des rouages administratifs ne restaient que des loques, et des responsables des os. L'Empereur (propriétaire des mines de diamants), le Baron K (des chemins de fer), et Gueule-de-Rat (des Houillères), devenus maîtres du pays limitrophe par un opportunisme actif, n'avaient pas tardé à se rendre compte que Cyclopus Hyn, désabusé, meurtri, se trouvait dans l'ornière. Ils lui consentirent des prêts à court et long terme et sous conditions. Inutile de citer les taux !

En six mois, tout semblait consommé. Cyclopus Hyn se retirait, ou son départ semblait imminent. L'Empereur et ses amis, en vertu d'accords interlopes, installèrent (sur le papier) aux fonctions les plus hautes (Président-Gouverneur-satellite) un homme longtemps absent de son pays mais réputé pour la richesse terrienne de son père, et surtout son incompétence dans tous les domaines, en particulier la politique : le général

Joaquin Alvarez Felipe dom Franquin, quelquefois nommé Francoquin.

Le Général.

Le Général n'avait pas la vénération des foules. D'étranges contes (?) circulaient même à son propos dans son pays :

- Général, vous avez promis de construire. Voici l'échéance et rien n'est entrepris. Que décidez-vous ?
- Creusez des trous. Des TAS de trous.

La mission.

Le Général avait la détestable manie d'entrer à l'improviste, et son père, qui pourtant l'attendait, sursauta :

- Vous pourriez frapper !
- Il reçoit à l'instant ce qu'il demande, crache deux dents.
- Mon fils, vous allez être Président-Gouverneur. C'est un honneur.
- J'en ai vu d'autres.
- Mon fils, vous allez trouver une situation explosive. Les Cyclopus sont les auteurs d'une révolution armée. Savez-vous au moins ce qu'est une révolution ? Pff. Le Tout-Puissant vous protège. Serez-vous digne de la tâche qui vous est confiée ? Pff. Heureusement que nous pensons pour vous.
- Je vous en suis reconnaissant !
- Il suffit. Je vous fais grâce de vos stupidités. Les Cyclopus ne sont pas des pantins. Enfoncez dans votre crâne que leur

armée, l'APL, subsiste, même si elle a de nouveaux chefs. Le problème est qu'elle vous tolère, pour commencer. (Il éponge son front avec un mouchoir à carreaux.) Voici ce que l'Empereur souhaiterait, je crois : *a*) jouez velours avec les Cyclopus, efforcez-vous de gagner leur confiance ; *b*) prenez en mains l'APL autant que possible ; *c*) désendoctrinez-la. Nous vous procurerons, à votre demande, des éléments véreux et des mercenaires à cet effet. Est-ce clair ?

– Comme du goudron, dit Francoquin. (Il marche à la porte, se retourne :) À propos ? L'Empereur me considère bien comme le dernier des imbéciles ?

– Plaît-il ?

– Ne le détrompez pas.

Le Général, sa maîtresse et sa famille.

Filasse attendait Francoquin dans le couloir.

– On y va ?

– On y va, dit Francoquin caressant son beau corps.

Ils s'embrassent. Un grattement de larynx les dérange. C'est Thérèse, l'épouse, qui parcourt dignement le couloir en robe à crinoline, et cravache, suivie de Chou-Baby sa fille aux yeux baissés sous la mantille, et de Mistress Mary la préceptrice en robe noire à boutons. Francoquin ricane. Quand la préceptrice passe à sa portée, il lui décoche une grande claque sur les fesses, et comme elle lui fait face ulcérée, il lui présente l'agressif devant débraillé de Filasse :

– Que n'en possèdes-tu de semblables ! s'esclaffe-t-il.

Le départ.

Après l'amour, Filasse se reboutonnait machinalement. Francoquin consulta le ciel. Des nuages blancs et fluides flânaient devant la lune. L'escorte à cheval attendait, encadrant le carrosse. C'était le départ. En partant à cette heure, après trois jours de route tranquille, on atteindrait le pays cyclopien dans l'après-midi...

– Tout le monde est prêt, fils, annonce le père. Nous t'attendions. Que faisais-tu?

– Que faire d'une si jolie fille?

– Ils t'attendaient.

– Ils n'ont pas fini de m'attendre quand je serai Président!

(Puis, à Filasse :) Va...

Elle s'éloigne, tordant la croupe naturellement. Les deux hommes la suivent du regard :

– Si tu m'avais demandé, dit Francoquin à son père, je te l'eusse prêtée.

– Fils, remontre le père. Tu es marié, père de famille...

– Crois-tu que Thérèse se gêne?

– Fils!

– Elle roulerait avec un chien et c'est elle qui le ferait japper!

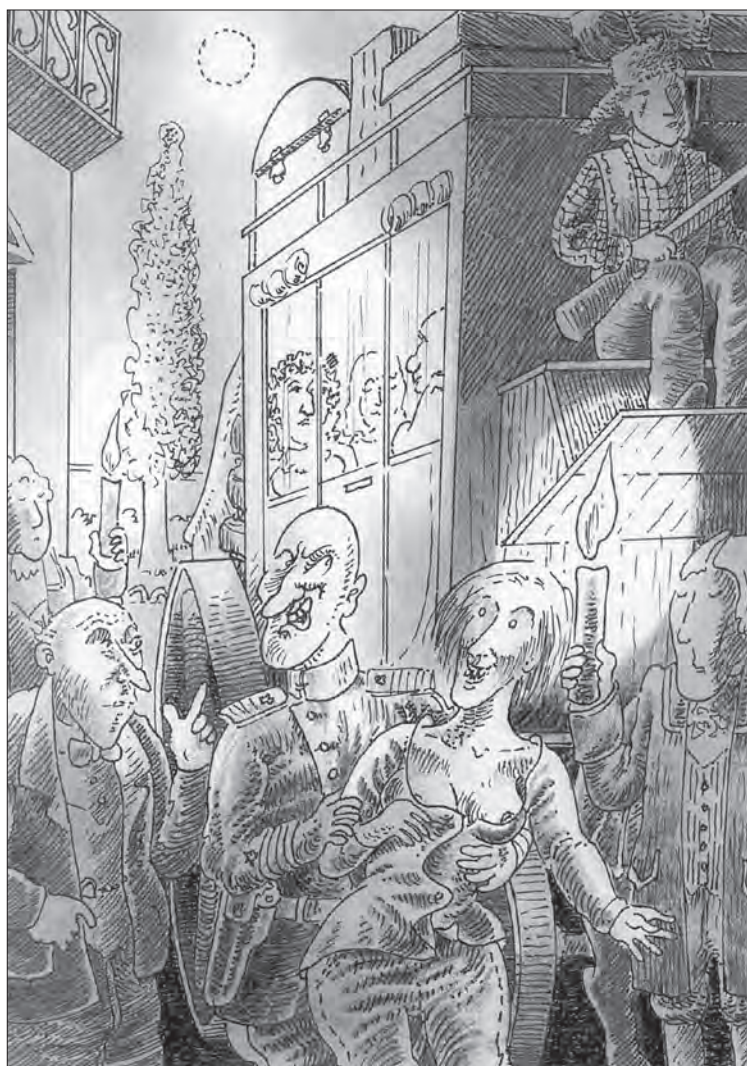
– Fils!

– Tu vois le colonel de Saint-Eustache? Le petit frisé à monocle? C'est son amant favori depuis dix jours. Elle m'a déjà demandé de l'avancement pour lui...

– Fils!

– Qu'elle prenne son plaisir, je m'en moque. Je ne veux pas être sa chose. Si tu le demandes, je peux prier Filasse de rester, elle nous rattrapera?

– Non, fils. Merci. Je te souhaite d'être un bon guide. Obéis à tes supérieurs et veille...



– Mes supérieurs ?
– L'Empereur, Le Baron K, Gueule-de-Rat. Méfie-toi de Nez-de-Suce le chef de la police. Ils te renverront. Tu vas danser sur un volcan : écoute ceux...

– Qui pensent pour toi, je connais ton refrain. Et je paie pour eux ?

– Non. Je t'aiderai de mon mieux. N'entreprends rien sans nous consulter et tout ira bien... Mais je vois que Thérésa s'impatiente. Il faut partir.

L'escorte lentement s'ébranle. Les cavaliers passent, puis le carrosse (Francoquin adresse une révérence bouffonne à sa femme qui détourne la tête), enfin l'arrière-garde. Un cavalier s'approche, traînant un cheval par la bride :

– Ton cheval.

– Je te rejoins, dit Francoquin.

Le cavalier s'éloigne. Il est chauve, il a une barbe opulente, et un cache de cuir sur l'œil droit. Il a une dangereuse façon de promener ses mains autour des colts qu'il porte bien bas...

– Je n'aime pas cet homme, fils. Il a une sale tête. Cet œil qu'il n'a plus...

– D'accord, dit Francoquin sautant en selle et faisant semblant de tirer. Il n'a pas l'air angélique à cause d'un œil perdu, mais ce qui importe, c'est qu'il ait gardé le bon.

Le carrosse.

Outre les trois dames (Thérésa, Chou-Baby, Mistress Mary), il y avait dans le carrosse un gras individu mal rasé qui était Jésuite. C'était le directeur de conscience de Madame dom Franquin. Il somnolait. Mistress, sa voisine, se tenait raide-ment assise, les mains à plat sur les genoux. Chou-Baby, en face d'elle, contemplait les étoiles. Madame palabrait :

– Une fois Gouverneuse... Père? Dit-on Gouverneuse? Gouvernante?

– Madame, gouverner vient du latin *gubernare* et...

– Peu importe. Comment dit-on?

– Gouverneur est masculin, Madame. Le féminin est Gouvernante mais...

– Pouah! Comme une bonne à tout faire?

Le Jésuite a un geste impuissant :

– Il s'agit en effet du même mot. Toutefois, s'il vous déplaît, du fait de l'origine latine du verbe, je pense qu'on pourrait dire sans déflorer le beau langage heu Gubernatrice, Gouvernatrice. Mais, d'autre part, puisque, somme toute, c'est le Général votre époux qui SERA Gouverneur, j'estime que Madame la Gouverneur conviendrait assez, et...

– Parfait. Ça sonne bien. C'est un titre. Je ferai décorer le Palais, je donnerai des bals, et l'on m'annoncera « Madame la Gouver »... Père? Les Cyclopus sont-ils réellement si abominables qu'on prétend?

– Des voyous. Des suppôts du diable.

– Je voulais dire... comment sont-ils physiquement?

– Le corps n'est que poussière.

– Je sais, mais comment...

– Je ne les vis jamais.

– Par quels moyens, se renseigne naïvement Chou-Baby, pouvez-vous savoir qu'ils sont des suppôts du diable, mon Père?

– Mon enfant, turlute gravement Madame mère, les Ministres du Culte connaissent des secrets que nous n'imaginons pas même...

– Et en particulier les Pères Jésuites, approuve le Jésuite. Chou-Baby retourne à ses rêves.

– On prétend, rapporte Mistress Mary, que les Cyclopus

sont vêtus de noir, et qu'ils portent un cache de cuir sur l'œil gauche...

- Comme le tueur au Général mon époux?
- Sur l'œil gauche. Madame, pas l'œil droit...
- Qu'est-ce que cela change? glousse Thérèse.
- Des voyous! clabaude le Jésuite. Des assassins.
- Tous les militaires sont des assassins, dit Chou-Baby.
- Baby!

Madame se redresse piquée, Baby reçoit une gifle et un sermon :

– Ne redisez plus cela! Ne redisez jamais cela devant la femme d'un militaire illustre, au surplus votre père! Mistress Mary, si tel est le résultat de votre enseignement, je vous complimente!

– Madame...

– C'est juste, renchérit le Jésuite. Un militaire n'est pas un civil, et inversement, et Dieu seul y reconnaîtra les siens.

Chou-Baby pouffe. La préceptrice se contient en se mordant. Madame dom Franquin darde toutes ses griffes :

– Seriez-vous sa complice?

– Madame...

– Suffit. Nous aviserons à notre arrivée, Mistress. Je ne vous jetterai pas dehors par ce nocturne froid en ce pays sauvage, mais une fois rendues, Mistress, je crois qu'il sera temps pour vous de boucler vos bagages. Nous donnerons à cette enfant raisonneuse l'éducation qui lui convient!

Le couvent. Les petites intrigues de Francoquin.

Au premier couvent de la frontière, la Supérieure accepta de recevoir Madame en audience :

– Ma Révérende Mère, devant les responsabilités qui nous

attendent, mon époux et moi-même, je m'effraie. Je crains de ne pouvoir assurer à ma fille Chou-Baby une satisfaisable éducation.

– S'agit-il de la demoiselle qui vous accompagne?

– Oui. Cette enfant devient raisonnable au-delà des bornes. Mistress Mary, sa préceptrice – je ne veux pas médire, Dieu m'est témoin...

– Ne prenez pas Dieu à témoin des faiblesses humaines...

– Heu. Oui ma Révérende Mère. Mais Mistress Mary laisse trop de libertés à cette enfant. Ce qu'il faudrait...

– Quel âge a la demoiselle?

– Mais... dix-neuf, non, vingt ans...

– Ce n'est plus une enfant!

– Presque...

– Que puis-je faire? Qu'attendez-vous de nous au juste? Que nous la gardions parmi nous? Il faudrait consulter son père?

– Le Général est d'accord.

– En ce cas, nous garderons la demoiselle et...

On frappe. La supérieure va ouvrir. Entre, gesticulant (mais de toute évidence il joue) Francoquin, qui tonne:

– Qu'apprends-je! On veut jeter ma fille en geôle! Qui complot! Qui?

– Mais, Général, plaide la supérieure, Madame m'affirmait...

– C'est une menteuse! Tous ceux qui la connaissent vous le confirmeront!

– Oh! s'écrie Thérèse...

– Ma fille n'est pas pour les couvents, sauf votre respect ma Révérende. Elle est, quoique un peu grande, assez jolie fille pour aller à l'ho... pour se marier, et je ne la laisserai pas pourrir dans son puce... dans sa virginité!

En entendant frapper si vigoureusement à la porte, le premier mouvement du colonel de Saint-Eustache qui venait d'entrer fut de s'aller cacher sous le lit de Mistress. Il n'en eut pas le temps : Madame arrivait en colère.

– Heu... fit-il. Glub.

Il y eut un instant de stupeur. Madame souffla, puis, perfidement, siffla :

– Je vous donne le bonsoir, Monsieur de Saint-Eustache. Je ne m'attendais pas à vous croiser dans une chambre... (coup d'œil méprisant à la préceptrice...) féminine? (À Mistress :) Prenez-vous un avant-goût de la rue où vous serez bientôt jetée?

La préceptrice veut se justifier. Le colonel prend la parole avec sang-froid :

– Madame. Mon honneur, ma vie sont vôtres. Ils ne sauraient pas plus souffrir la honte que l'injustice. Je suis dans cette cellule, Madame, pour la raison que votre dame m'ayant courtoisement prié d'entendre le récit de ses petits malheurs – lisez ce billet! – (Air interdit de la préceptrice!) l'a fait au nom des nœuds charmants et tendres qui... que... qui nous unissent, afin que je lui vienne en aide...

– Mais non... tente la préceptrice, je n'ai...

– Je n'ignore pas, certes, Madame, continue le colonel, que tout ceci soit entre vous et votre dame, mais venant, je ne pouvais savoir encore ce qu'on allait me dire, le billet...

– Mais je n'ai pas écrit!

– Alligator, glousse tendrement Madame au colonel. Hypocrite...

– Quoi qu'il en soit, Madame, conclut le colonel, j'intercéderai en la faveur de votre dame. Regardez-la baisant vos

genoux! (La préceptrice abasourdie contemple le colonel qui pérore:.) Ne serait-ce que pour vous faire entendre... que mon unique tort en cette circonstance...

- C'est un alexandrin!
- ... est de vous avoir trop chérie.
- Quelle chute!
- Madame? Thérèse? Mon aimée? Ahh...

Madame est ébranlée:

– Dans ce cas, Monsieur, me direz-vous qui parla au général mon époux?

- Pas moi Madame sur mon honneur!
- Donc c'est vous? (Mistress.)
- Mais non! Je ne comprends rien à tout ceci! Je n'ai...

Francoquin entre, marche droit au colonel et lui tape sur le ventre:

– Merci colonel! Votre billet m'a bien renseigné! Mistress Mary, veuillez me suivre, je vous prie.

Et il sort comme il est entré, la préceptrice inquiète sur ses pas, laissant le couple pétrifié. Dans le couloir, il attend, l'oreille à la serrure. Querelle, protestations, serments d'amour, bruit de gifles. Francoquin rit:

– Ça c'est amusant! Mais je doute, Mistress, que vous ayez loisir d'occuper ce soir votre lit!

– Mistress, déclare Francoquin, sitôt entré dans la cellule où Filasse, vautre sur le lit, feuillette un vieux livre, je dois vous féliciter pour votre remarquable esprit d'initiative...

- Mais je ne...
- Que lis-tu, Filasse?

Elle se retourne, débraillée:

- J'ai trouvé ça sur la cheminée. Ça ne vaut pas un illustré,

et c'est obscène, pornographique. Écoute: «La courtisane est une fosse profonde et l'étrangère un puits étroit.»

– C'est la Bible, commente Mistress sans expression.

Filasse jette le livre. Elle s'assied sur le lit, ôte ses bottes et son ceinturon. Francoquin poursuit son entretien avec la préceptrice:

– En obligeant le colonel à vous entendre après m'avoir écrit ce mot...

– Mais c'est faux! Je n'ai rien écrit!

– Silence. C'est moi que je cause. En obligeant donc le colonel à vous entendre après m'avoir écrit ce mot, vous obligez ma femme à croire le colonel responsable des fuites...

– Mais c'est... tente Mistress indignée.

– Faux? Vous l'avez déjà dit. C'est MA version: vous êtes coincée. Ah.

La préceptrice égarée observe Filasse qui se gratte les pieds.

– Mais Mons...

– Filasse n'a pas eu d'éducation, explique Francoquin. Ses parents étaient alcooliques, ses frères dégénérés. Ne soyez pas méprisante, cherchez à comprendre. Vous-même, si vous aviez enduré les malheurs de la vie...

– Mais Monsieur...

– On se croit malin, oui. Et puis, on est bien content, quand le malheur fond, de pouvoir au moins faire le trottoir.

– Mais enfin...

– Grâce à ma version vous ne me serez pas inutile. J'entends être au courant de tout ce dont peut-être je puis tirer parti, même des galanteries de ma femme, ou – qui sait? – de ma fille. Les vôtres, évidemment, m'indiffèrent, je ne suis pas voyeur.

– Mais enfin Monsieur tout ceci...

– C'est ça ou la valise, propose Francoquin avec un rire

béat. Et je vous signale que Filasse a quitté sa chemise et s'attaque au... (Mistress fuit.)

La préceptrice, le Jésuite, et le tueur à gages.

Les mésaventures de Mistress Mary s'enchaînaient: comme elle trottait dans le noir, jupes en mains, vers sa chambre (occupée), voilà qu'à l'angle du couloir, elle rencontra le Jésuite. La collision fut si brutale que tous deux churent. Le Jésuite jurait. La préceptrice empêtrée dans ses jupons s'énervait. Le Jésuite se releva pourtant moins lestement qu'elle, et dit, en se massant le postérieur:

– Je ne sais si je dois vous adresser des excuses le premier, étant Père, Jésuite de surcroît, outre que vous m'avez fait mal. Où couriez-vous?

Mistress Mary s'époussette sans répondre, mal aimable.

La préceptrice allait dans le couloir. Il faisait nuit. Elle tâtonna, toucha le mur, qui se mit à rire:

– Vous jouez à colin-maillard?

– Oh!

– Minute! (Elle pivote pour fuir mais une poigne puissante la maintient. Elle devine le tueur N'a-qu'un-Ceil. C'est son habitude de déambuler nuitamment. Son métier. Mistress se débat en silence. N'a-qu'un-Ceil explique:) Si tu cries, tu réveilles le couvent!

– Lâchez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, Monsieur...

Il la pousse vers une porte. Il ordonne:

– Entre! Depuis si longtemps que je te vois rigide comme un arbre je suis curieux de savoir ce que tu as sous l'écorce. (Elle gémit. Ils sont dans une chambre illuminée en partie par

la lune, mais dans un coin, quelqu'un dort. N'a-qu'un-Ceil expose patiemment la situation :) Le Jésuite dort. Il a donc les yeux clos. Si tu l'ouvres, il les ouvre aussi. (Elle respire violemment, oppressée.) Tu as compris? (Signe que oui.) Alors dévêtez-vous. (Elle gémit. N'a-qu'un-Ceil tape du pied sur les dalles, et le dormeur se tourne sur le lit en grognant. La préceptrice a voulu désespérément se jeter dans l'ombre, mais en est aussitôt repoussée. Elle se fige, tremblante.) Allez? Dévêtez-vous!

Égarée, lentement, Mistress Mary se déshabille.

– La chemise aussi, exige le tueur en raclant le sol du talon. La préceptrice obéit. La voici nue, les mains devant ce qu'elle refuse d'exhiber.

– Les mains!

Elle geint. N'a-qu'un-Ceil roule un éperon par terre. Le dormeur bredouille. Mistress écarte ses mains. N'a-qu'un-Ceil siffle doucement, stupéfait :

– Vrai! s'exclama-t-il à voix basse. Tu es mignonne! (Elle sourit, crispée.) Pourquoi te déguises-tu? Quel âge as-tu?

Le ton est doux, intéressé. Mistress hésite, désarmée :

– J'ai tr... tren... trente-trois ans...

– Vêtue comme vous étiez, je ne l'eusse jamais cru! Quand je raconterai cela aux autres, ils diront que je mens. (Elle recule, mais il est soudain contre elle et l'enlace, l'embrasse, la pâme. Elle souffle lorsqu'il la libère :) C'est bon? (Elle sourit, apeurée, tandis qu'il la caresse :) Il faudra changer d'allure, de la couleur. De coiffure, peut-être? De tout. Pourquoi cachez-vous ces jolis petits seins? Ces charmantes fesses? (Elle baisse les yeux, souriante mais tendue. Le Jésuite s'agite...) Voulez-vous? Voulez-vous, nous deux? Je reviens. (Il l'attire dans l'ombre, dissimule ses jupes sous le lit, garde la robe en mains par précaution, soulève le Jésuite endormi :) Ouvrez la porte!

(Il sort, chuchote au passage :) Couchez-vous... (Il s'en va, le Jésuite sur les bras, revient plus tard, force Mistress encore debout à se coucher, se dévêt à son tour, et la rejoint au nid. Elle tremble.) N'ayez plus peur... J'ai enfermé le Jésuite, s'il se réveille nous l'entendrons protester. Viens... Viens... Je ne suis pas méchant, et je crois que tu me plais... Viens...

À l'aube, des hurlements réveillent le couvent en sursaut !

– Il y a le feu dans la porcherie ! s'écrie Francoquin assis sur le lit. Entends les porcs !

– Je reconnais la voix du Jésuite, dit Filasse.

– Tu blasphèmes, déclare Francoquin. Tu as l'esprit mal tour... La porte s'ouvre et un charmant colis tout nu choit des bras de N'a-qu'un-Ceil (à peine vêtu lui-même) sur le lit.

– Hé ? dit Filasse.

L'infortunée Mistress n'ose respirer. N'a-qu'un-Ceil a quitté la chambre et reparaît se rhabillant, lui lance ses effets (jupons, robe), referme la porte. Mistress vivement se voile...

– Ça alors ! se réjouit Francoquin. C'est la préceptrice !

– Elle est mignonne, n'est-ce pas ? dit N'a-qu'un-Ceil.

– Oh laissez-moi ! Laissez-moi ! gémit Mistress.

– Oui, dit N'a-qu'un-Ceil. Vêts-toi, Mary. (Il lui caresse tendrement la nuque. Il explique :) J'avais enfermé le Jésuite chez les porcs pour bénéficier du lit...

– Eh bien ! dit Francoquin épanoui. C'est étonnant !

– Chasse gardée, précise N'a-qu'un-Ceil. Je n'ai jamais touché à Filasse.

– C'est vrai, dit Filasse. Je n'ai jamais accepté.

N'a-qu'un-Ceil désigne tendrement la pédagogue en ses noirs habits :

- Il faudra la vêtir. Elle ne peut rester travestie.
- C'est vrai, admet Francoquin. Filasse?
- Qu'elle me fasse sa demande, exige Filasse. Poliment.
- Vous entendez? dit Francoquin.
- Tu entends, Mary? dit N'a-qu'un-Ceil.
- Ce n'est pas moi qui... commence Mistress, et, changeant de ton... Que faut-il que je dise?

Seconde journée. Rencontres.

– Je n'y comprends rien, répétait le Jésuite dans le carrosse. Je me couche après avoir tancé Mistress Mary qui m'avait violemment heurté, et je me réveille...

- Chez les porcs! dit Chou-Baby éclatant de rire.

Les deux dames rient. Madame dom Franquin renifle sans discrétion.

- Heu, s'excuse le Jésuite, c'est...
- Descendez, conseille durement Mistress. Vous incommodez, tout Père que vous soyez et de surcroît Jésuite.

La frontière est franchie. L'escorte progresse en plaine. Au loin, les collines douces et jaunies par l'automne découpent leurs formes alourdies sur le ciel blanc. Les cavaliers somnoient. Et soudain! au détour du chemin, une longue lance empennée est fichée dans le sol, verticale!

- Ça commence mal! grogne Francoquin. Qu'est-ce que ça signifie? Peter!

Le beau Peter s'avance. Sur son cheval bai, l'interprète est splendide. Il capte l'attention des dames...

– Qu'il est beau! chuchote Chou-Baby pendant qu'il examine la lance et les plumes.

– Alors? dit Francoquin.

– Ce n'est rien, dit Peter. Les Indiens ne sont probablement pas loin, ne vous fatiguez pas à les chercher. EUX vous voient.

– Que veulent-ils?

– Ils viendront eux-mêmes vous le dire tout à l'heure.

– On peut ôter cette lance du chemin? demande N'a-qu'un-Œil agacé.

– Oui, répond le beau Peter. Mais pas vous. Moi. Permettez?

Il ramasse deux poignées de sable, élève les bras en invocation, laisse retomber le sable en filets fins et lumineux. Chou-Baby, du carrosse, est hypnotisée. Après, empoignant, la lance, l'interprète la brandit en direction des quatre points cardinaux, et l'envoie violemment se ficher dans un tronc avec un bruit mat!

– Nous pouvons aller, paonne-t-il. Il y aura d'autres lances, n'y touchez pas, laissez-moi faire, et vous, Mesdames (sourire galant), rassurez-vous, les Indiens ne sont pas des sauvages...

C'est à ce moment-là que les six cavaliers passèrent à flanc de coteau.

– Hé? dit Francoquin. N'a-qu'un-Œil?

– Holà! crie déjà N'a-qu'un-Œil à l'intention des six.

L'escorte arme les carabines. Le beau Peter, au milieu de son propos, semble abandonné des dames. Les six cavaliers errants viennent lentement, attendent qu'on leur parle. Trois ont un fusil en évidence. Le premier, un géant barbu et chevelu dont on ne voit que les yeux et le cigare lève la main en guise de salut. Il lâche une bouffée de fumée grise:

– 'qu'v'voulez?

Personne n'a vu bouger ses lèvres, le cigare à peine a tremblé.

– Vu les Indiens? demande N'a-qu'un-Ceil.

– 'on. (Signe de tête négatif).

– D'où venez-vous? demande Francoquin.

Le barbu, du menton, montre les coteaux derrière lui.

– Et où allez-vous?

Au lieu de répondre, le barbu crache son mégot et hausse les épaules...

L'affreux barbu présente ses hommes.

– Ç'ui-là (un homme au crâne plat, cheveux en touffe de chiendent) c'est La Galette. C'est mon demi-frère. 'l'est pas malin. Le nègre, c'est Jésus-Christ. C'est un quaker qui l'a baptisé le soir d'Noël. Il est en fuite. Si on le r'prend c'est la corde. Les autres, celui qui est sur le ch'val blanc, c'est Rital, c'est un voleur. Après, c'est Bibine. Il boit et joue de la mandoline..

– Et lui? demande N'a-qu'un-Ceil... Il désigne un homme à l'écart, vêtu de noir, et qui sourit d'un air méprisant en mâchant un brin d'herbe.

– C'est Ralph, dit le barbu. Je ne sais pas trop ce qu'il est. Il a une trentaine d'encoques sur son revolver...

– Et toi?

– Moi, c'est Barbasse. C'est moi l'chef.

– Où allez-vous? demande Francoquin.

– 'cherche un ami. (À N'a-qu'un-Ceil :) Il s'appelle Slim.

Tu le connais?

– Un mince?

- Un mince. Tu le connais?
 - N'était-il pas chez les frères Cyclopus?
 - Tu le connais?
 - Depuis longtemps. Nous étions dans la Garde ensemble.
- Il y a longtemps. Que lui veux-tu?
- Nous avons un compte à régler! lance La Galette.
 - Dieu ait votre âme, dit N'a-qu'un-Œil.
- Remous. Barbasse fronce les sourcils:
- Ç'que tu veux dire?
 - Vois-tu le nœud dans le tronc là-bas? explique N'a-qu'un-Œil. Le temps que tu sortes ton revolver, Slim y plante son couteau.
 - Seigneur! s'écrie le nègre. C'est pas cwoyab'!
 - Il me faut cet homme, réfléchit Francoquin.
 - Simple, dit N'a-qu'un-Œil. Écris tes propositions, ils transmettront.
 - Si nous acceptons! proteste La Galette.
 - Non, affirme tranquillement N'a-qu'un-Œil. Pas «si vous acceptez». (Il plie le papier que Francoquin lui présente, le glisse dans la poche de l'ivrogne.) Depuis combien de temps courez-vous après Slim?
 - Deux jours. C'est le troisième.
 - Le troisième jour, c'est toujours le sien. C'est lui qui va vous surprendre. (À Francoquin:) Il trouvera le billet quand il fouillera les cadavres.
 - Seigneur! gémit Jésus-Christ...
 - Tu peux rester si tu trembles! expectore La Galette.
 - Pouw sûw que j'y vais pas si cet homme est advoit comme il dit!
 - OK, acquiesce Barbasse. Tu es libre. Façon de parler. (Et à N'a-qu'un-Œil, en s'en allant:) On te rapportera sa peau en trophée.

– Tiens, dit Ralph à son tour, son brin d’herbe à la bouche, je te restitue ton revolver. Rital te l’avait « emprunté ». À bientôt.

– Ça m’étonnerait, ricane N’a-qu’un-Ceil. Je n’ai pas de billet dans le même train que toi !

L’escorte n’avait pas parcouru deux lieues que trois coups de feu retentissent, coup sur coup :

– Seigneurw !

– Ils ne seront pas allés loin, émet N’a-qu’un-Ceil en épitaphe.

Slim et son ami.

Ralph surgit au galop ! Il est en sang !

– Cachez-moi !

Mais les deux poursuivants apparaissent, encore assez loin. N’a-qu’un-Ceil saute à terre alors que Ralph bascule dans l’herbe.

– Ne m’abandonne pas... souffle Ralph...

– Tu m’appartiens, offre N’a-qu’un-Ceil. À prendre ou à laisser.

Ralph accepte, s’évanouit. N’a-qu’un-Ceil se retourne. Les deux cavaliers se sont arrêtés à cent pas, se concertent. L’un met pied à terre, assez petit.

Il crie :

– Ralph !

N’a-qu’un-Ceil lentement sort du groupe. Il parle en marchant :

– Holà Slim ! C’est moi, N’a-qu’un-Ceil ! Tu me reconnais ?

– Ralph !

- Je peux approcher sans que tu tires ?
- Si c'est pour prêcher va au diable !
- Dis à ton ami d'abaisser son fusil !

L'ami ne tient pas compte de l'invitation. N'a-qu'un-Ceil n'est plus qu'à une dizaine de pas. Il se retourne :

- Général ! Hé ! Arrive !
- Qui est-ce ? se renseigne Slim.
- Le général dom Francoquin. Il sera sans doute Président...
- Salut, les gars, dit Francoquin.
- Salut, dit Slim.

Il est petit, mince. Il porte les cheveux longs à l'indienne. Il a une cicatrice sur la joue gauche.

– Tu ne l'avais pas autrefois ? constate N'a-qu'un-Ceil. Tu étais bien chez les Cyclopus ?

- Hun.
- La balafre ? C'est ce que tu as gagné ?
- Moi je paie, dit Francoquin.
- Hun.
- Cher.
- Hun. Combien.

Francoquin consulte N'a-qu'un-Ceil :

- Ton avis ?
- 200. C'est raisonnable. Ça te convient, Slim ?
- Ça dépend.
- De quoi ? demande Francoquin.
- De l'ouvrage. Des primes.

– Hé ? (C'est l'ami à cheval qui parle. Il est bossu et il a des yeux d'intellectuel sous les sourcils froncés.) Slim ? Demande si c'est 200 pour nous deux ?

- Hun. Est-ce pour nous deux ?

Francoquin reconsulte N'a-qu'un-Ceil, qui se montre embarrassé :

- Je ne le connais pas. 100 pour lui, Slim, est-ce correct?
- Ça ira Luc?
- Demande si j'aurai des primes.
- Vous ne chômez sans doute pas, ricane Francoquin.
- Bon, dit le bossu. Réponds que c'est entendu pour le début. Je ferai du zèle...

- Où est Ralph? exige Slim.
- Heu, dit N'a-qu'un-Œil. Je l'ai « acheté ». Heu. Il a encore ton couteau dans l'épaule. Heu. Veux-tu ton couteau?
- C'est celui de Labosse, dit Slim. Et je te préviens: Ralph a suffisamment de tempérament pour ne pas se laisser faire. Ne viens jamais te plaindre.

Les Indiens.

À la vue de la septième lance, N'a-qu'un-Œil mit simplement le pied par terre, résolu à déblayer le passage d'un coup de botte, mais Peter:

- Halte-là!
- Il rejette N'a-qu'un-Œil violemment en arrière:
- Reculez! Vite! Vite! Reculez tous!
- Il te sauve la vie, dit Slim à N'a-qu'un-Œil éberlué.
- Si tu avais touché cette lance, commente Labosse, tu eusses été criblé de traits sur-le-champ!
- Croyez-vous? doute le colonel de Saint-Eustache.
- Tu connais les Indiens? demande N'a-qu'un-Œil à mi-voix.
- Hun.
- Tu as appris chez les Cyclopus?
- Je les connaissais déjà avant. Tais-toi...

– Reculez! Reculez! crie Peter. Abaissez les fusils! Vite! Général, venez seul!

Un grand cri fuse dans la plaine! Des cavaliers nombreux et emplumés apparaissent en silence aussitôt:

– Les Indiens! frissonne l'escorte...

Dans les bouquets d'arbres, en lisière de bois, des têtes farouches sont visibles, là où l'instant d'avant c'était le feuillage. Les Indiens sortent de partout, le corps peint...

– Certains ont des fusils, constate N'a-qu'un-Ceil à voix basse. Qui les leur procure?

– Il y a une taxe sur les renseignements, dit Labosse.

Les cavaliers indiens sont à six pas de la lance. Leur chef, un vieillard, observe intensément l'escorte et Francoquin...

– Plus un mot, recommande Peter à voix basse. Obéissez-moi très exactement.

Le chef met pied à terre, s'avance, et le sorcier cornu se met à danser, décrivant un cercle autour de lui et Francoquin. L'interprète est à l'extérieur. Les Indiens poussent un grand cri lorsque le sorcier se retire.

– C'est amusant, dit aimablement Francoquin.

Le chef parle. Le truchement officie:

– *Wah Owkma ylinquoï...* le chef des Seeks vous salue. Il a eu connaissance de votre entrée en son pays. Il a pris soin de vous en informer par ses lances. Il vient avec ses valeureux guerriers se faire une opinion de vous. Il dit qu'il sait tout d'un homme qu'il a vu et entendu. Il est méfiant. Il vous rappelle que les frères Cyclopus lui ont reconnu la disposition des territoires de chasse entre la frontière et la rivière Ed et...

– C'est trop! s'exclame Francoquin. Vous rendez-vous compte?

– Et il dit, poursuit Peter, qu'il souhaite vous entendre l'assurer que les accords seront respectés en dépit du « départ » du « Grand Cyclopus », il veut dire Cyclopus Hyn. À vous.

– S'il n'y a que cela pour le mettre en joie, dis-lui...

– *Vha krakabai...*

– ... que c'est entendu. Je consens à prêter les serments qu'on exigera, de toute façon je ne commande pas. Raconte-lui que le départ du frère Cyclopus ne change rien à notre idéal, et s'il n'est pas satisfait, qu'il aille se faire cuire un œuf. À lui.

– *Mah a ggumirh* le chef des Seekes se réjouit de vous voir dans des résolutions qui vous honorent. Il vous invite à saluer ses guerriers et à fumer avec lui la pipe de la paix...

– Je ne fume que le cigare.

Le chef des Seekes adresse des compliments au beau Peter.

– Que dit-il? demande Francoquin.

– Que vous êtes un habile homme, dit Peter,

– Je vois, rit Francoquin. Vous improvisâtes? Bien. Je vous autorise à me demander une récompense.

– Votre fille?

– Ah non! s'écrie Francoquin hilare. Elle a le derrière trop coquet pour un interprète! Tentez votre chance avec sa mère.

Le général est malade.

– Ah les salauds! rugit Francoquin en toussant, une fois les Indiens partis (il est vert, les yeux gris, les lèvres blanches, les mains moites). Les cénobites! Que me firent-ils fumer? Peter!

– Des feuilles de capioc pilé avec de la graisse de castor et des boules de gratte-cul. C'est épicé. Je m'étonne qu'ils vous aient donné cela à fumer. C'est meilleur d'habitude.

– Ils font fumer ça à ceux qu'ils n'aiment pas, dit Slim très froid.

– Ça ne va pas? s'enquiert N'a-qu'un-Œil à la vue de Francoquin desséché.

– Ça ne va guère, reconnaît Francoquin. Combien de fois dois-je encore fumer aujourd'hui. Peter?

– Cinq fois je pense.

– Oooh, gémit Francoquin.

– Si vous vomissez devant eux, déclare Labosse sans périphrase, ils vous couperont tout ce qui dépasse. J'ai vu une fois un trappeur leur faire cet affront. Quand ils le relâchèrent, il chantait comme un colibri.

– Oôôôôh, gémit de plus belle Francoquin.

– Si vous voyagiez en carrosse? suggère le colonel. Vous pourriez vous faire remplacer?

– Quelle heureuse idée! s'écrie Francoquin hilare.

– Impossible, dit Peter. Les Indiens vous observent depuis notre entrée dans le pays. En ce moment, je suis convaincu qu'ils nous épient.

– Exact, dit Slim. Il y a un Fayöl dans le séquoia.

– Je ne vois rien, dit le colonel.

– Mais il y est, confirme Peter. (À Slim :) Vous connaissez les Indiens?

– Il a appris chez les Cyclopus, dit N'a-qu'un-Œil.

– Vous étiez chez les Cyclopus? demande vivement Peter.

– Hun.

– Vous avez connu un homme qui s'appelait O'Bray?

– Hun.

Un temps. Peter a l'air d'attendre un commentaire. Slim dit, à contrecœur :

– Il envisageait d'écrire un ouvrage sur la révolution. Il est mort.

Un temps.

– C'est toujours twisté les souvenirs, dit Jésus-Christ. Vaudrait mieux jamais en parler.

Les dames plus loin se promènent, devisant. Les hommes vont vers le carrosse à l'arrêt. Une odeur forte les assaille :

– Heu_s dit N'a-qu'un-Œil. J'ai fait installer mon blessé dans le carrosse. J'ai demandé qu'on extraie le couteau et qu'on désinfecte...

– Il semble bien touché, renifle Labosse. Pauvre vieux.

– C'est la gangwène, Monsieur Labosse, vous cwoyez? demande Jésus-Christ. Ils ouvrent la portière et le Jésuite rougit, fuit sous les quolibets!

– Je me demande, réfléchit Francoquin, s'il n'est pas plus sain pour moi de poursuivre à cheval? Cet ecclésiastique laisse une odeur de skunks où il passe! C'est plus nocif que les gratte-cul.

Ralph, allongé sur la banquette, ouvre les yeux péniblement et grimace.

– Tu as de la chance, dit Slim hochant la tête. Il ramasse le couteau sur le plancher du carrosse, le restitue à Labosse.

– Je sais, articule Ralph crispé. J'ai assez vécu d'infortunes conjugales pour ça.

Une pause.

On atteignit la rivière Ed. Elle coulait lentement au fond de sa vallée, d'un beau vert émeraude sous le soleil. L'escorte s'arrêta, au repos. N'a-qu'un-Œil, Slim et Labosse s'en furent repérer un gué. Francoquin s'assit sous un arbre. C'était un épicéa.

– C'est pas bon, diagnostique Jésus-Christ. C'est pas bon pouw les envies de wendwe.

– Hein? dit le général faiblement.

– Le meilleuw pouw les envies de wendwe Monsieuw Généal, c'est les chênes. Véwidique. Maman Béa disait souvent que pouw pas dégueuler y a wien de paweil comme les chênes.

– C'est faux? doute Francoquin.

– Oh non! Maman Béa wigolait jamais, sauf quand elle avait la couwante. Elle bondissait en cwiant tellement que c'était à vous wendwe malade! «Ça me fait souffwiw! Ça me fait souffwiw!» qu'elle cwiait. (Il se tait, conclut brusquement :) Faut jamais pawler des histoïwes du passé.

– Et ton chêne? Où est-il?

– Je ne sais pas. Ici, il y a que des sapins pouw sêw. Faut pas wester là.

Francoquin se soulève :

– Allons chercher un chêne. Ça ne me fera pas de mal de marcher.

Promenade.

Jésus-Christ suivait le général sous les frondaisons. Il se retournait :

– Faudrait peut-être pas s'en aller twop loin?

Francoquin traînait ses talons dans le sable :

– Avec de pareilles traces une taupe retrouverait son chemin.

– C'est vwai. Ça me wappelle une histoiwe que Maman Béa me wacontait. C'était un petit gawçon qui jetait des cailloux pawtout pouw weveniwe chez son papa qui était bûchewon. Ça me faisait peuw! C'était dwôle...

Francoquin et Jésus-Christ débouchent dans une clairière. Il y a une cabane en rondins, abandonnée semble-t-il. Ils s'arrêtent :

– Qu'est-ce que ça peut êtwe, Monsieuw Généal? souffle Jésus-Christ.

– Allons voir.

– Vaudwait peut-être mieux pas?

Francoquin marche. La peur de rester seul emporte les hésitations de Jésus-Christ, qui le rattrape. La porte de la baraque est fermée. Francoquin essaie de regarder à l'intérieur par la lucarne, puis Jésus-Christ le relaie curieusement :

– Il y fait aussi noiwe que dans le cul d'un nègwe!

Il se retourne et pousse un hurlement! Devant lui, il n'y a plus Francoquin qui s'est déplacé, mais un affreux individu en haillons, avec un capuchon sur le front, et un gourdin à la main. Il a des plaques de boutons purulents sur le visage et rit stupidement en silence, montrant deux dents cariées. Jésus-Christ, acculé aux rondins, paralysé, hurle comme un loup! Francoquin paraît en courant à l'angle de la baraque, s'immobilise interdit :

– Hé?

L'affreux le fixe. Jésus-Christ tremble. Francoquin déglutit :

– Mon mignon, dit-il, un sourire de toi et je quitte ma mère.

L'affreux meut lentement la main. Jésus-Christ s'enfuit paniqué en criant, se prend le pied dans une racine traîtresse à vingt pas, et s'effondre. Il braie. Il se roule par terre. Quand il ose regarder derrière lui, l'individu s'avance vers Francoquin doucement, sans un son, irréel...

– Holà! dit Francoquin la gorge serrée. Ho! Arrête!

L'autre vient, bouche bée, les yeux rivés à ceux de Francoquin qui porte la main à son colt, et le pointe:

– Recule! Va voir ailleurs si j'y suis!

Alors, balançant la tête comme un paquebot, l'affreuse apparition s'en va, entre dans la cabane. Francoquin rengaine et soupire...

– Quelle aventure!

À N'a-qu'un-Ceil, Slim, et Labosse, à cheval, Francoquin et Jésus-Christ montrent la cabane, qui fume maintenant.

– Vous avez rencontré Chiures-de-Mouches? dit Labosse.

– C'est un howwib' homme pouw sùw! s'écrie Jésus-Christ très ému.

– Il n'est pas méchant, dit Labosse. Il est idiot, muet, et il eut la lèpre. On le prétend guéri. C'est probablement vrai, sinon il serait mort. Autrefois, les gens du pays l'obligeaient à se déplacer muni d'un tambour. Maintenant, ses voisins sont morts et il est tranquille. Les Indiens ne s'en inquiètent pas.

– Avez-vous trouvé un gué? demande Francoquin.

– À peu de distance, dit N'a-qu'un-Ceil. Mais il faudra encorder le carrosse...

Le Jésuite sauvé des eaux.

Des cris viennent de la rivière. Slim et Labosse aussitôt lancent leurs chevaux au galop. N'a-qu'un-Œil hisse le général en croupe, et Jésus-Christ reste à la dérive. Il court et s'égosille. Devant lui, les trois chevaux dévalent entre les troncs. Jésus-Christ suit en bondissant. Quand il rejoint, Francoquin et les trois autres sont plus bas, à pied, au bord de la rivière, et ils rient. Dans l'eau, un homme nu glapit, mécontent :

- Courez ! Rattrapez-le !
- Qui ? s'enquiert avec un faux intérêt Francoquin.
- L'Indien ! Il vola mes vêtements ! Ma soutane !
- Horreur ! s'épouvante N'a-qu'un-Œil. Il est nu !
- C'est l'Indien ! gesticule le Jésuite.
- Vois-tu un Indien ? demande Labosse à Slim.

Il se met à quatre pattes et il cherche. Le Jésuite hausse les épaules.

- Que faisiez-vous dans cette rivière ? dit Francoquin.
- Vous allez vous enrhummer, compatit N'a-qu'un-Œil. Les maladies, c'est mauvais pour la bonne santé. Ça rend malade.

- Et ça fait éternuer.
- Tousser.
- Et après on est enrhumé.
- Il ferait mieux de sortir de l'onde.

Le Jésuite feint la bonhomie :

– Heu, explique-t-il dans l'eau jusqu'au nombril, je voulus désinfecter mes effets, je les lavai, les étendis au soleil, et, me trouvant dans le plus simple appareil, j'entrai dans l'élément liquide. Un Indien... (Soupir.)

– Bon, dit Francoquin. Voulez-vous mon képi ? Un beau képi de général ?

Geste d'humeur du Jésuite.

- Trois étoiles ! admire Labosse. Vous rendez-vous compte ?

– Les chapeaux civils n'en ont pas tant! renchérit N'a-qu'un-Œil.

Mais Jésus-Christ accourt avec des principes et une brassée d'épais feuillage, dont le Jésuite, sortant de l'eau sous les éclats de rire, s'empare avidement et se ceinture :

– Aïe! Aïe! Aïe!

– Attention, prévient aimablement Jésus-Christ. Il y a peut-être encowe des épines!

Le monastère. Palabres nocturnes.

La lune s'arrondissait quand l'escorte entra dans la cour du monastère-relais. Les dames étaient à cheval, le Jésuite occupant (nu) le carrosse avec Ralph. Le vieux Supérieur à grande barbe s'approcha, lanterne en main :

– Je suis le Père Gélafoi. Je suis honoré. Mon Général, il y a là quelqu'un qui vous attend depuis trois bonnes heures. Un Monsieur Gros-Chassieux. Il a dit qu'il aimerait vous parler dès que possible. Dois-je l'avertir de...

– Plus tard, répond Thérésa. Le Général est souffrant. Il fuma les calumets indiens tout le jour. Ces relents de paix le tueront!

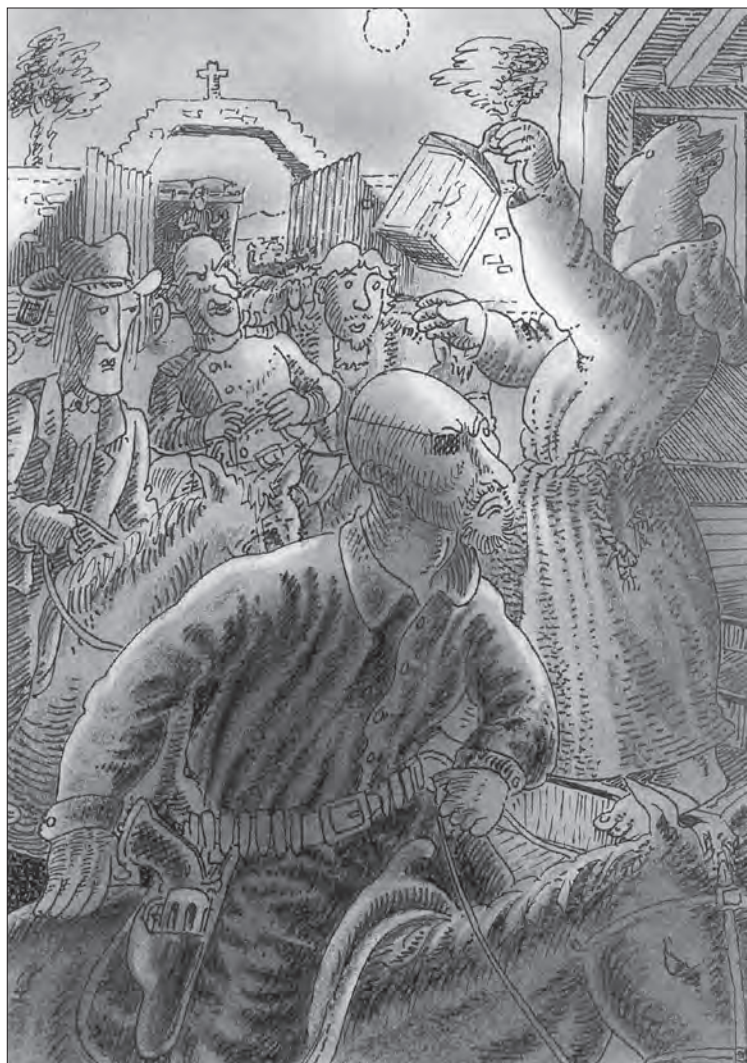
Tout le monde est au lit. Entre le père Gélafoi et le Jésuite nu, le dialogue s'engage à propos du blessé sur la banquette du carrosse :

– Il faudrait faire quelque chose pour lui?

– Dans son état, dit le Jésuite, il n'ira pas loin. D'ailleurs, c'est un tueur.

– N'a-t-il pas droit à la pitié divine comme toute brebis? La pitié humaine lui peut-elle être refusée parce qu'il pécha?

– Une question : l'homme est-il ou non créature de Dieu?



- Certes, mais...
- Cet homme a tué maintes créatures de Dieu, et vous, créature de Dieu, vous engageriez sa pitié?
- Heu...
- Vous autres, du clergé régulier, soit dit sans intention péjorative, ignorez la vie. Vous vous en êtes abstraits. Que Dieu ne veuille en son cœur point faire de différence entre bons et méchants – ceci reste à prouver – ne change rien au FAIT qu'un assassin n'est pas un honnête homme et vice-versa. Je veux dire que, les hommes et les lois constituant une réalité, il FAUT en tenir compte et pour l'amour d'eux et pour l'amour de leur Auteur.
- Dieu châtiara, s'il veut... tente le Père Gélafoi. Son jugement...
- Pff, fait le Jésuite. Châtié maintenant ou dans quelques semaines ou mois, ou années, quelle différence au regard de l'Éternité?
- Cependant...
- Homme de Dieu suis-je, mais homme de Dieu de combat. Discipline. Fermeté. Je suis amené à considérer les humains de plus haut que vous, car, si vous adorez Dieu pour vous-même, mon rôle est de le faire adorer des autres, consiste à être le policier de l'Amour de Dieu, et de même qu'une armée forte est une armée qui n'a point de faiblesses...
- Un peu de bouillon?
- Mon cœur saigne autant que le vôtre, outre que la nuit est fraîche et qu'il y a plus de mérite assurément de ma part à demeurer dehors que de la vôtre, et si vous m'en croyez...
- Pardon, dit Labosse.
- Il apporte un pain, une couverture, et une gamelle qui fume. Il soulève Ralph et le réveille:
- Tiens, dit-il, je t'apporte à dîner.

La fugue de Chou-Baby dom Franquin.

Dans la nuit, Francoquin fut malade comme un mulet. Il se soulevait de son lit en gargouillant et vomissait comme un mâchicoulis, si bien que Filasse préféra passer la nuit (à coudre pour Mistress Mary) sur une chaise. Au petit jour, assommé, Francoquin s'endormit. Il n'apprit que tard dans la matinée l'enlèvement de Chou-Baby par Peter. M^{me} Thérèse barrissait. Le colonel, prenant grand-part à son malheur, jurait qu'il pendrait le salaud par les oreilles s'il osait effleurer la jeune vierge! Ce tapage éveilla Francoquin. On l'informe. Il ne réagit pas. On lui conte des histoires d'échelles contre le mur du monastère, il n'a pas l'air impressionné, et soudain il entre en colère, et ça donne :

– Marde et mirde! Je passe mon existence à vomir pour le genre humain! Je mobilise ma substance vitale! Et ma fille!... Ma fille! La salope, la péripatéticienne! La garce! Dehors vous tous! Fripouilles! Voleurs de cœurs! Hors de céans! Dehors! dehooors!

Les souliers et autres projectiles battent violemment la porte refermée en fracas sur les fuyards! Dans le couloir, on se concerte :

– Poursuivons-les! s'écrie noblement le colonel de Saint-Eustache.

– Chou-Baby. Mon enfant. Beuh... pleure Thérèse.

– Que se passe-t-il? demande un gros homme écartant les badauds.

Il est élégamment vêtu d'un costume gris à col de fourrure, et il bave. Deux dames se pressent froufroutantes dans son sillage. L'une...

– Oh Madame Heintzbrück! pleure Thérèse se jetant dans les bras de la dame...

– Allons, allons, très chère, dit celle-ci... Allons chère amie, nous sommes avec vous. Que se passe-t-il?

– Chou-Baby... gémit Thérésa. Chou-Baby... Elle fugue!
– C'est de son âge, dit avec indulgence l'autre dame.
– Oh Zelma! chevrote Thérésa en larmes. Elle est partie avec un homme!

– Si elle était partie avec une femme, grasseye l'homme, eussiez-vous été consolée?

– Oh Banquier! s'écrie Thérésa que Mistress Mary reconforte...

– Pouvons-nous parler au Général? s'enquiert le Banquier s'éventant avec son chapeau.

– C'est risqué, juge le colonel.

– Ça ne peut pas attendre, se résigne l'autre. Mesdames, vous venez?

Le colonel frappe à la porte. Dans la chambre, il se produit un inquiétant petit bruit métallique. Les dames se pressent, caquetantes.

– Baissez-vous, conseille le colonel en ouvrant la porte. La balle passe en miaulant et s'écrase sur le mur du couloir, crachant le plâtre...

– Doucement! s'écrie le Banquier à l'abri avec les dames et le colonel. C'est moi! Gros-Chassieux! Votre Banquier!

– Je m'en moque!

– J'apporte d'importantes nouvelles!

– Je m'en fiche!

– L'Empereur vous double!

– Je m'en... Hein? Quoi? (Bruit de chute.) Aïe! Entre donc imbécile! Entre!

Il entre (suivi des deux dames) en reniflant:

– Quelle odeur!

– Ce sont les gratte-cul, dit Francoquin avec une horrible grimace. J'en ai fumé...

– Quelle idée! dit M^{me} Heintzbrück.

– J’ai convoyé Mesdames Heintzbrück et de Wagerstein, mon Général, explique vicieusement Gros-Chassieux. Nous ne nous ennuyâmes pas!

– Oh, minaud M^{me} Heintzbrück. Banquier! Bonjour, Général... Courbette qui dévoile jusqu’au nombril...

– Ne vous dépensez pas, chère, dit Zelma. Vous voyez que la place est réservée! (Dans un coin. Filasse lave une chemise. Elle décoche un sourire qui ne lui est pas retourné.)

– J’écoute! s’impatiente Francoquin.

– Eh bien, Gueule-de-Rat a pensé qu’il fallait vous envoyer de l’aide...

– De l’aide?

– Oui: des chiens dans les chevilles. Au cas où vous éprouveriez des difficultés à...

– Des difficultés?

– Au cas où vous vous montreriez indépendant, quoi. Je crois qu’on viendra vous inspecter...

– Qui «on»?

– Nez-de-Suce. Il viendra cette semaine sans doute...

– Et qui m’envoient-ils?

– Wilfrid.

– Hein? Wilfrid? (Francoquin éclate de rire! Il se secoue tant et si bien que le lit s’effondre: voilà le Général sens dessus-dessous, qui se débat et crie:) Filasse! Mets-moi ces bonnes femmes à la porte! Viens m’aider! Et vous? Soulevez-moi au lieu de ricaner! (Les dames sortent, lançant un méchant regard à Filasse. Le Général est relevé par le Banquier. Il s’habille. Il rit:) Wilfrid! Ils ne pouvaient trouver plus sot!

– C’est vrai, reconnaît Gros-Chassieux. Mais le général Wilfrid-Alex de Saint-Jobard est plus âgé que vous, et de loin.

– Et alors?

– Il pourrait commander en chef.

Francoquin fait face, menaçant. Il a enfilé son pantalon, mais pas encore la chemise, et il est pieds nus :

- Pour qui travailles-tu ? Il faudrait annoncer la couleur !
- Mais, glub... Pour vous, bien sûr, vous le savez...
- Ouais. Où est Saint-Jobard ?
- Il vient par l'ouest. En partant maintenant, vous pouvez couper sa route vers quinze heures. J'ai fait le calcul.
- Il a une escorte ?
- Évidemment.
- Importante.
- Bien sûr.
- Tant pis, dit Francoquin.

Dans le couloir, Thérésa se consolait de bras en épaules, et les femmes jacassaient. Soudain, Mistress Mary qui était sortie accourt en criant :

- Chou-Baby ! Elle est revenue ! Elle est là !
- Bousculade ! Francoquin escalade cinq ou six corps enchevêtrés dans une chute avant de bondir dans la cour :

- Où ? Où ? Où ?
- Il s'arrête. Il y a deux cavaliers. L'un, Slim, tient en laisse, ficelé, le beau Peter. En travers de la selle, Francoquin reconnaît un paquet de jupons :

- Chou-Baby ! Ma petite fille !
- Il fonce, torse nu, réceptionne le paquet en vitupérant. Thérésa s'interpose, redresse sa fille et l'embrasse et lui applique une paire de claques :

- Fille de garce ! Tu n'as pas honte !
- Traînée ! lance Francoquin. Qu'ai-je fait au bon dieu pour avoir une fille pareille !

Le beau Peter n'est pas reluisant. Thérésa emmène Chou-Baby en courant...

– Que lui fis-tu demande Francoquin menaçant à Peter.
Pourquoi l'enlevas-tu ?

– Elle l'exigeait. Moi je ne voulais pas...

– Tu vas prétendre qu'elle t'a enlevé ?

– Non. Mais je ne voulais pas.

– Que lui fis-tu ?

– Rien.

– C'est vrai ? demande Francoquin à Slim. Il ne la déflora pas, l'ignoble ?

– Je n'ai pas vérifié, dit Slim.

Il s'éloigne, traînant son cheval par la bride. Francoquin lorgne Peter :

– Tu es plus bête que je pensais.

– C'est la vérité, plaide Peter. La demoiselle voulait du roman, mais je savais que vous ne goûteriez pas. J'ai fait semblant d'accepter, mais je perdais du temps, je faisais du bruit, je laissais des traces. Slim nous a rattrapés. C'est ce que je souhaitais, en ayant peur de désenchanter la petite...

– Il ne s'est pas défendu, raconte Slim de retour. Je l'ai ficelé pour que la gamine me prenne pour une brute.

– Eh bien ! rit Francoquin. Ça c'est marrant ! Le chef indien ne s'y trompait pas : tu as l'esprit vif !

– Je ne l'ai pas touchée, répète Peter.

– Les dames vont vérifier, dit Francoquin. M^{me} Heintzbrück était autrefois sage-femme. Si ma fille n'a pas subi tes assauts, nous effaçons. Mais fais le vœu qu'elle ne se soit fait aimer par personne !

Mais Peter n'avait pas menti. M^{me} Heintzbrück ayant introduit son doigt dans l'orifice en cause, se redressa souriante vers les dames :

– C'est frais, ça, mesdames. Ça n'a jamais servi !

Maternel sermon.

Pendant que Francoquin libérait Peter et donnait l'ordre d'atteler, M^{me} dom Franquin faisait un discours à sa fille, comme ceci :

– Mon enfant... (Regard maternel et compréhensif...) Vous boudez? (Relèvement du menton par la main droite, la main gauche camaradement passée autour de la taille...) Il ne faut pas. Il faut s'efforcer en toutes circonstances de comprendre la vie et les hommes... (Soupir...) Évidemment, ce que M^{me} Heintzbrück vient d'accomplir, cette intrusion brutale en votre corps intime, évidemment, ce n'est pas à compter au nombre des joies de l'existence... (Soupir. Sourire consolateur...) On me le fit avant vous, et je n'en mourus point, chère enfant qui pleure. Oui. Et même, je le dis parce que je crois que cela vous fortifiera, et même, car j'étais jolie fille, et même, on me le fit huit fois. Huit. La huitième fois, c'était à cause du Capitaine dom Franquin votre père, et cette fois, preuve fut faite que j'avais failli. Je me mariaï... (Soupir...) C'était il y a longtemps, vingt ans et dix mois, puisque vous avez vingt ans et un mois, et que vous naquîtes à terme... (Soupir. Sourire. Attirement de l'enfant réticente sur le sein...) L'amour ne dure pas. Ne pleurez pas, car c'est ainsi. Les hommes sont cruels et le mal est qu'ils sachent parfois se montrer si tendres... (Soupir. Chou-Baby pleure...) Vous l'aimez? (Reniflement, vague «sais pas», Madame rit :) Petite fille. Bien sûr que vous ne savez pas. On ne peut savoir si jeune. On apprend. L'expérience. L'âge. Allons! Consolerez-vous! Séchez vos joues, voici mon mouchoir. Souriez. Au fond, vous êtes encore pour moi un bébé, quoi que vous accomplissiez. Voilà. Mouchez-vous. Si vous riez et pleurez en même temps, vous commettrez des bulles! Embrassez-moi, grande folle...

Changements ou travestis ?

On repartait. Dans le carrosse, Thérèse et Chou-Baby faisaient face au Jésuite et à Ralph qui allait mieux, et se tenait assis, brin d'herbe aux dents, méprisant. (M^{me} Heintzbrück et Zelma voyageaient dans la berline du Banquier.) Mistress arriva. Elle avait changé de tenue. Elle était séduisante : pantalons, bottes, corsage bouffant rouge à jabot. Chou-Baby ouvre de grands yeux, Thérèse admire le paysage avec insistance. Mistress Mary s'assied, croise les jambes.

– Eh bien, dit Madame un peu pincée. Que vous arrive-t-il ?

– Peu de chose, Madame, répond Mistress. En franchissant la frontière, j'ai changé. Je veux m'intégrer au milieu qui m'accueille.

– Ça, c'est bien parlé, fait Ralph. Pour autant que je me souviens de vous avoir vue entre mes comas, ça vous transforme !

– C'est vrai, approuve avec enthousiasme Chou-Baby. Ça vous embellit ! Ça vous rajeunit de dix ans ! Quel âge avez-vous Mistress ?

– Merci, Chou-Baby, dit Mistress rougissante.

– Ma foi, dit Thérèse, peut-être avez-vous raison. Père ? À votre avis, une grande dame, épouse de Général, peut-elle se vêtir plus simplement, plus à son aise aussi – car je suppose que vous vous sentez à l'aise, Mistress ? – sans manquer à ses devoirs ?

– Madame, dit le Jésuite (habillé en cow-boy, c'est tout ce qu'on a trouvé pour lui, et c'est un peu large d'épaules et étroit de panse), vous me voyez moi-même sous un autre aspect. Cependant, je dois préciser que la frontière n'a rien changé à

mes idées, donc à moi, et pour autant que le costume est l'apparence que se donne l'homme qui choisit, celui que je porte n'est qu'un pis-aller. Dès que je le pourrai, je redeviendrai Père...

– Jésuite de surcroît, souffle Mistress et Baby pouffe dans son coin.

– Oui, Mistress-la-Raisonneuse, dit le Père. Ne vous en déplaie. J'ajouterai que, même si par un coup du Destin je me trouve présentement dans la situation extérieure que vous croyez voir, cet habit que je supporte ne m'empêche pas de rester Père, et Jésuite. Ah.

– Vous êtes quand même vêtu en cow-boy, fait observer M^{me} dom Franquin.

– Bien sûr, puisque pour l'extérieur je suis ce que je ne suis pas. Mais pour moi, pour ceux qui ont de moi une connaissance située dans le temps plutôt que l'espace, je suis ce que je suis, et ils savent que ce que je suis n'a rien à voir avec ce que je ne suis pas. Vous comprenez, Madame?

– Vous signifiez que vous n'êtes pas cow-boy, et que même costumé en cow-boy, vous restez Père?

– C'est à peu près cela.

– Pour moi, ricane Ralph, les choses se présentent autrement.

Le Jésuite le regarde d'un air condescendant, et douteux :

– Dites toujours?

– Je pense que vous êtes un Jésuite, et que, vous vêtiriez-vous 100 000 fois en cow-boy, vous ne pourriez pas m'abuser. (Rires.)

– Ça revient au même, dit le Jésuite, non?

– Pas tout à fait, intervient Mistress Mary.

– Si, Mistress-la-Raisonneuse, affirme avec force le Jésuite qui s'énervé. Si. Que je sois l'un ou que je sois l'autre, si j'ai

l'apparence de l'autre ou de l'un, je ne trompe que ceux qui me non-connaissent.

– Vous tromperiez peut-être un Jésuite, je ne dis pas non, estime Ralph. Mais pas un cow-boy.

– Vous n'y comprenez rien, jeune homme! s'écrie le Jésuite agacé pour clore les débats. Rien! Strictement rien!

– En tout cas, dit Thérésa, c'est vrai que Mistress a changé.

– Mais c'est ce que je me tue à vous expliquer! s'exclame le Jésuite convaincu. Elle a changé d'apparence!

– Non, dit Mistress. J'ai d'abord changé de peau, de personne. Après, de costume. Vous, vous avez changé de costume, pas de peau, et c'est pourquoi ce costume n'est pas le vôtre. Moi, c'est le mien.

– C'est vrai qu'il vous va bien, Mistress, dit Chou-Baby à mi-voix...

– Merci...

– Je crains pourtant bien reconnaître un chiffon de « Mademoiselle » Filasse! bougonne le Jésuite en désignant le corsage. Dieu sait à quoi ça a pu servir!

– Oui, déclare Mistress. Elle me l'a offert.

– Filasse? dit Chou-Baby...

– Filasse? dit M^{me} dom Franquin écœurée. Cette...

– Elle a taillé et cousu ce corsage la nuit passée, dit Mistress. Vous trouvez que son travail...

Madame se réfugie dans son coin. Elle reprend:

– Je ne juge pas le travail, mais tout de même!

– C'est bien travaillé! approuve Chou-Baby. Il faudrait qu'elle nous...

– Chou-Baby! rappelle sèchement Madame. Je vous en prie!

– Elle accepterait, si vous le lui demandiez, dit Mistress. C'est une fille très gentille, un peu abrupte, mais...

– Dites plutôt que c'est une...! coupe le Jésuite... Enfin... Je préfère me taire. Voilà où conduit l'abus du raisonnement. À l'impiété, à la tolérance des excès. Je me résignerai à vous endurer, sous prétexte de voyage etc., affublées d'érotiqueries malignes qui ne savent qu'évoquer... (Geste de la main, il se détourne, sort son bréviaire, ânonne.)

– C'est le but, gazouille Mistress avec grâce.

– C'est réussi, complimente Ralph... (Il ajoute vivement pour ne pas être chassé du carrosse, et Thérèse lui adresse un sourire flatté :) Je suis certain de la réussite totale en ce qui vous concerne, Mesdames. J'espère avoir encore suffisamment mal à l'épaule pour être des vôtres lorsque vous étrennerez vos tenues? (Il exagère un peu, quand même.)

Le soleil brillait. Le carrosse fit halte, les dames en descendirent à la recherche de Filasse. Ralph mit pied à terre avec le secours du Jésuite :

– Voyez-vous, disait celui-ci, les femmes d'à-présent en prennent à leur aise. Raisonneuses. Bruyantes. Elles ne se sentent plus tenues. Le Général par exemple est un grand personnage. Son attitude à l'égard des femmes est-elle celle d'un futur Gouverneur? Président? Est-il bon qu'il tolère que son épouse aille à d'autres amours qu'aux siennes – une chance qu'il ne passe rien à sa fille! – est-il admissible qu'il se produise avec une sauteuse de ruisseaux? Le besoin sexuel est commun aux hommes, et je ne m'exclus pas, je vais parfois dans les maisons – mais en civil, comprenez-vous, en civil. Un homme tel que le Général a une vie publique. Sa vie privée, qu'il la cache. Ce qui manque aux humains, c'est la poigne. Rien d'autre. Tout s'obtient si mollement que l'homme a perdu le goût de l'effort, du combat. La poigne, je vous le dis,

la poigne! (Ralph ricane. Le Jésuite le prend à partie:) Enfin? Si vous aviez une femme et qu'elle...

– Une femme, monologue Ralph. J'en ai eu une... Je l'aimais... Elle m'avait fait un beau petit garçon... la garce...

– Vous avez un enfant?

– Il y a longtemps. Il est mort de la peste et je suis parti et... Dites donc? Je ne vais pas vous raconter ma vie? (Il s'éloigne à grands pas, laissant le Jésuite pensif.)

Jésus-Christ est-il baptisé?

Jésus-Christ s'adresse au Jésuite en ces termes:

– Pouwquoi que vous chantez jamais la Pwiêwe? Dans mon pays j'ai connu un pwêtwe qui jouait de la twompette.

– Eh bien, dit le Jésuite. Je suis plus un soldat qu'un prêtre. L'essentiel est que je vive en harmonie de corps et de conscience, prêt à répondre à l'appel de Dieu. Vous êtes baptisé?

– Oui. Un soiw de Noël. C'est pouw ça que je m'appelle Jésus-Chwist. Ça fait même six fois qu'on me baptise. À chaque fois c'était illégal à ce qui pawait...

Il soupire. Il a l'air de trouver qu'il y a de l'abus.

– Si un baptême n'est pas légal, explique le Jésuite, il est illégal, et c'est grave car vous êtes alors en état de péché mortel. Qui vous baptisa?

– C'est le quakew de mon...

– Un quaker!

– Oui, c'est le quakew, et il a...

– Un quaker! Seigneur! C'est il-lé-gal! Absolument il-lé-gal! Vous n'êtes pas baptisé! Un quaker! Rassurez-vous, je suis là, je vous baptiserai.

– C'est embêtant, se soucie Jésus-Christ. Je voudrais pas

changer de nom toujours, mon cheval finiwa paw plus savoir qui est son maîtwe!

- Aux pieds des dames quasiment, le Jésuite jeta Jésus-Christ :
- Madame! Ce nègre n'est pas baptisé!
 - Qui? Jésus-Christ? s'étonne M^{me} dom Franquin. Il m'a semblé pourtant lui entendre dire qu'il l'était?
 - Par un quaker! s'écrie le Jésuite.
 - Et alors?
 - C'est illégal! triomphe le Jésuite. Il-lé-gal! Il faut le baptiser!
 - Point n'est besoin de crier pour autant, remontre Thérèse. (Elle s'adresse à Jésus-Christ :) Fûtes-vous baptisé oui ou non?
 - Mais oui je le fûtes, gémit Jésus-Christ. Et même que je le fûtes six fois!
 - Six fois? Par des quakers?
 - Non Maame. Un méthodiste, un mowmon, un wéfowmiste, un baptiste, un anabaptiste, et un quakew, le dewnier en date.
 - Si vous n'êtes pas baptisé, conclut Madame, nous vous baptiserons.
 - Et nous l'appellerons Ignace! barrit le Jésuite enthousiaste. Tout le monde lui fait face. Thérèse fronce le sourcil, fâchée qu'on ne lui abandonne pas le choix du prénom :
 - Pourquoi Ignace? Je vous le demande?
 - Parce que c'est le prénom du saint Fondateur de l'Ordre!
 - Une espèce d'assassin, commente Mistress Mary.
 - Vous eussiez pu trouver mieux, exploite aussitôt Thérèse.
- « J' » eusse trouvé mieux!
- Mais Madame! s'écrie le Jésuite offusqué...
 - Et Jésus-Christ? rappelle Chou-Baby doucement. Personne ne lui demande son avis?

– J’aimerais mieux m’appeler Jésus-Chwist, pawce que Jésus-Chwist vaut cewtainement cet Ignace, et à plus fowte waïson si c’était un assassin, pawce que même si Jésus-Chwist est mowt entwe deux voleuws, il n’en était pas un, et même si Jésus-Chwist avait été un voleuw, un voleuw vaut plus chew qu’un assassin, pawce que...

– Suffit! Gardez votre nom, fait Thérésa fermant le robinet.

– Mais! explose le Jésuite. Le Général Fondateur...

– C’était un Général? demande Madame...

– C’est ce que j’essaie de vous dire depuis un moment! Le Chef des Jésuites porte le grade de Général, et de plus...

– Si c’est un Général, ça change tout, considère Madame. Mais d’autre part, convenez qu’il est bien ennuyeux de donner le nom d’un Général à un nègre. D’autant que votre Général n’était peut-être pas un nègre?

– Certes non!

– Vous voyez? Il serait regrettable que...

– Alows, demande fébrilement l’intéressé, je m’appelle toujours Jésus-Chwist?

– Oui, décide Madame. Le Père vous baptisera au prochain cours d’eau.

– Je suis dwôlement content, se réjouit Jésus-Christ, pouw mon cheval, et je suis aussi dwôlement content pouw moi de m’appeler Jésus-Chwist pawce que c’est un nom facile à weteniw, et pawce que ça couwt pas les wues!

Paisible chevauchée. Entretien autour des Cyclopus.

Un petit groupe chevauchait sans but par les collines. Il était emmené par le général Francoquin et comprenait, outre Filasse, N’a-qu’un-Ceil, Slim, Labosse, le colonel de Saint-Eustache, et Peter. Ils chevauchaient sur une crête. À leurs

pieds s'arrondissait la vallée jaunissante, avec des boqueteaux roux. Francoquin ralentit :

- Slim? Tu étais bien chez les Cyclopus?
- Hun.
- Qu'y faisais-tu au juste?
- Je commandais la quatrième armée à la frontière.
- On m'avait rapporté que c'était Catt-bis? dit le colonel.
- Hun. Lui ou moi. Celui qui était présent commandait.
- À la va-comme-je-te-pousse? rit N'a-qu'un-Œil.
- Non. Ce n'étaient pas les méthodes habituelles, voilà

tout.

- L'APL est endoctrinée? dit Francoquin. À l'excès?
- Hun.
- Qui la commande maintenant qu'il est malade? (Il, c'est

Cyclopus Hyn.)

- Double-Mouche et Catt-bis, je suppose. Peut-être aussi Fédor. Mais je ne sais pas si Hyn est malade. J'ai des doutes.

- Tu as bien connu mon ami O'Bray? demande Peter.
- Je t'ai dit ce que j'avais à dire, fait sèchement Slim.
- Comment est-il mort?
- Il t'a déjà répondu, rappelle sagement Labosse.
- Non. Il m'a seulement appris sa mort. C'était un ami...
- OK, accepte Slim. Nous étions à un pont suspendu. Bras-

Court nous surprit et tua Catt, le jumeau de Catt-bis, et ton ami O'Bray. O'Bray est tombé dans le ravin. Est-ce suffisant?

- C'était un brave type...
- Parle-moi plutôt des Cyclopus, dit Francoquin.
- Bah?
- Catt-bis?

- C'est le plus jeune. Vingt-cinq, vingt-six ans, je pense. Il ressemble physiquement à ses frères. Je crois qu'il a passé le temps de la révolution à les étudier, surtout Hyn. On sent

qu'il est d'autant plus dur qu'il redoute d'être pris pour un homme de cœur, qu'il est sans doute. Je ne sais pas ce qu'il est devenu...

– S'il a du cœur, dit Filasse tout à coup sérieusement, c'est l'essentiel.

Francoquin s'esclaffe, tapant sur ses cuisses :

– Sacrée Filasse ! Tu me feras toujours rire !

– Et les autres ? demande N'a-qu'un-Œil.

– Il y avait Catt, une manière de héros refermé sur soi-même. Il y avait Doe, je l'aimais bien, Doe, de la classe, de l'intransigeance. S'il était resté vivant, votre Empereur et son orchestre ne seraient pas là où ils sont...

– Troy ?

– C'était le théoricien. Il n'aimait pas la guerre. Il la faisait, sans plus. Au fond, s'il avait vécu, vous ne seriez peut-être pas plus là...

– Cyclopus Hyn ? dit Francoquin. On en fait une espèce de légende, ça m'énerve.

– C'en est une.

– Mais encore ?

– C'était le chef indiscuté. Même Doe s'inclinait devant lui. Force, intelligence, sensibilité. Une légende...

– Et GG ? demande Filasse. Est-il vrai qu'elle était la fille de l'ex-Gouverneur ?

– C'est vrai. Elle était amoureuse de Hyn, et il l'aimait. Après...

– Quoi après ? exige Francoquin.

– Elle est partie, m'a-t-on dit...

– Pourquoi ?

– Ça ne me regarde pas.

– Pourtant, observe N'a-qu'un-Œil, tu es aussi parti ?

– Mettons.

Francoquin rit :

– Tu n’es pas aimable !

– Il n’aime pas qu’on lui parle de tout cela, explique Labosse.

– Et Double-Mouche ? Tu parlais de lui tout à l’heure ? Aurai-je affaire à lui ?

– C’est probable. J’aimerais mieux attendre...

– Double-Mouche ?

– C’était le second de Doe. Il lui ressemble, un peu moins cynique peut-être. Précision utile : pour faire feu des deux mains à courte distance, il est imbattable.

– Ouais ? fait N’a-qu’un-Œil.

– Et Fédor ? demande Francoquin. Qui est-ce ?

– Je le connais mal. Il est arrivé dans les derniers temps. C’était un agitateur-propagandiste. Théoricien. Autoritaire. Il fut logiquement immédiatement le confident de Troy. Peut-être a-t-il pris la succession ? Je ne sais pas...

Peter s’adresse à Francoquin :

– Quelle action envisagez-vous contre le général de Saint-Jobard ?

Francoquin s’arrête et médite. Les chevaux dominent la vallée au fond de laquelle court un chemin poudreux...

– Un accident ? suggère N’a-qu’un-Œil.

– Pas nécessaire, juge Francoquin. Saint-Jobard est un sot. Nous ne dénicherons pas plus sot. Cela peut constituer un avantage.

– Alors pas d’accident ?

– Mon Général, propose le colonel, si nous lui occasionnions des ennuis avec les Indiens ?

– Ne tablez pas sur les Indiens, dit Peter. Leurs affaires ne sont pas... heu... un général étranger plutôt qu’un autre général étranger heu, soit dit sans vouloir offenser personne...

– Nous attendrons, décide Francoquin. Nous le ferons trépasser d’amour sous les femmes.

Rires. Filasse accuse une moue sceptique :

– J’en serais étonnée!

Elle fait mine de prier en extase, et fait pouffer le groupe.

– Sacrée Filasse! caracole Francoquin. Sacrée toi! Si nous rentrions, tous les deux, veux-tu? Nous prendrons un raccourci par la forêt profonde? (Aux autres :) Il se pourrait que nous fussions en retard!

Filasse éperonne sa monture. Francoquin se jette à sa poursuite en criant taïaut-o-taïaut!

– Ça presse, constate Labosse.

Francoquin et le Ziù.

Filasse galopait (synecdoque). Elle se retournait. Elle s’était débraillée et riait, dents dehors, euphorique. Francoquin crava-chait sa bête, mais, étant plus lourd que sa proie, la distance entre eux augmentait. C’est avec un sérieux avantage que Filasse s’engouffra dans la forêt. Elle filait au bout d’une allée entre les troncs quand Francoquin surgit :

– Hooo! Filaasse!

Les arbres la masquent. Francoquin l’aperçoit par intermittence, et la perd de vue. Il s’arrête, égaré. Il entend un bruit à droite, s’y précipite, quitte le sentier, s’arrête. Silence. Il repart, s’arrête, rien. Il crie :

– Fii-lâââsse! Hou-ooou! (Il peste :) L’anachorète!

Il met le pied à l’étrier. Il marche, remorquant son cheval. Il a l’intention de retrouver l’allée. Il ne sait plus bien où. Les feuilles jaunies fraîchement tombées étouffent ses pas. Il crie :

– Hou-ooou! Fii-lâââsse!

Mais rien. Il repart, et ZLOUNGG! avec un sifflement puis-



sant, le général est sans ménagement décollé du sol par un pied jusqu'à plus de deux mètres en hauteur, avant d'avoir compris. Il a poussé un cri. Il se balance au bout d'une corde, suspendu à une branche élastique, son cheval sous lui l'air perplexe.

– Hé? fait Francoquin. Marde et mirde!

Il gesticule, ce qui ne résout pas le problème. À la fin, il préfère rester calme, croise les bras, et pend comme un poisson asphyxié. Quand il repère l'Indien près du cheval, il s'excite derechef:

– Holà toi! Hé! Détache-moi au lieu de me contempler! Hé! Ça vient?

Avant que Francoquin lui recommande l'emploi de la douceur, l'Indien tranche la corde, et ZLOUNGG! la branche reprend sa position première et Francoquin subit l'estrapade. Il se relève tout étourdi.

– Pas cassé? demande l'Indien.

Il s'appuie sur un long fusil à aiguille. Il a le torse et le visage peints. Sa voix est gutturale, et découpe les syllabes: pas cas-sé?

– J'espère que non, grogne Francoquin. J'espère pour toi.

– Ça piè-ge à re-nard, explique l'Indien. Quand re-nard po-ser pied dans bou-cle, re-nard sau-ter...

– J'ai compris, bougonne Francoquin. Y a-t-il beaucoup de plaisanteries aussi stupides dans la forêt?

– Beau-coup. Il faut ou-vrir les yeux... Francoquin remonte en selle:

– Tu es un quoi? Un Seek? Un Fayöl? Un Cragg?

– Un Ziù! revendique l'autre sèchement, très offensé.

– Ne te fâche pas, dit Francoquin. Je ne voulais pas te vexer. Tu montes en croupe?

– Hein?

– Je t'engage. Tu connais la forêt, tu m'intéresses.

Le Ziù hausse les épaules et s'en va. Il entend le cliquetis de culasse, et vérifie qu'il s'agit du fusil à Francoquin qui l'épie entre les yeux.

– Je t'engage, répète Francoquin faisant sauter une pièce de monnaie dans sa main gauche, la droite ajustant. Et je paie. En monnaie, ou en espèces.

– Té-mé-rai-re, soupire le Ziù. Moi pou-voir pié-ger toi quand vou-loir. Re-gar-de bran-che four-chue? Un filet s'abat devant Francoquin dont le cheval se cabre!

– Pour cap-tu-rer ours, commente le Ziù.

– Bien, dit Francoquin rengainant. Je n'ai rien contre les arguments. Que désires-tu?

– Rien.

Francoquin redescend de cheval:

– Ah ça! s'écrie-t-il. Es-tu fou? Tiens: je consens à te donner mon cheval! Il y a un homme qui aurait donné un royaume pour en avoir un!

– Si vou-loir che-val, moi le pren-dre.

– C'est un point de vue objectif, convient Francoquin songeant à la corde. Ils marchent. En marchant, le Ziù parle:

– Toi fu-mer ca-lu-met, hier. Moi com-pren-dre quoi toi di-re.

– Glub.

– Moi a-ver-tir chef. Lui trou-ver très drôle. Lui dé-ci-dé con-vo-quer Grand Con-seil.

– Ça se gâte.

Francoquin baisse la tête, traînant son cheval par la bride. Des cris se font entendre: Filasse joue aussi au cochon pendu. Le Ziù tranche la corde, et Francoquin préoccupé reçoit la captive en ses bras:

– Ouf, dit Filasse. Ça va mieux. Pourquoi fais-tu cette tête?

– Ça va mal, dit Francoquin. Mal.

Ils suivent le Ziù, montés maintenant tous deux sur le même cheval, celui de Filasse ayant pris la fuite. Ils parviennent en lisière...

– Hé, le Ziù? dit Francoquin. Pourquoi le Grand Conseil se réunit-il exactement?

Pour réponse, le Ziù brandit son couteau de façon menaçante, et lance un coup de pied au cheval pour le faire déguerpir:

– Toi chan-ce pas en-co-re ré-u-ni!

– Mais, insiste Francoquin se retournant sur sa selle, si je reviens dans la région, comment te retrouverai-je?

– Toi ja-mais re-ve-nir! conseille l'autre. Ou c'est Ziù qui te trou-ve-ra!

Raisonnements pratiques.

Francoquin s'attendait à arriver bon dernier, vu le temps passé à folâtrer avec Filasse, mais quand le couple atteint la colline, les autres n'étaient pas rentrés. En fait, le petit groupe avait aperçu, en bas dans la vallée, une carriole bâchée pourchassée par six cavaliers hurleurs, qui gagnaient manifestement du terrain...

– Je me demande... commence Peter...

– Moi, dialectique Labosse gravement, je pars du principe, quand je ne sais pas de quoi il s'agit, qu'il est préférable d'ouvrir le feu sur les poursuivants. En effet: ou bien ceux qui sont devant sont des « mauvais » garçons et vous êtes bien d'avis qu'il est moins lourd de conséquences d'abattre un policier qu'un hors-la-loi, rapport aux complications avec la famille du défunt, ou bien c'est le contraire, et dans ce cas, si des hors-la-loi poursuivent avec acharnement une charrette, c'est qu'elle contient quelque chose à gagner.

– Ça semble logique, apprécie N'a-qu'un-Œil. Tu fus à l'école?

– Messieurs, intervient le colonel, le Général sera fâché d'apprendre...

– Le Général, dit N'a-qu'un-Œil, il coûte. Nous l'indifférons. (Il extrait son fusil de l'étui, montre les cavaliers minuscules dans la vallée :) Je vais abattre un cheval pour impressionner ces messieurs, et s'ils ne comprennent pas assez vite, je ferai sauter un chapeau, en attendant mieux. (Et Bang! Bang! En trente secondes, il ne reste sur la piste poussiéreuse qu'un cheval mort, et un chapeau dans les cactus. N'a-qu'un-Œil conclut :) Si nous allions maintenant visiter cette charrette?

Fatale cargaison.

Dans le chariot bâché, il y a une armée de filles de joie en jupes criardes, et quand N'a-qu'un-Œil (plus lourd) et le colonel (moins hardi cavalier) rejoignent Slim, Labosse et Peter qui ont pris les devants, des appels frétilants les accueillent! N'a-qu'un-Œil pousse un cri de guerre et se lance à l'assaut! L'ennemi cacarde, nasille, margote, et glapit! Le colonel médite, immobile sur son cheval à l'arrêt...

– Viens-tu chéri? demande une fille en robe jaune. Je m'appelle La Flûte. Mais tu peux m'appeler autrement si tu as du chagrin ou si tu n'es pas sevré...

– Il est marié! crie N'a-qu'un-Œil faisant allusion à Thérèse. Tu perds ton temps, mignonne!

Lui-même a fort à faire. Une grosse femme le harponne, un sein prenant le frais:

– Holà Conchita! tonitrué N'a-qu'un-Œil. Hoe! Du calme!

Les filles se battent en piaillant. Labosse en a trois sur les

bras et succombe. Le beau Peter fuit en panique, une fille demi-nue aux dents longues aux trousses ! Elle brandit un long fouet en jetant des cris de louve chaude, et clac ! le beau Peter s'affale, les pieds entortillés par la lanière, et la fille saute dessus en s'arrachant le corsage, l'embrasse, le terrasse, roule avec lui dans le fossé. Le colonel repousse avec perplexité sa casquette sur la nuque. La Flûte s'est en allée, tortillante. Elle se jette entre Slim et une grosse blonde qui le talonne ! Elle présente une dague effilée à la blonde, qui se fige avec des yeux d'animal martyrisé :

- La Flûte ? implore la grosse. Tu ne vas pas me faire ça ?
- Recule, ordonne La Flûte impitoyable. Je me le réserve.

Va-t'en.

La grosse déménage en pleurant. La Flûte fait face à Slim, souriante, elle est vraiment jolie :

- Alors ? Y allons-nous ?

Ils s'éclipsent. Une négresse café au lait s'approche du colonel. Elle a de faux bijoux plein les doigts, et les cheveux défrisés au fer. Elle s'empare gracieusement de la bride du cheval, sourit, et dit, d'une étrange voix qui chante :

– Je sais faile la cuisine. J'ai été la selvante d'un autle colonel, mais il était moins jeune que toi...

- Ah ? dit le colonel sous le charme...

- Je veux bien faile tout poul toi, si tu le demandes...

Il descend de cheval, prend la métisse par la taille, aspire le parfum de la fleur fraîche qu'elle a dans ses cheveux...

– Je m'appelle Blue, dit-elle de sa voix chantante en se laissant entraîner dans les buissons ensoleillés...

Francoquin s'énervait. Wilfrid n'allait pas tarder à venir, et « ces idiots » seraient absents. Francoquin éclatait quand des

rires béats et des refrains paillards, entonnés par des voix de sifflets, entre lesquelles se distingue la grave crécelle de N'a-qu'un Œil, fusent du pied de la colline: l'horifique chariot, au pas, découvert, brimbale sur le sentier montant sa cargaison de courtisanes vautrées et d'ivrognes, qui braillent à tue-tête une affrosité en trémolos, comme ceci :

*Si tu veux voir ma p'tite bête
Chérie déboutonne ma bragueette, etc.*

Rires. Renvois. Cris. Les cinq chevaux attachés suivent sans hâte. Francoquin se désole, s'arrache les oreilles, se roule par terre. La carriole cale devant lui. Les soldats s'attroupent. Francoquin serre les poings, dardant des yeux de monstre sadique. N'a-qu'un-Œil est assis sur le rebord de bois du véhicule démoniaque, les jambes ballantes et flasques, une bouteille dans chaque main. Son œil est vitreux. Il cesse de meugler à la vue de Francoquin, rote, et lui tend une bouteille :

– T'en vvveux ?

Francoquin explose. Il arrache son chapeau, mord dedans, le foule aux pieds en pleurant. La charrette rit. N'a-qu'un-Œil montre l'artiste du doigt et se tape sur les cuisses, pour autant qu'il soit en mesure de repérer ses propres cuisses dans la mêlée. Rires outrecuidants. Francoquin dégaine son revolver, déchaîné. C'est ce moment qu'élit une vieille femme en chignon pour l'interpeller, les deux poings sur les hanches :

– Ah ça ! lance-t-elle. Assez plaisanté ! C'est vous le chef ?

– Hé ? fait Francoquin surpris par l'attaque.

– Ccc'est llui ! clame le colonel dans les bras de sa métisse.

– Si c'est vous le chef, exploite la vieille femme âprement, la note se monte à 250 dollars. En tenant compte de ce que vos gens se permirent, à ce tarif, c'est donné.

– Hooo! gémit Francoquin. Hooo. Ce ne sont pas les dollars qui me chagrinent (il paie), mais Wilfrid va arriver et eux! Eux! Hooo! Hooo...

Le Jésuite et Jésus-Christ transportaient un baquet débordant d'eau à baptiser...

– Je vais baptiser Jésus-Christ, annonce orgueilleusement le Jésuite.

– Qui ça? demande Francoquin hébété.

– Jés...

– Mais c'est de l'eau! s'écrie Francoquin.

Il attrape le baquet, jette l'eau sur les cocottes coquelinantes de l'abominable charrette. Il rit, soulagé. Le Jésuite trépigne. Jésus-Christ, apparemment indifférent au contretemps qui l'empêche de sauver son âme, se réjouit picaresquement en se tenant le ventre à deux mains. Dans la charrette, les noceurs affalés produisent de louables efforts pour se mettre d'aplomb. Les spectateurs applaudissent. Le colonel s'agrippe désespérément au derrière de la grosse blonde et lui arrache la jupe! Hilarité suraiguë à la vue de son potiron blanc! Carcaillements!

– Faut-il aller en puiser encowe Monsieur Généal? demande Jésus-Christ montrant l'élément liquide à lessiver les âmes.

Les dames.

Les dames arrivaient, scandalisées:

– Félicitations! tonne Thérèse. C'est propre! Compliments! Bonjour, Monsieur de Saint-Eustache! Bonjour Monsieur de Peter! Moi qui vous tenais pour des gentlemanes! (Chou-Baby

regarde, horrifiée, la charrette.) Vous accomplîtes une œuvre digne de vous! Monsieur le colonel, c'est magnifique! Pouvez-vous introduire cette négresse en compagnie de quoi vous vous vautrez tel un pourceau?

– Heu, glub...

– Taisez-vous! Odieux individu sans crapules!

– C'est glub ma nouvelle heu femme de mena...

– Il suffit Monsieur! Quelle honte! Quel étalage de boue! De fange abjecte! Quelle insulte à l'honneur, à la décence! Devant une enfant! (Sa voix fait naufrage, et tout à coup, elle fuit traînant sa fille sur son sein. Les autres dames s'écartent aussi, offensées.)

– Allez, descends, dit Mistress Mary.

N'a-qu'un-Ceil piteusement s'exécute. Mistress l'emmène sans écouter les explications qu'il ébauche, pitoyable...

Embarras pécuniaires.

Le colonel emporte sa métisse.

– Hé? dit Francoquin diverti. Vous n'allez pas la garder?

– Si, éructe le colonel débraillé.

La boisson le rend agressif. Il se rebèque. Francoquin le toise:

– Rajustez-vous et dites-moi « Mon Général » s'il vous plaît.

– Heu, oui Mon Général, se reprend le colonel. Heu. Je désire garder cette femme à mon service, Mon Général, si vous permettez.

– Ça alors! dit Francoquin. Tu es hardi! Tu iras plus loin que je croyais.

– Oui Mon Général. Heu. Si vous permettez, Mon Général, heu, la vieille heu...

– L'entremetteuse?

– Heu, oui, heu. Me demande 100 heu, et si je pouvais... une avance...

– Vous êtes audacieux! Eh bien! (Estimant l'objet du marché :) Je consens à financer, mais je veux en user. Au moins jusqu'au remboursement intégral de la somme, à dix pour cent comme d'habitude. OK?

Francoquin se frotte les mains et déchante, nez à nez avec Filasse. Elle est blême :

– Touches-y! dit-elle les dents serrées en désignant la mulâtresse qui s'éloigne au bras du colonel. Touches-y et je m'en vais!

– Filasse! plaide Francoquin. Mon petit cœur...

– C'est sans équivoque, avertit-elle. Si tu y touches je m'en vais! (Elle tourne les talons sur ce.)

Des éclats de voix attirent l'attention de Francoquin. Une fille protège Slim de la fureur de l'entremetteuse :

– Puisqu'il te dit qu'il ne paiera pas! raisonne la fille...

– Espèce de cow-boy! vocifère la vieille. Toucheur de vachettes! Lui DONNER une fille pareille! Iconoclaste!

– Puisqu'il ne paiera pas, argumente la fille, résigne-toi et laisse-nous. Moi, il me plaît et je reste avec lui.

Francoquin préfère s'avancer et préciser immédiatement sa position :

– Pas un jeton! dit-il. Je ne verse pas un jeton! Je me suis fait eu par Saint-Eustache, et ça suffit pour aujourd'hui!

Une idée de Francoquin.

Francoquin fait une offre à l'entremetteuse :

– 200 dollars si tu embarques tes courtisanes sur le chemin de droite. Un ami à moi doit arriver par là, je voudrais lui souhaiter la bienvenue de façon originale. Tope-là ?

– Qu'est-ce que c'est votre ami ? demande la vieille, soupeçonneuse.

– Un général. Il ne faudra pas lui annoncer que vous le rencontrez de ma part. Il faudra lui procurer une jolie fille, jolie parce qu'il est une bête à bon dieu. La fille devra le harceler jusqu'au résultat. À ce moment-là, si tu désires gagner de l'argent, il suffira de venir me parler. Me suis-je bien fait comprendre ?

– Tope-là ! accepte l'entremetteuse. J'ai la fille qui convient.

Elle perçoit l'acompte, rassemble ses jupes et s'éloigne, et piaille pour rallier sa horde. Les filles convergent, multicolores, chassées par des faunes hilares. Francoquin tient son revolver en évidence :

– Arrière ! conseille-t-il aux faunes. Un pas en avant et vous ne darderez jamais plus l'organe. Vous, Mesdemoiselles, sauvez-vous !

Elles gloussent. La vieille les harponne, grimpe sur le siège du cocher, compte ses poussins :

– Où est Feu-aux-Trousses ! s'exclame-t-elle...

– Au diable ! répondent en chœur les poussins d'une voix rauque.

La carriole démarre en grinçant, poursuivie par une retardataire demi-nue, qui parvient à se hisser à bord avant que les chevaux accélèrent...

– Je connais quelqu'un qui ne sera pas heureux ! devine le Banquier jovial derrière Francoquin.

Le choix du colonel de Saint-Eustache.

Le colonel de Saint-Eustache (avec Blue) donna en plein dans Thérésa. Elle l'attendait, masquée par les fourrés. Il fit halte :

– Madame ?

– Monsieur, dit-elle dignement, je crois que nous nous sommes tout dit ?

– Heu.

– Puis-je cependant savoir, à titre d'indication, ce que vous escomptez tirer de cette créature ?

– Heu, comme j'eus l'occasion de vous l'exposer, heu, ma femme de ménage...

– Je sais faire la cuisine, dit Blue de sa voix chantante.

– Vous, taisez-vous ! ordonne Madame.

Blue s'adresse au colonel :

– Ça étie ta femme ?

– Heu, non, heu...

– Ta maîtresse alors ?

– Taisez-vous ! gronde Thérésa. Silence ! Et vous, Monsieur de Saint-Eustache, je vous avais cru galant homme. Je me suis sottement compromise, fus séduite, et demeure maintenant comme une enfant qu'on abandonne et (sanglots)...

– Mais, Madame je...

– Laissez-moi (sanglots)...

– Je vous jure...

– Seule une amante passionnée peut aimer un homme comme je vous ai (sanglots), et maintenant, vous me préférez une ! Une ! Une ! Ah la douleur m'éblouit, m'égare, je ne trouve plus de mots pour exprimer mon indignation ulcérée, ma honte, ma jalousie aussi Monsieur, car, fussiez-vous vous en gausser en compagnie de vos soudards, Monsieur, je souffre et suis cruellement jalouse de cette, cette... (Sanglots...)

Le colonel essaie de prendre Thérèse par les épaules :

– Lâchez-moi! Séducteur! Arriviste! crie-t-elle. Si je tolère...

– Mais je vous aime!

– Vous m'aimez? Ah! menteur!

– Mais je vous aime!

– Prouvez-le!

– Mais bien sûr, Thérèse, voyons, je...

– Cette fille! Si elle n'est pas partie ce soir, entre nous tout est consommé! ultimatum Thérèse.

Et elle se sauve en larmes. Le colonel est ennuyé. Blue le regarde :

– Je dois paltit?

– Heu. Hé bien. Effectivement, nous sommes allés vite en besogne. Heu. L'ambiance. L'ébriété de tous et de chacun. Heu. Mon rang, mes relations, ma famille, heu, mon avenir, heu...

– Ça ne fait lien, dit Blue. C'est pas la première fois que je m'efface pour une autre femme...

– Heu. Tu me comprends. Heu. J'aurais aimé te garder, mais, heu, les autres...

– Bien sûr, comprend-elle et elle s'éloigne...

– Attends! Blue! (Il la rattrape :) Attends-moi! Je ne vais pas te laisser seule! Je vais te ramener...

Au-devant du général de Saint-Jobard.

Francoquin sonne le rassemblement au sommet de la colline, c'est-à-dire qu'il donne de la voix comme un putois pris au piège. Il attend, jambes écartées, pouces dans le ceinturon. Autour, voici N'a-qu'un-Ceil, Slim, Labosse, le colonel, Peter, Gros-Chassieux le Banquier en observateur, Ralph le bras droit en écharpe, et Jésus-Christ en badaud. Francoquin parle :

– Je ne vous ferai pas un sermon, et je ne vous ferai pas non plus le coup de la prétérition. Nous allons saluer Wilfrid. Ses hommes n'auront peut-être pas eu le temps de rouler dans l'herbe. Si vous voyez deux cibles où il n'y en a qu'une – on ne sait jamais – ne jérémiadez pas sur le nombre.

– Je vais bien, assure N'a-qu'un-Œil.

– C'est sa femme qui l'a dessaoulé à coups de pied! lance Gros-Chassieux et tous rient.

– N'empêche que c'est une femme merveilleuse! dit N'a-qu'un-Œil. Elle a raison de me secouer!

Ralph demande:

– Suis-je du voyage? Je suis las d'être assis dans ce carrosse.

– Ton bras?

– Je suis gaucher.

Ralph exhibe son colt du gauche aussi rapidement qu'il gratterait une allumette, le fait rouler en vrombissant autour de l'index, et rengaine, la démonstration terminée...

– Vwai! s'exclame Jésus-Christ. Sûw que cet homme-là n'est point manchot!

Le colonel timidement alors déclare:

– J'emmène Blue.

– Hein? dit Francoquin. Qui?

– Je voudrais heu emmener la demoiselle heu qui...

– Nous n'allons pas au lupanar, coupe Francoquin. Et dites-moi « Mon Général ».

– Oui Mon Général. Heu. Je. Ce serait pour la revendre et...

– La revendre? Ça ne va pas mieux?

– Heu, je crois que...

– Crétin! clame Francoquin. Sombre crétin! Et c'est pour de pareils dégonflés que j'avance de l'argent! Âne! Lèche-bottes! Vous irez moins loin que je pensais!

- Oui Mon Général, avale le colonel en fixant ses souliers.
- Je la prendrais bien, fait Ralph.
- Tu paies? demande abruptement Francoquin. Elle me coûte 100 dollars.
- Je la pwendvais bien aussi, dit Jésus-Christ, mais je suis pas fowtuné...
- Ralph non plus, vraisemblablement, car il reste muet...
- En selle! commande Francoquin tandis que le colonel court quérir Blue, la fait monter en croupe, et le groupuscule s'éloigne au galop...

Le colonel était allé devant. Francoquin lui avait conseillé de conclure son affaire en hâte et subrepticement, et de se trouver disponible au moment où lui, Francoquin, arriverait. De fait, le groupe de cavaliers récupéra le colonel de retour, tout étant financièrement réglé. Le colonel restitua scrupuleusement les 100 dollars empruntés à Francoquin :

- Gagné combien? soupçonne Francoquin.
- Rien! proteste le colonel. Heu. Pas grand-chose.
- *How much?*
- 25, avoue le colonel dépité en versant la somme à son supérieur.
- Ne faites pas cette tête, dit Francoquin, et appelez-moi « Mon Général ». De toute façon, ma femme vous aurait fait les poches.

En chevauchant, N'a-qu'un-Ceil demande :

- Sont-ils loin?
- Non, répond le colonel. Dix minutes de galop.
- L'ambiance? se renseigne Francoquin.

– C'est gai. Ça court en tous sens. On se bat parce que les filles manquent, et parce que les clients ne veulent pas faire la queue.

Le colonel ne comprend pas immédiatement ce qui fait rire ses auditeurs.

Le général de Saint-Jobard.

Les filles roulaient dans l'herbette, et les candidats à la possession d'icelles s'entre-matruquaient à coups de bouteilles, bondissaient ci et là, sexe au vent pour gagner du temps. Au centre de la tornade, le vieux général Wilfrid-Alex de Saint-Jobard glapissait comme une chevrette. Francoquin s'avança, jubilant. Son aîné ne l'avait point remarqué :

– Salut, dit Francoquin.

Le général de Saint-Jobard pivote effaré, rouge dindon. La vue de son féal le prive de ses faibles moyens. C'est un vieux gâteux. Il ressemble à une autruche étonnée par son premier œuf.

– Quelque chose qui ne va pas ? s'enquiert obligeamment Francoquin fort de son escorte en ordre de parade.

– Hé ? bégue l'autre. Bonjour, général Franquin, bonjour...

Francoquin montre le désordre, et compatit :

– Pareil troupeau, c'est la HHHonte de l'armée.

– Heu, oui, pour ça...

– À votre place, je ne les laisserais pas faire ! dit Francoquin catégorique.

– Mais je ne les laisse pas ! proteste le Saint-Jobard, qui réalise tout à coup qu'il vaut mieux prendre l'air « père-du-régiment » (trois dents surplombant la lèvre inférieure) et changer de ton : Après tout, n'est-ce pas, la jeunesse a toujours été la jeunesse, hé ?

– Ils ont le sang en ébullition, remontre Francoquin. À votre place...

– Mais c'est Alfred! s'écrie soudain Ralph... (Avant que Francoquin contrarié ait esquissé un geste, Ralph a sauté à terre, fait trois pas de côté, crié:) Alfred!

Lequel se retourne en sursaut, porte la main à son arme, et s'agite deux secondes comme un rat électrocuté en recevant la balle de Ralph dans le bas-ventre. Ralph scrute la foule muette. Même ceux qui coïtaient n'osent plus respirer...

– Yallo! appelle Ralph. Yallo!

– Attention! avertit Slim, mais Ralph a aussi repéré son homme, et la balle qui miaule au-dessus de lui (jeté à plat ventre) pulvérise la bouteille de vodka d'un cow-boy, qui se met à jurer contre le Destin – en vers libres. Le nommé Yallo fuit...

– Ton fusil! exige Ralph...

– Il est chargé, précise N'a-qu'un-Œil le lui lançant...

Ralph le cueille de la main gauche (la droite en écharpe), et s'éloigne en courant sur les traces du fuyard...

– Glub, fait aimablement Francoquin embarrassé au Saint-Jobard, pour un glub gaucher, il tire bien, n'est-ce pas votre avis, heu?

Paris.

Les gens des généraux se retrouvent:

– Mais c'est Slim?

– Hello Labosse?

– Tiens! N'a-qu'un-Œil! Ce que tu fais là?

– Salut Bud, salut Fry. Toujours en vie?

– Salut Rénato.

– Comment vas-tu, l'Aveugle?

– 20 dollars sur Ralph ! parie N'a-qu'un-Ceil s'asseyant dans l'herbe.

Il jette 20 dollars devant lui dans son chapeau. Les autres se penchent :

– Tenu, dit Bud, une sombre brute au sourire salaud. 20 dollars sur Yallo.

– Tenu aussi, dit son frère Fry, même sourire. Ton gaucher n'ira pas loin.

– Tenu, répond N'a-qu'un-Ceil, sans toutefois verser un sou.

– 50 dollars sur Yallo, joue l'Aveugle aux lunettes vertes. Je le connais, je l'ai vu à l'œuvre. Fry a raison, je plains ton gaucher.

– Tenu, déclare imperturbablement N'a-qu'un-Ceil, sans augmenter sa mise. Hé, Rénato ? Tu ne paries pas ?

Le nommé Rénato le regarde tristement (on le surnomme Requiem parce qu'il fait dire une messe pour chaque homme qu'il a tué, afin d'entendre les grandes orgues :)

– Je te connais, s'explique-t-il laconique.

– Bien, décide N'a-qu'un-Ceil. Les paris sont clos.

Francoquin s'approche avec Saint-Jobard et décline toute responsabilité.

– Au cas où tu perdras, avise tes amis que je n'avance pas un centime.

On grimace. Il y a Bud et Fry qui retroussent ostensiblement leurs manches :

– Faudra voir à payer si tu perds !

Un coup de feu justement claque dans le bois sur le coteau, répercuté. Et plus rien. N'a-qu'un-Ceil rafle la mise froidement et se lève :

– Il n'y a pas de problème, déclare-t-il, c'est ma Winchester.

Ralph reparaît, le fusil dans la main gauche, et le brin d'herbe aux lèvres. Il rend son bien à N'a-qu'un-Œil occupé à thésauriser :

- Combien pour moi ? demande Ralph.
 - Pardon ?
 - Je suis à ta charge, n'est-ce pas ?
 - 10 dollars si tu veux, parce que c'est toi.
 - Il m'en faut 100.
 - Tu rêves ? D'abord, pour quoi faire ?
 - Acheter la fille. La mulâtresse.
 - Ne t'embarrasse pas d'une femme, conseille princièrément N'a-qu'un-Œil. La femme est source de tracas !
 - Ça me concerne.
 - Et l'argent ME concerne. Je te donne 20 dollars parce que je suis philanthrope. À prendre ou à laisser.
 - Donne.
 - Avec 20 dollars, calcule N'a-qu'un-Œil, tu peux l'aimer au moins quatre fois. Après, tu seras sans forces.
 - Garde tes discours, dit Ralph. Si je me sens le besoin d'une femme j'irai séduire la tienne. (Il s'éloigne.)
 - Nous serons trois sous les draps ! lui crie N'a-qu'un-Œil menaçant.
 - *Never mind !* fait Ralph sans se retourner. Du moment que tu seras silencieux !
- N'a-qu'un-Œil serre les poings et souffle entre ses dents, de colère !
- Je t'avais dit qu'il ne se laisserait pas faire, je crois ? rappelle Slim qui passe. Bonne chance.

Jésus-Christ ne comprend pas.

Il y a Blue seule et misérable auprès du corps d'Alfred. Elle a son maigre ballot à la main. Ralph s'immobilise. Jésus-Christ l'a rejoint :

– Elle est seule. Monsieur Walph. Vous avez tué son acquéweuw.

– Qui ? Alfred ?

– Oui Monsieur Walph. Il l'avait wachetée au colonel. Ça ne lui a pas powté bonheuw ! Une femme qui a la poisse disait Maman Béa, elle powte poisse.

– Elle n'a pas eu le temps, observe Ralph.

Jésus-Christ soupire :

– C'est twisté la vie quand on y réfléchit. Wegawdez le colonel ? Une belle fille comme ça, elle était-y pas mieux que la gwosse dame au généwal ?

– Sûr.

– Alows pouwquoi qu'il pwéfêwe la gwosse dame, hein, Monsieur Walph ?

L'entremetteuse.

L'entremetteuse avise Blue solitaire à quelques pas de Ralph et Jésus-Christ :

– Alors petite ? dit-elle d'une voix éraillée. Déjà veuve ?

– Oui Madame La Bouglesse, dit Blue de sa voix chantante et inexpressive.

– On veut revenir avec Maman La Bougresse ?

– Oui Madame si vous voulez, dit Blue de sa voix chantante.

– On finit toujours par revenir vers La Bougresse, fatalise La Bougresse. On désire s'émanciper et on revient à ses premières amours.

- Oui Madame, dit Blue de sa voix chantante.
- Viens. As-tu du chagrin ?
- Oui Madame. Je ne sais pas.
- Viens. C'est encore Maman La Bougresse la moins chienne, petite fille. Va dormir dans le chariot. Demain, ça ira mieux, n'est-ce pas ?
- Oui Madame...
- Elles s'éloignent...
- L'achetez-vous Monsieu Walph ? demande Jésus-Christ.
- Non, répond Ralph. La femme est source de tracas.

Tirer parti des circonstances.

- Ralph ?
- Oui ? dit l'intéressé et il se retourne, abordé par Francoquin et le Saint-Jobard.
- Dis-moi « Chef », rappelle Francoquin. Le général de Saint-Jobard désire connaître la raison pour laquelle tu te permis d'exécuter deux de ses gens.
- Alfred ? Nous nous cherchions depuis six mois. L'autre était son bras droit. Si je les avais manqués, ils m'auraient fusillé un jour ou l'autre.
- Ils sont décédés, fait quand même remarquer le Saint-Jobard. Savez-vous ce qu'est la vie humaine ?
- La mienne, oui.
- Dis « Mon Général » quand tu t'adresses au général de Saint-Jobard, conseille Francoquin. (Pour être persuasif, il agite un billet de 10 dollars. Saint-Jobard, qui se trouve devant lui, ne voit rien. Le billet doit vouloir dire « si tu es poli, tu recevras la récompense – plus tard », mais Ralph tend froidement le bras par-dessus Saint-Jobard, agrippe la prime, la ramène et l'empoche.)

– D'accord, répond Ralph. Je vous demande pardon, Mon Général.

Saint-Jobard a souri. La politesse le comble. Il s'adresse à Francoquin :

– J'ignore pourquoi Nez-de-Suce m'a enrôlé de pareils truands, mais il faut convenir que vous avez l'art de les tenir dans le rang, hé-hé. (Francoquin, modeste, proteste.) Si-si. Je remarque bien que vos hommes ne courent pas la catin comme les miens. Hé-hé! Je suis observateur, savez-vous, mon cher Joaquin. Hé-hé.

– C'est parce que, explique Ralph, ils ont déjà... (Francoquin agite précipitamment un billet, dont Ralph s'empare :) Merci. Je vous demande pardon, Mon Général. C'est vrai qu'il est besoin d'autorité pour mener des mécréants comme nous sommes, Mon Général.

– Oui, dit le vieillard. (Puis, exposant le foirail :) Ces individus, je n'en voulais pas, comme vous imaginez. Le militaire traditionnel, il n'y a que ça de vrai. Mais ces Messieurs insistaient. Alors...

– Ces Messieurs? dit Francoquin.

– Oui, le baron K. L'empereur. C'est Nez-de-Suce (il rit :) quel nom! qui m'a recruté cette racaille. Je me demande dans quel but!

– Vous pourriez bien, dit Ralph convaincu, en avoir bientôt besoin contre...

(Billet désespéré! 10 dollars de plus dans la poche à Ralph, mais cette fois, le général de Saint-Jobard a tout vu. Francoquin regarde ailleurs, gêné.)

– Hé? chevrote dubitativement le vieux.

– Je quête, déclare Ralph. Mon Général. Je veux faire enterrer Alfred décemment. Dédommager sa veuve et les orphelins. Je l'ai tué, certes, mais ne suis pas un monstre.

Les hommes m'ont versé 20 dollars, c'était tout leur avoir, et le général dom Franquin qui est généreux m'en remit 30, ce qui porte le total à 50, Mon général. Il en faudrait 100, mais par ces temps, il est difficile de trouver plus généreux que le général dom Franquin. Un homme qui verserait 50 dollars pour le salut spirituel d'un brigand, ça n'existe pas, hélas. Mon Général.

– Comment ça n'existe pas! Comment! s'écrie Saint-Jobard. Tenez! Les voilà vos 50 dollars! Ha!

– Oh merci! Merci Mon Général! C'est incroyable! C'est ahurissant! C'est... il n'y a pas de mots pour...

– Du tout. C'est bien le moindre. Mon cher Joaquin, vous pourriez faire un effort: 30 dollars de la part d'un CHEF, c'est un peu pingre, pardonnez ma franchise. Je pense que...

– D'accord! bout Francoquin. D'accord! Voilà 20 dollars de différence et...

– À la bonne heure! s'exclame son aîné.

Francoquin l'entraîne au large, prétextant une irrésistible envie de saluer M^{me} de Saint-Jobard son épouse, laquelle est demeurée dans sa berline qu'on aperçoit à l'écart sous les arbres...

– Merci Mes Généraux! crie Ralph. C'est Alfred qui va être comblé!

Ralph.

Jésus-Christ avait de loin suivi l'opération, plutôt émerveillé:

– Ça alors Monsieur Walph! Combien que ça fait?

– 120 dollars, totalise Ralph. Y allons-nous?

– Elle est dans la chawwette, Monsieur Walph! Je suis sûr que cette femme vous aimewa toute sa vie!

– Je ne lui en demande pas tant. Je me demande ce que je lui demande, d'ailleurs.

Ralph et Jésus-Christ contournent le chariot. De l'intérieur jaillissent des rires. Ralph soulève la bâche :

– Alors ? lance Fry juché nu sur la mulâtresse. Tu ne vois pas que c'est occupé ?

– Excuse, dit Ralph au moment où survient La Bougresse. Elle repère les 120 dollars. Son regard s'allume :

– Qu'est-ce, cow-boy ? s'enquiert-elle.

– Rien, dit Ralph. C'est Jésus-Christ qui souhaite s'envoyer cette putain. Il donne 10 dollars à Jésus-Christ abasourdi...

– Mais Monsieur Walph ! Vous avez dit...

– Rien ! dit Ralph sèchement, son brin d'herbe aux lèvres.

Cette aventure ne s'arrête pas là, tant il est vrai que la tristesse et le cafard imbibent autrement que l'alcool. Pendant que le général Franquin suivait le non-moins général de Saint-Jobard en direction du coupé de Madame (rideaux tirés sur l'immonde extérieur), Ralph avait retrouvé son cheval. Il s'assied dans l'herbe, et (sa blessure ?) il s'assoupit, s'étend, le chapeau sur les yeux, s'endort. C'est le cheval qui le veille, il a l'habitude. Quand une espèce de mélopée sur trois notes le tire du sommeil, Ralph écoute un moment sans bouger :

*Belce, petite fille,
Ta poupée,
Il suffit parfois de guenilles
Poul lever...*

Une sorte de douce plainte à son côté. Il soulève son chapeau. C'est Blue, assise, son ballot auprès d'elle.

– Hé? dit Ralph brusquement. Qu'est-ce que tu fais là?

– Je sais faile la cuisine, la lessive, chante Blue.

– Pff.

– Toi fâché? dit-elle de sa voix chantante. Poul tout à l'heule?

– Pff.

– Jésus-Christ m'a laconté...

– De quoi se mêle-t-il? Va-t'en!

Elle se lève:

– Toi pas heuleux, dit-elle de sa voix mélodieuse et inexpressive. Toi olgueilleux et intlansigeant. Toi jamais tlouwer le bonheul. Toi coulil aplès ta molt et toi malheuleux...

– Hein? (Il s'assied:) Tu as trouvé ça toute seule?

– Moi voil toi soufffil...

– Assieds-toi.

Elle obéit. Il se tait. Elle se met à chantonner de nouveau:

La vie est si blève

Ma poupée,

Oh belce, belce-moi sans tlève –

– Assez! s'écrie Ralph. Tu m'énerves. Tu me crispes. (Long silence. Elle reste assise, son ballot sur les genoux.)

– Si toi vouloil, dit-elle de sa voix chantante, moi lester avec toi...

– C'est ça, ricane Ralph. Je te ferai sauter par les régiments. À 10 dollars l'unité, je serai bientôt millionnaire!

Ils se taisent.

– *Ralph*, enfin, calmement: Il vaut mieux que tu t'en ailles. Je ne suis pas facile...

- Oui, dit Blue doucement...
- Elle se lève, fait trois pas...
- Hé? il l'appelle. Tiens! (Il lui offre 50 dollars :) Prends-les. (Elle les prend, s'apprête à se rasseoir en déboutonnant son corsage.) Non. Garde l'argent. Va. Ça va comme ça. Va-t'en.
- Elle s'est retournée, laisse tomber les billets, s'éloigne :
- Toi jamais heuleux, répète-t-elle.

M^{me} de Saint-Jobard.

Revenons en arrière, au moment où Ralph sommeillait. Les deux généraux se dirigeaient vers le coupé de Madame. Les rideaux en étaient tirés.

- Mon épouse ne peut endurer pareil spectacle, explique Saint-Jobard. Elle est très pudique...
- Prude, dit Francoquin.

Le vieux frappe à la portière. De l'intérieur, Madame l'invite à attendre un instant, et, cet instant écoulé, ouvre. Elle est plutôt rouge sous sa voilette. Elle s'étonne :

– Vous ici général dom Franquin? Si je m'attendais! (Elle est beaucoup plus jeune que son mari. La quarantaine, peut-être même pas. Cheveux noirs bouclés, pommettes saillantes, elle est enfermée étroitement dans une robe bleue à boutons – dont le dernier en haut semble toutefois mal attaché. Elle s'est tournée vers un homme vêtu en religieux de haut rang, capeline mauve, bague luxueuse, dentelles. L'homme est rouge lui aussi de visage. Il sourit. Ses cheveux longs et sa barbiche le rajeunissent. Madame le présente :) Vous ne connaissez pas M^{gr} Casaquès? Monseigneur est notre Directeur de conscience, et Évêque...

– Enchanté, déclare Francoquin en fixant le bouton de robe détaché. Ma femme possède un Jésuite. Elle prétend que c'est un saint homme.

– Ce sont des gens particuliers, reconnaît suavement le Monseigneur sans prendre parti.

– N'avez-vous pas chaud dans ce coupé? dit Francoquin lorgnant le bouton fatidique.

– Non, répond Madame en rougissant. Je refuse de voir ces horreurs qui... Thérèse est avec vous?

– Oui. Et Chou-Baby.

– Chou-Baby! La chère petite! Comment se porte-t-elle?

– Bien. Elle fit une fugue.

– Oh! (Expression douloureuse et scandalisée.)

– Ce sont malheureusement choses qui adviennent, chère Madame, émet le Monseigneur de sa voix sucrée.

– Oh, tout de même, répète Madame. Une fugue!

– Oui, dit Francoquin. Avec un de mes hommes. Mais nous les avons rattrapés.

– Vous me rassurez, soupire Madame. Mais heu...

– Non rien. Il ne l'a pas effleurée, dit Francoquin. C'est un gentleman. Nous avons vérifié.

– C'est une chance, fait le Monseigneur...

– C'est un gentleman, réaffirme Francoquin qui a manifestement une idée en fusion. Il est bien fait de sa personne, poli, etc. C'est cet homme qui est là-bas, mélancolique et solitaire sous cet ormeau en costume de daim... (Peter est assis au pied d'un chêne et bavarde avec l'Aveugle en buvant de la bière.)

– Celui-là? dit Madame avec une petite moue dégoûtée...

– Oui, dit Francoquin. C'est Peter. Toutes les femmes se jetteraient à ses genoux s'il y consentait. Il n'y consent pas. Il est romantique. Vous le jugez laid, Madame? Disgracieux?

Elle minaude:

– Général, vous êtes un plaisant homme. Vous posez de telles questions!

– Il n'est pas mal, apprécie le Monseigneur poliment.



Saint-Jobard, qui assistait à l'échange de propos la bouche ouverte, intervient :

– Vous croyez que nous aurons le temps de gagner le relais avant la nuit ?

– Non, dit Francoquin. J'en serais étonné. Mieux vaudrait bivouaquer. Pas ici. Sur notre colline, un site enchanteur, adorable, idyllique : des prés verdoyants où craquettent les cigales, une vallée bucolique aux enivrants chants de loriots – ahhh. Nous nous remettrions en route demain matin ? Nous arriverions dans l'après-midi ? Nous ne sommes pas pressés par le temps, n'est-ce pas, et ce n'est pas tous les jours qu'on a la joie de retrouver ses amis !

– Ça c'est bien vrai, approuve Saint-Jobard séduit et conquis dans le même temps. Qu'en pensez-vous, chère Hélène ?

– Oui, accepte-t-elle. Nous pourrions dîner ensemble ? Dîner intime : votre famille, le général de Saint-Jobard et moi-même, et Monseigneur ?

– C'est une idée, dit Francoquin. J'inviterai le Jésuite pour tenir compagnie au Monseigneur. C'est un homme à part, vous verrez ! (Le Monseigneur ne paraît pas enthousiasmé. Il ne saute pas de joie en tout cas.)

– C'est entendu, décide Madame. Nous vous rejoindrons. Le temps qu'Alex ait rassemblé ses gens, ça ne traînera pas, vous le connaissez.

– Oh oui, opine flatteusement Francoquin.

Il salue, prend congé, se retire. Le vieux bécote le front de sa femme, et referme la porte, jovial :

– Elle est exquise, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, convient Francoquin. Exquise. (La Bougresse pousse vers eux une très jolie fille, aux cheveux blonds, à l'air mutin, décolletée, sobrement, robe discrète. Francoquin prend

Saint-Jobard par le bras :) Moi, à votre place (il lui parle à l'oreille :) vous avez confiance en votre curé ?

– Hé-hé ! rit Saint-Jobard. Pas de paillardises ! Hé-hé !

– C'est un homme, observe sagement Francoquin. Seul avec une dame. Vous avez prêté attention au bouton ?

– Hé ?

– Celui du haut était dégrafé, lâche Francoquin fataliste : c'est arrivé à d'autres !

– Hé-hé-hé ! rit le vieux, dents supérieures dehors. Vous êtes un plaisant galopin, hé-hé ! Hélène a raison de le croire ! Hé-hé ! Toujours la boutade aux lèvres ! Hé-hé ! Mange-prêtre ! Heureusement que vous êtes là, vous nous remonterez le moral les jours de pluie, hé-hé-hé !

– Je me tais, déclare Francoquin.

Ils marchent, rencontrent la blonde par hasard. Francoquin s'arrête, retient le vieux qui s'apprête à passer outre...

– Bonjour Mademoiselle ! Vous ici ! (À Saint-Jobard, qui cille :) Je vous présente une vieille amie, je dis vieille par image, car vous observez que cette accorte mignonne a tout juste... ?

– Vingt-huit ans, Monsieur, pour vous être agréable...

– J'allais le dire. C'est jeune. Ah, la jeunesse. Donc, Mademoiselle...

– La Guêpière, se présente la fille. On m'appelle aussi Le Guépier. La Guêpière avant, Le Guépier après.

– Est-elle enjouée ! s'écrie Francoquin.

Il tape sec dans le dos du Saint-Jobard qui va piquer du nez dans le corsage de La Guêpière. Parfum. Il recule :

– Oh pardon !

– Y a pas offense, sourit La Guêpière.

– Je vais partir, maintenant, annonce Francoquin. Je vous laisse un homme pour guide. À tout à l'heure sur la colline ?

– Oui, hé-hé. Mes hommages à M^{me} et M^{lle} dom Franquin, hé-hé!

– Je n’y manquerai pas. Et... (Francoquin chuchote, rapprochant le vieillard de La Guêpière...) un conseil: vous êtes encore vert, eh? Si j’avais une occasion comme celle-là!... Rappelez-vous, les rideaux, le bouton... Eh? Vous les portez, le contraire me stupéfierait! Ne vous laissez pas faire! Œil pour œil, etc. Vous connaissez la stratégie, n’est-ce pas? La meilleure façon de se défendre, c’est d’attaquer! Eh? À tout à l’heure...

Du travail pour le beau Peter.

Francoquin laissa Peter. Avec consigne de séduire M^{me} Hélène. 500 dollars si la chose avait lieu le jour même, 400 le lendemain, 300 le surlendemain, et ainsi jusqu’à 100 le cinquième jour. Si dans les cinq jours le beau Peter était bredouille, il faudrait changer de challenger.

Donc, alors que le général de Saint-Jobard se mettait en devoir de rassembler ses éléments épars, et que (ignorant tout des méthodes propres à Francoquin son féal pour ce genre de besogne) il s’en allait de buisson en buisson, flanqué de La Guêpière, tapotant l’épaule de tel ou tel pour l’inciter à se lever, obtenant un «d’accord, j’arrive» assez vite octroyé (ce qui ne modifiait en rien la cadence), pendant aussi que Francoquin regagnait sa colline en se frottant les paumes, le beau Peter, Jésus-Christ lui servant de guet, s’approchait de la berline, collait l’oreille à la portière, et réalisait sur-le-champ qu’on n’attendait pas après lui. Ça parlait de déboutonner plus bas, de retrousser plus haut, s’il vous plaît. Il était temps. Le beau Peter s’arrange, frappe. Réponse paniquée. Le beau Peter patiente. Il patiente un certain moment. Puis on ouvre, c’est le

Monseigneur écarlate. Peter repère d'un coup d'œil la dame en retrait, qui sourit sous son voile, essoufflée.

– Bonsoir, Madame et Monseigneur, salue Peter ôtant son chapeau (il se sait plus séduisant tête nue). Je m'excuse de vous déranger, mais le Général de Saint-Jobard m'envoie vers vous. Oui, le Général dom Franquin m'a momentanément mis au service du Général de Saint-Jobard...

– Oui, dit Madame. J'écoute, Monsieur?

– Le Général de Saint-Jobard prie Monseigneur (révérence) à le rejoindre sans tarder dans le bois du coteau...

– Quoi? dit le Monseigneur. Le coteau? Pour quoi faire?

– Monseigneur, explique Peter, c'est là qu'eut lieu le drame. Vous avez entendu les coups de feu?

– Oui, dit Madame. Nous crûmes que c'étaient des gens qui se disputaient.

– Ils s'entre-tuaient, Madame. L'un d'eux, hélas (il baisse les yeux)... Il est mourant, Madame, sur le coteau. Le Général et le moribond réclament ardemment des paroles de réconfort d'un homme de Dieu, car le pauvre...

– Le malheureux! s'écrie Madame. Le pauvre! Il se repent!

– Oui, Madame. C'est pitié de l'ouïr. Il dit, soufflant péniblement, qu'il ne peut se présenter au jugement du Très-Haut le cœur noirci et...

– Oh le pauvre! Monseigneur! Courez je vous prie! Courez! Le pauvre...

Le Monseigneur descend en grommelant quelque chose du genre « me fait chier ce con-là... ».

– Monseigneur, annonce Peter, ce nègre vous guidera. (Signe à Jésus-Christ :) Conduisez Monseigneur auprès du moribond, je vous prie. Hâtez-vous, chaque seconde est précieuse...

– Oui Monsieuw Petew! Comptez suw moi! Le pauvre mowibond quand même!

Lorsque le Monseigneur fut parti, le beau Peter revint debout près de la portière ouverte. M^{me} de Saint-Jobard hochait la tête :

- Le pauvre, elle compatissait, le pauvre...
- Oui Madame, dit Peter entrant dans le coupé. C'est triste l'existence... (Air douloureux :) C'était mon ami...
- Comme je vous plains, Monsieur, dit Madame.
- Peter, pour vous servir.
- Oui, Monsieur Peter. C'était votre ami ?
- Oui Madame. Son adversaire aussi, qui l'a tué, mais lui est encore vivant. Sombre vie que la nôtre, Madame...
- Oui ?
- Vous n'imaginez pas, Madame, dit le beau Peter en refermant la portière à cause du soleil. Tenez, explique-t-il assis en face d'elle après avoir déposé son chapeau, on aime un homme, un ami, un vrai ami, et un autre ami vous le tue. Que feriez-vous à ma place ?
- C'est effrayant !
- C'est un cruel dilemme. (Il s'assied auprès d'elle :) Permettez ? (Il enchaîne :) Que faire ? Telle est la lancinante question qui me hante et m'obsède. Tuer l'assassin ? Mais c'est un ami. De quelque côté que je porte mes regards comme une mouche affolée dans un verre, la douleur de perdre encore plus m'assaille et me tourmente. Et pourtant, l'impitoyable Destin me crie ses ordres, il faudra bien qu'un jour je venge...
- Oh non ! supplie Madame. Ne faites pas cela ! C'est atroce !
- Madame, déclare solennellement Peter yeux dans les yeux, Madame, ce sera la première fois que je pardonnerai, mais je le ferai pour l'amour de vous.

Elle détourne la tête un instant, flattée, et quand elle reprend sa position initiale, il est contre elle, il a glissé son bras

autour de ses épaules, soulevé la voilette. Elle le regarde craintive, mais il parle aussitôt :

– Hélène... il souffle. Oui, je sais votre nom. Des mois durant je l'ai répété pour moi seul à voix basse. Des mois durant je vous ai guettée, suivie, à l'église, partout. Une fois, je vous ai tendu l'eau bénite, mais vous ne daignâtes pas me voir. Pourtant, mes prunelles brûlées par les insomnies vous auraient hurlé : Hélène ! Depuis si longtemps que je te cherche par le monde immense ! Je vous aime... Puis-je le dire ? Hélène...

Elle en reste coite. Il s'approche fascinant, envoûtant, l'embrasse. Elle ne résiste pas. Il l'embrasse violemment comme épris d'une passion tumultueuse, et tout à coup, il tombe à genoux les mains jointes sur sa robe, et s'écrie, dramatique :

– Hélène, m'aimez-vous ?

Il sort son revolver déchargé, se le braque sur le cœur :

– Si vous ne répondez je meurs !

– Vous allez salir partout !

– Si vous m'aimez, dites-le !

– Je... Rangez cela par pitié...

Il rengaine, se relève, s'assied, la rembrasse, et ce faisant déboutonne prestement la robe entamée, insinue fermement sa main sur les seins moites :

– Vous m'aimez ? il chuchote...

– Oh, elle bredouille comme à part soi, c'est autre chose que le Monseigneur...

Il fait glisser la robe des épaules, dévoilant les seins :

– Qu'ils sont charmants ! il susurre...

Elle rougit, clôt les paupières. Il la caresse, lui tète un mamelon, le mordille, elle gémit, la tête penchée en arrière. Il lui flatte la nuque à main gauche, relevant la jupe à main droite :

– Hélène, il soupire, Hélène, je t'aime... (Sa main droite

remonte en faisant la petite bête jusqu'à la culotte, dénoue le cordonnet :) Mon amooour, ôô ma beeeelle...

– On peut nous voir, remontre Hélène doucement...

– Nul n'entrerait sans votre accord, même votre époux, souffle Peter...

– Si, dit Madame (qui songe au Monseigneur mais Peter est à l'aise de ce côté-là, le Monseigneur est en promenade pour un temps).

– Non, affirme Peter avec chaleur à voix basse. Vous ordoonnez, on oobééiit... (Il l'embrasse en la caressant, l'étouffe. Il abaisse la culotte, et retroussant les jupes :) Mon amooour ! Vieeens, tu verraaas, tu veeux, vieeens, je t'iiiiime... (Il l'allonge, elle frissonne, tremble, sanglote, et soudain se raidit convulsivement en râlant dans un spasme brutal : le beau Peter vient de gagner 500 dollars.)

Sous-bois. I.

Le Monseigneur traînait la jambe. Il trottnait derrière Jésus-Christ sur la colline à gauche, sous bois. Il s'essoufflait, dut pauser un moment, assez hargneux :

– C'est encore loin ?

– Je sais plus, dit Jésus-Christ en se grattant la cuisse. Je me demande si je cwois pas que je me sewais bien twompé de woute. Ce sewait bien plutôt suw l'autwe coteau ?

– Bon Dieu ! jure le Monseigneur.

– Si vous pwéféwez, Monseigneuw, propose Jésus-Christ, je peux aller véwifier ? Weposez-vous !

– Et mon chemin ! gronde le Monseigneur. Si vous vous égarez une fois encore, comment rentrerai-je ?

– Quand même, le pauvwwe homme, dit Jésus-Christ,

pouwvu qu'on awwive à temps, le Seigneuw y nous pawdonnewait pas qu'on...

– C'est de l'autre côté? demande le Monseigneur cramoi.

– Je cwois bien, dit Jésus-Christ. Je cwois bien que j'en suis sûw. C'est le soleil qui m'a induit en ewweuw, il a changé de pla –

– Allons, décide le Monseigneur héroïque.

Jésus-Christ le ramène au pied de la colline:

– Maintenant, je me weconnais, dit Jésus-Christ. C'est là-haut à dwoite, je me suis twompé de main tout à l'heuwe, mais on n'en a plus pouw longtemps maintenant...

– J'espère! gronde le Monseigneur. Quelle heure peut-il être?

Sous-bois. II.

De fossé en buisson, le général de Saint-Jobard allait de trouaille en découverte et des pas mûres. Quand il eut battu une bonne partie de la forêt, et constaté que telle fille qu'il avait vue un quart d'heure plus tôt à tel endroit sous tel mâle se trouvait maintenant à tel autre endroit sous tel autre mâle, il acquit la conviction intime qu'il ne parviendrait pas à récupérer son armée avant qu'elle eût tiré sa crampe, du plus gradé à la septième trompette. Il s'assit donc, découragé, sur une souche, à l'écart, résolu de laisser le temps œuvrer pour lui, en s'épongeant le front. La Guépière, qui l'avait suivi pas à pas conformément aux consignes francoquines, s'installa à trois pas sur la mousse. Elle s'éventait les cuisses avec sa robe. Le général avait l'air songeur. Il demanda:

– Vous croyez, vous, qu'Hélène me tromperait?

– Qui ça?

– Hélène. C'est ma chaste épouse. Elle est jeune et dévote,

mais ne m'a encore donné aucun enfant. Nous sommes mariés depuis trois ans. Vous croyez qu'une femme comme cela me tromperait?

– Je n'en sais rien, dit La Guêpière en faisant glisser la bretelle de sa robe et en faisant mine de la rattacher, plusieurs fois. Ça dépend de la femme, du mari, d'un tas de facteurs, l'amant par exemple...

– Il n'est pas facteur, assure sérieusement Saint-Jobard. Il est...

Elle pouffe:

– Ce que vous êtes comique vous!

Ils rient.

– Qu'est-il, s'il n'est pas facteur?

– Évêque. C'est le Directeur de Conscience de la famille.

– Jeune?

– Mûr. Alors?

– C'est possible. Les curés ne couchent pas assez, cela les rend malades. Quand ils flairent une femme... En tout cas, moi, si j'étais l'épouse d'un homme comme vous, je ne le tromperais pas.

– Merci, c'est gentil, hé-hé. Vous n'êtes pas mal non plus.

Elle se force à rougir en bloquant sa respiration:

– Vous me faites la cour? minaude-t-elle.

– Hé-hé, ça se pourrait, hé-hé, je n'ai pas encore... quel âge me donnez-vous? Dites?

– Je ne sais pas. À vous voir galoper comme un levraut dans la forêt tout à l'heure, mettons... 45?... 46?... 47?... (À chaque fois il nie en riant, de la tête.) 50 alors, et c'est bien le maximum!

– Hé-hé! Vous n'y êtes pas! qu'il rit, et il tousse:
hé-héhumph - humph - humph - humph - hé - hé - hé -
humph - humph - humph - 64 ans! humph-humph-humph-

humph! (Elle se lève, lui tape dans le dos, ce n'est pas le moment qu'il lui reste sur les bras. Il s'apaise. Alors, elle se tord la cheville, et elle chute:)

– Aïe!

– Hé? s'inquiète le Saint-Jobard. Qu'est-ce? Vous êtes-vous blessée?

– Aïe! Aïe! elle pleure et gémit. Je me suis fracassé le genou! Dans ces racines! Je souffre! Oh! C'est là! (Elle relève ses jupes jusqu'aux cuisses, et le vieux approche à quatre pattes.)

– Où?

– Là! Le genou! Oh! Je souffre!

Elle force la dose. Elle souffle bruyamment, ahh-ahh-ahh, comme ceci, puis râle peu à peu par-dessus, une sorte de rrrrr continu, ce qui produit un curieux mélange, ahrrrahhrrrahhrr-rahrrr, et soudain, elle crie plus fort le même refrain AHHRRRA-HHRR, et:

– J'étouffe! AHHRR! J'étouffe!

– Qu'avez-vous! il s'alarme...

– J'étouffe! Dégrafez cela! Dégrafez! (Le corsage.) Pitié! Par pitié! AHHRR!

Le vieux est perplexe. Alors elle s'écroule tout d'un seul coup sur le dos, et se tait, les yeux fixes. Le grand jeu. Le vieux a bondi sur le corsage et l'arrache, fébrile: les seins jaillissent nus et blancs, bien attachés jusque sous les aisselles. De la brioche. Le général demeure béat. Il ne remarque pas le sourire de La Guêpière qui reprend conscience, ouvre les yeux:

– Ah merci, elle articule, merci (et comme il est penché vers elle, elle l'accroche au col et l'attire:) allez viens, fais pas l'œuf.

Le dîner sous la tente.

Très tard (la lune se levait) la troupe reconstituée de Saint-Jobard parvint au camp de Francoquin. Une chouette sifflait. Peter en tête, le char à prostituées en lanterne rouge, l'escorte entra, le Monseigneur porté disparu. Francoquin s'avança :

– J'ai ordonné qu'on s'occupe de vos gens et bêtes, et d'implanter vos tentes. Allons accueillir Madame votre épouse, si vous voulez ?

– Oui, dit le Saint-Jobard mettant le pied à l'étrier pour descendre. (Puis, à l'oreille de Francoquin :) Hé-hé, vous savez la petite, hé-hé

– La petite?... Ah oui : La Guêpière ?

– Oui, hé-hé, La Guêpière, hé-hé...

– Vous l'avez... ? (Geste obscène.)

– Justement, hé-hé ! Tout ceci confidentiellement bien entendu...

– Vous me connaissez. Et... elle (même geste obscène)... agréablement ?

– C'est autre chose que la générale ! explose le vieux. Hé-hé humph-humph !

– Oui, constate gaillardement Francoquin, ça rajeunit la moelle des os, n'est-ce pas ? (Approbation de l'intéressé.) Allez-vous quérir Hélène ?

– J'y vais, hé-hé-hé, pas un mot !

Il s'éloigne. Francoquin le suit du regard en souriant...

– Ça vaut 500 dollars, annonce Peter dans le dos de Francoquin. C'est le ruban de la culotte.

– Hein ? Déjà ?

– 500.

– Demain, Peter, demain. Rien ne presse.

– De suite ou j'arrête. Ce n'est pas que je ne me dévouerais pas pour rien, mais j'ai des principes.

– Bon, admet Francoquin. Chose promise chose due: voilà
400. Comment est-el...

– Il manque 100 dollars.

– Ah, es-tu chicanier! Les voici! Alors? S'active-t-elle? Son époux préfère les courtisanes. Ton avis?

– Une péripatéticienne est une spécialiste. Mais Hélène ne chôme pas. Les prudes, c'est hypocrite, mais hardi jusqu'à l'outrecuidance si vous procurez les idées en acceptant d'endosser toutes les responsabilités spirituelles. Le général ne sait pas ce qu'il perd. (Il s'éloigne.)

– Holà! le retient Francoquin. Ne te sauve pas. Tu dînes avec nous.

– Qui « nous »? (Soupçonneux.)

– Les Saint-Jobard... nous te placerons près d'Hélène. Il y aura aussi ma fille, les deux ecclésiastiques, mon épouse et son colonel. Je t'octroie trois minutes pour te laver, une minute pour demander une de mes belles chemises à Filasse et l'enfiler...

– Filasse?

– Fais le malin! Si dans trente secondes au total tu n'es pas de retour...

Peter s'élance. Arrivent les Saint-Jobard se donnant le bras...

– Hélène, complimente Francoquin, vous êtes ce soir en beauté.

– Une femme heureuse est toujours belle, Général, murmure Hélène. Heureuse de voyager.

Voilà Peter en chemise blanche à dentelles...

– J'oubliais, dit Francoquin. J'ai pris sur moi d'inviter Peter, pour le cas où la discussion entre le général et moi roulerait sur les questions indiennes, dont Peter est très avisé. Madame, permettez-moi de vous le présenter: il s'agit du jeune homme dont je vous ai tantôt un peu parlé.

- Ah oui, se remémore Madame. Bonsoir, Monsieur.
- Bonsoir Madame, dit Peter. (Baise-main. Où a-t-il appris cela?)
- J'ai également invité le colonel de Saint-Eustache, annonce Francoquin. Vous le connaissez, cher Wilfrid. C'est un soldat d'avenir. Il faut bien envisager de céder la place un jour ou l'autre, eh?
- Oh oui, approuve le vieux. J'irai à la pêche!
- Glub. Peter? Si vous introduisiez le général et Madame?
- Avec plaisir, dit Peter offrant son bras galamment: Madame?
- Hé-hé! souffle le Saint-Jobard à Francoquin. Ma femme ne se doute de rien, hé-hé! La petite va me visiter ce soir sous ma tente, hé-hé! Houu! (Grand frisson, le général rattrape sa femme et Peter.)

En arrivant aux abords de la carriole des filles, Francoquin entend: «Je lui fais le coup de l'étouffement, il m'arrache le corsage et je...»

– La Guêpière! appelle sèchement Francoquin soulevant la bâche.

Émoi des locataires en train de rire, demi-nues. Francoquin entraîne La Guêpière sous un arbre. La lune resplendit:

– Écoute, déclare Francoquin. Le vieux peut t'enrichir si tu consens à obturer ta trompette. J'exige tous renseignements concernant ses plans, son courrier, ses contacts, etc. Tes petites fesses valent de l'or, et ta langue pourrait bien te valoir des grêlons.

- Heu...
- Elle a compris, intervient La Bougresse en renfort.
- Je voulais m'en assurer, dit Francoquin.

– Moi j’ai compris, dit La Bougresse.

– Mais tu ne seras pas dans le lit, réplique Francoquin.

La Bougresse rit :

– Elle a compris, affirme-t-elle. Sinon, je lui ferai comprendre.

– Bien. Autre chose : qu’elle ne le tue pas avant que je l’en prie.

– J’exécute ce qu’il commande, dit La Guêpière boudeuse. Et il en veut !

Francoquin ne discute pas. Il tourne les talons. Il revient :

– À propos ! N’imaginez pas pouvoir vendre à deux acquéreurs à la fois. Quand on crache en l’air ça vous retombe invariablement sur le nez.

Il s’en va.

– Non mais ! bougonne La Bougresse avec humeur. Il ne faudrait pas nous prendre pour des demeurées ! Nous ne sommes pas sorties de l’École Militaire Supérieure, mais nous eûmes entre les cuisses à peu près tout ce qui y est passé !

En fin de compte, il y eut plus de convives que prévu au dîner intime. M^{me} dom Franquin se permit d’inviter Zelma, M^{me} Heintzbrück et le Banquier. Elle s’aperçut alors qu’il y aurait, avec les deux gens d’Église, douze personnes sans la compter elle-même, lesquelles se répartiraient en sept hommes et cinq femmes, ou sept femmes et cinq hommes, selon le sexe des ecclésiastiques. Impossible d’alterner. On invita Mistress Mary, qui, par sa culture, sa dignité, ne déparerait pas, et le Jésuite fit remarquer que ça ferait treize à table, qu’il n’était pas superstitieux, lui. M^{me} Franquin chercha un nom. Féminin. Francoquin avança Filasse, qui avait bien autant de manières que le Banquier, et d’esprit que le Jésuite. Donc, autour de



la table, on trouvait, quand Peter entra – ou tout au moins on eût dû trouver (puisqu'il se faisait attendre, et le Monseigneur) – en commençant par le bout: Francoquin et Madame. Puis, sur la première longueur: le colonel, Zelma de Wagerstein, Gros-Chassieux, Mistress Mary, Peter. Au second haut-bout: Hélène et son époux Saint-Jobard. Enfin, sur l'ultime longueur, en poursuivant dans le même sens: M^{me} Heintzbrück, le Jésuite, Chou-Baby, le Monseigneur, et Filasse. Ainsi, Francoquin et Filasse côtoyaient-ils, idem M^{me} dom Franquin et Saint-Eustache, idem Zelma et Gros-Chassieux, idem Hélène - Peter - Saint-Jobard. On avait infiltré Chou-Baby entre les deux ecclésiastiques pour des raisons de sécurité. Arriva Francoquin: il introduisait un bonhomme en redingote, et la clameur qui l'accueillait fit place à un gêné silence. Le bonhomme portait deux valises et un sac à dos.

– Posez ça dans un coin, dit Francoquin. Mesdames et Messieurs, je vous présente le Père-La-Larme. J'ignore son nom, mais je trouve que celui-là lui sied bien. Il est marchand de livres et je le connais depuis trois minutes. Puisque le Monseigneur est absent, il fera l'affaire.

On l'installe et il mange.

– Pourquoi qu'on vous appelle le Père-La-Larme? demande Filasse qui se réveille, dans son impossible langage.

– Es-tu sourde? dit Francoquin. C'est moi que je l'appelle comme ça, ne vois-tu pas sa tête?

– C'est parce que j'ai l'air affligé, explique le bonhomme en redingote.

– Ça ne vous empêche pas de boulotter! constate Filasse.

– Il faut vivre, dit le bonhomme.

– Vous faites commerce de livres, Monsieur? s'enquiert pédantesquement le colonel. Nombre de littérateurs se font

l'honneur d'être de mes amis. Je ne manque pas de culture, il conclut.

– Oui Monsieur, dit tristement le bonhomme à la redingote entre deux coups de fourchette. Je vends des livres.

– Des essais? demande Mistress intéressée.

– Surtout des romans.

– Ça rapporte? dit Filasse qui engloutit une saucisse d'un seul coup d'un seul, et Francoquin lui tape sur les doigts avec sa cuiller. Aïe! Tt'es pppas fffou! (Le colonel qui est en face débarrasse discrètement sa vareuse des morceaux de viande en villégiature.)

– Peu, confie le Père-La-Larme une patate brûlante dans la bouche: chla chlittéchrachture n'enrichhit pâ.

– J'ai connu un homme, évoque Gros-Chassieux, qui était inspiré. Il courait écrire ses poèmes en renversant tout comme s'il avait peur de tout perdre en route. Des beaux poèmes, ma foi. Il en a écrit à la gloire de toutes les filles d'une maison close pendant quinze ans. Il n'était pas malheureux, il couchait gratis. Il est mort d'une chaude-pisse et c'étaient des beaux poèmes. J'en sais même encore un. (M^{me} de Wagerstein lui dispense un généreux coup de pied dans le tibia pour le faire taire.)

– Aïïïe! glapit le Jésuite en se jetant sous la table pour tâter sa rotule meurtrie. Aïïïe! Aïïïe!

– C'est encore le Jésuite qui propose des cochonsetés aux dames? fait Francoquin. (Éclats de rire. Le Père-La-Larme gloutonne, indifférent.)

– Et votre poème? demande Filasse barbouillée de sauce tomate. C'est comment?

Le Banquier chante de bon cœur, tandis que le Jésuite hurle à fendre l'âme:

*J'ai le zizi
Qui me brûûle,
Oh dis viens mets-y
Ta canule.*

Francs applaudissements. Le Père-La-Larme gluglupe indifférent un bol de soupe chaude.

– C'est un quatrain, éruditionne Francoquin. Il est spirituel, mais j'en connais un autre qui...

La toile de tente s'est écartée. Silence consterné: c'est le Monseigneur, les habits fangeux et le visage étiré. Il ne tient plus debout, se cramponne au piquet central, l'œil vide.

– Il sort de chez La Bougresse? demande Filasse.

– C'est le Monseigneur, explique Francoquin à la cantonade. Il est lessivé. Quel bon vent vous amène?

Peter prononce un discours destiné à priver l'évêque de la parole:

– Mesdames, messieurs. Monseigneur ne dira rien car il est modeste. Moi je parlerai. Je décrirai le courage, l'abnégation, de cet homme de Dieu courant au-devant des périls souvent mortels de la forêt sans nombre – je veux dire les périls – pour rédempter l'âme d'un pécheur. Je lève mon verre à l'héroïsme de Monseigneur, et vous invite à m'imiter. Bravo, Monseigneur.

– Merci, bafouille le Monseigneur. J'espère faire mieux la prochaine fois.

– Bon, dit alors Francoquin avisant le Père-La-Larme vautré dans une assiettée de purée, il va falloir songer à prendre congé!

– Oh, minauda M^{me} Heintzbrück. Général? Ne pourrions-nous caser ce misérable affamé entre le Jésuite et moi-même?

– OK, acquiesce Francoquin. Prends ton auge et va t'asseoir

près de la grosse bonne femme en robe verte. (Qui suffoque d'indignation!)

– Oh! Oh! oooh! fait-elle.

– Tu n'es pas juste, reproche Filasse en suçant un os, succ-succ, elle est succ-succ, encore très bien faite...

– Merci, mademoiselle, dit M^{me} Heintzbrück offensée. Du fond du cœur je vous remercie et constate que la goujaterie ne se trouve pas obligatoirement chez ceux en qui on a coutume de la suspecter.

On se réinstalle. Le Monseigneur est entre Chou-Baby et Filasse; le Père-La-Larme entre le Jésuite et M^{me} Heintzbrück, qui l'entretient en aparté pendant qu'il s'empiffre...

– Pas de fesses basses! rit Gros-Chassieux...

– Laissez-moi... entend-on, chuchoté, mais distinctement.

– Ça c'est marrant! dit Francoquin. Qui a dit ça! Silence.

– Marde et mirde! colère Francoquin. Qui a dit ça! Quand je me cause je veux qu'on réponde!

Silence. Timidement, Chou-Baby se soulève, rougissante.

– Hein? dit Francoquin. Chou-Baby? Quel est le malpropre...!

– C'est le Monseigneur, dit vivement Chou-Baby. Il est si las qu'il s'est trompé de place en voulant attirer son siège...

– Qu'il se trompe de l'autre côté! s'écrie Francoquin.

– C'est ça, dit Filasse. S'il se trompe de mon bord, je le fusille. (Elle sort son revolver et le pose à gauche de son assiette. Ça jette un froid. On entend, ce qui fait diversion:)

– Moi-même dans ma jeunesse...

– Que fites-vous dans votre jeunesse, Père? dit Zelma dans une charitable intention...

– Des poèmes, confesse le Jésuite, Madame.

– Tout le monde, dit Francoquin. Même moi. Alors...

– Moi, dit le Monseigneur émergeant des vapeurs, j’ai écrit deux livres.

– Pour quoi faire ? demande Filasse.

– Dans quel genre, Monseigneur ? prie poliment Peter.

– Des vies de Saints, dit le Monseigneur extasié.

– Lesquels ? demande aussitôt le Jésuite suspicieux.

– Sainte Gudule, dit le Monseigneur harassé de fatigue. Martyre. Elle fut violente par un régiment et, le croirez-vous, tout durant elle fut en extase.

– Ça ne m’étonne pas, dit Gros-Chassieux.

– Est-ce un miracle ? demande Zelma impressionnée.

– Bah, dit Francoquin. La Bougresse aussi, m’a-t-on dit, et on ne l’a pas canonisée.

– La Bougresse ? s’enquiert Héléna à voix basse...

– C’est la vieille du lupanar, hé-hé-humph ! rit le Saint-Jobard en bout de table, et Madame le rappelle à l’ordre en faisant tû-tû-tû, des lèvres, comme ceci.

– C’était une sainte, dit le Monseigneur exténué.

– Elle n’avait qu’à pas y aller, ricane Francoquin.

– Hé-hé-humph-humph-humph !

– Prise de force, achève, à bout d’arguments, le Monseigneur avachi.

– Mon œil, doute Filasse en essuyant ses mains grasses à la nappe. On ne me fera pas prendre des amiraux pour des bulldozers. Une fille qui se refuse, vous ne la forcerez pas. Ceinture.

– Oh, dit le Monseigneur, sceptique.

– Ceinture ! réaffirme Filasse anti-sceptique.

– Demandons aux dames ? propose galamment Peter. Mesdames, vous êtes plus qualifiées ?

– Si une femme s’oppose... commence Héléna...

– C’est vrai... renchérit Thérèse...

– Oui... surenchérissement les autres dames...

– Ah? triomphe Filasse en se curant les dents avec son couteau.

Un temps.

– C'était quand même une sainte, dit le Monseigneur en hochant la tête.

Un temps.

– Ça dépend, insiste-t-il, de la personne en cause, de sa position, de...

– C'est vrai, reconnaît Francoquin. Il y a des positions plus scabreuses que d'autres!

Rires. M^{me} Heintzbrück, encore vexée, reste sérieuse. Elle s'adresse au Père-La-Larme qui se remplit (c'est inouï), s'entasse maintenant les aliments du Monseigneur qui n'a pas faim:

– Vous vendez des livres? Lesquels?

– Ceux qui se vendent. De toute façon, ce sont tous les mêmes.

Il a le nez dans l'assiette et dévore. Ça le dérange de parler.

– Et qu'est-ce qui se vend? lui demande Chou-Baby. Les bons livres?

L'individu grogne sans répondre, ça l'empêcherait de goinfrer. Francoquin bondit, en colère, arrache l'assiette au moment où l'autre pique avidement sa fourche, laquelle reste plantée dans la table avec un bruit métallique...

– Tu ne peux pas cesser de bâfrer quand ma fille te parle! aboie furieusement Francoquin...

Le Père-La-Larme se retourne, l'air triste. Francoquin soupire, hausse les épaules, racle la purée de la marmite à pleine louche et la flanque brutalement dans l'assiette avec de belles éclaboussures. Il replace l'assiette obèse devant le pauvre type:

- Tiens, bouffe! Tu me fais pitié...
- Oh merci! s'écrie le pauvre homme reconnaissant.
- Quand as-tu mangé pour la dernière fois?
- Ce midi, j'ai une faim de loup!

Francoquin s'assied en s'arrachant les oreilles. Tout le monde contemple le bougre avec une commisération intense. Il ingurgite. Enfin, l'assiette reluisante, il s'immobilise, gêné. Il n'ose pas reprendre de purée à cause des regards convergents. Il fait hum-hum, rectifie sa position sur son siège à plusieurs reprises. On lui redemande – par charité – ce qui se vend en librairie. Des livres de femmes, il répond. Pourtant... on objecte. Ou de châtrés, il précise. Oh! on se récrie, est-ce possible? Hélas, dit-il. Il développe un syllogisme: les éditeurs sont châtrés. Les éditeurs ne publient que ce qui leur ressemble. Donc ce qu'ils publient est châtré. Il propose même le syllogisme inversé: les livres sont châtrés. Les éditeurs ne publient que ce qui leur ressemble. Donc les éditeurs sont châtrés. C'est pas bête, dit Francoquin. Mais tout de même, observe-t-on, ces gens sont compétents? Le bonhomme fait wouffe. Il tombe. On le ranime. On le relève, contusionné, les cheveux blancs. Il bredouille. Comme d'habitude, Filasse vole à l'essentiel: c'est des pauvres cons? Bah... Cependant, puisqu'ils sont fortunés, ils peuvent se payer des intellectuels pour faire leur travail? démontre-t-on. Mais ils n'en louent, dit le bonhomme, que pour se persuader de leur propre intelligence qui en a besoin. Ils ne les autorisent qu'à prévenir leurs désirs. Vous me surprenez, dit Mistress Mary. Certains essais... Je parle de romans... Y en a-t-il des bons? Oui. Beaucoup? Un pour cent...

– Et les illustrés? revendique Filasse. C'est rigolo les illustrés?

– Je ne nie pas. Quelquefois. J'admets même qu'il vaut mieux LIRE une bande dessinée qu'un roman.

- On perd moins de temps! dit Gros-Chassieux.
- Et quand c'est bien on les relit! renchérit Filasse. Et on découvre autre chose!

Le bonhomme tristement soupire :

- L'ère des romans est révolue sous sa forme traditionnelle. On peut s'en réjouir ou s'en désoler. Le bandisme va commencer...

Francoquin prononce alors le discours de clôture :

- Je lis quand je vais à la selle (Rires.) N'importe quoi, ce que j'y dénêche. Je préfère les romans picaresques, mais j'en trouve rarement en ces lieux parce que leurs propriétaires les conservent jalousement. Même problème en ce qui concerne les bandes dessinées. Pourtant, si vous effectuez le calcul mental, vous constatez qu'en fécant deux fois par jour, je lis sept cent trente pages par an, j'ai des clartés de tout... (Il s'esclaffe, et bientôt la tablée se secoue sans savoir pourquoi par contagion, sauf Mistress toujours digne, et le triste marchand de livres, à qui Francoquin s'adresse par-dessus les liqueurs :) et je me cultive ha-ha-ha davantage ha-ha-ha les années bissextiles ha-ha-ha-ha –

Lectures. (Achats et vol.)

À la sortie, le Père-La-Larme vendit. On dit que les livres lus constituent un portrait du lecteur. Donc, le Père-La-Larme vendit à M^{me} de Saint-Jobard, sur les conseils *a)* de Monseigneur, et *b)* de Peter, respectivement *Vie passionnée de Sœur Théobarde* par une dame X, et *Comment rouler vos amis au poker*, anonyme. Au colonel, il procura *Le Gilet pare-plomb* et *La Guerre sans courir de risques* par deux veuves d'inventeurs militaires morts au front. M^{me} Heintzbrück acheta une plaquette *Bluets* par Neil'O., un roman-enquête sur l'accouchement sans douleur par une bande de curés, et un roman

psychologique en vogue par une fille repentie (« une vivisection de l'amour » annonçait la publicité), dont le titre était *L'Écroulement des os*. Restaient Mistress Mary qui choisit une étude, *L'Instinct chez les lamellibranches*, par un groupe de chercheurs, et le Jésuite qui acquit en jubilant un injurieux pamphlet par un groupe recherché – par la police. Thérèse en ayant indistinctement empilé jusqu'à concurrence de deux kilos, Francoquin se demandait à quelle publication il ferait l'honneur de s'adresser en premier. Il sortit. Peter avait un livre en poche :

– Qu'achetas-tu ? demande Francoquin.

– Je l'ai volé, dit Peter. Au hasard. C'est un roman-feuilleton et, c'est le tome XVI. De la page 2715 à la page 3072.

– Fais voir ? dit Francoquin. On n'y voit rien. Comment ça s'appelle ?

– *Le Cheval à bascule*. Ça doit être un roman naturaliste ou social. Je vous en fais cadeau sans arrière-pensée. Je n'eus pas la main heureuse.

Il s'en va. Dans l'obscurité, Francoquin feuillette l'objet...

– Que dénichâtes-vous ? demande Gros-Chassieux, Zelma au bras.

– Peter me le procura, précise Francoquin. Un roman d'amour.

– Ce n'est pas mal d'habitude, les romans d'amour ? dit Zelma. Quel en est le titre ?

– *Péché suprême*, invente Francoquin. Certainement un bestecélère psychologique. Je vous le vends s'il vous intéresse. Il me coûte 5 – non, 10 dollars.

Disgrâce du Monseigneur.

Dans sa tente personnelle, M^{me} de Saint-Jobard s'alitait lorsqu'une voix se fit entendre au-dehors, et l'émetteur entra.

Il faisait nuit. Hélène était assise, et l'élocuteur s'approchait, tâtonnant :

- Hélène? soufflait-il. Hélène?
- Que voulez-vous?
- C'est moi, Monseigneur. Ne craignez rien. Cet après-midi...
- Quoi cet après-midi? demande-t-elle brusquement.
- Vous et moi...
- Quoi vous et moi? (Très sec.)
- Vous me permîtes...
- Rien! Que je sache! Quelle impudence!
- Mais si, rappelez-vous? Vos seins... Mes mains... (Hélène se met à rire très aigu hi-hi-hi et frétille sous les draps...) Vous voyez que vous n'avez pas oublié! Vous riez!
- Mais non hi-hi-hi je ne ris pas! Je vous interdis même hi-hi-hi de remonter dans ma berline hi-hi vous irez à pied hi-hi je ne ris pas!
- Allons donc? dit le Monseigneur. Je ne suis pas sourd. Hélène? Souviens-toi... (hi-hi-hi...) mes mains... (hi-hi-hi...) tes seins... (hi-hi...) quand ce maudit cow-boy... (hi-hi...) tes petits seins... tes rondes fesses... (hi-hi...) tu ris? Dis? Veux-tu? (hi-hi) Veux-tu? (Tu me chatouilles!) Moi? (hi-hi) Mais... (Prends-moi!) J'arrive! s'écrit le Monseigneur en plongeant.
- Nous importunerez-vous longtemps encore? fait Peter.

Braconnage. Une fille morte. Lugubre plaisanterie.

De bon matin, sur le coup de 4 heures, Jésus-Christ et Labosse s'enfoncent sous bois, ayant salué la sentinelle. Jésus-Christ porte un sac confectionné dans un manteau cousu, et Labosse est armé d'un maillet à long manche. Une lueur blanche souligne les crêtes des coteaux.

– J’aime wegawder le lever du jouw, dit Jésus-Christ lyrique. Pas vous?

– Si, dit Labosse en assenant un formidable coup de maillet sur le crâne d’un lapin pris au collet.

Jésus-Christ fourre le lapin mort dans le manteau-sac :

– Je ne peux pas les twipoter vifs, dit-il. Je suis lapinophobe. C’est ma peau qui wefuse. Maman Béa disait que je ne pouwwais faiwe de mal à pewsonne.

– C’est idiot, dit Labosse.

– Vous cwoyez Monsieuw Labosse?

– Je n’aime pas les toucher davantage et je n’en suis pas à mon premier mort. Tant qu’on n’a pas eu l’occasion de faire ce que tu appelles niaisement « le mal », on ne se connaît pas.

– Y a pouwtant wien de plus sacwé que la vie?

– Laisse tes bondieuseries au bestiaire, conseille Labosse en tuant un nouveau lapin, que Jésus-Christ ensache.

– Y a pouwtant que le bon Dieu pouw décider de la vie, vous cwoyez pas?

– Non. Tu vois ce revolver? Si je voulais te le faire exploser dans la figure, crois-tu que ton bon dieu interviendrait?

– Vous fewiez pas ça Monsieuw Labosse?

– Si on me payait pour, si. (Encore un lapin.) Ne serait-ce que pour honorer un pile ou face.

– Alows, c’est que le bon Dieu auvait décidé.

Labosse brandit son maillet au-dessus d’un lapin terrorisé :

– Pourquoi – soit dit pour user de ton système – pourquoi le bon dieu te voudrait-il « du mal »? Hein?

– C’est lui qui sauwait? suppose Jésus-Christ.

– Pff, dit Labosse. (Et vlan sur le lapin.) Ton bon dieu c’est de la verroterie pour les Canaques.

– Je peux pas vous cwoiwe, Monsieuw Labosse. Vous avez été aux écoles, mais c’est impossib’ que je vous cwoie.

– Tu es libre. Ça m’indiffère. (Un lapin.)
– Oh wegawdez Monsieuw Labosse! Un cowbeau qui s’est laissé pwendwe au collet! Faut-il êtwe bête! Ça ne se mange pas!

Jésus-Christ détache l’oiseau croasseur qui s’envole à la verticale, et les deux braconniers lèvent les yeux: Jésus-Christ pousse un cri d’horreur suraigu! Il s’enfuit! Il appelle dans la forêt:

– Généwal! Généwal! Mon Dieu mon Généwal! Hoo!
Etc., decrescendo.

Francoquin accourt, alerté, dans le bois, torse nu, colt au poing, suivi de Slim et N’a-qu’un-Œil.

– Oh mon Généwal! C’est howwibl C’est épouvantab’! crie Jésus-Christ à leur rencontre...

– Quoi? crie Francoquin en courant.

– C’est infewnal...

– Tu accouches?

– L’awbwe! L’awbwe! Oh mon Dieu!

– Ah marde! s’écrie Francoquin avec humeur en jugeant plus efficace de se remettre en route. (Ralph, Bud et Fry ont rattrapé le groupuscule. Tout le monde court.)

BUD. – Qu’est-ce qui se passe?

RALPH. – Qu’est-ce que c’est?

N’A-QU’UN-ŒIL. – Qu’y a-t-il?

– Hé! crie Francoquin avisant de loin Labosse immobile. Qu’arrive-t-il?

– Il y a une fille! lance Labosse en réponse. (Rires de ceux qui accourent.)

– Où? Où?

Labosse montre un poing fermé, pousse l’air. Les autres se méprennent:

– Si elle est jolie, raison de plus pour nous renseigner! Où est-elle? Où?

Même geste, accompagné d'explications orales:

– Au portemanteau.

Ils arrivent, lèvent la tête. Ils voient des jambes embrouillées de jupons, et, en prenant du recul, une fille pendue par le cou, avec une langue violacée. Un temps. Jésus-Christ s'est craintivement rapproché.

– Que fait-elle ici? demande Francoquin.

– L'épouvantail, répond Fry.

L'Aveugle survient à son tour, en bretelles:

– Est-elle morte?

– Quelle idée, soupire N'a-qu'un-Ceil hochant la tête, de se pendre...

– Les Indiens? se renseigne Bud.

– Non, dit Slim.

– Ils pendent rarement par le cou, ricane Ralph.

– Ça c'est exact, dit Francoquin qui en sait quelque chose.

– La dépendons-nous? dit N'a-qu'un-Ceil.

– Il n'y a qu'à faire grimper le mal-blanchi, dit Fry. Il la décrochera.

Protestations de Jésus-Christ. Fry envoie le nègre embrasser le tronc et lui applique son revolver aux fesses:

– Ou tu grimpes ou je te perce un trou dans ton fond de culotte! dit-il méchamment.

Ralph s'approche. Le nègre est affolé:

RALPH. – As-tu un couteau?

– Je vais pas savoirw Monsieuw Walph! Dites-lui! Pwotégez-moi!

RALPH. – Prends mon couteau.

– Et grimpe! s'énervé Fry. Je compte jusqu'à 10: 1-2-3-4- (Jésus-Christ grimpe) 5-

RALPH. – Tiens ? Tu sais compter jusqu'à 10 ? C'est nouveau.

FRY. – Je sais oui ! Protecteur de mal-blanchis ! Ça te déplaît ?

– Ça m'étonne...

– Taisez-vous ! lance Francoquin sèchement. Pas de querelles !

Jésus-Christ a atteint la branche. Il est à califourchon dessus, ennuyé :

– Qu'est-ce que je fais mon Généwal ?

– Coupe ! crie Fry.

Jésus-Christ entaille ardemment la branche à grands coups de couteau, et les copeaux voltigent. Tous rient.

– L'abruti ! dit Fry haineusement.

– La corde ! crie Labosse hilare. Coupe la corde !

Jésus-Christ comprend et rit de bon cœur, s'aventure à califourchon sur la branche imprudemment au-delà de l'entaille. Comme il se penche sur le nœud, la branche se rompt dans un sinistre craquement et il tombe en hurlant avec la fille...

– Attention !

Le nègre s'est foulé la jambe. Fry s'apprête à lui coller un violent coup de botte en prime, mais N'a-qu'un-Œil s'interpose fermement. Fry et N'a-qu'un-Œil se fixent, à qui cédera. On relève Jésus-Christ qui geint. Il devra voyager sur le siège du cocher. On sépare N'a-qu'un-Œil et Fry en silence. Labosse a assis la fille. Il lui pique le bras avec son couteau.

– Elle ne saigne plus. Elle est morte depuis longtemps.

– Chez nous, raconte l'Aveugle, quand un homme est mort, pour vérifier, nous lui secouons la mâchoire. Si elle retombe sur les clavicules, tout est en règle.

– Sinon ? dit Francoquin.

– Sinon c'est qu'il se paie ta tête, dit Bud.

L'Aveugle a relevé la mâchoire inférieure de la morte, et quand il lâche tout, la mâchoire retombe comme un caillou articulé.

– C'est amusant, dit Francoquin.

Arrive Rénato Requiem. Pour lui, le spectacle est une femme adossée à un tronc et des importuns alentour :

– Qu'est-ce que vous lui faites ?

La femme le regarde la bouche ouverte. Requiem comprend. Il se découvre. Francoquin a une idée :

– Nous allons l'asseoir dans la berline à Gros-Chassieux ! Nous allons rire !

– Je ne trouve pas ça amusant, dit Ralph. (Et manifestement, c'est l'avis de N'a-qu'un-Œil, Slim, Labosse, Requiem et, bien sûr, Jésus-Christ.)

– Ce sont des protecteurs de mal-blanchis ! lance Fry. Ils sont complexés !

Il charge le cadavre avec l'aide de son frère, sous la haute responsabilité de Francoquin, qui ordonne :

– Asseyez-la dans la berline ! Nous observerons les réactions féminines ! L'idéal serait que la morte leur dise bonjour !

– Avec un fil ? suggère l'Aveugle. On attache le fil à une dent du bas, et on fait coulisser par la lucarne. Quelqu'un se cache derrière la berline et parle en tirant la ficelle.

– C'est ingénieux ! dit Francoquin. Combien Saint-Jobard te paie-t-il ?

– Ce n'est pas lui qui paie, émet prudemment l'Aveugle.

– Qui ? Nez-de-Suce ?

– Il ne sait pas ! répond brusquement Fry à la place de l'Aveugle.

– Je peux payer plus cher, dit Francoquin. Combien vous paie-t-on ?

– On ne sait pas ! craque Bud.

– Bon, acquiesce Francoquin. Ne nous fâchons pas. Je voulais seulement me documenter. Installez plutôt la passagère ! Je vous rejoins.

Ils s'éloignent. Peter survient :

- Vîtes-vous les fumées?
- Quoi?
- Les fumées?
- Où ça?
- Sur la colline. Elles signifient qu'il y a Grand Conseil indien. Cela m'inquiète.
- En effet, dit Slim.
- Bah, dit Francoquin, ce n'est pas grave. Au pire, ce serait la guerre.
- S'il y a la guewwwe, dit Jésus-Christ, sur le dos de Requiem, qu'est-ce qu'ils nous fewont?
- Tiens! dit Labosse en lui tendant le manteau-sac. Ton gibier!
- Tout est prêt, annonce l'Aveugle de retour. La dame est assise. Bud installe la ficelle. Je vais réveiller le Banquier?
- Réveille tout le monde, dit Francoquin. Raconte qu'on délodge à cause des Indiens.
- C'est plus prudent, en effet, remarque Peter.

En ouvrant la portière, M^{mes} Heintzbrück et de Wagers-tein, nanties du Monseigneur congédié qui changeait de bord, demeurèrent stupides. La fille les regardait :

– Bonjour? leur dit-elle en claquant des dents avec une bizarre voix aiguë comme au guignol.

Elle parlait sans expression. Zelma réagit brutalement, et, se tournant vers Gros-Chassieux :

- Est-ce vous, Monsieur, qui amenâtes cette courtisane en la berline?
- Moi!?
- C'est lui! affirme la dame inexpressive. Bonjour mon chéri!

Gros-Chassieux bloque les deux mains de Zelma sur les joues pour prix de son ignominie, et Francoquin se roule par terre de rire. Gros-Chassieux se tâte les mâchoires endolories.

– Goujat! crie Zelma en pleurs. Cette fille! Cette...!

– Mais ce n'est pas moi! proteste Gros-Chassieux geignard...

– Si! Si! Siii! glapit la passagère clandestine en claquant des dents.

– Je vous jure Zelma! Je vous jure!

– menteur! crie la fille.

– Faisez-la descendre immédiatement! ordonne Zelma.

– Faisez-la descendre, vous, demande Gros-Chassieux au Monseigneur. Mettez-la dehors! (Il s'applique à convaincre Zelma de sa bonne foi.)

– Madame? invite poliment le Monseigneur. Je vous prie...

– mitif! glapit l'inexpressive et spirituelle femelle.

– Elle refuse d'issir, conclut le Monseigneur avec un geste d'impuissance.

– Madame, attaque M^{me} Heintzbrück (sur un signe de Francoquin, la ficelle est relâchée, les dents retombent sur la poitrine), je vous pr... aaaah!

Elle s'abat comme un sac de betteraves. Tout le monde afflue en s'exclamant, et Francoquin le premier. On relève les dames...

– C'est une de mes filles, constate La Bougresse. Nous l'avions abandonnée il y a une dizaine de jours. Pas plus. Elle avait la chtouille. Elle était hors d'usage, elle aurait pourri ses consœurs. Remarquez, j'ai connu un client qui couchait exprès avec des éléments contaminés pour se procurer le plaisir (?) de se faire sectionner l'organe en quatre, mais c'était un cas. Elle s'appelait Marie, je crois bien. Marie comment? Je ne sais plus. Je n'ai même sans doute jamais su. C'était une bonne fille. Elle

faisait des recettes pharamineuses. Un soir, dans un saloon flottant, elle a contenté trente-six clients en trois heures. Douze à l'heure. Un toutes les cinq minutes. Ça ne désemplassait pas. Dix-huit ans que je la connaissais. C'était une bonne fille. Mais elle aurait pourri tout le monde. C'était une bonne fille, quoique ce n'était pas du tout son genre de rouler carrosse : je me demande ce qu'elle fait là ?

***On repart. Chou-Baby, les mollusques, Ralph, et Dieu.
Le Jésuite en colère.***

Marie ayant été profondément enterrée à cause des coyotes, la double escorte repartit. Sur la colline on avait planté un gros pieu de bois, et on avait gravé dessus – une fille était poétesse à ses heures :

*En t'accrochant la corde au cou
On ne t'a pas laissé le choix
Ou toi en haut, la pierre en bas
(Pourvu que tu te jett' à l'eau!)
Ou toi en bas, la branche en haut,
Puisqu'une cord' n'a que deux bouts.*

C'était amèrement tourné. Dans le carrosse de Thérèse où avaient aussi pris place Chou-Baby sa fille (toutes deux en robe, et non, ainsi qu'il en avait été question, en pantalon et chemisier), Mistress Mary, le Jésuite, et Ralph (Jésus-Christ ayant été hissé près du cocher), la lecture était à l'honneur. Le Jésuite ricanait parfois tout bas, le nez dans son pamphlet, disant « Les Franciscains qu'est-ce qu'ils prennent ! », et Mistress Mary cogitait à propos de lamellibranches. Ralph souriait, brin d'herbe aux dents. Madame rompit le silence, agressive :

– Je me demande ce que vous trouvez d'intéressant à un livre pareil, Mistress? Qu'est-ce que ça peut vous faire que ces gens soient comme-ci ou comme-ça puisque vous ne vivez pas parmi eux?

– Pardon? dit Mistress fermant son livre.

– Que sont d'abord vos Lamibranches, je vous le demande? Des Indiens?

– Des mollusques, dit le Jésuite un peu froid. (Puis:) Je me demande néanmoins ce qui peut vous séduire dans un tel ouvrage?

– Les lamellibranches sont bien, vérifie Chou-Baby, les mollusques abrités par une coquille à deux valves, Mistress?

– Oui, Chou, dit Mistress reprenant son livre.

– Ils sont plus heureux que nous, dit Chou-Baby.

Mistress Mary la dévisage:

– Qui?

– Ils sont à l'abri d'une coquille. Ils l'ouvrent à qui leur plaît, restent fermés aux autres. Ils sont plus heureux que nous, répète Chou-Baby.

Mistress Mary ferme son livre:

– Voyons, Chou, dit-elle. Les lamellibranches ne pensent pas. Ils ne sont pas heureux parce qu'ils ne peuvent pas même se poser la question.

– Justement, dit Chou-Baby. Le bonheur n'est-il pas quand la question d'être heureux ne se pose pas?

– Les lamellibranches ne raisonnent pas, rappelle Mistress souriante.

– Qu'en savez-vous? attaque le Jésuite. Ils vous l'ont dit?

Mistress Mary hausse les épaules sans répondre. Ralph sourit.

LE JÉSUIE. – Les lamellibranches, comme l'homme, sont Œuvre de Dieu.

Clac. Il ferme son pamphlet, le fourre dans son habit de cow-boy.

– L'homme est libre, revendique Mistress.

– Libre d'obéir à son créateur! dit le Jésuite. Lui seul ordonne. Il fait ce qu'il veut des hommes ou des lamellibranches. Ha.

– Les lamellibranches ont-ils une âme? demande Chou-Baby.

– Non, répond Mistress. Puisqu'ils ne pensent pas.

– Voilà bien de vos réflexions pernicieuses! s'écrie le Jésuite. L'âme étant un don du Sauveur, pourquoi déshériterait-il certains de ses enfants – je ne parle pas des lamellibranches mais de tous ceux qui, malformés, ne pensent pas: les pauvres idiots par exemple. Les croyez-vous abandonnés de Dieu? Les croyez-vous sans âme?

– On baptise ça? demande M^{me} Thérèse plutôt choquée.

– On baptise tout! clame le Jésuite.

– Je crois à la pensée, dit Mistress. Je crois à ce qui libère l'homme.

– Les idiots pensent-ils, Mistress? demande Chou-Baby.

– Leurs pensées ne sont pas, selon nos références, cohérentes, dit Mistress, et encore ne devez-vous pas considérer ma réponse comme une règle. Mais, si vous comprenez « penser » comme « se former des idées dans l'esprit », probablement les idiots « pensent ». Je n'affirme rien.

– Il faudrait faire témoigner les idiots, propose Ralph ricanant.

– Pour moi, dit Madame, les idiots sont des idiots. N'est-ce pas votre opinion, Monsieur Ralph?

– Sûr! Mais il n'y a pas qu'eux.

Un temps. Le Jésuite fait semblant de dormir. Mistress lit.

– Ils sont pourtant plus heureux que nous, murmure Chou-Baby, et soudain elle fond en larmes...

– Chou! s'empresse Mistress. Chou! Mon petit?

THÉRÉSA. – Mon enfant! Que se passe-t-il? Sont-ce ces âneries qu'on vous enseigne qui...

– Non, dit Chou-Baby en pleurant. Je suis malheureuse, c'est tout. Je ne sais même pas pourquoi...

– Qu'avez-vous? demande Mistress. Le chagrin s'explique...

– C'est votre faute! accuse Thérèse. Avec vos livres diaboliques! Chou-Baby? Parle?

– Ce n'est rien, dit Chou-Baby séchant ses pleurs. Peut-être cette pauvre fille...

– Marie? dit Ralph.

Signe que oui.

– Elle en avait marre, dit Ralph. Elle est tranquille.

– Toute vie appartient à Dieu, semonce le Jésuite.

– Alors c'est Dieu qui l'a pendue, dit Ralph froidement. S'il en est ainsi c'est un salaud.

– Ohh!!! (Thérèse et le Jésuite.)

– Je sais ce que je dis. Si c'est lui qui commande, c'est lui qui est responsable. Autrement ce serait trop facile. Pourquoi ne pas le mettre en accusation comme tout le monde? Pourquoi a-t-il fait pendre une pauvre fille qui a eu plus que sa part de malheur dans l'existence, telle est la question que vous devez vous poser si vous êtes conséquents!

– Vous blasphémez! crie le Jésuite outré.

– Je ne blasphème pas, dit Ralph. Je n'y crois pas. Je ne crois à rien. (Sourire, dents, herbe.)

– Assurément, remontre Mistress Mary à Chou-Baby, cette femme se sentait malheureuse. Mais elle fut faible en se donnant la mort à elle-même...

– Raisonnez! raille Ralph. Réduisez la vie à vos schémas mort-nés!

- Mais... fait Mistress déconcertée...
- Mettez-vous dans la matière grise que si elle s'est suicidée c'est que ça ne concernait plus qu'elle seule!
- Et DIEU! tonne le Jésuite.
- Il n'existe pas, dit Ralph. Et s'il existe, s'il a pendu une pauvre fille qui ne gênait personne, il ne doit pas avoir la conscience tranquille!
- Taisez-vous! Blasphémateur! Dieu voit tout! Dieu sait tout! Dieu décide de tout, car Il est TOUT!
- Pff. Gardez vos boniments pour les microcéphales.
- Oh! Oh! (Thérèse.)
- Je vous en prie? dit Mistress-bons-offices.
- Vous! s'écrie Thérèse. Vous! Sale cow-boy! Sale...
- Ralph, précise-t-il. Vous êtes autorisée à dire Monsieur.
- Oh! Oh! Oh! (Souffle perdu:) Oh! Sortez! Sortez! Sortez ou j'appelle!
- OK, accepte Ralph se levant. Si c'est encore un ordre de votre dieu...
- Mère? implore Chou-Baby. Restez, Monsieur Ralph. Mère? Maman? M. Ralph est blessé...
- Thérèse très raide souffle violemment, sifflante, oppressée:
- Restez, concède-t-elle sèchement. Remerciez Dieu que je croie à des «boniments pour microcéphales», et que j'éprouve un sentiment de charité pour mon prochain, fût-il... C'est égal! Me parler à moi...
- La religion limite ses adeptes, ricane Ralph. Je n'ai jamais prétendu le contraire...
- Ne recommencez pas!
- Pardonnez-moi, c'est votre Jésuite qui m'agace. J'ai horreur de traiter les morts à la légère.
- Dites donc! crie le Jésuite tandis que Thérèse se calme.
- J'accepte vos excuses, dit Thérèse.

– Merci Madame, dit Ralph se rasseyant.

– Dites donc! répète le Jésuite s'excitant. Dites donc!

Ralph ne répond pas. Le Jésuite se rejette dans son coin et sort violemment son pamphlet. Il tremble:

– Très bien! Tous se liguent contre moi! Très bien! Très bien! (Il lit.)

– Vous le tenez à l'envers, avertit Ralph aimablement.

Rire général. Le Jésuite ouvre la portière et saute en marche. Rire accru lorsqu'il s'affale. Il se relève vivement pour revenir en courant fermer la portière qui claque!

– Quand il sera fatigué, suppose Ralph, il reviendra!

Sur le siège du cocher.

À l'étage supérieur, sur le siège du cocher, il y avait aussi le convoyeur armé d'un fusil, et Jésus-Christ qui chantait:

*Pouw 200 000 balles
Ça valait vwaivement pas la peine
De lui coller dans l'abdomen
Les 6 balles de mon winchestew,*

*Divise paw 6 balles,
Ça fait 33,333
Viwgule 33 etc.,
Donne-toi du mal
T'auwas beau faire:
Même s'il fallait que je l'ajuste
De toute façon l'compte n'est pas juste...*

Le convoyeur fumait, marquait la mesure du plat de la main sur la crosse du fusil. Jésus-Christ avait la jambe attachée raide-

ment à une planche. En voyant jaillir le Jésuite, Jésus-Christ l'apostrophe :

- Hé mon Pèwe Jésuite, vous voulez monter ?
- Il n'y a pas de place, intervient le convoyeur.
- Non merci, répond aigrement le Jésuite en marchant.
- Montez donc ! invite le cocher strabique. Nous nous

tasserons.

Il arrête le carrosse, le Jésuite s'installe, on redémarre.

- Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? s'enquiert le cocher.

Vous vous disputiez tout à l'heure, non ?

- C'est, croasse le Jésuite, le tueur à gages qui blasphème.
- M. Walph ? C'est pouwtant un bwave homme ! s'étonne Jésus-Christ.

- Sûr ! apprécie le convoyeur.

Il blasphémait, déclare le Jésuite. Je ne juge pas : je constate.

- Qu'est-ce qu'il disait ? demande le cocher.
- Il est athée, voire pire : irrégieux d'âme et de peau.

Pourri.

- Bah...

Il ose dire que Dieu est un... Je tremble de penser le mot !

- C'est pas vwai ! s'exclame Jésus-Christ.
- Dites que je suis un menteur ! fait le Jésuite, pincé.
- Pouwquoi qu'il a dit ça ? demande Jésus-Christ cherchant des circonstances atténuantes.

Oui, appuie le convoyeur. Pourquoi ? Il ne s'énervé pas d'habitude !

- Nous devisions, explique le Jésuite.
- De quoi ? dit le cocher.
- De cette courtisane que ce matin nous enterrâmes, dit le Jésuite à contrecœur. N'en parlons plus.



– Pauvre fille, s'apitoie le convoyeur avec un hochement de tête. Elle n'avait pas l'air malfaisant.

– Pourquoi s'est-elle pendée ? dit le cocher.

– La chtouille à ce qui paraît, dit le convoyeur fataliste.

– C'est twisté, dit Jésus-Christ. Elle avait pas quarante ans pouw sùw!

– La chtouille ça ne pardonne pas, sentencie le cocher. J'ai connu un gars qui l'avait attrapée. Quand il urinait, il disait qu'il sentait comme un boisseau d'échardes dans le canal urinaire. Il disait que ça lui faisait mal.

– Ça m'étonne pas ! approuve Jésus-Christ. Pisser des petits bouts de bois paw la quéquette !

– Oui c'est triste, soupire le convoyeur, qu'elle se soit pendue.

– Dieu l'a rappelée, se console le Jésuite.

– Vous cwoyez ? dit Jésus-Christ. M. Labosse dit que le bon Dieu c'est de la vewwotewie pouw les Canaques.

– Il blasphème, affirme calmement le Jésuite.

– Il fallait tout de même qu'elle fût gonflée, dit le cocher, pour s'être pendée. Je n'eusse pas pouvu.

– Elle était à bout, dit le convoyeur.

– Qu'est-ce que ça change ?

– Tu n'as pas encore été à bout, tu ne peux pas comprendre.

– Et toi, t'y fus ?

– Non. Je ne comprends pas non plus. C'est pourquoi que je discute pas sur ce sujet.

– En tout cas, décide le Jésuite, désespéré ou pas, l'être humain garde l'image de Dieu dans son cœur et...

– Hoo-oôôô ! crie soudain le cocher en calant le carrosse. Regardez ! les Indiens ! Là !

En travers du chemin, trois lances sont plantées en faisceau...

- Qu'est-ce? demande le Jésuite, interdit.
- Des lances, répond le convoyeur en armant son fusil.
- Que signifient-elles?

Peter et Slim accourent droit aux lances, puis Francoquin et N'a-qu'un-Œil. Ralph regarde par la portière du carrosse. Slim revient au pas de son cheval, tranquillement.

– Qu'est-ce que c'est Monsieuw Slim? s'inquiète Jésus-Christ.

– Hello Slim? Des ennuis? demande le convoyeur.

– Hello Max? Non. Un ultime avertissement. Nous quittons leurs territoires de chasse. En gros, ils nous conseillent de ne pas y revenir.

Sifflement bref, clac! Un cri de Jésus-Christ! Il a une flèche plantée dans la planche qui lui maintient la jambe. Il glapit!

– Tais-toi donc, dit le convoyeur. Tu vois bien qu'ils ne t'ont pas touché.

– Ce n'était pas leur intention, dit Slim. Donne la flèche! (Qu'il examine. Elle porte des peintures et du sang sur les pennes. Peter vient, avec Francoquin. Slim leur tend la flèche:) C'est la guerre si vous ne vous tenez pas à leur égard à la ligne définie par Cyclopus. Ça me semble clair?

La plaine.

C'était la plaine aux herbes sèches. Elle courait jusqu'à l'horizon. On approchait. À plusieurs reprises, des cavaliers passèrent au loin. Dans la berline de Gros-Chassieux, qui suivait celle de M^{me} de Saint-Jobard (solitaire), le Banquier, M^{mes} de Wagerstein et Heintzbrück, et le Monseigneur congédié discutaient:

– Quel pays sauvage! disait le Monseigneur. Étrange. Sauvage.

– Il le sera bientôt davantage! s'exclame Gros-Chassieux en riant. (Il bave et il sue.)

– Que voulez-vous dire, Monsieur le Banquier? dit le Monseigneur.

– Vous avez entendu parler des Cyclopus? demande Gros-Chassieux se mouchant bruyamment.

Le Monseigneur se tait, intrigué, les deux dames roucoulent.

– Ça va chauffer, conclut Gros-Chassieux.

– Tu crois? dit Zelma. (Parfois c'est « tu », parfois « vous ».)

– Je suis payé pour le savoir!

Il s'essuie les moustaches, les yeux qui pleurent un pus jaunâtre et gluant. Il gaillonne. Il rit:

– Les Cyclopus ne sont pas des marionnettes! Franquin va en suer!

– L'aîné est malade? dit M^{me} Heintzbrück.

– C'est vite affirmé! s'exclame Gros-Chassieux. Il a eu un passage à vide, oui. Mais de là à être malade...

– Que vont-ils nous faire? s'alarme Zelma.

– Rien. Ce ne sont pas des ogres. Ils ont du tempérament, sans plus.

– Vous me rassurez, minaude M^{me} Heintzbrück.

– Ne vous égarez pas! rit Gros-Chassieux. Ces gars-là sont un peu des ermites. Des drôles de clients quelques-uns. (Il se mouche.) Rien que leur vocabulaire: des mots en isme, réformisme, opportunisme, révisionnisme, déviationnisme, scissionnisme, dogmatisme, etc. Tout au moins, c'était comme ça quand je les ai approchés vers la fin de leur révolution. Ils ont peut-être changé, mais quand le Franquin, le Saint-Jobard, l'Empereur et les autres, Nez-de-Suce and Co, vont commencer à se boxer avec en bruit de fond les Indiens et les bandes contre-révolutionnaires, ça va être une belle caco-

phonie! (Il pouffe, se mouche la morve qui a jailli en même temps de ses narines jusque sur son costume.)

– Pourquoi? demande innocemment le Monseigneur. Tous ces gens ne s'entendent-ils pas entre eux?

Le Gros-Chassieux en plisse les yeux d'ébahissement. Il dévisage le Monseigneur:

– Vous tombez de la lune?

– Je n'étais pas informé, s'excuse le Monseigneur confus. Pardonnez-moi. J'espère faire mieux la prochaine fois.

– Qu'est-ce que vous trafiquiez dans le coupé à Hélène pour ne même pas savoir ça? demande Gros-Chassieux.

– Heu.

– Mais c'est vrai! constate Zelma. Pourquoi ne voyagez-vous plus avec Hélène?

– Je. Heu. Eh bien.

– Elle préfère Peter, dit Gros-Chassieux, c'est pour ça? (Il rit, se racle l'arrière-gorge et crache par la fenêtre – cris de protestation à l'extérieur.)

– Heu.

– Vous voulez posséder M^{me} Heintzbrück? s'enquiert sans formalités le Gros-Chassieux.

– Oh! Banquier! trille ladite M^{me} Heintzbrück rouge incarnat.

– J'appelle les choses par leur nom, dit Gros-Chassieux. Un militaire est un militaire, un curé, un curé, et ce n'est pas parce qu'un imbécile peut être militaire ou curé que je l'appelle plutôt militaire ou curé qu'imbécile. En conclusion, si le Monseigneur veut sonder M^{me} Heintzbrück, il doit lui en faire la demande.

– C'est vrai? demande Zelma au Monseigneur effrayé par les mots. Vous en avez envie?

– Heu. Glub.

– Et toi tu veux? demande Zelma se tournant vers M^{me} Heintzbrück.

– Je ne dis pas non, confesse M^{me} Heintzbrück sous forme de litote. Monseigneur est bel homme...

– Adjugé, dit Gros-Chassieux. À la première occasion nous ferons une partouze.

Un temps. Zelma et M^{me} Heintzbrück se regardent, rougisantes. Le Monseigneur réfléchit singulièrement...

– Qu'est-ce, demande-t-il, une «partouze»?

– Vous verrez, dit Gros-Chassieux s'épongeant le col, c'est amusant. On se réunit tous quatre à poil dans une chambre et –

– Banquier! s'écrie Zelma tortillante. Pas devant les dames!

– Il faut être réaliste, déclare Gros-Chassieux se mouchant, éternuant. Si vous imaginez qu'avec les Cyclopus il y aura des manières, vous êtes dans l'erreur. *That's a mistake*.

– Font-ils aussi des... «partouzes»? demande timidement M^{me} Heintzbrück.

– Je n'en sais rien. Peut-être quelques-uns. Mais dans l'ensemble, ce n'est pas leur genre, je vous l'ai dit.

– Sont-ce des monstres? murmure M^{me} Heintzbrück...

– Et cette heu partouze, dit le Monseigneur en faisant semblant de contempler le paysage, quand est-ce qu'on se la fait?

– Quand on sera là-bas, répond Gros-Chassieux se léchant la moustache. Pendant que les autres se taperont dessus.

L'idiot. Les déserteurs.

On traversa un village en ruine. Il y en avait de plus en plus sur le parcours. La rue était déserte. Des portes défoncées, béantes, des murs effondrés, noircis, des arbres calcinés réduits aux troncs comme des poteaux, à hauteur d'homme. Des os.

Des corbeaux qui s'envolent. La rue sèche et blanche de poussière. Bourdonnements de guêpes à viande. Sur la place, une fontaine coule à fin filet...

– Bizarre, dit Slim, cette fontaine qui...

Un coup de feu part! Un homme de l'escorte s'écroule dans la poussière en criant. Tout le monde reflue à l'abri des murs d'angle. Slim désigne le mur de gauche à Labosse, qui s'élance plié en deux. Bud et Fry s'approchent.

BUD. – Il n'y en a qu'un.

SLIM. – À voir. S'il est seul il est fou.

BUD. – Je t'accompagne. Fry? Tu rejoins le bossu. Ils foncent. Ils entendent crier, et deux hommes jaillissent hors d'une baraque, mains sur la nuque. Ils sont aussitôt suivis d'une espèce de nain à tête énorme et dodelinante. Les tenant en respect tous les trois, l'air triste comme de coutume, paraît Rénato Requiem...

– Trois imbéciles, annonce-t-il. Ils n'ont qu'un fusil et l'avorton est idiot.

– Avancez! ordonne Fry brutalement. Collez-vous au mur! Ne bougez plus!

Les deux premiers sortis de la baraque ont un air minable. Maigres, sales, les yeux blancs d'avoir trop vécu dans le noir, la barbe longue...

– Qui a tiré? demande Fry. Ne bougez pas!

Les deux désignent l'idiot en haussant les épaules. Ils sont épuisés...

– Que faisiez-vous là? demande N'a-qu'un-Ceil qui arrive.

– Ce sont des militaires, devine Labosse montrant les habits sans boutons, et des taches plus claires aux épaules (galons décousus).

Francoquin rallie le groupe à son tour avec Saint-Jobard et leurs troupes. Ralph demande:

– Il y en a d'autres?

Francoquin empoigne le premier déserteur par la vareuse :

– Parle!

– Non. Il n'y a que nous. C'est le nain qui a tiré. Il est idiot.

– Pourquoi vos insignes sont-ils décousus?

– Nous nous cachons. Depuis six mois.

– La guerre est finie depuis six mois, observe Slim.

– Elle est finie? doute le premier.

– Vous l'ignoriez?

– Si c'est vrai, dit le premier à voix basse, nous ne savions pas.

– Et l'idiot?

– Nous l'avons trouvé ici, tout seul. Il nous a tiré dessus aussi, la première fois. Il a tué un camarade.

– Et vous ne l'avez pas abattu? s'étonne l'Aveugle.

– Non. Il nous procurait la nourriture.

Silence. L'idiot est surveillé. Il est de la taille d'un gamin de six ans mais il en accuse au moins trente. Il a une grosse tête en hauteur, les yeux las, les narines dilatées, la bouche entrouverte. Il chantonne sur trois ou quatre notes...

– Hé l'idiot? l'interpelle Fry. Danse!

– Il ne comprend pas, explique le premier dégalonné. Certainement pas. Nous communiquions avec lui par quelques signes quand nous avions faim. C'est un pauvre déchet.

L'idiot a les deux mains dans le pantalon et se tripote, indifférent.

– Il ne fait que cela toute la journée, dit le second militaire à qui Ralph vient de présenter une cigarette allumée. Qui est-ce qui l'a gagnée, la guerre?

– Les Cyclopus, dit Slim. Bras-Court a été assassiné par le Gouverneur, et le Gouverneur exécuté par sa fille.

– Les Cyclopus ? médite le soldat à mi-voix. Ça ne m'étonne même pas...

– Venez, décide Francoquin. On vous habillera plus décemment.

Ils s'éloignent.

– Et le crétin ? demande N'a-qu'un-Œil.

– Pff, dit Francoquin. Confisque le fusil.

Tout le monde repart. Jésus-Christ, qui se retourne, a le temps de voir là-bas sur la place auprès du cadavre tout frais, l'idiot qui s'est déboutonné, et qui se soulage, béat.

La Veuve Rouge.

On approche. Le chemin s'élargit. Il y a des os dans la plaine un peu partout. C'est là qu'eut lieu la dernière bataille. Un cavalier se tient sur le bord de la piste, immobile, habillé de rouge des pieds à la tête, y compris les gants, sur un cheval noir.

– C'est la Veuve Rouge, reconnaît l'Aveugle.

Le nom circule. La femme a l'air jeune, vif, grain de beauté sur la joue gauche, cheveux fous. Elle sourit, découvrant deux dents dont une ébréchée, gracieusement. Francoquin arrive au galop...

– Salut, lui dit la Veuve Rouge. Général Franquin, j' imagine ?

– Exact, ça t'intéresse ?

– Non. Je te regarde passer. J'adore les défilés militaires. Ça manque de clairons.

Francoquin rit, conquis :

– Toi, dit-il, tu es drôle. Si tu veux, je t'embauche.

– Non. Je regarde.

– Que veut-elle ? demande N'a-qu'un-Œil en renfort. La bagarre ?

– Non, dit Francoquin. Elle est spirituelle, et jolie comme elle est je lui aurais facilement procuré du travail. Elle préfère chômer.

– Si je change d'avis, lance-t-elle, je te le ferai savoir par les petites annonces!

Ils s'en vont. L'escorte passe au pas, et, dans les derniers, voici Slim, et comme la femme se retourne :

– GG!

– Qu'y a-t-il cow-boy? Je te rappelle une amie? Les hommes sont tous les mêmes avec leurs amours mortes!

– GG! dit Slim. Le grain de beauté, la dent ébréchée, je ne peux pas les oublier!

Elle sort son colt. Tous les autres maintenant sont passés. Slim et elle sont seuls sur le chemin :

– Un conseil, articule-t-elle. Je suis susceptible. Je n'aime pas qu'on me confonde avec une autre. On m'appelle la Veuve Rouge.

– OK, dit Slim tristement. Moi je m'appelle John. Rengaine...

Ce qu'elle fait. Il s'en va, se retourne à trois pas, puis repart...

– Slim? elle appelle doucement. (Il se retourne en sursaut.) Slim? (Elle vient, s'arrête devant lui. Les autres sont au loin.) Oui, je suis GG. Je ne peux pas te tromper. Je ne peux pas t'abuser, toi.

Ils chevauchent au pas, flanc à flanc, sans parler. À la fin, Slim :

– Tu sais qu'Hyn est malade?

– Et après? Je ne suis pas infirmière!

Il explose :

– Ça me fait chier! Ça me fait chier d'imaginer un type pareil abandonné par une...

– Une putain ? Dis-le ?

Elle sourit. Il soupire :

– Je ne sais pas.

– Exact, dit-elle. Tu ne sais pas. Depuis six mois, j’erre. Quelquefois je vais me promener en ville, la nuit, quand tout le monde dort. Je fais un petit tour mélancolique, et je me retire. Je n’ai encore rencontré personne. D’ailleurs, il n’y a plus personne de l’APL qui habite en ville. Tu verras. Et je crois bien que ton histoire d’Hyn malade est une fable. Enfin... J’ai changé. Je me suis même forgé une réputation, ça m’est égal. Tu as toujours été un peu misogyne. Tu conclus trop vite qu’une femme ne vit pas sans homme, et que par suite une femme seule est une putain qui se travestit. Mais je suis seule, c’est tout.

– Hun.

– Qu’Hyn se soit montré moralement atteint, qu’y puis-je ?

– Merde, dit Slim. Merde. Quand on a fait comme toi l’amour des centaines de nuits chair dans chair avec un homme et qu’on le plaque, ça me fait chier. Merde.

– Tu l’as plaqué aussi, dit doucement GG.

– C’est différent.

– Non. Je suis aussi partie. Ne cherche pas plus loin.

– Mais tu l’aimes ?

– Je crois. Je n’y peux rien.

– L’orgueil !

– Non.

– Alors fais-moi plaisir ? Rejoins-le ? Il a besoin de toi !

– Te faire plaisir, Slim, de tout cœur je le ferais. Tu as toujours été mon ami. Mais ne me demande pas ça. Je ne peux pas. Je ne suis pas prête. Je ne sais pas. Un jour peut-être... Bientôt... Tu as toujours été une manière de poète de l’action, Slim. Mais donne-moi du temps. Je ne demande au fond pas autre chose...

– Du temps, dit Slim amer. Le temps de vieillir et de crever avec ses rides, oui !

Un temps. Ils chevauchent. Au lointain l'escorte s'égrène.

– Sais-tu que ça pourrait mal tourner bientôt en ville ? il demande.

– Je le conçois. Franquin ? Il tire les ficelles ?

– Il a de l'ambition et de la valeur.

Ils se taisent.

– GG ? Va voir Hyn. Jette-toi dans ses bras ! Explique-toi près de lui, dans son lit. Va ! Ça te fera du bien. Va !

– Tu as toujours été un poète, Slim, dit-elle plus émue qu'elle ne veut paraître, et elle tourne bride...

– GG ! GG ! Où vas-tu ?

Elle est déjà à trente pas au galop, se retourne :

– Si on te le demande...

La ville.

La caravane entra en ville. Peu agréable spectacle ! Rien n'avait été reconstruit, ou si peu ! Le village de tout à l'heure en plus grand, habité, un peu rafistolé. Bricolage. Les gens semblaient indifférents, ils en avaient vu d'autres. Poussière. Paperasses. Saletés en tout genre, depuis la boîte de conserves jusqu'aux capotes anglaises en passant par une mâchoire de cheval. Maisons noircies. Saloons et bordels d'où jaillissent des musiques grinçantes et des ivrognes, pied aux fesses. Deux ou trois curieux font des bulles avec un chewing-gum. La place. Les impacts des balles des pelotons d'exécution dessinaient des stries sur le mur du palais souillé d'inscriptions à la peinture blanche. Ça s'appelait un palais. Thérèse faisait la grimace. Il y avait de quoi. Évidemment les quarante marches de pierre de l'entrée faisaient bon effet. Les colonnes

du parvis également, même noircies. Mais le reste ! Combien de carreaux de la façade encore intacts ? De vitraux ? L'édifice immense, mordu féroce à gauche par le feu, s'interrompait en ruine aux quatre cinquièmes. Un cinquième détruit. Il eût été si majestueux reblanchi ! Thérèse eut un haut-le-cœur et le carrosse s'arrêta. Francoquin avait bondi de son cheval sur l'escalier. Les autres voyageurs attendaient en silence. Francoquin atteint la grande porte ouvragée du parvis au haut des marches. Elle est fermée. Francoquin lui fait don de deux ou trois coups de pied, l'air contrarié. Il ajoute quelques coups plus violents et se met à danser à cloche-pied, l'autre pied tenu à deux mains. Il chante. On ne sait pas ce qui le prend. Il recule, il fonce à la rencontre de la porte épaules basses, et CRAAAC, la porte au lieu de pivoter sur ses gonds s'abat comme une carte de château, et Francoquin roulant par-dessus disparaît à l'intérieur du palais. On entend des bruits violents. Probablement une autre porte va-t-elle subir le sort réservé à la première ? Mais non. Francoquin revient en jurant, gesticule (la seconde porte résiste ?), maudit la bâtisse et ses constructeurs, envoie les architectes se faire ensemençer par les bradypes, et les maçons servir de nids aux nécrophores jusqu'à la 27^e génération. Un vieillard est apparu curieusement sur la place ensoleillée. Il brimbale. Il atteint le pied des 40 degrés en même temps que Francoquin en sens inverse. Francoquin aboie :

- Pourquoi est-ce fermé ?
- Je suis sourd, avertit obligeamment le vieillard.
- Pourquoi est-ce fermé ? rugit Francoquin (les curieux s'attroupent).
- C'est moi qui les ai. Vous voulez visiter ? Il n'y a...
- Marde ! Je suis Franquin ! Général dom Franquin, ça te dit quelque chose espèce de cul à bretelles ? Enfoiré ! Sybarite !

– Forcément hé-hé puisque c'est moi qui les ai, chevrote le vieillard.

Il brandit un trousseau de clés dont Francoquin s'empare violemment :

– Abruti! Vieillard sénile! Peigne-zizi! (Un large auditoire s'est constitué, qui fume, mâche, chique.) Va me chercher les Cyclopus! URG!

– Ils ne se dérangent pas pour n'importe qui, déclare un badaud assis sur une marche, un perroquet sur l'épaule.

– Yennn a marrrr! glapit le perroquet.

– Ça tu l'as dit! approuve Francoquin.

N'a-qu'un-Œil met pied à terre, s'approche du badaud :

– C'est le général Franquin, explique-t-il. Il y a aussi le général Saint-Jobard (qui se rengorge). Les Cyclopus les attendent. Où sont-ils?

– Ils ne sont pas là, dit l'homme. (Il appelle :) Big-Alik?

Un gros homme chauve à barbe et moustache en cercle autour de la bouche (uniforme noir de l'APL) s'approche nonchalamment :

– Quoi?

– Il y a des types qui disent qu'ils sont généraux et ils ont des noms bizarres. Ils disent qu'ils veulent voir Cyclopus.

– Lequel? demande Big-Alik. (Il pèse bien 100 kilos.)

– Marde! braie Francoquin. Marde et mirde, morde et murde! (Il décharge son revolver en l'air, ça le soulage, ça refroidit l'atmosphère. Des hommes accourent, s'interpellent, mains aux colts. Francoquin s'élance, et prenant démagogiquement les marches pour une tribune :) Holà! C'est moi que je suis le brave général dom Franquin! C'est moi qui viens à votre appel! Les Cyclopus m'espèrent ardemment, où sont-ils?

– Chez eux, réplique sèchement un homme de l'APL.

Il fend les rangs de cavaliers, énergiquement. Il est grand,

large, agressif, et porte le fameux cache noir des Cyclopus sur l'œil gauche, l'autre œil que N'a-qu'un-Ceil. Il fume le cigare. Il a le crâne rasé et une balafre sur la tempe, visiblement un coup de sabre. Même barbe que Big-Alik.

Il fonce à Francoquin tête entre les épaules...

– Salut! lui dit Slim de son cheval. Ça va?

– Hein? fait l'homme s'arrêtant. Slim? Qu'est-ce que tu viens faire?

– Tu me manquais.

L'homme rit. Il rejoint Francoquin en quelques enjambées:

– Alors quoi? Allez-vous mettre un terme à ce vacarme?

On ne peut même plus dormir!

– Je suis le général dom Franquin, explique Francoquin. Les Cyclopus m'attendent.

– C'est possible. Que voulez-vous?

– Je suis le général dom Franquin, répète Francoquin énervé, et...

– Et après? Moi aussi je suis général, je ne le crie pas sur les toits.

Francoquin serre les poings, mais l'homme est trop fort pour lui. Thérèse gravit l'escalier:

– Monsieur?

– Salut. C'est à vous le carrosse?

– Je suis Madame dom Franquin. Nous arrivons de loin, et nous sommes harassés...

– Fallait pas venir, dit le type.

– Hooooo! fait Francoquin, de rage, et il sort son colt. Mais l'inconnu immédiatement a les deux siens braqués l'un sur son ventre, à deux centimètres, l'autre sur les cavaliers de l'escorte.

– Ne joue pas au con avec moi, dit-il, tu perdrais.

Il s'esclaffe, imité par l'assistance émerveillée. De toute

évidence, il est populaire. Il rengaine, satisfait. Voici les Saint-Jobard :

– Monsieur, dit Héléna, nous sommes exténués. Nous sommes à bout...

– C'est vrai, hé-hé, approuve son époux. Nous croyions bien être au bout de nos efforts!

– Bon, consent l'homme. Que voulez-vous au juste? Coucher? Manger? (Il crie :) Hé Slim? Que veulent-ils?

– S'installer, explique Slim.

– Quoi? Ils vont rester?

– M'est avis que oui, dit Slim. Tu ferais mieux de les introduire.

– Il n'y a pas grand-chose à visiter, criquette le vieillard aux clés en supposant qu'on parle de lui...

– Qui est le type? demande N'a-qu'un-Œil à Slim en aparté. Cyclopus?

– Presque. Double-Mouche. Je vous avais un peu parlé de lui.

– Il a un fameux coup de pouce! admire Ralph.

– On dirait qu'il saisit ses colts entre deux doigts seulement! fait Labosse.

– Oui, dit Slim. Le pouce et le majeur.

– Il faudra que j'étudie cela, déclare N'a-qu'un-Œil. À bout portant ça doit être très efficace!

Slim dégaine d'un seul coup ses deux colts à la façon de Double-Mouche à titre de démonstration. Double-Mouche le regarde, amusé, de l'escalier :

– Bravo! crie-t-il. Je constate que tu n'as pas perdu la main! Bon, Si tes invités veulent me suivre?

Le palais. Les générales se querellent.

On suivait. Francoquin, Saint-Jobard, les deux générales, Chou-Baby avec Mistress Mary et N'a-qu'un-Ceil protecteur, les tueurs des généraux, le guide, l'homme au perroquet, le Jésuite et Big-Alik. En entrant le dernier dans l'édifice, le Monseigneur se retourne, bénit l'assemblée qui s'esclaffe.

– Ne vous fatiguez pas, conseille Big-Alik, la religion les met en joie. C'est un réflexe.

– C'est révoltant! s'écrie le Monseigneur révolté.

– Nous aurons de l'ouvrage! s'écrie le Jésuite en crachant dans ses paumes.

– Vous êtes aussi un curé? demande Big-Alik en lorgnant le costume de cow-boy. Vous feriez mieux de rester déguisé.

– Jésuite! revendique le Jésuite. Et je ferai mon devoir jusqu'au bout!

– C'est votre affaire, constate Big-Alik.

– Si nous rattrapons les dames? suggère le Banquier qui advient avec M^{mes} Heintzbrück et Zelma...

L'intérieur n'était pas si délabré qu'on craignait. C'était même assez conservé. Les générales soupiraient, soulagées. Évidemment, ce n'était pas féerique, mais une fois nettoyé, astiqué...

– Qu'en pensez-vous mon Père? demande M^{me} dom Francoquin au Jésuite qui rejoint. N'est-ce pas flatteur?

– Qu'en pensez-vous Monseigneur? demande aimablement M^{me} de Saint-Jobard comme l'autre ecclésiastique arrive en compagnie du Banquier, de Zelma, Big-Alik et M^{me} Heintzbrück. Ne serai-je point ici comme une reine?

– Pardon? fait Thérèse. Vous dites ma chère?

Le ton est perfide, menaçant.

HÉLÉNA. – Je disais que je me plairais beaucoup ici chez MOI, ma chère.

THÉRÉSA. – Chez MOI, vouliez-vous dire? Mais rassurez-vous, je vous y ferai bon accueil.

– Vous l’entendez! s’offusque M^{me} de Saint-Jobard prenant son époux à témoin. Cette mijaurée! Cette...

– Cette quoi? gronde M^{me} dom Franquin hérissée. Je suis ici chez MOI! Qui prétendra le contraire? Vous?

– Le Général de Saint-Jobard est le plus Ancien Général de l’Armée Militaire! lance M^{me} de Saint-Jobard crocs en avant. Qui prétendra le contraire? Vous?

– Le Général de Saint-Jobard est un âââne! crie M^{me} dom Franquin, et avant qu’on intervienne, elle empoigne sa partenaire aux cheveux tandis qu’elle réceptionne une giffle. Fouac! Les dames se prennent la chevelure comme une manivelle de véhicule récalcitrant...

– Holà! tonne Big-Alik. Sont-elles folles?

Il les sépare, les maintient par les bras:

– La prochaine fois je sévis! Alors? Je vous libère? Vous êtes calmées? (Signe que oui. Big-Alik libère les belligérantes qui se rajustent, se regardent.) Ne recommencez pas! Général-ci ou Général-ça, autant vous accorder dès à présent, c’est Cyclopus Hyn qui commande. Je vous laisse, je rejoins ces Messieurs...

– Hé-hé, rit Saint-Jobard. Envoyez-moi donc mes gens, vous serez bien aimable, hé-hé. Je ne cours pas comme une locomotive moi, hé-hé-humph.

Double-Mouche. Quelques portraits.

Big-Alik rattrape les autres dans un couloir et les apostrophe:

– Le Général Saint-Couillon, un nom comme ça, demande ses sicaires.

- Qui? dit Double-Mouche.
- Un septuagénaire. Il rappelle ses gens parce qu'il n'arrive pas à suivre. Il est avec les dames et les curés.
- Bon, dit Bud. On y va. Il est avec les femmes?
- Oui. Deux se battaient tout à l'heure. Du lyrisme.
- Quelle idée? fait Double-Mouche sans se retourner.
- Il marche vite. Les tueurs à Saint-Jobard ont disparu à l'horizon d'une longue verrière...
- Hé? Double-Mouche? se plaint Francoquin. Marchez moins vite!
- Je n'ai pas le temps, et je ne suis pas rétribué pour.
Francoquin se résigne, s'éperonne.
- Ton coup de pousse, apprécie N'a-qu'un-Ceil, c'est intéressant.
- C'est Doe qui me l'a enseigné, dit Double-Mouche. Il l'a aussi enseigné à Slim. C'était quelqu'un, Doe. Demande à Slim. Ce n'est pas lui qui aurait appelé ici en renfort cette bande d'enflés...
- On m'en a dit du bien, oui, admet prudemment Francoquin.
- Ton tour de pousse, demande Peter, tu nous l'apprendras?
- Le jour où tu me verras te le faire de près, c'est que tu ne seras pas loin d'entendre chanter les anges! ricane Double-Mouche. Bon. Voilà une salle de bal. (À Slim :) As-tu connu Fédor?
- Oui. Il est encore là?
- Il a pris l'armée de Troy. Je ne l'aimais pas, Troy, mais Fédor, je l'aime encore moins! Je ne peux pas le sentir, et il ne peut pas me sentir: nous ne pouvons pas nous sentir. C'est physique. Il lit et écrit des échafaudages théoriques qui t'obligent à réfléchir huit jours sur une phrase pour être convaincu que tu as perdu ton temps. Remarque, il ne se laisse pas écraser

les pieds non plus, il faut le reconnaître. Nous ne nous aimons pas c'est tout. Ça, c'est l'estrade pour les musiciens. Il y a encore un piano quelque part, dans un grenier je crois bien, et des espèces d'engins, je ne sais même pas quel nom ça porte, avec des ficelles, quand on tire dessus ça grince.

– Des violons? dit Peter.

– Peut-être bien. Il y a un gars qui disait que c'étaient des saxophones. Je ne veux pas trancher. Le marin d'eau douce a essayé une fois de souffler dedans sous prétexte qu'il avait joué du mirliton dans la marine, mais pour une cause qui m'échappe les hommes lui ont interdit de jamais recommencer. Il n'y a que Triple-Croche qui ait tous les droits dans ce domaine. Il sait jouer de quinze instruments.

– À la fois? demande Francoquin.

– Il doit exécuter les morceaux drôlement plus vite! approuve Ralph.

– Hé? fait Double-Mouche. (Puis, à Slim :) Il ironise, ou il n'y connaît rien?

– Il n'y connaît rien, dit Labosse. Il confondrait un violon et un saxophone.

– Hein? (Double-Mouche se sent concerné. Il fixe un moment Labosse et s'adresse au groupe :) Le bossu, c'est votre ami?

– Le mien, dit Slim. Il a été à l'école. Qu'étais-tu au juste, Luc?

– Avocat. J'en ai sauvé autant que je n'en pus sauver. Je me suis fait des tas d'ennemis dans le barreau et surtout derrière les.

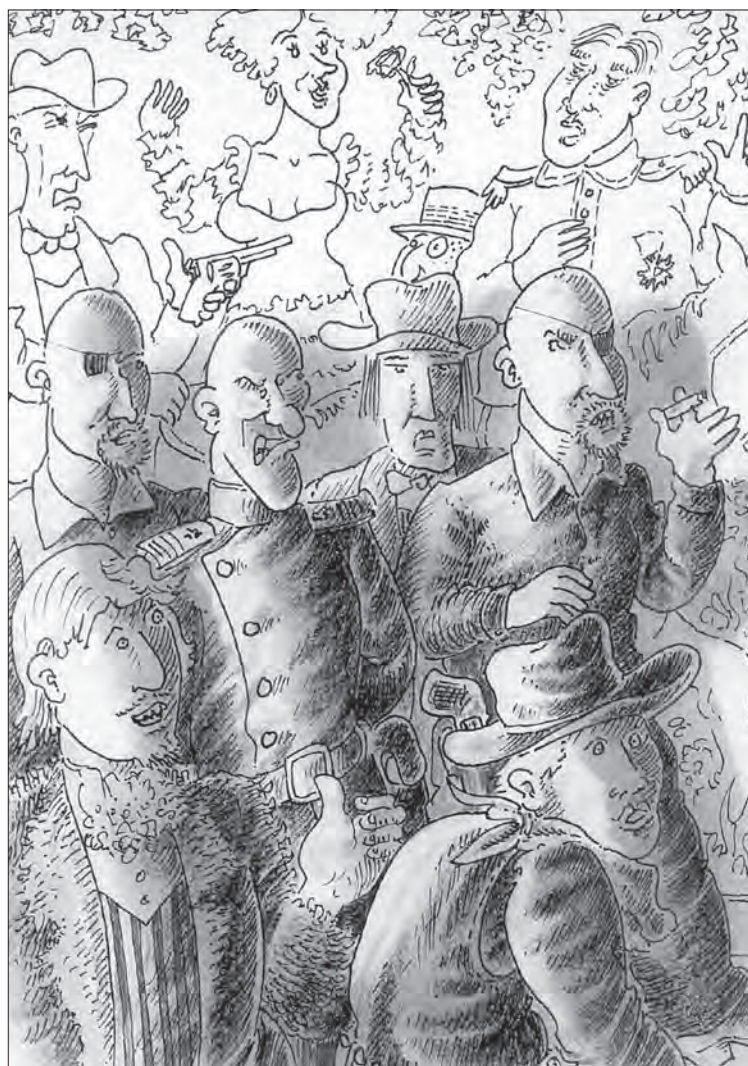
– C'est un intellectuel? demande soupçonneusement Double-Mouche.

– Et ça, qu'est-ce? demande soudain Francoquin en arrêt.

Tous s'alignent parallèlement au mur, qui se grattant la barbe, qui le menton. Sur le mur, cinquante centimètres

devant les yeux, s'étend une fresque d'au moins vingt mètres de longueur sur trois de haut. Un temps. Manifestement, les spectateurs sont trop près pour juger. N'a-qu'un-Œil prend deux pas de recul, enregistre :

- Il y a un cheval. Il y a un homme dessus.
- Ici aussi, annonce Labosse, un cavalier.
- Une fille ! annonce Ralph. Elle possède de ces appas !
Tous accourent, s'extasient. Francoquin siffle. Labosse bée :
- Des seins pareils ça me ramollit !
- C'était la maîtresse de l'ex-Gouverneur, explique anecdotiquement Double-Mouche demeuré à l'écart.
- Son adresse ? s'empresse de demander Francoquin.
- Elle est morte. Quand nous sommes entrés en ville, Doe et moi, nous avions envisagé de l'employer, mais le Gouverneur l'avait assassinée parce qu'elle attendait un enfant. Elle commençait à sentir. Et elle n'était pas si belle que son image. Et nous avions autre chose à faire. Un tas de réactionnaires à fusiller. J'adore fusiller les réactionnaires. Pas vous ?
- Heu, fait Francoquin. Ça dépend...
- C'est tout dépendu, oui ! fait Big-Alik.
- À propos, dit N'a-qu'un-Œil sur le ton de la conversation à l'heure du thé, on en a dépendu une, de fille, ce matin. Pas mal.
- Elle avait la chtouille, dit Francoquin...
- C'est ce qui les guette toutes, commente Ralph. Les garces.
- Ah, soupire le beau Peter, je n'envie pas l'existence féminine...
- Bah, dit Big-Alik, elles ne savent rien faire et elles sont presque toutes conservatrices. Il y en a même qui pensent.
- La mienne pense, assure N'a-qu'un-Œil. Mais je l'aime et je ne manque pas d'humour.



– Les femmes, déplore Labosse, voient tout dans le détail. Elles additionnent les détails pour imaginer l'ensemble, vous devinez le résultat!

– Tu crois? fait Big-Alik.

– Sûr. Et j'accuse les menstrues. La femme ressemble un peu au paysan, soumis à un cycle – les saisons – inapte à la révolution. Elle explose, se révolte, elle s'invente des raisons et des buts – comprenez jalons – au fur et à mesure, s'égare dans les replis d'une psychologie aussi limitée – la femme ne crée pas, elle traduit, interprète, rapporte, etc., se cantonne à l'auto-biographie, entre nous quel intérêt? – qu'obsessionnelle. C'est physique, mental, tout ce que vous voudrez, c'est la femme. Inapte à conquérir. Elle séduit les conquérants dans le meilleur des cas, n'est autrement qu'actrice ou tricheuse (en profite ou n'en profite pas), ou victime ou délatrice et espionne. Je m'arrête. Si je m'écoutais je rédigerais un pamphlet, aussi fondé, et aussi faux, que tout pamphlet.

– C'est un intellectuel, décide définitivement Double-Mouche.

– Et, dit Peter inquiet, si je pense tout cela d'une femme, et que je me trompe, hein?

– Vous serez quittes, dit Ralph.

Dans un long couloir dallé, Double-Mouche au passage ouvre des portes, sans s'arrêter, à droite et à gauche:

– Une chambre. Une chambre. Une chambre. Il n'y a que des chambres. À croire que c'était un hôtel de passe. Encore une. Encore. Encore. Une chapelle. Le lit pliant est derrière l'autel. Montons-nous? (Escalier tapissé rouge, taché de boue, de sang, rampe ouvragée bronze et or.)

– C'est luxueux, dit Ralph. Où couche-t-on les chevaux?

Un couloir. Portraits alignés au mur. Hommes, femmes, jeunes, vieux, nombreux vieux, avec des moustaches rajoutées au charbon ou à la craie, et des inscriptions obscènes et naïves. Par exemple, un vieillard solennel et affligé semble déclarer, sans ponctuation, dans un ballon issu de sa bouche: «Si joré su que cété double-couche joré mi mon diafrague.» Sur l'œil d'une demoiselle souriante et décolletée, on avait barbouillé un cache, et la mignonne confiait: «Double-touche cé papa i bèze mieu que maman.» D'autres chefs-d'œuvre, la majorité consacrés à Double-Mouche, s'offraient également à l'admiration des masses...

– Encore des chambres, dit Double-Mouche. Des chambres. Des salons. Des trucs.

– Des boudoirs, souffle Labosse. Ce sont des chambres où l'on ne crache pas.

Francoquin et le trône.

Dans une vaste salle vide (parquets admirables, boîtes de conserves, mégots, étrons dans les coins, lessiveuse) il y a des armures, et deux fauteuils sous un dais. Big-Alik désigne savamment les armures:

– Ce sont des boîtes où l'on enfermait autrefois les fous pour qu'ils se tiennent tranquilles.

– Non, dit Labosse. Ce sont des armures. C'est articulé. (Démonstration.)

– Et les fauteuils? demande Peter. Sont-ce des trônes?

– Oui, répond Double-Mouche.

Ralph est penché sur un énorme globe peint.

– Il est cabossé, dit Double-Mouche. Des soldats ont joué avec.

– C’est la Terre, déclare Labosse. Là, c’est l’océan, là c’est nous. (Il pique résolument l’index.)

– Et moi, où que je suis ? demande Requiem.

Francoquin s’assied sur le plus imposant fauteuil...

– Attention... commence N’a-qu’un-Œil sur la foi de l’éclat de rire que Double-Mouche s’apprête à pousser...

C’est trop tard. Francoquin choit en tintamarre. Il se relève et jure. Double-Mouche n’est pas seul plié de rire...

– Ah-Ah ! C’est un attrape-cons ! Ah-Ah-Ah ! Il y a un plaisantin qui a scié Ah-Ah deux pieds pour Ah-Ah ! Ça ne rate jamais ! Ah-Ah ! Bon. Il reste un étage à visiter. Redisposez le piège, nous continuons...

Ils sortent. N’a-qu’un-Œil retient Big-Alik à l’arrière :

– Peux-tu m’aider ? Tu les rattraperas ?

Le groupe des dames. Peinture, dispute, et châtiment.

Laissons le premier peloton grimper, revenons au second. Il est fort maintenant, outre les dames, du général de Saint-Jobard et de ses tueurs. On suit le même itinéraire. Mesdames les générales évitent de se regarder, furieuses, chiffonnées, décoiffées. On fait halte :

– La salle de bal ! annonce le vieux guide. Elle est désormais inutile. Le dernier grand bal date d’avant les Cyclopus. C’était joli toutes ces toilettes. Mais si onéreux.

Grognement des générales.

– C’est beau, dit M^{me} Heintzbrück. C’est spacieux, ne trouvez-vous pas ?

Grognements. Zelma papillonne :

– Vîtes-vous ces tentures ? Ces lambris ? Oh les beaux lambris ! Et ces trumeaux ? Oh les beaux trumeaux ! Les

feuillures! Les frises! Vîtes-vous ces belles frises? Oh les belles frises que voilà!

Grognements. Le Jésuite accourt en renfort:

– Quand le parquet sera moins sale il sera certainement plus propre!

– C'est un parquet comment? demande Chou-Baby.

– En bois, dit Fry évident.

– À bâtons rompus, je crois, répond Mistress Mary.

– Excusez-moi, corrige le guide, c'est du point de Hongrie.

– Je confondais, s'excuse Mistress.

– Ce n'est pas grave, dit le Monseigneur. Les dessins se ressemblent. La différence est que le point de Hongrie est constitué de lattes plus courtes et, par suite, est plus fin.

– Bravo! s'écrie M^{me} Heintzbrück. Quelle culture!

– J'espère faire mieux la prochaine fois.

– Et les fresques! piaille Zelma. C'est splendide! Qu'est-ce que ça représente?

– Yennn a marrrr! glapit tout à coup le perroquet.

Son patron approuve et s'en va, froidement, ledit perroquet sur l'épaule. On entend un vague yenn a marr assourdi dans le couloir. Tout le monde s'assemble à un bout de la salle, juge les fresques, ce qui donne:

GROS-CHASSIEUX. – C'est d'époque?

LE JÉSUIE. – C'est épique.

L'AVEUGLE AUX LUNETTES NOIRES. – Ça me paraît opaque.

LE GUIDE, à la cantonade. – Il s'agit de l'entrée du Gouverneur dans un camp de la frontière. À côté de lui, remarquez Bras-Court. Les autres, qui remettent des clés symboliques, sont les généraux...

– 'sont pas fiers! grince M^{me} dom Franquin.

– La coulée de peinture noire que vous observez...

L'AVEUGLE. – C'est dégoûtant.

LE JÉSUISTE, sèchement. – Dites que vous n'appréciez pas. Elle est très intégrée, métaphysique.

– Oh! fait l'Aveugle, et, prenant son confrère à témoin: Tu ne trouves pas ça dégueulasse, Bud?

– Quoi? demande Bud. (Il a son chapeau sur les yeux et n'y voit probablement pas à plus de vingt pas.)

– Cela possède un certain charme angoissant, reconnaît le Monseigneur.

– N'est-ce pas? fait le Jésuite.

GROS-CHASSIEUX. – C'est d'époque?

– C'est une bavure, conte le guide. Le peintre travaillait quand il fut abattu par Bras-Court en personne, et la peinture a coulé depuis l'œuvre jusque par terre.

– C'est ce que je disais, triomphe l'Aveugle.

– C'est fantastique, trouve le Jésuite. Hallucinant. On jurait du sang!

On s'approche:

– Il y a de beaux morceaux de peinture, dit Mistress Mary. La femme...

– Hé-hé, rit tout seul Saint-Jobard. Hé-hé-humph-humph...

L'AVEUGLE. – Ce buste!

– Il n'y a pas foule de femmes qui en ont un si beau! dit Fry assez méchamment.

– Sûr! s'écrie l'Aveugle. Quels beaux tétons! Oh les beaux tétons!

Les dames évoluent tangentiellement avec ensemble:

– Il ne faut pas vous offenser, dit Bud ôtant son chapeau. Nous ignorons les œuvres d'art mais les femmes pourvues nous secouent. Nous sommes restés très spontanés. Ça ne vous fait pas cet effet-là, Monseigneur?

Le Monseigneur n'ose bouger:

– Eh bien, je, excusez-moi, je dois parler à Monsieur le Banquier et...

Fry lui fait un croc-en-jambe et le Monseigneur s'écroule, et tous rient, dames incluses. Le Monseigneur se relève. Fry s'empresse :

– Vous êtes-vous fait mal ? Ces jupes...

– Vous vous êtes cassé la gueule ? constate grassement le Banquier.

Regroupement devant l'estrade :

– J'ai vu jusqu'à cinquante violons, dit le guide. C'était splendide...

Murmure.

– L'assistance en tenue de soirée, uniformes rutilants, robes de dentelles, de soie, parfums, glaces qui répercutaient à l'infini l'éclat somptueux des orchidées dans les cheveux blonds, le chatoient des moires et des velours, les milliers de flammèches dansantes suspendues aux vingt grands lustres de cristal taillé...

– Ooohhh...

– La musique ! Un souffle frémissant et impétueux sur la foule bigarrée ! Les baies ouvertes sur le parc et la nuit tiède ! La lune ! L'odeur grisante des jasmins et des magnolias par bouffées ! Et que de couples élégants par les allées pour le plaisir des yeux ! Révérences ! Ravissements ! Une époque, une civilisation, un monde...

– Je donnerai des bals ! s'écrie Thérèse qui n'en peut plus d'enthousiasme.

– « Vous » donnerez des bals, très chère ? demande M^{me} de Saint-Jobard. « Je » donnerai des bals.

Un temps. Les adversaires s'observent, tournent l'une autour de l'autre.

– Punaise ! éclate Thérèse.

- Catin!
- Femme à curés!
- Fille à soldats!
- Mijaurée!
- Grosse dinde!

À ce mot, Thérèse réagit violemment. Hélène reçoit un soufflet, réplique par un coup de talon aiguille dans le tibia et torsion du nez entre le pouce et l'index...

– J'arrive à temps! s'exclame Big-Alik. Vous n'avez pas oublié ma promesse?

Les belligérantes sont fessées tour à tour en dépit de leurs protestations véhémentes, à la grande joie de l'assistance...

– Wilfrid! Wilfrid! vocifère Hélène. Wilfrid! Fais quelque chose!

– Hé-hé-hé-humph-humph-humph!

– Jee mee vengeraiiii! roume Thérèse. Jee mee vengeraiiii!

– Mère? Maman? intervient Chou-Baby. Ce n'est point si grave?

– Wilfriiid!

– Madame, plaide Mistress, ne prenez point au tragi...

– Bandit! Assassin! Sycophante!

Hélène relâchée hurle en vrille:

– Voyou! Homme sans pudeur! Potentat! Plénipotentiaire! Wilfriiid! Wilfriiid!

Cris.

La visite se poursuivait. Big-Alik, sur les suggestions de Mistress, avait proposé la paix aux deux dames, consenti les promesses qu'on exigeait. Les dames réconciliées babillaient.

– Je ferai brosser mon portrait, picasse M^{me} dom Franquin.

– Une grande dame a des devoirs, fait observer le Jésuite : qui lui interdisent –

– Il y a un pays, dit le guide, où la femme d'un général, qui était très jolie, n'hésita pas à se faire immortaliser toute nue par un sculpteur, à ce qu'on m'a raconté...

– Ah! triomphe Thérèse. Vous voyez? Ce que la femme d'un Général fait, la femme d'un autre Général peut le faire.

– Maman! souffle Chou-Baby. Nue...

Bud entreprend M^{me} Heintzbrück en privé. Le Monseigneur s'approche, déconfit :

– Hé? Heu.

– Je vous présente M. Bud, dit M^{me} Heintzbrück. M. Bud? Vous connaissez Monseigneur?

– Sûr, dit Bud.

Il entraîne M^{me} Heintzbrück, et comme on arpente le couloir, ils s'engouffrent dans la première chambre. Le Monseigneur rattrape M^{me} de Saint-Jobard qui donne le bras à son époux hilare. Le peloton se disloque. Il a déjà perdu Zelma et Gros-Chassieux. Thérèse cramponne sa fille, et Mistress Mary le bras du Jésuite. L'Aveugle vient à Thérèse :

– Madame? Me ferez-vous l'honneur de m'accorder un entretien?

– Mais...

– Seul à seule. (Il tient poliment son chapeau à la main et sourit.)

– Mais Monsieur...

– Je vous en prie, Madame?

– Allons.

La visite continue sans eux. C'est la salle du trône. Il reste soudain seulement le guide, Big-Alik courtoisant Hélène, le général de Saint-Jobard, et Chou-Baby. Un cri suraigu retentit! À ce cri, une armure entre en branle et s'effondre en fracas. Le

cri a cessé. Big-Alik rit à la vue de l'armure qui se tord à terre, incapable de se dresser. Le cri fuse à nouveau, et à nouveau s'interrompt. Chou-Baby a pâli :

– Mistress! elle s'affole. C'est Mistress! Mon Dieu! Mistress!

– Ouvrez! crie l'armure furieusement. Ouvrez!

– Que veux-tu? demande Big-Alik.

– Ouvrez! Ouvrez! C'est sérieux! Ouvrez!

– C'est rouillé, plaisante Big-Alik.

– Vite! gémit l'armure. Vite! Ouvrez! Mary! Ouvrez! Vite!

– Je vais faire sauter le couvercle au revolver? propose Big-Alik secoué de rire...

– Ouuuuurrre!

– Ouvrez-lui! implore violemment Chou-Baby. Vite! Je vous en supplie!

Big-Alik s'étonne :

– Il ne sait pas ce qu'il veut! dit-il. C'est lui qui m'a demandé de l'enfermer là-dedans!

– Ouvrez! crie Chou-Baby. Ouvrez!

– Bon, consent Big-Alik. Aïe!

C'est N'a-qu'un-Ceil qui jaillit hors de l'armure. Il a sorti son colt et se lance dans le couloir en courant...

– Il est fou? s'écrie Big-Alik en se suçant le pouce blessé. Il pourrait au moins s'excuser?

– C'est Mistress qui crie, souffle Chou-Baby oppressée...

– Ce n'est pas une raison pour...

– C'est sa... femme, explique Chou-Baby angoissée...

– Attention! crie le vieux guide, et Big-Alik se retourne pour voir dégringoler Hélène du trône aux pieds sciés, dans un déploiement de jupons et de cuisses gainées de soie.

Hélène glapit.

– Je vais vous aider, décide Big-Alik.

Un drame.

Quand N'a-qu'un-Ceil enfonça la porte de la chambre, il prit conscience, en moins d'une seconde, de ce qu'il redoutait, à savoir l'arrière-train d'un mâle en action et Mistress Mary par-dessous, sans connaissance – et sans culotte. Elle y passait dans les grandes largeurs. Fry ahanait. Il avait déposé son ceinturon et son arme sur une chaise, et il se retourna, bondit de côté pour tirer. N'a-qu'un-Ceil bénéficiait de la surprise. Il fut plus rapide. Ça fait floc et floc, deux fois 100 grammes de fer dans la sale viande à Fry, qui pirouette, et floc, 100 grammes de plus dans la balance, et re-floc, Fry titube, il veut encore viser mais il chute, entraînant par terre une tablette et un vase. N'a-qu'un-Ceil a poussé brutalement Mistress évanouie à bas du lit, et se tasse derrière la porte, retenant son souffle, juste le temps que s'amène Bud, qui voit son frère le cul à l'air et l'âme au diable, et se jette vers lui criant :

– Fry! Fry!

– Hé Bud? appelle doucement N'a-qu'un-Ceil en visant, le bras tendu, et comme Bud pivote, il reçoit la tartine de plomb fondu dans le portrait. Il s'abat foudroyé. Il n'a même pas encore compris qu'il se roule les deux pouces dans l'encre à imprimerie pour l'interrogatoire d'identité chez saint Pierre. N'a-qu'un-Ceil charge Mistress sur son épaule et gicle hors de la chambre au moment précis où les autres apparaissent dans le couloir, c'est-à-dire d'un côté Francoquin, Slim, Double-Mouche, etc., et de l'autre, Requiem, et l'Aveugle qui se reboutonne en courant. Situation tendue.

– Que se passe-t-il? crie Francoquin.

– Ce sont les frères! répond N'a-qu'un-Ceil. Ils se chamaillaient.

– Que se passe-t-il? crie l'Aveugle.

- Les frères! répète N’a-qu’un-Ceil. Ils se sont fusillés.
- Ça n’est guère leur genre, fait l’Aveugle, méchamment.
- Qui a gagné? demande Double-Mouche.

N’a-qu’un-Ceil hésite. Il s’aperçoit qu’il porte Mistress le derrière à l’air. Il la voile de son chapeau :

- Je leur tire mon chapeau, explique-t-il. Dieu les accueille.
- Tous les deux? se renseigne l’Aveugle en portant la main

à ses colts.

Mais Double-Mouche a déjà dégainé :

- Holà! aboie-t-il sèchement. Je me moque de vos histoires. Réglez vos différends ailleurs, OK?

Silence. L’Aveugle rengaine mais serre les poings.

- C’étaient tous deux des tireurs d’élite, fait remarquer N’a-qu’un-Ceil conciliant. Ils ne pouvaient pas se manquer!

– C’est ça, ricane l’Aveugle s’éloignant avec Requiem. C’est pour ça qu’ils ont échangé cinq balles?

– Marde et mirde! rugit Francoquin une fois les deux hommes de Saint-Jobard retirés. Marde et mirde!

Il est dans la chambre aux défunts et s’adresse à N’a-qu’un-Ceil portant Mistress. Le colonel, Slim, Labosse, Ralph, et Peter sont témoins. Double-Mouche est dans la porte et surveille le couloir. Il se retourne :

- Beau travail. C’est toi qui as fait ça?
- Non, dit N’a-qu’un-Ceil. Ils tiraient vite tous les deux.
- Surtout un, admire Double-Mouche, celui qui a logé quatre balles dans l’estomac de son frère pendant qu’il en recevait une dans l’œil! (Il s’en va.)

– C’était un ténor, en effet, convient N’a-qu’un-Ceil mal à l’aise.

Les tueurs se concertent.

Nouvel accès de Francoquin, Double-Mouche parti :

– Marde et mirde ! Comme si je n'avais pas assez d'ennuis !

Mistress Mary s'éveille, geint, étourdie. Elle crie...

– Ça va, ça va, mon bébé, la reconforte N'a-qu'un-Ceil tendrement.

Elle tangué lorsqu'il la met sur pieds. Elle n'est pas même consciente d'être à moitié nue. Elle a été battue. Elle porte des traces de doigts autour du cou et au visage. N'a-qu'un-Ceil la rhabille...

– Ça va, Mary ? Ça va ?

Elle ne répond pas. Elle pleure par réaction, inerte. Il l'attire à lui, lui caresse la nuque. Francoquin regarde le couple, furieux.

– Et alors ? lui lance N'a-qu'un-Ceil. Il aurait bien été nécessaire de les descendre un jour ou l'autre, non ?

– Muuurde ! gémit Francoquin. Pas maintenant !

– Ça revient au même ? dit N'a-qu'un-Ceil s'adressant aux témoins.

– Apparemment, convient Labosse.

– Dans le fond... dit le colonel...

– Et les Cyclopus ! hurle Francoquin. Ahuris ! Comme carte de visite (les cadavres) vous ne pouviez pas faire mieux !

– Je ne pense pas que ce soit grave, réfléchit Slim. Je connais bien Hyn. Les faits divers, il s'en fiche.

Francoquin se calme un peu, marche de long en large. Au passage il donne un grand coup de pied au cadavre de Bud, et se déplace pour en donner un à Fry : pas de jaloux. Il se défoule. Il se tait.

– Vous ont-ils fait mal, Mistress ? s'enquiert poliment Peter.

– J'espère qu'ils n'ont pas eu le temps heu, commence le

colonel, et il y a comme un bloc de glace dans la pièce et tout le monde le regarde. Il bégaye: heu, je veux dire, heu. Pas tous les deux. Heu.

– Tu as de la chance d’être dans l’armée, dit N’a-qu’un-Ceil. Sans ton uniforme j’aurais imaginé que tu faisais de l’esprit.

– Mais non, non, je vous assure...

Entrée de Thérèse sans frapper. Elle est rouge, excitée, et son corsage est reboutonné à la hâte...

– Encore une, ricane Francoquin, qui vient se plaindre qu’on l’a violée.

– Que se passe-t-il? s’écrie Thérèse. J’ai entendu des...

– Rajuste-toi, conseille Francoquin.

Elle se fâche:

– Taisez-vous Joaquin! Silence! (Le colonel machinalement l’aide à se rajuster.) Taisez-vous et commencez par vous faire respecter. Ha!

Elle sort, le colonel traîné en laisse. Francoquin parle aux autres sans détour:

– Je vous donne jusqu’à ce soir pour régler cette affaire à l’amiable. (Il sort.)

Les autres s’entre-regardent. Mistress est de trop. N’a-qu’un-Ceil la conduit à la porte avec toutes sortes de prévenances:

– Je te rejoins bébé chéri. Attends-moi dans la salle des armures...

Elle s’en va, hébétée. N’a-qu’un-Ceil referme la porte.

– Qu’allons-nous faire? demande Peter.

– C’est transparent, dit N’a-qu’un-Ceil. Si nous n’éliminons pas l’Aveugle et Requiem, nous y passons. Je me trompe?

– Oui, affirme Ralph. Tu t’enfonces le doigt dans ton œil unique et tu n’y vois plus rien.

– Hein?

– C’est « toi » qui as tué Bud et Fry. « Toi. »

– C’est pourtant vrai, ça, reconnaît Peter avec soulagement.
Je n’y avais pas songé.

N’a-qu’un-Œil commence à comprendre. Il le déclare :

– Oh les salauds ! Les salauds ! Après ce qui est arrivé !

– Pourquoi les as-tu tués ? demande Ralph. Ils ne faisaient rien de mal.

– Ils ne faisaient... !!! (N’a-qu’un-Œil perd le souffle.) Ils !! Ils !! Ils ne faisaient rien de mal !! Slim ! T’entends ce salaud ? Hé Slim ! Tu l’entends ?

– Je t’avais averti, commente simplement Slim. C’est toi qui l’as voulu.

– Oh !!! Ohh !!! Il y en avait un qui jouissait comme une bête porcine, et ils ne faisaient rien de mal !!! Oh !!! Le salaud !!! Le schizophrène !!! Oh !!!

– Tu le fis avant eux, dit Ralph, non ?

– C’est exact, cela, dit Labosse.

– Les faux frères !!! Les infâmes !!!

– Je ne refuse pas de t’aider, dit Ralph, a priori. Que me proposes-tu en échange ?

– Ce que je te propose !!!

– Ce que tu me donnes ?

– Un CHAPELET de COUPS de PIED au CUL, à en faire du hachis, ÇA NE VA PAS TARDER !!! gronde N’a-qu’un-Œil. GRRR !!! GRRR !

– J’accepte volontiers de rendre service à Mistress, continue Ralph imperturbablement, parce que je suis altruiste, mais il faut que quelqu’un m’indemnise. Si je pouvais, par exemple, ne serait-ce qu’une nuit, coucher...

VLAN ! Ralph amortit le poing de N’a-qu’un-Œil, mais bronche à peine, rajuste son brin d’herbe, tandis que les autres retiennent N’a-qu’un-Œil entré en éruption. Ralph abat son jeu :

– Ou tu me restitues ma liberté, ou tu me laisses faire la deuxième tartine du sandwich avec ta Mistress.

– LAAACHEZ-MOIII! LAAACHEZ-MOIII! rugit N'a-qu'un-Ceil en tremblant.

– Un coup de plus ou un de moins, quelle différence, hé?

– LAAACHEZ-MOIII! WAOUH! LAAACHEZ-MOIII! GRR!!!

Slim intervient, amusé:

– Tu gagnerais à lui rendre sa liberté. Ton avis, Luc?

– Sûr! Je ne voudrais pas l'avoir sur le dos!

– Mais moi j'irais bien raboter le mignon petit ventre à Mistress, insiste Ralph. Un cataplasme douillet. Hou!

N'a-qu'un-Ceil brame, rauque, et pleupleute!

PETER. – Il ferait mieux de le libérer!

– D'ACCORD! D'ACCORD! LAAACHEZ-MOIII! Lâchez-moiii! Lâchez-moi vous-dis-je puisque je suis d'accord! Lâchez-moiii!

– Es-tu réellement calme? doute Slim.

– Ça ne se voit paaas!?

– Bon, je me retire, annonce Ralph tranquillement. Vous me trouverez tout à l'heure. Sans rancune...

Et il sort. Les autres n'ont pas plus tôt relâché N'a-qu'un-Ceil qu'il vole sur ses traces, mais se ravise en atteignant la porte. L'habitude.

– Tu as raison, approuve tout bas Labosse hilare. Je parie qu'il t'attend derrière la porte. Vérifions-nous?

Il ouvre et recule aussitôt: un énorme pot de fleurs s'abat et tout le monde s'esclaffe, y compris N'a-qu'un-Ceil et Ralph...

– Hé Ralph? appelle Labosse en riant. Rentre. Il est calmé.

Ralph revient:

– Sans rancune?

– Aucune, jure N'a-qu'un-Ceil. Au bout du compte, j'aime mieux ça. Je ne suis pas fait pour être propriétaire. Je me sens plus libre ainsi!

- Moi aussi, confesse Ralph. (Rires.)
- Que faisons-nous, alors ? demande Peter.

La préceptrice et son élève.

Pendant ce temps, Mistress Mary se faisait conduire par le vieux guide à la salle aux armures. Chou-Baby apparut :

- Mistress ! s'écrie-t-elle. Mistress ! Était-ce vous qui criiez ?
- Mistress esquisse un faible sourire en marchant :
- Oui, dit-elle à voix basse. Des sottises...
 - Qu'est-il arrivé, Mistress ! Vous criiez si fort !
 - Dites donc ? fait le guide. La demoiselle pourrait peut-être vous convoier ? Je ne souhaite pas regimber ces escaliers...
 - Oui, accepte Mistress. Chou-Baby, m'accompagnez-vous ?
 - Oui, dit Chou-Baby. Où allons-nous, Mistress ?
 - À la salle des armures. Savez-vous où elle se trouve ?
 - Oui...

Elles marchent. Le guide se retire en soufflant. Chou-Baby étudie Mistress de côté. Sans s'arrêter, mais sans la regarder, elle demande :

- Mistress ? Qui vous a fait ces marques ? On vous a battue ?
- Quelles marques ?
- Au cou.
- J'ai des marques au cou ?
- Oui. On dirait des traces de doigts. Sont-elles douloureuses ?
- Je ne sais pas... (Mistress passe lentement sa main sur son cou...) Je ne sentais rien... Cela se voit-il beaucoup ?
- Oui. Qui vous a fait cela, Mistress ? Et votre joue ? Qui vous a ainsi brutalisée ? Qui ? Dites-moi qui ?

Mistress Mary s'enfouit la tête dans les mains en pleurant.

Elles s'arrêtent. Chou-Baby ébauche un geste, ne s'autorise pas à l'achever. Mistress Mary la regarde :

– J'ai menti, dit-elle. Tout à l'heure. Pardonnez-moi, Chou-Baby...

– Mais Mistress...

– Marchons. (Elles marchent. Elles sont au pied de l'escalier. Elles entament l'ascension.) Je vous dois la vérité, ma chérie. JJJ'ai été vviolée.

– Mistress! balbutie Chou-Baby s'immobilisant, défaite. Oh Mistress! Oh... Vous avez dû souffrir!

– Je ne sais pas. Vraiment je ne sais pas. J'ai eu peur. Je ne me souviens plus...

– Oh Mistress... dit Chou-Baby, et soudain elle embrasse sa préceptrice et rougit : pardonnez-moi...

– Merci, souffle Mistress Mary émue. Je suis... très touchée mon enfant. Très... venez... (Elle ôte ses lunettes, souffle sur les verres, les essuie.)

– Vous avez mal? demande Chou-Baby...

– Nnon, dit Mistress. La joue me cuit un peu. Le cou maintenant...

– Mais... Vous n'avez pas... mal?

Mistress chausse ses lunettes en montant l'escalier, Chou-Baby un peu de trois quarts derrière elle...

– Non, dit Mistress. Je ne sens rien. C'est ainsi. J'aimerais mieux souffrir... (Elle se tait un instant, reprend soudain :) J'ai honte. Ne parlons plus de cela, Chou...

Elles marchent. Toujours l'escalier...

– Mistress...?

– Oui?

– Je suis une gourde, n'est-ce pas?

Elles s'arrêtent :

– Chou! s'écrie Mistress en se retournant. Chou! Ne dites

pas de sottises : vous êtes une jeune fille, vous avez vingt ans, voilà tout. Chou !

– Non, dit Chou-Baby. Il y a sans doute bien des filles de mon âge qui sont moins nouilles !

– Chou !

– Vingt ans. Je suis une gourde. La morale et la pureté de quatre sous. L'ignorance plutôt...

– Chou... reproche Mistress avec douceur. Venez ? Ne me regardez pas, je vais vous raconter, ne me regardez pas. Venez. C'était pendant que nous visitions les chambres. Je me suis retrouvée à l'arrière du groupe, et lorsque nous parvînmes au terme du couloir, cet homme... Il m'a saisie en me bâillonnant d'une main, puis emportée à l'écart. Je me débattais, je mordais, je griffais. Lui, il me parlait tout bas, répétait qu'il ne me ferait pas de mal, me demandait le silence, la complicité, mais quand il a ôté sa main, j'ai crié. J'avais peur. Il m'a frappée, m'a rebâillonnée, mais sa main a glissé de sur ma bouche lorsqu'il entreprit d'arracher mon corsage, et je criai encore. Après, je ne sais plus. Je revois le poing qui tombe. Je ne sais plus. Ai-je crié longtemps ?

– La première fois quelques secondes, cinq ou six. La deuxième, une ou deux. Pas plus.

– J'ai cru crier longtemps. Je ne sais pas. Je ne sais même pas comment je me suis retrouvée habillée dans le couloir. Je n'ai pas de souvenirs précis. Des images brouillées. C'est stupide.

– Mistress, les hommes...

– Ne dites pas «les hommes». Il y a toutes sortes d'hommes...

– Mais ils se ressemblent, pour être des hommes ?

– Oui, c'est vrai par le corps.

– L'esprit n'est-il pas en rapport étroit avec le corps, Mistress ?

- Si. Mais il peut exister tant de rapports...
- N'êtes-vous pas trop... tolérante, Mistress? dit Chou-Baby, et incontinent elle rougit...
- Peut-être...
- Si un homme désire une femme, dit Chou-Baby, est-ce le corps ou l'esprit qui désire?
- Si une femme désire un homme, retourne Mistress Mary en posant le pied sur le palier, est-ce le corps ou l'esprit qui désire, Chou?
- Mais le viol?
- La différence apparente entre le viol et l'amour est que l'un des partenaires n'est pas consentant, mais bien sûr tout en est transformé.

Elles repartent.

- Peut-on penser, Mistress, dit Chou-Baby, que tout homme dans telle ou telle situation, même différente, puisse être semblable à tout autre homme, ces deux hommes étant normalement dissemblables en temps ordinaire?
- Vous m'embarrassez, dit Mistress. Votre vocabulaire aussi. Mais, pour suivre votre raisonnement, ce que je pense être votre raisonnement, il faudrait admettre que l'homme soit une juxtaposition d'hommes-instants, ce qui n'est pas.
- Ma vie pourtant ressemble un peu à cela, dit Chou-Baby...
- Vous êtes dans l'erreur, dit Mistress. Vous cherchez, et vous avez raison de chercher, même si vous devez vous tromper longtemps. En ce moment, vous vous trompez. Vous subordonnez les hommes (ou les femmes, car nous avons un peu élevé le débat n'est-ce pas?) à des « situations », pour reprendre votre mot. Or, un homme est un être pensant et agissant, Chou. Comprenez-vous votre erreur?
- Mais cette brute?

Mistress s'arrête encore, réfléchit :

– Il me désirait. Il ne me voulait pas de mal. J'ai crié.

– Pourquoi ?

– J'ai pris peur.

– Pourquoi a-t-il frappé ?

– Il a pris peur, je crois...

– Avons-nous peur de tous les hommes, Mistress ?

– Nnon, dit Mistress en repartant. J'ai eu peur de celui-ci dans ce moment, ces circonstances, précis.

– Donc, il n'était pas pour vous comme ceux heu ceux qui ne vous effraient heu ne vous effraieraient pas si heu... excusez-moi...

– Ne rougissez pas. Oui, j'ai connu d'autres hommes, si c'est ce que vous voulez dire. En ce moment... J'ai eu peur de celui-ci...

– Alors, dit Chou-Baby, l'amour n'est qu'un fait divers ?

Mistress Mary se met à rire :

– Je ne veux plus vous répondre, déclare-t-elle. Vous posez tant de questions que je ne sais plus où j'en suis, ni surtout où vous m'entraînez. Et d'abord : pourquoi « n'est qu'un » fait divers ? Même si l'amour est un fait divers, vous devriez vous borner à faire le constat ; dire « l'amour est un fait divers », ou, plus honnêtement, « l'amour est à mon sens un fait divers », mais votre « sens » est-il en mesure de discerner déjà des clés d'une telle portée ?

– Je cherche à comprendre, s'excuse Chou-Baby...

– Et je vous approuve, Chou-Baby. Je suis heureuse de vous voir de jour en jour plus curieuse et plus riche. Vivez, Chou-Baby. Vivez.

– Je m'ennuie parfois tant, comme un goût amer dans la bouche...

– Qui ne s'ennuie ?

– Vit-on pour ça, ou pour le contraire?

– Pour... Mais ma chérie, on ne vit pas «pour» quelque chose, et d'ailleurs, prononçant ces mots, j'affirme, je produis une réponse tranchée, dangereuse, et de toute façon erronée. Je n'ai pas le droit! Je ne m'en sens ni le goût ni le droit, la compétence encore moins! Je crois, ou je veux croire puisque je ne puis rien vous «apprendre» car ce que je «sais» je le «sais» pour moi seule, me réservant le «droit» de modifier mon ou mes jugements, comme vous commencez à vous réserver le «droit» de modifier votre ou vos jugements, je crois que je n'en «sais» pas plus que vous. Ou peut-être que si, d'une certaine manière investigatrice... et puis non. Je ne réponds plus! Je refuse! Vous allez me faire bafouiller!

Elles rient. Elles se regardent. Elles rient.

– En tout cas, dit gaiement Mistress, vous donnez à penser!

– Mais je n'ai pas de «réponses», observe Chou-Baby pragmatique. Pourquoi, par exemple, faut-il... (Mistress Mary secoue énergiquement la tête, rappelant ainsi qu'elle ne répondra plus. Elles rient.)

– Hooommmppphhh!

Elles s'immobilisent. C'est un bruit étouffé issu de l'intérieur d'un placard. Le bruit se fait entendre de nouveau.

– Qu'est-ce? chuchote peureusement Chou-Baby...

– On dirait un cri?

– Allons-nous-en...

– Non, dit Mistress. Je vais ouvrir.

Ce qu'elle fait. Elle éclate de rire: il y a le Jésuite et le Monseigneur bâillonnés et liés bêtement dos à dos. Ils gênaient probablement quelqu'un...

– Vous voyez, démontre Mistress avec enjouement, que les «réponses» sont parfois infiniment moins séduisantes que les «questions».

Amants.

À l'écart, le colonel de Saint-Eustache trottnait derrière Thérésa. Ils passèrent une porte, furent dans une chambre, virent une paire de blanches cuisses assaillies par une paire de cuisses velues.

– Pardon ! dit poliment le colonel.

L'assaillant se retourne. L'assaillie a jeté un cri bref, et se dissimule de son mieux...

– Ne te cache pas, Hélène ! lance Thérésa méchamment. C'est dégoûtant ! Ce gros individu...

Qui la regarde sans sourciller :

– Dites donc ? Vous ne pourriez pas fermer la porte ? Qui est-ce qui va s'enrhumer ?

– Oui, s'empresse le colonel en courant repousser la porte. Excusez-nous.

– Merci, dit le plaignant.

Il se remet à l'ouvrage. Thérésa s'approche, inquisitrice et grosse de sales intentions. Hélène, cherchant à disparaître sous son partenaire, gémit :

– Arrête, Alik, arrête...

– C'est obscène, conclut Thérésa.

– À vos ordres, réplique Big-Alik. Je suis à vous dans un instant. Si vous voulez patienter ?

Thérésa gagne la porte opposée, le colonel après elle. Au moment de peser sur la poignée, ils entendent Hélène appeler timidement :

– Thérésa ?

– Quoi ?

– Soyons amies. Ne dites rien ?

– Est-ce une tentative de corruption ?



– Thérésa, je vous en supplie!

Elle pleure.

– Ne pleure pas, dit Big-Alik. Elle gardera le silence parce que tout à l'heure, c'est elle qui se contentait sous un des tueurs de ton mari.

– Hein? sursaute le colonel de Saint-Eustache.

Il regarde Thérésa. Hélène n'a pas encore réalisé apparemment l'étendue des pouvoirs que la révélation lui confère. Thérésa se fâche:

– C'est odieux!

Elle fuit rageusement.

– Je ne sais pas si c'est odieux, entendent-ils malgré tout dire Big-Alik, mais tout à l'heure elle avait l'air aux anges! Wafff!

Hélène vient de comprendre:

– Elle le faisait! La salope! Oh... Avec qui?

CLANG!!! La porte est violemment claquée par Thérésa. Le colonel n'entend pas la réponse de Big-Alik. Lui et Thérésa sont dans une autre chambre, maintenant. Thérésa se retourne, ulcérée.

– C'est abominable! C'est odiable!

Elle souffle très fort entre ses dents, poings serrés.

– C'est vrai, ce qu'il prétend? demande le colonel tristement.

– Et même! s'écrie Thérésa. Même si c'était vrai? Ça le regarde?

– Et moi? (Même ton humble.)

– Tu m'as trompée une fois! Si je l'avais fait, nous serions quittes!

– Tu l'as fait?

– Ça vous concerne?

– Pourquoi? (Il la regarde avec tristesse et douceur.) Je ne

te suffis pas? J'espérais te combler. Dans mes bras, tu étais si passionnée, tes spasmes étaient si fous. J'espérais que je te contentais...

– Mais oui, mais oui, dit-elle. Nous n'allons pas nous quereller?

– Pourquoi, alors? Pourquoi as-tu fait cela? Avec qui?

THÉRÉSA, geste d'humeur. – Est-ce que je sais? Un homme.

– Qui? (Murmuré.)

– Un homme. Avec des lunettes noires ou vertes, je ne sais plus. Ça n'a pas d'importance...

– L'Aveugle!

– Il est aveugle? dit Thérésa un peu vexée. J'ignorais.

– Non, dit le colonel. Moi, je l'étais. Que t'a-t-il fait?

– Quelle question!

– Thérésa...

– Quoi Thérésa! Quoi! Je suis majeure! Suis-je libre oui ou non?

– Thérésa...

Elle soupire, se radoucit:

– Quoi encore?

– C'était bien? (Elle soupire.) Aussi bien qu'avec moi?

– C'était différent.

– C'était mieux?

– Mais non, dit-elle un peu agacée. Ne nous torturez pas par des questions insanes! Embrassez-moi!

– C'était mieux?

– Nonnnn.

– Dis que c'est mieux avec moi.

– Oui.

– Dis-le.

– Oui. C'est mieux avec toi. Es-tu satisfait?

Il se tait, longuement, reparle:

– Si c'est mieux avec moi, pourquoi l'as-tu fait avec un autre?

– Et toi? elle rétorque.

– Ce n'est pas pareil.

– Je voudrais bien savoir ce qui n'est pas pareil! elle s'exclame.

– La façon dont...

Hélène revêtue ouvre la porte. Elle déploie un large sourire :

– Je compte sur votre discrétion, triomphe-t-elle, Big-Alik derrière elle, et elle sort en riant aux éclats. Le colonel reste planté. Thérèse vient à lui, enjôleuse, l'attire, l'abat avec elle sur le lit...

– Viens, murmure-t-elle, viens. Prends-moi, tu veux?

– Pourquoi as-tu fait cela? demande le colonel inerte...

– J'ai besoin de toi, souffle-t-elle. J'ai envie de toi, viens...

(Et il se déboutonne sans y songer...) Tu veux?

– Où sont-ils! crie Francoquin. Où sont-ils!

Il parcourt les couloirs, pousse les portes, interrompt Gros-Chassieux et Zelma, trouble le Monseigneur et M^{me} Heintz-brück enfin réunis, déloge le colonel et Madame :

– Où sont-ils!

– Qui? demande stupidement le colonel.

– Tiens? C'est vous? C'est ma femme? (Francoquin soulève le drap :) Elle est encore acceptable, ma foi.

– Oh Joaquin... glousse Thérèse.

Il s'en va, toujours appelant.

– Je dois aller me renseigner, s'excuse le colonel qui se lève et s'habille en hâte.

Il hésite, debout près du lit, regardant Thérèse dénudée et lascive.

– Qu’y a-t-il? demande-t-elle en bâillant. Donnez-moi ma robe, voulez-vous?

– Jure que tu ne recommenceras pas! Jure!

– Ma robe?

– Jure! Dis: je jure!

– Je jure. Ma robe?

– Tu jures quoi?

– Tout ce que tu voudras.

– Quoi?

– Je ne sais pas, dit Thérèse. Tu me demandes de jurer, je jure. Ma robe?

– Jure de ne pas recommencer!

– Quoi?

– Jure que tu ne me tromperas plus! Jure! Je t’en prie!

– Je jure. Je te le jure. Là. Ma robe?

– Oui, Thérèse.

Il lui tend la robe, il lui baise les seins follement, puis se redresse et galope sur les talons du général qu’il contacte dans l’escalier montant:

– Que cherchons-nous? s’enquiert-il.

– «Mon Général», dit Francoquin. Dites «Mon Général». Le fait de soulager les passions de ma femme ne vous autorise pas à me taper sur le ventre.

– Oui mon Général. Qui cherchons-nous mon Général?

– N’a-qu’un-Œil. Il est avec Slim et consorts. Mais où?

– Je l’ignore, mon Général.

– Ça ne m’étonne pas, dit Francoquin comme ils entrent dans la salle aux armures, où sont encore Mistress Mary et son élève, en compagnie du Jésuite. Où est N’a-qu’un-Œil? lance Francoquin. Vous devez bien le savoir?

– Il est passé il y a un bon quart d’heure, mon Général, répond le Jésuite. Il venait dire à Mistress – je me demande

d'ailleurs pourquoi précisément à Mistress – qu'il devait s'absenter et qu'il...

– Où est-il? crie Francoquin.

– Dans le dernier petit village que tantôt nous traversâmes, dit le Jésuite, mais je ne comprends pas...

– Je m'en doutais! s'écrie Francoquin. Les cons! Les cons! Les cons!

– Oui mon Général! répond le colonel en prenant le pas de course après lui dans le couloir.

Ils disparaissent.

– Avez-vous compris quelque chose? demande le Jésuite aux deux dames.

Mistress a pâli:

– Oui, s'effraie-t-elle. Je crois! Venez, Chou-Baby!

Le miracle de saint Archöpis.

Laissons courir le général et le colonel, et suivons le second groupuscule dans l'escalier descendant:

– Autrefois, soupirait le Jésuite, les hommes se trempaient d'acier. Maintenant ce sont des éponges.

– Vous extrapolez, dit Mistress.

– Ouvrez vos yeux, dit le Jésuite. Vous n'êtes pas inculte. Voyez autour de vous, et comparez à vos lectures.

– Peut-on comparer des choses vues à des choses lues, Mistress? demande Chou-Baby.

– C'est délicat, reconnaît le Jésuite. Je n'en disconviens pas. Il faut de la réflexion et de la prudence circonspecte...

– «Prudence circonspecte», demande Chou-Baby à Mistress, est-ce une tautologie ou un pléonasme?

– Laissez parler le Père, dit Mistress.

Inclination de tête reconnaissante de la part du Jésuite, qui enchaîne :

– Certains auteurs vous content n'importe quoi. Les historiens, qui travaillent sur la matière homologuée, mais homologuée hélas à bien des sauces, sont les plus suspects. Combien cherchent à nous circonvenir au moyen de détours spécieux, d'arguments fallacieux et partiiaux. Cependant, si l'on veut s'instruire, puis étoffer ses connaissances, étayer son jugement, on en doit tenir compte. Il importe de ne pas se montrer sectaire. Il existe de bons auteurs, des grands, qui surent et savent encore desceller de sa gangue l'Âme de leur temps. Ce sont ceux qu'il faut lire. Lisez la vie de saint Archöpis. La lûtes-vous, Mistress ?

– Non, dit Mistress. Je ne crois pas.

– Comment vous ne croyez pas ? Vous ne savez donc pas ce que vous lûtes ?

– Je lis beaucoup, s'excuse Mistress.

– Si vous aviez lu ce livre magistral, vous ne l'eussiez pas oublié.

– Qui était saint Archöpis ? s'enquiert Chou-Baby.

– Un martyr, dit le Jésuite. Qui fit maints miracles !

– J'adore les miracles ! s'écrie Chou-Baby battant des mains. Racontez !

– Chou, dit Mistress sur un ton de reproche...

– Le plus connu, dit le Jésuite, vous en ouïtes certainement parler, c'est celui des chaussettes.

– Pardon ? dit Chou-Baby.

– Saint Archöpis allait pieds nus pour l'amour de Dieu. Un jour de froid âpre, l'empereur Malveillant IV le fit mander en son palais. Le saint parut, pieds nus sur les dalles glacées. « Vous souffrez, j'espère ? » demande Malveillant. « Non, répond saint Archöpis, car j'ai le Sauveur dans mon âme. » « Il vaudrait

mieux que vous l'eussiez aux orteils!» s'exclame Malveillant, qu'on surnommait le Cruel et, ce disant, il fait un signe de connivence au bourreau qui décapite saint Archöpis.

– Oh, dit Chou-Baby.

– Ce n'est pas la fin. Le corps du saint n'est pas tombé! Malveillant s'effraie! Il sent tout à coup ses chaussettes glisser de ses mollets sur ses chevilles, quitter ses pieds, les laissant à leur tour nus sur le carrelage. Malveillant a si peur qu'il est incapable de hurler l'angoisse qui l'étreint! Les chaussettes, tels des serpents, rampent jusqu'aux pieds de saint Archöpis et les chaussent! Par terre, la tête ensanglantée sourit de bonheur! Malveillant IV tombe à deux genoux, converti, tandis qu'une voix roule dans les nues comme un orage et le remplit d'amour et de terreur:

«Ceux qui ont le sang chaud n'ont pas froid aux pieds!» Voilà.

– C'est merveilleux! s'écrie Chou-Baby.

– C'est du plus haut ridicule! s'écrie Mistress. Vous doutez de l'Histoire et béez devant ces sornettes?

– Mistress Mary!!! glapit le Jésuite en s'étrangeant. Mistress!!! Glub!!!

– C'est un beau conte, dit Chou-Baby conciliante. Vous ne trouvez pas, Mistress?

– Pouah.

– Fille infernale! éclate le Jésuite. Fille satanesque!!! Fille de feu tu retourneras au feu! Au feu! Au feu vous dis-je!

– Hein? s'écrie Gros-Chassieux ouvrant sa porte en sursaut. Où? Où?

– C'est le Jésuite qui pérore, explique Mistress...

– J'avais entendu qu'on criait au feu! s'écrie Zelma dépe-naillée...

– C'est le Jésuite qui diatribe, dit Mistress...

– Qui crie au feu?! (Le Monseigneur et M^{me} Heintzbrück jaillissent d'une chambre à six pas.) Où? Où?

– C'est le Jésuite qui anathématise...

– Où? Où? Où? aboie Thérèse paniquée accourant au bout du couloir. Où? Où?

– Rassurez-vous Madame c'est le Jésuite qui...

– J'aime mieux ça! J'ai eu très peur! J'en ai le sang fouetté!

– C'est cette femme raisonneuse et agressive! s'écrie le Jésuite. Elle...

– Vous harcelez encore le Père? demande Thérèse mal aimable.

– Non, Madame. Le Père nous a conté un miracle et c'était si grotesque...

– Hooonte! barrit le Jésuite. Hooonte!

– Si vous condescendiez à vous taire un instant, le prie sèchement Madame, nous pourrions savoir. Mistress?

– C'était un saint qui enfilait des chaussettes qui ne lui appartenaient pas sans y mettre les mains, résume Mistress et Chou-Baby pouffe.

– Si elles ne lui appartenaient pas, juge Madame supportée par le murmure approbateur des autres dames, il avait tort. Mais d'un autre côté, en ce cas, il avait raison de n'y pas mettre les mains.

– Mais!!! (Le Jésuite s'écroule, on le ranime.)

– Moi cette histoire ne m'étonne pas, dit Gros-Chassieux bavant. J'ai vu une fois un virtuose qui vous tirait des lapins et des slips féminins des narines!

– Oh Banquier! roucoule Zelma.

– C'est vrai? dit M^{me} Heintzbrück. Racontez-nous!

– Si vous voulez bien vous transposer dans notre chambre? renifle Gros-Chassieux. Vous aussi, Monseigneur, je vous en prie. Vous joignez-vous à nous Mesdames?

– Non, dit Mistress. Excusez-moi. Restez, Chou, si vous voulez ?

La suggestion n'enthousiasme pas l'assemblée. Gros-Chassieux va objecter, mais Chou-Baby donne sa réponse :

– Je vous accompagne, Mistress, si vous voulez bien ?

Elles s'éloignent. Avant de disparaître au bout du couloir, elles entendent :

GROS-CHASSIEUX. – C'est le moment de faire la partouze !
Thérésa ? Vous en êtes ?

LE JÉSUISTE. – Excusez-moi, je... (Bruit décroissant de ses pas.)

GROS-CHASSIEUX. – Thérésa ? Il y a un Monsieur de trop...

THÉRÉSA, minaudant. – Qui ?

Chuchotements indistincts.

Filasse. L'équipée burlesque.

En sortant, Chou-Baby pleurait sans bruit. Mistress s'en aperçut au sommet du grand escalier de pierre :

– Pourquoi pleurez-vous ? dit-elle sèchement.

– Je ne pleure pas ! riposte Chou-Baby dents serrées.

Elles descendent. Il y a encore des soldats sur la place. Ils ont formé les faisceaux à proximité des voitures. Jésus-Christ attend sur le siège du cocher, la jambe sur sa planche.

– Qu'attendez-vous ? s'étonne Mistress.

– Y a pewsonne pouw me tiwer de là, philosophe Jésus-Christ résigné.

– Où est le général Franquin ? demande Mistress. Par où s'en est-il allé ?

– Qu'est-ce que tu lui veux ? fait Filasse qui arrive. Chasse gardée.

– C'est toi, Filasse ?

- Ça se voit pas?
 - Si, ça se voit, sourit Mistress. Chou-Baby? Vous connaissez Filasse?
 - Oui, dit Chou-Baby. De vue.
 - Elle a pleuré, constate Filasse. Pourquoi?
 - Des sottises, élude Chou-Baby.
 - Le généwal est pawti paw le chemin qu'on est venus, dit Jésus-Christ. Si vous le wencontwez, dites-lui que je voudrais bien qu'il owdonne qu'on me fasse descendwe, pawce que je commence à avoiw envie de faiwe pipi.
 - Demandez de l'aide? suggère Mistress.
 - Y wefusent tous, explique Jésus-Christ. J'ai wien pouw payer.
 - Qu'est-ce que vous lui voulez à Francoquin? demande Filasse les deux poings sur les hanches et un pied sur le marchepied du carrosse.
 - «Francoquin»? fait Chou-Baby.
 - C'est ton père. L'auteur de tes jours. C'est ainsi que je le surnomme. Ça lui va bien. Qu'est-ce que vous lui voulez?
 - Nous devons le rattraper, dit Mistress. Viens-tu avec nous?
 - Ça vous fewa une pwomenade! s'exclama Jésus-Christ. Vous avez de la chance! Maman Béa elle disait toujours qu'il n'y a que les culs-de-jatte qui sont empêchés pouw mawcher.
 - Nous pourrions emprunter le carrosse? propose Chou-Baby.
 - Qui conduirait, Chou, voyons? remontre Mistress.
 - C'est pas sowcier de conduiwe les chawwettes, dit Jésus-Christ, je cwois.
 - Allons-y, décide Filasse en montant la première.
- Les deux femmes la rejoignent. Jésus-Christ donne ses ordres:
- Avancez chevaux! Avancez!

Ils ne bougent pas.

– Bougez!

Ça ne les impressionne pas. Jésus-Christ bougonne quelque chose qui semble salé. Mais en vain.

– Hue! crie Filasse en se penchant par la portière.

Le carrosse roule doucement par la plaine. Bientôt le crépuscule, mais le soleil ici se couche tard. Sur le siège, Jésus-Christ, rênes en mains, chante à tue-tête une scie de son pays :

Y avait un nègwe

Et son banjo

Qui en pinçaient pouw une veuve...

Les trois femmes sont demeurées d'abord silencieuses, attentives. Jésus-Christ possède une voix forte, inculte certes, mais il chante avec cœur. Pourtant, quand, ayant achevé la chanson, il entreprend de recommencer, Filasse intervient :

– Il nous les brise!

Elle se lève pour exprimer sa pensée à haute et intelligible voix. Chou-Baby la retient :

– Je vous en prie, laissez-le chanter...

– Tu peux me dire tu, autorise Filasse s'asseyant. (Puis, au bout de cinq minutes :) Il nous les brise quand même! (Elle se penche par la portière :) Hé rossignol? Ne connais-tu pas d'autres chansons?

– Si, s'écrie jovialement Jésus-Christ. Une bonne twentaine!

– Alors change d'opéra!

– D'accowd! approuve Jésus-Christ, et il entame: Yavait Justine, yavait Pauline, yavait Cowinne, yavait Ewnestine, et

moi, et c'que c'était cwevant l'amouw, mais on pouvait jouer aux quatwe coins...

– Quand tu auras fini, demande Filasse, tu en pousseras une autre?

Elle réintègre le carrosse :

– C'est-il pas mieux comme ça?

– Si, reconnaît Mistress. D'ailleurs il a une belle voix.

– C'est vrai, dit Chou-Baby. C'est une quoi? Une basse?

– Non, dit Mistress. Baryton. Un peu plus haut que la basse.

– Et moi? demande Chou-Baby.

– Contralto, je crois. Filasse est ténor. Ténor léger plutôt. Il faudrait vous entendre chanter.

– Si tu te paies ma tête, signale Filasse, tu perds ton temps, je ne comprends pas.

– Je ne me moque pas de toi, dit Mistress. Mais la voix chantée n'est pas la voix parlée.

Un temps. Jésus-Christ entonne un morceau poétique de son cru :

Quand je sowtais mon chien

C'était lui qui twainait la laisse...

– Qu'est-ce que vous lui voulez au juste à Francoquin? demande Filasse.

– Je ne sais pas, répond Chou-Baby.

– Les hommes vont s'entre-tuer, répond Mistress Mary.

– Hein? sursaute Chou-Baby.

– Qui? se renseigne calmement Filasse. Et pourquoi?

– N'a-qu'un-Œil, Slim, les autres, contre Fry et Bud je présume...

– Pourquoi?

*Y s'awwêtait devant les niches
Et c'est moi que je faisais l'guet...*

- Fry m'a violentée, avoue Mistress d'un seul coup.
- Quoi? Fry? dit Filasse. Et tu t'es laissé faire?
- Non, dit Mistress montrant ses marques. Je ne me suis rendu compte de rien. Ce n'est pas l'important...
- Il fallait l'abattre, dit Filasse.
- Je ne sais pas manipuler une arme, dit Mistress.
- Tu sais rien foutre, quoi! résume Filasse.
- Quand N'a-qu'un-Œil m'a annoncé qu'il allait au village, le dernier village avant la ville, je n'ai pas opéré le rapprochement. J'ai compris quand le général a poussé les hauts cris en apprenant où ils étaient. Ils vont s'entre-tuer!
- Il y a des chances, fait Filasse. Ça fait cinq contre quatre, si je ne m'abuse. Je ne compte pas le colonel, il tire aussi droit qu'une faucille.
- Le colonel n'est pas avec eux, dit Mistress. Il est avec le général.
- Tant mieux pour lui, estime Filasse. Qu'alliez-vous faire là-bas?
- Mais...
- Tu ne sais pas tirer, tu l'as dit toi-même, et je suis sûre que la gamine...
- Je ne sais pas davantage, avoue Chou-Baby...
- J'en aurais mis ma main au cul du Jésuite! dit Filasse. (Sursaut de Chou-Baby!) Faut pas te formaliser ma mignonne. Tu en entendas d'autres!
- Mais enfin, dit Mistress, ils vont se battre! Il y en a qui peut-être vont mourir? C'est un peu ma faute...
- Tu as été violée ou tu as fait l'amour? tranche Filasse. Il faudrait savoir.

– Violée, dit Mistress écarlate...

– Alors tu n'y es pour rien. Laisse-les nettoyer. Il en reviendra toujours assez pour cultiver les emmerdements. D'ailleurs, Francoquin n'aimerait guère nous voir dans ses jambes quand il travaille. N'a-qu'un-Œil non plus, si ça peut te consoler, je le connais bien.

Filasse passe la tête par la portière. Jésus-Christ chante :

*Appuie pas tant suw les pédales
C'est pas pouw te faiwe la mowale
Mais l'amouw c'est pas un vélo...*

– Holà! appelle Filasse. Nous rentrons. Arrête les chevaux!

– Oui, dit Jésus-Christ. Hue! Hue! Huue sacwé bon dieu allez-vous vous awwêter!

Filasse a sauté à terre et se dresse à temps devant l'attelage qui prenait le grand galop. Le carrosse s'immobilise.

FILASSE, essoufflée. – On dit hue chez toi pour bloquer les chevaux? Où est-ce que tu nous as amenés?

– Je cwois bien, dit Jésus-Christ, qu'on est un peu pewdus...

– Comme dans ta chanson? C'est le cheval qui décidait? (Aux deux femmes): Descendez.

Elles descendent. Chou-Baby défripe sa robe.

– Dites donc, demande Jésus-Christ, puisque y a pewsonne, vous voudwiez pas vous touwner pawce que je ne peux plus y teniw?

– Qu'avez-vous? se soucie Mistress.

– Ce sont encore ses envies de pisser, dit Filasse.

– Je ne peux pas descendwe, explique Jésus-Christ ennuyé. Je n'en auwai pas pouw longtemps. Pas twop.

– Venez, dit Filasse aux deux femmes, allons nous dégourdir

les jambes. Tu tourneras le carrosse pour rentrer, hein?

– Soyez twanquille!

Elles s'éloignent. Elles n'ont pas fait six pas qu'un bruit de robinet retentit, agrémenté d'un soupir béat, et Filasse s'immobilise en riant, sans toutefois se retourner. Ça continue. Ça devient soudain cataclysmique...

– Cette fois c'est impossible! s'écrie Filasse. Ce n'est pas vrai!

– C'est le cheval! crie Jésus-Christ, plié de rire sur son siège.

Les fleurs.

C'est la plaine. Les trois femmes marchent lentement dans les herbes. La nuit va tomber. Le soleil est à l'horizon. Il souffle un petit vent tiède. Les sauterelles strident. Un oiseau multicolore s'envole en piaulant...

– Quel beau pays! soupire Chou-Baby. Regardez! Des fleurs!

– C'est des claques-fœtus, dit Filasse.

– Pardon? dit Mistress qui en a collecté une belle brassée déjà.

– Comment avez-vous dit? demande Chou-Baby.

– J'ignore le nom scientifique, dit Filasse. Mais j'ai connu une femme qui les faisait bouillir avec des œufs de tortue des sables, et de la farine de moutarde épispastique, pour faire passer les gosses.

– Ces fleurs? dit Mistress en lorgnant lesdites fleurs du bout des yeux.

– Oui. Elle appliquait des compresses autour du ventre, à ce qu'elle disait. Avant le second mois. Il paraît que ça décrochait le parasite. Mais pas chez toutes les femmes. Il y en a qui

le portent accroché comme une sangsue, on ne les allégerait pas avec l'aide d'une paire de ciseaux.

- Ce sont pourtant de belles fleurs, dit Mistress.
- Oui, dit Chou-Baby.
- Pourquoi «pourtant»? remarque Filasse. Ce sont de belles fleurs, voilà tout.
- C'est vrai, dit Mistress. Ce sont de belles fleurs.
- Hééé! crie Jésus-Christ. J'ai touwné la chawwette!
- Venez, dit Filasse. On retrouvera le chemin si les chevaux ne sont pas aveugles.

Duel et mort.

Francoquin et le colonel galopaient sur la piste :

- Le village! annonce Francoquin.
 - Il semble désert? dit le colonel.
 - Ça m'étonnerait, dit Francoquin. Descendons. J'attendrai avec les chevaux. Vous avancerez, bien en vue, et en criant, au milieu de la rue. Compris?
 - Qu'est-ce que je crie?
 - «Mon Général», rappelle Francoquin.
 - Je leur crie «mon Général»? dit le colonel qui n'y est plus du tout.
 - Non. Vous me dites «Mon Général» quand vous me parlez, mais vous leur criez que je veux les voir. Vous les appelez tous. Vous criez fort. Vous restez au milieu de la rue, et surtout, vous donnez de la voix. Si vous faites mine de raser les murs, ils se méprendront sur vos intentions et vous feront passer de vie à trépas. Vous avez compris?
 - Oui... Mon Général. Je crois. Mon Général.
 - Allez-y, ordonne Francoquin.
- Le colonel avance. Il est encore dans les marécageux nuages



de l'amour glauque. On n'entend rien. Il regarde à droite et à gauche. Il grommelle. Et si les autres ne veulent rien entendre, hein? Il s'en fout, le Franquin! Il est planqué. C'est pour ça qu'il m'envoie faire le pantin? Tous des ordures dans la famille! Cette salope qui me...

– Appelez! soufflé Francoquin à dix pas. Criez!

– Hein? Oui. Oui, murmure le colonel. Tu parles. J'aurai l'air malin. C'est facile à dire de...

À ce moment l'Aveugle gicle en courant silencieusement hors d'une baraque, et surpris de voir tout à coup le colonel stupéfait, il pointe son revolver et fait feu! Il fuit. Le colonel s'effondre lentement sur sa base. L'Aveugle se jette derrière un mur, mais apparemment n'ira pas plus loin, devait être attendu, car ses pieds dépassent, statufiés, les pointes vers le ciel. Le colonel touche terre, vide comme un sac, et Francoquin se précipite:

– Saint-Eustache! Hé! Hé! Saint-Eustache! Gérard! Hé! Faites pas le con! Gérard!

Il le secoue. Le colonel ouvre des yeux vitreux...

– Saint-Eustache! crie Francoquin désespéré, hébété. Hé! Mon vieux! Hé! Hé!

– Ça vvaut mmieux hh, souffle le colonel dans les bras de Francoquin accroupi, et le sang ruisselle sur la vareuse au niveau du cœur. Eelle me fffaisait ccocu hhh c'c'est une ppputain...

Sa tête retombe, et le sang qu'il vomit coule sur la manche de Francoquin hagard. Ils restent un long temps comme ça, au milieu de la rue. Francoquin se lève tout à coup en criant:

– Sortez! Sortez tous! N'a-qu'un-Œil! Slim! Requiem aussi! Sortez! (Il décharge furieusement son colt en l'air.) Sortez! Le colonel est mort! Sortez! N'a-qu'un-Œil!

Voix de N'a-qu'un-Œil quelque part en réponse:

– Que Requiem sorte le premier!

– Sortez! Sortez tous!

Précautionneusement, N'a-qu'un-Ceil sort d'une baraque, colts en mains. En face, trois portes plus loin, voilà Rénato Requiem. Plus bas, Ralph. Puis Peter, qui boitille. Les pieds de l'Aveugle dépassent du mur. Francoquin les désigne de la tête, et Ralph se met en mouvement, mais Slim apparaît, essuyant son couteau.

– Inutile que j'aille me renseigner? vérifie Ralph.

– Inutile.

– Où est Labosse?

– Dans la baraque en face. Étonnant qu'il n'ait pas ouvert le feu sur l'Aveugle.

– J'y vais, dit Ralph. Viens-tu?

– Le colonel est mort? demande Slim en marchant.

– Apparemment.

– Ce n'était pas un méchant bougre, dit Slim.

– C'est stupide, admet Ralph. (Il pousse une porte en criant:) Hé Labosse?

Rien. Labosse est là, mais par terre. Il n'est pas mort. Il y a un tas de rondins de bois derrière lui, et la pile s'est écroulée. Il a dû recevoir une bûche sur le crâne. Il saigne. Il est assommé. Ralph le relève:

– Ça va?

– Ça pourrait être mieux, grimace Labosse.

Ils sortent. Autour de Francoquin se trouvent N'a-qu'un-Ceil, Requiem, et Peter qui boitille. Les trois subissent déjà l'admonestation.

– Que t'arrive-t-il? demande Labosse à Peter en approchant.

– Un plancher qui a cédé, dit Peter. Je n'aurais jamais dû y mettre les pieds!

Labosse rit, se retourne pour prendre Slim à témoin. Mais Slim est immobile et regarde au-delà du groupe...

– Hé? dit Labosse.

Francoquin se tait: au bout de la rue, il y a trois cavaliers. Ils tournent le dos au soleil couchant qui les découpe en silhouettes inconsistantes, flanc à flanc, immobiles, attentives...

– Les vaches! maugrée N'a-qu'un-Ceil. Ils ont le soleil du bon côté!

Francoquin s'avance, suivi par N'a-qu'un-Ceil à sa droite, Slim à sa gauche, Requiem derrière, puis Peter boitillant, Labosse à l'aile droite, Ralph à l'aile gauche. Les cavaliers sont à vingt pas, plus distincts:

– C'est Double-Mouche? dit Francoquin faisant halte.

– Oui, dit Slim. Et les Cyclopus.

Un temps.

– Marde, peste Francoquin à mi-voix. Ça tombe mal. Requiem? Va me quérir ma monture!

– Je ne vous appartiens pas, réplique Requiem.

– Je t'enrôle. Je paierai plus cher que Nez-de-Suce. Ne discute pas!

Requiem s'éloigne, convaincu, en direction des chevaux. Cependant:

– Cyclopus Hyn, se renseigne Francoquin, c'est celui du milieu?

– Hun, dit Slim. À droite, c'est Catt-bis.

Les cavaliers n'ont pas bougé, tous trois dans le même uniforme noir.

– Voilà le cheval, annonce Requiem. Nez-de-Suce me paie 120. Combien?

– 130, propose Francoquin sautant en selle. 135 parce que tu as l'air triste et qu'il paraît que tu es mélomane.

Les frères Cyclopus. Ralph change de bord.

Francoquin arrête son cheval devant les Cyclopus :

- Salut, dit-il.
- Salut, répond Double-Mouche pour les trois. Inutile de faire les présentations?
- Les Cyclopus?
- Oui. Catt-bis, et Hyn.
- Enchanté, dit courtoisement Francoquin. Ils savent qui je suis?
- Oui, ricane Double-Mouche. Ils viennent de te voir à l'œuvre.

Sale temps. Francoquin se gratte le nez :

- Glub. Quel magnifique coucher de soleil, n'est-ce pas? Glub.

Un temps. Francoquin tente une seconde chance :

- Il faudra que nous nous voyions longuement pour parler...
- Hyn l'observe. Ce doit être une habitude chez lui. C'est gênant. Heureusement, Slim s'approche :
- Salut, dit-il. Salut Catt-bis, je suis content de te revoir.
 - Moi de même! dit Catt-bis en tendant la main, que Slim serre vigoureusement. Il y a si longtemps que nous ne t'avions vu!

- Bonsoir, Hyn, dit Slim.

- Bonsoir, Slim.

La voix est grave, mais sans émotion.

- Qui est mort? demande Catt-bis.
- Le colonel de Saint-Eustache, dit Francoquin tristement. Je l'aimais bien. Il avait de l'avenir...
- Qui l'a tué? demande Double-Mouche.
- L'Aveugle, répond Slim. Il est mort, si c'est ce que tu veux savoir.

– Parfait, ricane Double-Mouche. Ils s'expliqueront chez Lucifer.

– Je n'ai pu empêcher... s'excuse Francoquin...

– Enterrez les cadavres, dit Hyn.

– Heu, dit Francoquin, glub, ma femme... je veux dire...

– Ta femme en fera son deuil, rit Double-Mouche. Enterrez-les avant la nuit. D'ailleurs, c'est ton intérêt de ne pas ramener de cadavres en ville!

– Oui, reconnaît Francoquin. Pauvre vieux...

– Au trou les gars et au trot! ordonne Double-Mouche. Et creusez profond, s'il vous plaît!

– Tu rêves! réplique Ralph. Tu as de l'imagination si tu crois que je vais m'amuser à creuser des trous!

Francoquin s'apprête à donner l'ordre de creuser:

– Pas la peine de te fatiguer, dit N'a-qu'un-Ceil, il ne t'appartient plus. Il est libre.

– Et un homme libre ne creuse pas, dit Ralph. *Understand?*

– Hein? fait Francoquin surpris.

– Il est libre, répète N'a-qu'un-Ceil...

Ralph tourne les talons. Double-Mouche rit:

– Il a du cran! Comment se nomme-t-il?

– Ralph, dit Peter. Il est gaucher.

– De mieux en mieux, fait Double-Mouche. Hé Ralph?

– Quoi?

– Je t'achète. OK?

– Ça dépend du prix.

– 50, annonce avaricieusement Double-Mouche.

– Tu plaisantes? Ou tu me prends pour un minable?

– J'en offrirais 100, dit aimablement Francoquin.

– 101, dit aussitôt Double-Mouche.

– 110, déclare Francoquin, mordant à l'hameçon.

– 111, propose Double-Mouche.

- 120, lance Francoquin.
- 121, émet Double-Mouche en allumant un cigare.
- 130, dit Francoquin. C'est mon plafond.

Catt-bis a l'air de s'amuser grandement. Double-Mouche aspire une bouffée de fumée, la rejette :

– Adjugé vendu. 130, au général Franquin. Hé Ralph ? Il t'offre 130 parce que j'ai fait mousser la mise. Tu me dois les 10 % du service.

– Rien, dit Ralph s'éloignant.

– Il n'a pas d'éducation, constate Double-Mouche, approuvé par N'a-qu'un-Œil.

FRANCOQUIN. – Ralph ? Il y a l'Aveugle et le colonel à enterrer.

Ralph se retourne, pointe l'index vers Cyclopus Hyn :

– Toi, dit-il. Si toi, tu me demandes, je vais avec toi.

Cyclopus Hyn refuse de la tête.

– Ça me va, dit Ralph. À ce prix-là j'y gagne. Je vais chercher mon cheval.

– Général Franquin, dit Hyn, nous nous verrons longuement demain matin.

– Heu, oui, certainement, dit Francoquin encore sous le coup de l'inattendu dénouement commercial auquel il vient d'assister. Heu. Au palais ?

– Non, dit Catt-bis. Nous allons rarement en ville. Venez au camp.

– Je passerai « les » prendre, propose perfidement Double-Mouche. Il y a un autre général.

– Il gagate ! proteste violemment Francoquin. Il est stupide, c'est un pauvre type, et il a un dentier !

L'équipée burlesque – la fondrière.

La diligence est au milieu d'un champ. Les chevaux sont enfouis dans un trou de boue jusqu'au poitrail, et ils ont beau essayer de se dégager en hennissant, les roues du véhicule restent scellées jusqu'au-dessus des essieux. Jésus-Christ se gratte la tête. Derrière le carrosse, le sillage s'est refermé comme une plaie. Ça n'enfoncé heureusement plus. Filasse passe la tête par la portière et s'effare :

- Nom de Dieu !
- Bin, admet Jésus-Christ, je cwois bien que les chevaux se sont twompés...
- Nom de Dieu ! Où sommes-nous ?
- Où sommes-nous ? s'écrie Mistress par l'autre portière.
- Oh ! crie Chou-Baby. Où sommes-nous ?
- On est dans la mewde, dit Jésus-Christ, mais il n'y en a pas jusqu'au cou.
- Il se permet de faire de l'esprit !
- Il fait presque nuit ! s'effraie Chou-Baby...
- Encowe heuweux que ça n'enfoncé plus, dit Jésus-Christ convaincu. Je ne sais pas nager.

– Comment cela put-il se produire ? s'interroge Mistress.

– Cette andouille dormait autant que les chevaux, dit Filasse. Il y aurait eu un précipice ils nous foutaient dedans tout pareil.

– Qu'allons-nous faire ? dit Chou-Baby. Nous ne pouvons sortir ?

– Je ne peux pas ouvrir ma portière, dit Filasse. Mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse le plus.

– Mon Dieu ! s'affole Chou-Baby larmoyante.

– Allons bon, la cornemuse maintenant ! dit Filasse.
– Excusez-moi, dit Chou-Baby en reniflant. Je n’ai pas l’habitude.

Mistress méditait. Ça ne bouillonnait pas, mais presque :

– J’ai une idée. En arrachant les planches qui tapissent les parois du carrosse, nous pourrions réaliser une sorte de pont. Nous progresserons à plat ventre dessus, et nous atteindrons la berge, qui n’est sans doute pas très éloignée. Qu’en dites-vous ?

– Tu as lu ça dans tes bouquins ? dit Filasse.

– Oui, dit Mistress.

– On s’est fichu de toi, conclut Filasse.

– Avec une corde ? suggère Chou-Baby.

– Quoi avec une corde ? dit Filasse.

– Nous pourrions la jeter, l’accrocher à un arbre, heu, et ensuite...

– Primo, objecte Filasse, il n’y a pas de corde, et deuzio, il n’y a pas d’arbre.

– Qu’allons-nous faire ? demande Mistress.

– Dormir, dit Filasse. Et si l’autre affreux là-haut fait un plongeon dans la gadoue, ce n’est pas moi qui le repêcherai.

– Mais... Mon père ? dit Chou-Baby.

– Ça l’indiffère, répond Filasse.

– Il va se tracasser, craint Chou-Baby.

– Pour moi, oui, reconnaît Filasse. Il aura peur d’être cocu. Mais ça ne l’empêchera quand même pas de dormir !

– Il va s’imaginer que... j’ai fugué, dit Chou-Baby timidement.

– C’est exact, appuie Mistress. Il l’imaginera.

– Raison de plus pour qu’il nous fasse rechercher, dit



Filasse. Tout est pour le mieux puisque nous n'enfonçons pas. Bonne nuit. (Elle se penche par la portière :) Hé beau merle ?

– Oui mam'zelle ?

– Quand tu verras se lever le soleil, tu pousseras le coco-rico ?

Et elle rentre.

– Ça c'est mawwant, rit tout seul Jésus-Christ.

Requiem est de corvée : l'annonce à Thérèse.

Francoquin et sa troupe étaient de retour en ville. Dans les rues, l'ombre des badauds s'allongeait. Les maisons closes ne l'étaient plus.

– J'ai une faim ! dit N'a-qu'un-Œil sautant à terre.

– N'a-qu'un-Œil ? appelle Francoquin. Heu. Tu connais ma femme ?

– De vue, concède N'a-qu'un-Œil très circonspect.

– Ça suffira, évalue Francoquin. Apprends-lui la mort du colonel. Je ne souhaite pas qu'elle me tombe dans les bras.

– Je ne souhaite pas qu'elle tombe dans les miens, dit N'a-qu'un-Œil.

– Tu ne peux me refuser ça, dit Francoquin. Toi mort, maintenant que je l'ai vue nue, je n'abandonnerai à quiconque le privilège de consoler ta veuve.

– Ouais, fait N'a-qu'un-Œil d'un air entendu. Mais Renéto ferait le travail mieux que moi, regarde sa mine ! Sans compter que je suis plus ancien que lui dans le service.

– J'ai faim, objecte Requiem sinistre.

– Tout le monde, déclare Francoquin, a faim. Pile pour N'a-qu'un-Œil, face pour Requiem... (Il lance la pièce :) Face.

– Je n'ai jamais eu de chance, déplore amèrement Requiem.

Demeuré seul (les autres : Francoquin, N'a-qu'un-Œil, Peter, Slim et Labosse étant allés dîner chez La Bougresse, premier saloon à gauche), Requiem se grattant le collier monologue :

– Du taçt ! Du taçt ! Ils me font chier, oui. Chez le vieux Saint-Jobard, au moins, il n'y avait pas de tracas. Nez-de-Suce disait « descends celui-là » et pif-paf on n'en parlait plus. Comment vais-je procéder, hein ? Ce que je vais lui dire à la générale ?

(Il gravit les degrés de pierre, il répète) : Madame, j'ai la tristesse déplorable de. Madame, j'ai le catastrophal honneur de. Madame, j'ai grand effroi d'aborder l'objet du sujet qui m'amène. Madame, c'est avec une pharamineuse douleur et la crainte de vous causer cette même douleur identique que. Madame, asseyez-vous Madame. Merde. (Ce parlant, il est devant la porte d'une pièce éclairée, où on rit. Il frappe.)

– Entrez ? entend-il, et il entre.

Il y a là M^{mes} dom Francoquin, de Wagerstein, Heintzbrück, en confidences euphoriques post-partouze. Requiem a l'air lugubre.

– Oui mon brave ? dit M^{me} dom Franquin se levant.

– Vous connaissez le colonel ?

– Bien sûr ! gloussent les bonnes femmes. Vous pensez !

– Il est mort.

Soirée triste chez La Bougresse.

– Alors ? dit Francoquin assis au bar et entouré de filles peu vêtues. Ça s'est bien passé ? – La paix ! Conchita.

– Elle t'est tombée dans les bras ? demande N'a-qu'un-Œil qui mange, assis plus loin en compagnie de Peter, et de deux demoiselles, une en rouge, l'autre en jaune citron.

– Non, répond Requiem.
– Elle a plus de cran que je pensais, dit Francoquin.
– Elle est tombée par terre, dit Requiem. Où est Slim ?
– Là-haut, avec La Flûte, dit Labosse. Ils s'aiment et ne se voient pas souvent... (Lui-même est l'objet des soins d'une espèce de Milady, assez jolie quoique un peu maigre, genre semi-mondain, avec des gants de coton perlé noir jusqu'aux coudes, et des bas à grandes mailles.)

– J'ai faim, revendique Requiem.
– La Bougresse ! appelle Francoquin, si fort que la salle entière se retourne.

La vieille entremetteuse est au comptoir-caisse, près de l'arrière-boutique. Elle se redresse en entendant son nom :

– Quoi ? crie-t-elle.

FRANCOQUIN, passant la commande, d'un bout du saloon. – Ce qu'il faut pour un homme !

LA BOUGRESSE, de l'autre bout du saloon. – Il a faim ?

Et tous de se tourner comme au tennis vers Francoquin pour la réponse :

– Il prétend qu'il mangerait un cheval !

La Bougresse prend des notes écrites, et crie :

– Est-il en forme ?

Regards sur Francoquin, qui se renseigne préalablement :

– Tu es en forme ?

– Bah, fait Requiem d'un air affligé.

FRANCOQUIN, criant. – Ça peut aller !

Regards sur La Bougresse écrivant, criant pour demander :

– Il préfère par-devant ou par-derrrière ?

Francoquin se renseigne :

– Alors ?

– Quel jour sommes-nous ? demande Requiem.

FRANCOQUIN, criant. – Quel jour sommes-nous ?

LA BOUGRESSE, criant. – Le 15. Pourquoi?

– Pourquoi? répète Francoquin à Requiem.

– Les jours impairs je baise par-derrière, explique Requiem résigné.

Regards sur La Bougresse qui effectue de savants calculs, et ânonne «j'en mets 2, j'en retire 4, il en reste 8, ça tombe juste». Elle crie: Dernière question, est-il raciste?

– Es-tu raciste?

– Qu'est-ce que c'est? demande Requiem rendu méfiant.

– Il ignore ce que c'est! crie Francoquin.

On commente par la salle. Mimique embarrassée de La Bougresse:

– Il faut pourtant qu'il se décide! crie-t-elle, approuvée par les badauds.

– Il faut que tu te décides, dit Francoquin. Pile tu l'es, face tu ne l'es pas. (Il lance :) Face. (Il conclut :) Il ne l'est pas!

La Bougresse enregistre, disparaît (attendue par tous) dans l'arrière-boutique. Cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'elle introduit une grosse négresse (dans les cent kilos), qui véhicule une platée de fumants haricots verts...

– Je n'ai jamais eu de chance, répète lugubrement Requiem.

– C'est égal, observe Peter, c'est vache de nous avoir lâchés.

– Qui ça? demande Francoquin somnolent.

– Ralph.

Il y a Francoquin, Slim, Peter, N'a-qu'un-Ceil, Labosse, et Requiem autour d'une table, et des filles. (La Flûte avec Slim, la grosse négresse endormie avec Requiem, Conchita et Poucinelle l'infante encadrant Francoquin, Blue auprès de Peter, Feu-aux-Trousses avec N'a-qu'un-Ceil, la Milady avec Labosse,

et La Bougresse. Un ivrogne turlute et pirouette quelquefois entre leurs pieds sous la table.)

– Monsieur Lalph ? dit Blue de sa voix chantante.

– Tu le connais ? demande Peter ?

– Lui sela jamais heuleux, dit Blue. Lui voulait m'acheter au colonel. Lui sela jamais heuleux...

– Le colonel non plus, dit Francoquin buvant.

– Poulquoi lui paltil, Monsieur Lalph ?

– Je n'ai pas compris, dit N'a-qu'un-Œil. Ça l'a pris d'un coup. Il est parti avec les Cyclopus. Ils n'ont pourtant rien de séduisant !

– Eut-il le coup de foudre ? dit La Bougresse. Est-ce un inverti ?

– Non, dit Labosse. Il est allé avec Cyclopus parce qu'il ne l'aurait pas acheté.

– S'il n'y a que cela, raisonne N'a-qu'un-Œil, beaucoup de gens ne l'auraient pas acheté.

– Il espère être libre, dit Labosse. C'est un type qui a dû souffrir. Il a besoin d'amis, mais son orgueil – je crois – et en même temps son refus de prendre la vie au sérieux, de se prendre soi-même au sérieux, lui interdisent de se laisser aller. Il juge la vie a priori. Il a une longue pente à remonter. Cette fille a peut-être raison de prétendre qu'il ne sera jamais heureux. Mais que ce soit pour telle raison plutôt que telle autre...

– À la santé de Saint-Eustache ! dit Francoquin buvant.

– Dis donc Général mon loulou ? fait la grosse Conchita. Si qu'on montait ?

– Qu'on peut toujours monter toute seule ! ricane Francoquin.

– Tu montes avec moi? propose Poucinelle l’infante.
(Queue de cheval, petits seins, chaussettes, la trentaine.)

– Non, dit Francoquin. J’ai soif.

– Monte toute seule? suggère La Flûte à la grosse Conchita.

– Toute seule à quoi ça me servirait? lance l’autre en haussant les épaules.

– À maigrir! rit La Flûte.

– Toi! éclate Conchita dressée violemment. Toi! Toi!

La Flûte l’évite. La Bougresse rugit:

– Assez, femelles! Asseyez-vous!

Un temps. L’ivrogne sous la table se met à chanter et les coups de pieds pleuvent. Silence. La grosse Conchita se rassied en grondant:

– Espèce de putain, dit-elle. Pour qui se prend-elle?

L’opulente négresse à Requiem dort sur l’assiette de haricots verts. Requiem est silencieux et résigné.

– Faut-il la réveiller? demande La Bougresse.

Signe qu’inutile, il préfère s’en passer. La Bougresse se tourne vers Blue:

– Mon enfant? Il va être temps de faire tes bagages?

– Elle s’en va? dit Francoquin buvant.

– Oui, dit La Bougresse. Un trappeur l’a acquise. Il passe la prendre cette nuit. Va, mon enfant! Va te préparer.

– Oui, Madame, dit Blue de sa voix chantante...

Elle se lève, grimpe lentement l’escalier, avec mélancolie semble-t-il...

– Elle m’envoûte, dit Peter. J’irais bien le lui dire avant son départ? (Il se lève.)

– Rapidement, conseille La Bougresse. Je ne veux pas d’ennuis avec le trappeur...

Peter court dans l'escalier ascendant...

– Au moins lui, se plaint Conchita à Francoquin, il y met du cœur!

Francoquin boit. Il regarde Requiem avachi dans son assiette :

– Tu m'apitoies, dit-il. Tiens, monte avec Poucinelle. Elle t'inspire?

– Oui, dit Requiem, elle est mignonne.

– Merci, dit Poucinelle enjouée. Mais tu ne me feras pas souffrir, dis?

– Il n'est pas hargneux, la rassure Francoquin. Hé? Requiem? Ne veux-tu pas aussi Conchita?

Signe que non de Requiem déjà dans l'escalier avec Poucinelle. Il déclare assez ésotériquement :

– Même si j'en prends deux je n'en ai qu'une. (Ils s'en vont.)

– On dirait une devinette, ce qu'il a dit? s'amuse La Flûte.

– Comme la Sainte Trinitai, dit l'espèce de Milady qui doit confondre.

Chanson de l'ivrogne sous la table, et bruit de souliers dans la viande. La Milady au long cou blanc fume et fait des ronds.

– Ce n'est pas gai, se plaint N'a-qu'un-Ceil. Ça manque d'ambiance!

– C'est vous qui n'êtes pas gais! réplique La Bougresse vexée. Vous venez ici pour parler d'un homme qui vous quitte et d'un mort! Plaignez-vous!

– C'est Hyn qui m'intrigue, dit Slim...

– C'est un homme seul, dit Labosse. Toi aussi. Moi aussi.

Le général. Les filles. Ça n'est pas évident la plupart du temps en ce qui nous concerne parce que nous sommes ensemble, parce que le général est dans l'armée ou parce que les filles font l'amour...

– Lui, ça se voit même quand il est avec quelqu'un, dit N'a-qu'un-Œil. Ça m'a frappé. Il n'a pas d'interlocuteur...

– Ça va venir, ricane Francoquin buvant. J'ai soif.

– Vous êtes sinistres, dit La Bougresse. Miguelito ?

– ¿ *Si Señora* ?

Un gamin accourt guitare en main. Il rit. Quinze-seize ans, guère plus ou moins.

– Miguelito ? Joue-nous quelque chose. Quelque chose de joyeux.

– *Si Señora*, dit le gamin hilare.

Il pose le pied sur le siège de Francoquin, mais au moment où il va appuyer sa guitare sur sa cuisse, Francoquin recule brusquement sa chaise et Miguelito ramasse un billet de parterre, la guitare produisant un bruit métallique. Esclaffement.

– Fous ton pied ailleurs que sur ma chaise, grogne Francoquin.

Miguelito enfui, tête contrariée de La Bougresse. L'ivrogne chante une histoire d'alcool de contrebande sous la table.

– Relevez-le, dit Francoquin.

N'a-qu'un-Œil tire sur la perruque et comme elle tient bien, l'homme vient avec en protestant. N'a-qu'un-Œil l'assoit.

– Soulève-lui la tête pour voir ? demande Francoquin.

N'a-qu'un-Œil tire sur les deux oreilles, et le propriétaire

râle. Il a un gros nez mauve, la face rouge, les yeux gris. Il éruçte. Francoquin lui jette le whisky de son verre au visage, et l'autre se lèche, éruçte encore. N'a-qu'un-Œil le relâche...

– Remets-le sous la table, dit Francoquin déçu. Il n'est même pas amusant.

Et voilà Requiem, qui descend l'escalier en se reboutonnant.

– Alors? s'exclame La Bougresse. Fut-ce bon?

– Bah.

– Comment «bah»? Une fille pareille! Son coup de reins t'indiffère?

– Bah.

– Et quand elle mord, hein? Quand elle mord? Tous m'en font compliment!

– Elle a voulu me mordre, avoue tristement Requiem.

– Où est-elle?

– Là-haut, dit Requiem avec un geste vague...

La Bougresse outrée part dans l'escalier bruyamment...

– Où est l'infante? demande Francoquin.

– Elle se rafraîchit dans une cuvette, répond Requiem.

– Tu l'as fessée? rit N'a-qu'un-Œil.

– Elle voulait me mordre et...

Là-haut on hurle dans le couloir. Peter, qui sortait de chez Blue, se retourne, descend l'escalier en trois bonds paniqués...

– Il est plus prudent de s'en aller, estime Francoquin se levant...

Francoquin et sa femme.

Comme ils réintégraient le palais, ils virent de la lumière dans une salle dont la porte était ouverte, et passèrent en

courant sur la pointe des pieds :

– Joaquin ? appelle Thérèse d'une voix éteinte.

– Marde, jure Francoquin à voix basse, dans le couloir. Ne me laissez pas !

– Bonsoir chef, ils répondent tous les cinq en chœur, et Peter qui a de l'éducation ajoute « bonsoir Madame ».

Ils s'en vont. Francoquin peste contre les renégats et...

– Joaquin ?

Il entre.

– Refermez la porte, dit Thérèse.

Elle est allongée sur un divan, des compresses sur le front. Elle est pâle, blanche. Elle se soulève avec effort, dit d'une voix cassée :

– Joaquin... Le colonel...

– Il est mort bêtement comme il a vécu.

– Joaquin !

Elle pleure.

– Assez ! crie Francoquin. Assez ! Ses derniers mots m'ont appris qu'il était trompé, et que vous n'étiez qu'une vulgaire putain... ça je le savais. C'est romanesque.

Il file à grands pas vers la porte...

– Joaquin... Restez... Asseyez-vous... J'ai de la peine... Si vous vouliez...

– Nous nous réconcilierions sur les ruines ? C'est ce que vous voulez dire ? Merci ! Pas moi ! Vous êtes trop grosse et trop stupide, et vous m'écœurez. D'ailleurs j'ai horreur d'embrasser une femme qui pleure, c'est salé.

– Mais je souffre, Joaquin ? Je ne le puis dire qu'à vous...

– Ça ne m'intéresse pas. J'avais de l'affection pour cet idiot que je connaissais depuis trop longtemps. Il avait quelque chose comme un vieux parfum découvert par hasard au fond d'un meuble d'antiquaire. Si vous n'aviez pas raborté de votre

pesant derrière les dards du pays, ce garçon ne serait sans doute pas mort !

- Où est-il ?
- Ne vous tourmentez pas : il a assez de terre sur la poitrine pour qu'il ne puisse pas remonter à la surface.
- S'est-il suicidé ?
- Ce serait trop flatteur pour vos chroniques ! Il est mort bêtement, il n'y a rien à ajouter à cette sentence. Il n'a même pas eu le réflexe de se défendre ou simplement de crier.
- À cause de moi... pleure Thérèse...
- À cause de la rapidité de l'Aveugle !
- L'Aveugle ! Oh mon Dieu !
- Quoi encore ? Vous n'allez pas me dire que vous forniez aussi avec l'Aveugle ?
- Une fois... gémit Thérèse...
- Si ça peut soulager le colonel, l'Aveugle ne recommencera pas, et si ça peut vous en faire baver, vous êtes veuve deux fois d'un seul coup ! assène Francoquin.

La Guêpière au rapport.

- Général ? fait une voix dans le couloir obscur, et Francoquin sur les nerfs encore, s'immobilise mains aux colts.
- Qui est là ?
- La Guêpière, se présente la voix de femme, et Francoquin perçoit un froufroutement proche.
- La Guêpière ? Ah oui. Vous n'êtes pas avec Saint-Jobard ?
- Il dort. Je le quitte dès qu'il s'endort pour éviter de l'achever. Si je l'écoutais, au petit jour il serait mort.
- Il en demande ?
- Plutôt.
- Ne restons pas ici pour parler, dit Francoquin.

Ils vont dans les couloirs jusqu'aux appartements de Francoquin, qui s'étonne de ne pas y trouver Filasse. Il s'assoit sur le lit, se relève, va ouvrir la porte de communication avec la chambre contiguë. Pas de Filasse. Francoquin revient, se rassoit. La Guêpière attend patiemment.

- Tire sur les bottes veux-tu? demande Francoquin.
- Je suis putain, elle répond dignement. Pas domestique.
- Ça va, ça va, grommelle Francoquin.

Il est en chaussettes. Il déboutonne sa vareuse. Elle a imprimé des traces rouges probablement cuisantes autour du cou. Il déboucle son ceinturon, dépose son revolver sur la cheminée. Il effectue des mouvements de gymnastique en maillot, pantalon et bretelles. Il s'enfonce au creux d'un fauteuil :

– Que t'a raconté Saint-Jobard? demande-t-il en se servant à boire. *Have a drink?*

– Oui, accepte La Guêpière, et Francoquin lui confie la bouteille.

– Ses projets?

– S'acheter une fermette et aller à la pêche dès la retraite, dit La Guêpière. Il est gâteux. Il ne sait même pas pourquoi il est là. Il dit que c'est la faute au Baron et à un certain Gueule-de-Mulot...

– Gueule-de-Rat, corrige Francoquin.

– C'est cela. Il affirme que s'il n'y avait pas été encouragé par son épouse il ne serait jamais venu chez les Cyclopus. Je crois que sincèrement ça ne l'intéresse pas.

– C'est la raison pour laquelle il est là, explique Francoquin. Que t'a-t-il conté au sujet de Nez-de-Suce?

– Il ne l'aime pas. Souvent, durant le coït, il s'écrie: «Et vlan pour Nez-de-Suce!» «Vlan pour l'Empereur!» «Vlan pour Gueule-de-Souris!» «Vlan pour le Baron!» «Vlan pour les Cyclopus!» et même heu...

- Vlan pour Franquin ? rit Francoquin.
- Oui ! Comment avez-vous deviné ?
- L'intuition. Encore un verre ?
- Ça va me saouler, mais je ne refuse pas, c'est fameux.
- 70 degrés, dit Francoquin. Ce n'est pas de la grenadine.
- Saint-Jobard ne boit que de l'eau gazeuse. Il dit qu'il aime ça parce que ça le fait roter.
- Il darde ?
- Il faut l'aider, dit La Guêpière indulgente. À son âge...
On frappe.
- Oui ? dit Francoquin. Je parie que c'est Filasse.
C'est N'a-qu'un-Œil :
- Je peux entrer ?
- Entre ? Que se passe-t-il ?
- Salut, dit N'a-qu'un-Œil à l'intention de La Guêpière.
Sers-moi un whisky, veux-tu ? Merci. Mary n'est pas rentrée.
- Elle découche ? plaisante Francoquin.
- Non, dit N'a-qu'un-Œil, ça m'étonnerait.
- Il ne faut jamais s'étonner des femmes, dit Francoquin.
N'a-qu'un-Œil apprécie le whisky, claque la langue :
- Fameux. On m'a rapporté qu'elle était partie avec Filasse.
- Filasse ? dit Francoquin rappelé à la réalité. C'est vrai, ça.
Où est-elle ?
- Elle découche ? fait N'a-qu'un-Œil.
- Non, dit Francoquin, ça m'étonnerait...
- Il ne faut jamais s'éto...
- Ça va, coupe Francoquin qui a compris. Elles doivent être quelque part à s'instruire.
- C'est ce que j'ai pensé, dit N'a-qu'un-Œil en tendant son verre vide afin que La Guêpière le garnisse. Mais il y a aussi Jésus-Christ et Chou-Baby.

– Chou-Baby? Avec Filasse? dit Francoquin que le rapprochement amuse.

– Oui, ils sont partis en carrosse. C'est Jésus-Christ qui pilotait.

– Ça devait être spectaculaire, imagine La Guêpière.

– Bah, dit Francoquin. Ils se sont égarés. Un autre verre?

– Oui, accepte N'a-qu'un-Œil. Il est fameux. Que faisons-nous?

– 70 degrés, dit Francoquin. Nous attendons. Filasse s'arrangera, et plus longtemps ma fille sera entre ses mains mieux cela vaudra. Pour cette nuit, je vais sonder La Guêpière. Qu'en dis-tu fillette?

– Je ne peux pas encore décemment refuser.

– Pas encore?

– Je refuserai quand j'aurai en vain exigé l'argent d'avance. (Rires.)

– Je paierai d'avance, d'accord, dit Francoquin. Mon vieux N'a-qu'un-Œil, emporte la bouteille si tu veux. Tu peux rejoindre ma femme? Elle est esseulée, elle a besoin qu'on l'analyse.

– Merci, répond N'a-qu'un-Œil, j'aime mieux me branler.

L'équipée burlesque. Nuit. Graves débats.

Pendant que Francoquin s'allait couchant hors des sentiers de l'infidélité conjugale, le carrosse gisait sous la lune. Filasse dormait. Mistress Mary faisait semblant et elle entendit pleurer Chou-Baby:

– Qu'y a-t-il? elle souffle.

– Vous ne dormiez pas? balbutie Chou-Baby.

– Non, dit Mistress. Qu'y a-t-il? Il ne faut pas avoir peur; demain...

- Ce n'est pas cela, dit Chou-Baby. Ma mère...
- N'y pensez plus, dit Mistress...
- Qu'est-ce qu'une partouze?
- Je ne sais pas, Chou. N'y pensez plus.
- Qu'est-ce que c'est? insiste Chou-Baby.
- Quoi donc? dit Filasse en s'étirant. Vous ne dormez pas?
- Non, dit Mistress. Je n'y parviens pas.
- Qu'a donc la petite? Que voulait-elle?
- Rien, répond Mistress. Rien. Elle s'inquiète.
- Il n'y a pas lieu, dit Filasse. Nous n'enfonçons pas. Que voulait-elle savoir?
- Une partouze, demande Chou-Baby. Qu'est-ce que c'est?
- Une partouze? dit Filasse interloquée. C'est bien ça qu'elle a dit?
- Je vous en prie, demande Mistress, parlons d'autre chose.
- Quelle drôle d'idée, fait Filasse. Une partouze. À son âge?
- Qu'est-ce? demande Chou-Baby.
- Filasse ne sait pas, coupe Mistress.
- Mais si, dit Filasse. C'est une partie de fesses à plusieurs. Pourquoi demande-t-elle ça?
- Chou-Baby pleure.
- Allons bon, dit Filasse. Elle ne sait pas ce qu'elle désire?
- Elle croit que sa mère s'apprêtait à participer à une quand nous sommes parties, lance Mistress avec humeur. Voilà pourquoi elle pleure.
- CQFD, dit Filasse. Gratis? Sans rétribution?
- Quelle question! s'écrie Mistress. Vous êtes quelquefois d'une inconscience, Filasse! D'ailleurs, il n'est pas démontré qu'elle y ait participé, finalement, nous n'avons pas entendu sa réponse...
- C'est dégoûtant, dit Filasse. Pour faire ça sans être payée, il faut avoir le feu aux fesses.

– Ne pleurez plus, Chou, dit Mistress. Calmez-vous. Filasse dit toujours crûment ce qui lui traverse la tête. Elle ne sait pas de quoi elle parle.

– Mais si... Aïïïe! crie Filasse en recevant le coup de pied dans la cheville. Tu ne te sens pas mieux?

– Excusez-moi, dit Chou-Baby. Je ne suis qu'une gourde.

– Il faut regarder la vie en face, dit Filasse. Sans compter que les agissements de ta mère ne te concernent pas.

– Oui, convient Chou-Baby, mais pourquoi...

– Parlez d'autre chose, répète Mistress...

– Si elle fait ça gratis, explique Filasse, ou bien elle aime ça, ou bien elle s'ennuie, ou bien elle a peur de vieillir, ou bien elle... que sais-je, ça ne m'intéresse pas.

– Vous... tu... vous l'avez fait? demande Chou-Baby.

– Oui, répond Filasse. Quand il y a beaucoup de participants, on ignore qui vous prend, c'est tout. Ça crée le mystère, et le mystère ajoute à l'érotisme. Mais à mon avis, ces distractions sont mystiques, et ne me distraient pas.

– Pourquoi alors l'avoir...

– Pour l'argent, explique Filasse.

– Mais ma mère?

– Il y en a qui aiment ça, répète Filasse. Je te l'ai déjà dit.

– Filasse! reproche Mistress.

– Elle n'a plus quatre ans, non? dit Filasse. À son âge, il y a longtemps que je ne rangeais plus les deux sexes dans le même sabot!

– Filasse!

– C'est peut-être faux? Il faut quand même la dégrossir! Son père me l'a suggéré plus d'une fois! Si elle continue, elle jouera les oies blanches dans les festivités religieuses jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge des partouzes! Et son mari! Je l'imagine, morveux bien élevé à lécher les mains des douairières et les

bottes des gens en place! Belle famille! Je suis sûre que sa mère était comme elle à son âge, en plus dinde! C'est aberrant! Tu lui infliges des piles de livres, et elle ne sait probablement même pas comment on se fait fiche un gosse!

– Heu... Si, dit Chou-Baby. Si.

– Encore heureux! Il n'y a que les dangers qu'on prévient qui ne se paient pas trop cher!

– Filasse, dit Mistress, ton point de vue est intéressant. Mais Chou-Baby est destinée à être une grande dame...

– Comme sa mère? dit Filasse. Je lui garantis des cornes à ne pas pouvoir passer sous les ponts!

Un temps.

– Filasse a raison, dit Chou-Baby en posant sa main sur le bras de Mistress Mary. Je suis une sotte et vous m'aimez trop.

– Sûr, approuve Filasse.

– Un homme aimerait-il une sotte? dit Chou-Baby pour convaincre Mistress. Non, n'est-ce pas?

– Sauf si c'est un sot, dit Filasse.

– Je ne voudrais pas d'un époux sot, dit Chou-Baby.

– Une sotte, expose Filasse, c'est un peu un joujou. Il n'y a que les enfants pour ne pas se lasser d'un jouet. Et encore! Ils vieillissent.

– Mon père heu...

– Il en reçoit pour son argent! s'écrie Filasse. Quand je le libère, il s'avachit sur la carquette en lançant des SOS! Inutile de rougir, c'est comme je le dis.

– Je ne rougis pas, dit Chou-Baby dans l'obscurité, mais vous avez raison de me suspecter de le faire. J'essaie de m'en empêcher...

– C'est positif... d'essayer, dit Filasse.

– Filasse, reproche Mistress, tu ne devrais pas raconter cela. Tu sais pourtant que j'ai changé?

– Je ne te comprends pas, dit Filasse. Tu isolas tes idées dans un ostensor, tu t'affubles d'une auréole qui te fait rougir de tes fesses. Mais enfin : tes fesses t'appartiennent ? Tu en as ? Je suis sûre que tu fermes les yeux pour faire l'amour à la lumière ? N'a-qu'un-Œil n'est pourtant pas un ermite ?

– Non, convient Mistress.

– Tu l'éreintes ?

– Filasse... dit Mistress Mary... Tu es impitoyable...

– S'il revient, c'est qu'il trouve son compte, dit Filasse. C'est à ton honneur. Quand il ne le trouvera plus, il ne reviendra pas.

– Tu me fais honte... dit Mistress. Tu traites l'homme et la femme comme des instruments, des machines, c'est cela qui me choque. Je veux admettre que tu aies raison sur l'opportunité d'informer sexuellement cette jeune fille par exemple, mais tu exagères. Elle n'a pas connu d'homme encore ; je redoute que tu la désabuses, que tu la dégoûtes. Laisse-la chercher librement...

– Et ignare comme elle est, elle se fera coller un parasite par le premier corniaud venu, quitte à s'imaginer qu'elle en a eu du plaisir ?

– Je t'aime bien Filasse ! s'écrie tout à coup Chou-Baby.

– Hein ? fait Filasse désarçonnée.

– Dormons, conseille Mistress. Bonsoir Chou ! Bonsoir Filasse !

– Bonsoir Mistress, dit Chou-Baby...

– Bonsoir, dit Filasse. Toi, dit-elle à Chou-Baby en lui caressant la joue, tu es une bonne fille. Ça m'embêterait de te voir gaspillée. Quel âge as-tu au juste ?

– Vingt ans, dit Chou-Baby à voix basse.

L'Indien.

À l'aube, les trois dames furent tirées de leur torpeur par le cocowicoooo de Jésus-Christ. Filasse parut à la portière. Jésus-Christ jubilait :

– Voilà le soleil mam'zelle ! Ça fait bien une heuwe que j'attendais pouw cwier !

– Et ta jambe ? Va-t-elle mieux ?

– J'ai encowe des cwampes, mais c'est d'êtwe westé assis toute la nuit.

– Bien. Puisque tu chantes si mâlement, tu vas te hisser debout sur le toit du carrosse – essaie de ne pas le traverser, nous sommes dessous – et tu feras des signaux à l'aide d'un mouchoir noué au bout d'un bâton. Je lâcherai de temps en temps des coups de feu. Compris ?

– Ça va êtwe mawwant ! se promet Jésus-Christ. Je me demande où vous twouvez toutes ces idées mam'zelle Filasse. Vwai je me le demande !

– Attrape le mouchoir !

Il l'attrape et se mouche dedans :

– Mewci. J'étais enwhumé. Il est pawfumé à la violette.

– Au mimosa. C'est pareil. Noue-le à une perche.

– Il n'y en a pas, constate Jésus-Christ. Il n'y a wien.

– Le fouet, expose patiemment Filasse. N'y aurait-il pas un fouet par hasard ?

– Si ! Je n'y auvais pas pensé ! On peut diwe que vous...

– Noue le mouchoir et grimpe sur le toit.

– Je vais me casser la figuwe peut-êtwe ?

– C'est ton affaire. Grimpe et chante.

En traînant la jambe, Jésus-Christ monte sur le toit :

– Ce serait cocasse, imagine Filasse, qu'il passe à travers, parce qu'il traverserait probablement aussi le plancher !

Elle dégaîne pour tirer.

– Prévenez Jésus-Christ? suggère Chou-Baby...
 – Tu as raison, acquiesce Filasse. Attention là-haut, j'ouvre le feu!

Bang! Bang! Bang!

– Trente-six cartouches, calcule Filasse. Je pourrai recommencer douze fois les trois coups. Hé là-haut? Tu le secoues cet étendard?

– Sûw! J'ai sacwément mal au bwass!

– Quelle heure peut-il être? s'inquiète Chou-Baby.

– Le soleil se lève, dit Mistress. Étant donné le lieu et la saison, je pense qu'il est 4 heures. À peu près.

– Tout le monde doit dormir encore?

– Les paresseux seulement, dit Filasse.

Jésus-Christ chante:

*Noé fit monter la vache
 Et le veau -eau-eau-eau,
 Noé, etc.*

– Si vous tiriez encore? propose Chou-Baby à Filasse.

– Oui. Tu peux me tutoyer. Attention là-haut!

Bang! Bang! Bang!

– Plus que onze coups à tirer, dit Filasse. Imaginez-vous la vie d'un homme qui n'aurait plus que onze coups à tirer?

– Filasse! s'écrit Mistress Mary...

Noé fit monter le chameau – oh! oh! ooh! ooooooooooh!

– Il s'excite, admire Filasse.

– Non! s'écrit Mistress. Voilà quelqu'un! Voilà quelqu'un!

Au loin se profile un cavalier solitaire...

– Tire en l'air! Tire! s'écrie Mistress autant excitée que Jésus-Christ.

– Non, répond Filasse. Il a vu le carrosse, et maintenant, nous pourrions avoir besoin des cartouches.

Le cavalier parvient sans hâte à vingt pas. C'est un Indien vêtu en trappeur. Il a le visage grêlé, une brosse de cheveux sur le crâne du front jusqu'à la nuque. Fusil en travers de la selle.

– Holà beau blond? crie Filasse.

L'Indien met pied à terre, suspend son fusil au pommeau de la selle.

– Il m'effraie, souffle Chou-Baby serrée contre Mistress.

– Je ne me sens pas à l'aise, confesse Mistress.

– Il faut pourtant sortir de là, non? dit Filasse.

– Parle-lui, dit Mistress. Crois-tu qu'il comprenne notr...

– Que vous arrive-t-il, Mesdames? s'enquiert courtoisement l'Indien.

– Heu, dit Filasse un peu bête, heu, tu peux nous tirer de là?

– Il suffira que vous sautiez, répond l'Indien.

– Dis donc balai-brosse? lance Filasse. Tu railles?

Sans répondre, l'Indien s'approche, s'arrête à six pas. Il explique:

– Ici débute la terre ferme. Quatre mètres de boue jusqu'à vous, maximum, et il y a plus d'un mètre au bord où vous n'enfonceriez pas à cinquante centimètres. En sautant du toit de votre voiture, vous atteindrez cette partie spongieuse au moins. Je consens à vous aider si vous en éprouvez la nécessité.

Les femmes se regardent, rient:

– Heu, s'excuse Filasse. Nous ne voyions pas la limite hier soir.

- N’aviez-vous pas de cocher?
- Si, Jésus-Christ. Mais il dormait.
- Je me suis wendu compte qu’on était dedans quand on y était, dit Jésus-Christ. Il faudwa weweniw wepêcher le cawwosse et les chevaux. Il vaudwait mieux ne pas en pawler au généwal. Quelle idée aussi de mettwe des twous comme ça suw le chemin?

Sauvetage.

- Filasse?
 - Quoi? dit Filasse en se retournant.
 - Chou ne pourra pas sauter avec cette robe!
- Filasse réfléchit. Elle grimpe sur le toit par la portière après avoir fait signe de patienter. Du carrosse, Mistress et Chou-Baby entendent le dialogue suivant :
- Jésus-Christ?
 - Oui mam’zelle.
 - Que penses-tu de mes idées? Sont-elles bonnes?
 - Excellentes mam’zelle!
 - Bon. As-tu des caleçons?
 - Pawdon?
 - J’ai besoin de ta culotte. Tu nous as enfouis dans le pétrin, tu ne peux pas nous empêcher d’en sortir. Tu reconnais d’ailleurs toi-même que mes idées sont excellentes.
 - Pas celle-là mam’zelle. Sans pantalon j’auwai fwoid et je suis déjà enwhumé.
- L’INDIEN. – Des ennuis?
- FILASSE. – Notre amie porte une robe à tralala. Elle ne pourra pas sauter. Il lui faut un pantalon.
- L’INDIEN. – Irréfutable.
- JÉSUS-CHRIST, geignard. – Pouwquoi moi? Apwès tout,

mam'zelle Filasse, vous powtez aussi un pantalon, et je pawie que votwe dewwièwe est plus affwiolant que le mien !

FILASSE. – Justement. Je ne l'exhibe pas au tout-venant. Et puis, ne discute pas : tu sauteras le premier, personne ne te regardera. Tu te cacheras derrière le cheval du balai-brosse, le temps que nous sautions et, ensuite, Chou-Baby te restituera ton bien. Donne.

– Misèwe de misèwe ! C'est toujours paweil ! J'ai l'aiw malin, hein ?

Rire de Filasse, qui réintègre le carrosse :

– Tiens, prends. Donne ta robe, je la jetterai sur la berge.

– Mais, Filasse, objeçte Mistress. Tu ne veux pas qu'elle se rhabilles devant ces deux hommes ?

– Je n'y avais pas pensé, avoue Filasse. Je vais arranger ça. Donne ta robe. (Que Chou-Baby enlève.) Les jupons. Tu es belle fille, et tu es toute fraîche, tu sais. Ne regardez pas, je vais propulser Jésus-Christ. (Elle sort.)

Jésus-Christ attend en chemise au bord du toit.

– Qu'attends-tu ? dit Filasse. Saute !

– Ma jambe... il gémit...

– Il ne fallait pas t'endormir, émet Filasse.

– Et si je me casse la gueule, hein ? Si je tombe dans la mewde ?

– Tu te démerderas.

Tel un crapaud, Jésus-Christ a bondi. Il s'aplatit dans la boue à cinquante centimètres par défaut du bord présumé. Il s'extraît du magma en pleurnichant. Filasse est pliée par le rire.

– Attrape ! crie-t-elle en lançant robe et jupons.

– Qu'est-ce que c'est? demande Jésus-Christ, la boule d'effets à bout de bras, prudemment.

– Habille-toi, recommande Filasse. Chou-Baby va garder ton pantalon.

– Ooh nooon!

– N'oublie pas les jupons. (Puis :) Vous êtes prêtes?

– Oui, répond Chou-Baby de l'intérieur du carrosse. Le pantalon est un peu ample.

– Montez! ordonne Filasse.

Les voilà toutes trois sur le toit:

– Je commence, annonce Filasse.

Elle saute sur la terre ferme. Mistress saute à son tour en criant un, deux, trois, et se plante verticalement comme une javeline dans trente centimètres de fange. Les bras écartés de stupeur, on dirait un arbre. Filasse lui tend la main en pouffant. Mistress s'extirpe de sa gangue, crottée jusqu'aux genoux. Le dommage n'est pas grand.

– Ça va sécher, estime Filasse. (Et, à Chou-Baby :) Saute!

Chou-Baby tremble d'angoisse au bord du toit...

– Saute! ordonne Filasse.

Chou-Baby obéit. Elle saute à peu près comme Mistress, mais manque l'atterrissage, s'affale à la réception. Filasse la redresse aussitôt. Elle a le devant comme un tapis de boue gluante depuis les pieds jusqu'au visage dont on repère les yeux et la bouche. Filasse a le fou rire, et Jésus-Christ aussi, ce qui rappelle sa présence à ceux qui l'oubliaient, et de le voir accoutré de jupons, tous s'esclaffent – y compris Chou-Baby qui allait pleurer. L'Indien hoche la tête.

– Alors balai-brosse? demande Filasse. Où nous invites-tu à prendre le petit déjeuner?

Les dames, le Juge, et le voyeur.

Le groupe, l'Indien à cheval, entra dans la cour. L'Indien mit pied à terre :

– Attendez là, dit-il.

Il entre dans la maison de pierre isolée dans la plaine. Il ressort, et quand il ouvre la porte, le coucou d'une horloge annonce 5 heures.

– Entrez, dit l'Indien. Le Juge vous attend.

– Le Juge ? dit Filasse.

– C'est moi, se présente un vieillard sur le seuil. Si vous voulez entrer, Iyô (l'Indien ?) s'occupera de votre négresse.

Il s'efface. Il a des gestes théâtraux et un sourire chafouin. Les trois femmes se regardent, regardent Jésus-Christ, se décident à répondre à l'invitation du Juge, tandis que l'Indien fait signe à Jésus-Christ de le suivre. Les trois femmes sont introduites par le Juge dans une vaste salle avec un feu de bois dans la cheminée. Aux murs, gravures, diplômes, rayons de livres reliés...

– C'est accueillant, dit aimablement Mistress, chez vous.

– Oui, répond le Juge. Je me lève tôt pour travailler, car l'après-midi, à mon âge, on préfère faire la sieste. Veuillez vous asseoir, Mesdames.

– Heu, dit Mistress montrant la boue qui les enrobe.

L'Indien revient :

– J'ai procuré un vieux pantalon au nègre.

– Au nègre ? dit le Juge. J'avais cru voir une négresse. Il est vrai que chez cette race pour distinguer un homme d'une femme...

Les trois femmes se regardent, et Mistress fronce légèrement les sourcils. L'Indien reprend, un peu hâtivement semble-t-il, la parole :

– J'ai trouvé ces dames embourbées dans une fondrière. Je leur prépare de l'eau chaude ?

Signe que oui du Juge, qui s'assoit à son bureau tandis que l'Indien entraîne les trois femmes plutôt troublées par son étrange accueil.

Le Juge fume la pipe à son bureau. Quand des cris stridents retentissent au-dehors, le Juge se redresse. Une espèce de cavalcade passe, et plus rien. Trente secondes plus tard, Filasse surgit, encore humide et débraillée :

– Où est-il ! Où ! Où ! Si je l'attrape !

– Qui ? demande calmement le Juge.

– L'affreux ! Le saligaud ! Le voyeur !

– Asseyez-vous, dit le Juge. Boutonnez ce corsage, non que ce que j'y entrevois me déplaît, mais à mon âge... (Mistress et Chou-Baby apparaissent dans la porte ouverte, indignées, mouillées sous leurs habits renfilés à la hâte...) Entrez, Mesdames. Je vous vois émues. C'est encore Pierre. Excusez-moi. *Iyô* le sait ! Il aurait dû veiller ! *Iyô* !

L'Indien accourt.

– *Iyô* ! C'est inadmissible !

– J'étais avec le nègre, père, plaide humblement l'Indien.

Le Juge tremble de colère. Les femmes n'osent bouger. Le Juge se calme en rechargeant sa pipe. Il sourit, comme si rien ne s'était produit :

– Asseyez-vous Mesdames. Qu'est-il arrivé au juste ? Madame ?

– Nous nous étions dévêtues, Monsieur, explique Mistress, pour nous laver, quand un homme a regardé par la lucarne...

– C'est bien tout ?

– Comment c'est tout ! s'écrie Filasse. C'est révoltant !

– A-t-il tenté de faire autre chose ? demande sèchement le Juge.

- Il n'a pas eu le temps ! Le cochon ! s'écrie Filasse.
- Mesdames, dit le Juge, acceptez mes excuses.
- Mais... commence Mistress... (Elle veut dire : vous n'y êtes pour rien.)
- Acceptez mes excuses. Ne posez pas de questions. Iyô ?
- Oui, père ?
- Va.

– Quel qu'il soit, dit Filasse après un long silence, le type qui est venu nous espionner, si j'étais juge, je le ferais châtrer.

– C'est un point de vue cruel, sourit le Juge revenu à des sentiments moins équivoques. Vous prendrez bien un peu de thé ? Quelques biscuits ?

– Oui, merci, disent poliment et en chœur Mistress et Chou-Baby.

– J'aime mieux le whisky, dit Filasse.

– Du whisky ? Oui, bien sûr, dit le Juge aimablement en se levant.

– Filasse... reproche Mistress à voix basse.

Le Juge cherche des boîtes. L'Indien rentre, va lui parler. Le Juge se rassied tandis que l'Indien prépare et sert le thé. Il n'en consomme pas. Il présente une bouteille de whisky à Filasse et un verre. Elle s'apprête à se servir largement, mais, observée par le juge, elle n'ose dépasser la moitié du verre.

– Prenez ! Prenez ! insiste le Juge.

Mistress engage la conversation pour rompre le silence gênant :

- Vous travaillez, Monsieur ? Je suis peut-être indiscrete ?
- Pas sur ce sujet, sourit le Juge. Je travaille, oui, je réflé-

chis. Je prends des notes. J'eusse aimé réformer le code, mais je périrai avant. Tous ceux qui seraient en mesure de réformer le code s'en aperçoivent ou en éprouvent le désir quand la tombe happe leurs pieds. C'est ainsi.

– N'exagérez-vous pas, Monsieur? rit Mistress. Mais pourquoi réformer le code?

– Les femmes sont toutes les mêmes, sourit le Juge en agitant sa cuiller. Elles s'intéressent curieusement dans le bon sens, questionnent dans le mauvais sens, inquisitionnent bientôt dans tous les sens.

– Vous exagérez, Monsieur, rit Mistress Mary.

– Si peu! Lorsque j'étais en fonction, je me défaisais des déclarations féminines comme de la gale. Elles eussent fait pendre un homme pour un menton mal rasé.

– Vous exagérez, répète Mistress en riant.

– Non. Je les aimais bien les femmes, je le confie du bout de mes soixante-cinq ans, mais la femme n'est qu'un petit animal sans logique, voire sans morale...

– Vous exagérez, dit Mistress en souriant.

– En apparence la femme tient à la morale. Elle court après, sa vie durant. Mais elle n'a pas le sens de la continuité. Elle saisit ce qui passe à sa portée par hasard, juge en morse: point-trait-point-trait. Elle jugera morale telle action qu'en autre temps, même avec des circonstances similaires, elle estimera immorale – et je ne parle pas des multiples aspects moraux d'une même action, non! Sa psychologie l'obnubile.

– Vous nous taquinez, je crois, dit Mistress en buvant à petites goulées.

– Je ne traiterai pas de l'amour car depuis longtemps il a déserté mon vieux corps, et n'est pas près de désertier les jeunes vôtres. Pourtant, avouez que la femme amoureuse est changeante à l'infini?

– Vous croyez ? fait Filasse en lapant son whisky.
– L'homme aussi, revendique Mistress Mary.
– Mais d'autre manière. L'homme est continu. La femme est discontinue.

– C'est joli, apprécie Filasse. Remarquez, je ne comprends pas.

– Vous limitez la femme, dit Mistress en posant sa tasse.
– Êtes-vous sans limites ? dit le Juge en posant la sienne.
– Non, dit Mistress. Nous en avons mais la femme...
– Je suis bien aise de le savoir, dit le Juge, parce que...
– Un autre thé, Mesdames ? intervient brusquement l'Indien alors que le débat s'envenime...

– Oui, moi, dit Chou-Baby obligeamment, s'il vous plaît ? (Puis au Juge, doucement, pour faire diversion :) Pourquoi réformez-vous le code, Monsieur ?

– Vous êtes très jeune, mon enfant ?
– Oui Monsieur...
– Je veux réformer le code parce que je suis un vrai humaniste.

– Les frères Cyclopus ne vous ont-ils pas indirectement... commence Chou-Baby...

Le Juge lui coupe sèchement la parole :

– Qu'on ne prononce pas ce nom maudit chez moi ! Les Cyclopus sont de vulgaires voyous ! Des aventuriers, des assassins ! Les coups violents qu'ils ont portés à la société n'empêcheront pas le pays de se relever ! Ce n'est pas la horde inculte qui les...

Un cri aigu de Filasse interrompt le Juge :

– Là ! Là ! Le saligaud ! C'est lui ! Le voyeur !

Elle s'est ruée à la porte, où l'Indien l'a précédée. Il lui barre le passage, passivement, mais déterminément.

– Laisse-moi passer toi ! crie-t-elle. Laisse-moi !

– Asseyez-vous! ordonne violemment le Juge dans son dos.

Filasse se retourne. Devant les deux autres femmes médusées, le Juge s'est dressé une canne au poing, le regard cruel. Silence tendu.

– Obéissez... conseille l'Indien à Filasse à voix basse...

Elle s'assoit, la main franchement sur le revolver. L'Indien sort sur un coup de menton du Juge.

– C'est un peu fort! gronde Filasse, tandis que le Juge respire bruyamment et dépose sa canne. Je ne veux pas rester dans cette geôle, moi!

– Vous allez partir, dit le Juge durement. Attendez le retour d'Iyô.

– Pour qui vous prenez-vous? lance Filasse.

– Taisez-vous!

– Heu, Monsieur, intervient poliment Mistress, les menus soucis que nous affrontons depuis hier nous ont fatiguées, énervées. Il faut nous excuser... De notre côté, nous comprenons...

– Oui.

L'Indien revient. De la tête, il rassure le Juge.

– Vous allez partir, dit ce dernier. J'espère que vous ne garderez pas de votre bref séjour chez moi un trop désagréable souvenir.

– De toute façon, rétorque Filasse en passant à sa hauteur, ce sont toujours les souvenirs les plus épouvantables qui font rire les gens.

Retour en ville.

La charrette à fond plat cahotait vers la ville. Rênes en mains, l'Indien refusait la conversation. À ses pieds, assis, les trois femmes et Jésus-Christ ballottaient doucement. L'horizon blanchissait.

– Il était temps que nous nous en allassions! soupire Filasse.
Quel sale type!

– Il m’a paru un peu bizarre, confesse Chou-Baby.
– Un moment, il m’a fait peur, avoue Mistress.
– D’abord, dit Filasse, je ne peux pas sentir les vieux.
– Il déteste les frères Cyclopus, observe Chou-Baby...
– Et les femmes, mentionne Mistress...
– Ou bien c’est une pédale, conclut Filasse, ou bien il passe le temps à se branler.

– Filasse! s’écrie Mistress.
– Il ferait mieux de crever que d’empoisonner le monde avec ses coderies! continue Filasse. (Tous rient, sauf l’Indien.)
Son air de tout savoir parce qu’il ne peut plus bander me répugne! Et ses belles phrases! Tu parles! C’est à la portée de tous d’en sortir! Il suffit de les apprendre par cœur.

– Filasse, tu abuses un peu, dit Mistress en riant.
– Je hais les vieillards, répète Filasse. Ils puent la rancune et l’impuissance. Ils me dégoûtent.

Jésus-Christ, affublé d’un vieux pantalon, fait entendre sa plainte:

– Pouwquoi qu’il n’a pas voulu que je wentwe, hein?
– À ce moment, dit Chou-Baby, il m’a semblé odieux, monstrueux.

– Il l’est, murmure soudain l’Indien sans se retourner.
– C’est ton père? demande Filasse.
– Le Juge m’a adopté quand j’étais enfant. Il m’a pourvu d’une éducation.

– Il se rembourse en te faisant jouer le garde-malade?
Silence. Filasse agrippe l’Indien par la jambe du pantalon:
– Hé balai-brosse? Tu réponds?
– Cela ne me regarde pas, dit l’Indien.
– C’est beau la reconnaissance! admire Filasse. Ça m’émeut!

- Voici la ville, annonce l’Indien.
- Quelle heuwe peut-il êtwe? s’interroge Jésus-Christ.
- Ma parole tout le monde dort! s’écrie Filasse alors que la carriole s’aventure dans la rue principale. J’ai envie de sonner le réveil à coups de revolver pour les remercier d’avoir volé si vite à notre secours!
- Ne faites pas cela, conseille l’Indien sans commentaire.
- Et le voyeur? demande Filasse. Qui est-il?
- Où dois-je vous déposer? demande l’Indien.
- C’est un déchet de famille qu’on dérobe au public? insiste Filasse.
- Où dois-je vous déposer?
- Ici, décide Filasse en sautant à terre. Tu commences à me lasser! Moins je te verrai mieux cela vaudra!
- L’Indien arrête la carriole, les occupants en descendent.
- Merci, dit poliment Mistress.
- L’Indien s’en va.

Les trois femmes et Jésus-Christ remontent la rue déserte. Filasse pousse devant elle une gamelle à coups de pied. Vacarme métallique. Au troisième essai, une fenêtre s’ouvre à l’étage d’une maison close, et un homme apparaît, torse nu, l’air furieux. Filasse prend juste de l’élan pour marquer un but. L’irascible met en évidence un fusil :

- Shoote, conseille-t-il, c’est moi l’arbitre. Je vais te faire arpenfer le terrain, avec du petit plomb pour le salut final.
- Filasse... implorent Mistress et Chou-Baby, tandis que Jésus-Christ s’écarte prudemment.
- Malappris! s’écrie Filasse. Est-ce ainsi qu’on t’apprit à parler aux dames! C’est ça l’éducation des maisons closes?

Et elle shoote. L'homme est tellement déconcerté qu'il perd la parole. Il referme soudain la fenêtre en jurant des atrocités.

Amours tumultueuses.

Le groupe entre dans le palais. Il y a de la lumière en bas, chez M^{me} dom Franquin qui pleure encore. Chou-Baby hésite, et passe...

– Chou-Baby? appelle M^{me} dom Franquin.

Chou-Baby entre. Mistress et Filasse gagnent l'étage.

– Mère? Seriez-vous souffrante?

– Asseyez-vous, mon enfant, snif...

Elle pleure. Geste d'humeur de Chou-Baby.

– Chou-Baby, je me sens honteuse, car je vois bien que vous me jugez, moi, votre mère...

– Je ne me permettrais pas, observe Chou-Baby un peu grinçante.

– Vous ne pouvez pas comprendre.

Elle repleure et renifle:

– Snif, Chou-Baby, snif, votre père et moi, snif, n'avons jamais, snif, été très unis, snif, le colonel, snif snif, le colonel (elle éclate en sanglots) le colonel de Saint-Eustache, snif (elle crie soudain :) je l'aimais! Je l'aimais! Snif-snif, c'est ainsi, ne me regardez pas, snif, je l'aimais...

– Je sais.

– Vous ne comprenez pas! s'écrie Thérèse en larmes. Il est mort!

– Qui? s'écrie Chou-Baby. Le colonel? Le colonel de Saint-Eustache?

– Snif-snif. Beuuuh...

– Il n'était pas malade? se renseigne Chou-Baby cruellement.

Un fracas empêche Thérèse de répondre. L'explosion vocale provient de l'étage. Des portes claquent! Il y a une course dans les escaliers, puis dans le couloir, de plus en plus proche, et Chou-Baby va à la porte pour voir passer Filasse qui crie, fonçant droit devant elle :

- Le salaud! L'ordure!
- Hé? fait Chou-Baby pétrifiée.

Filasse vient de pousser une porte un peu plus loin et elle s'engouffre dans une chambre. Bruit d'objets pesants déplacés, grognements interrogateurs. Voilà Francoquin au galop, à peine vêtu, à l'extrémité du couloir :

- Ho! Filasse! Filasse! crie-t-il.

Il n'a que son pantalon. Chou-Baby repousse sa porte aux trois quarts, mais n'en continue pas moins d'observer, par l'entrebâillement. Son père se jette sur la porte où Filasse disparut, et la porte refuse de s'ouvrir. Francoquin tape dessus, tambourine des poings en hurlant :

- Filasse! Filasse! Écoute-moi! Filasse! Écoute!
- Je t'ai assez écouté, salaud! réplique vertement Filasse de l'intérieur.
- Filâââsse! M'n'amouuuur! Filaaasse! Laisse-moi t'expliquer!
- Merde! crie Filasse. Tu expieras par où tu fautas! (Puis, d'un ton doucereux, haussant la voix pour être bien entendue de Francoquin :) Viens, Peter.
- Heu... (Voix de Peter...) Heu. Que fais-tu dans ma chambre?
- Viens? Veux-tu me faire l'amour? Viens? Tout de suite! Qu'il enrage!
- Heu. Glub.
- Filasse! Filasse! rugit Francoquin tambourinant. Ne fais pas ça! Tu ne feras pas ça!

– On va se gêner! rétorque Filasse. Allez viens Peter! Go!
– Peter! beugle Francoquin s’adressant à la porte. Si tu y touches...

– Viens Peter? jase Filasse. Te plais-je? Comment trouves-tu mes seins, dis? Les trouves-tu jolis? Touche! Tâte-moi ça! Ça n’est pas du caoutchouc, dis?

– Heu. Glub. Gulp.

– Peter! Peter! clame Francoquin. Si tu y tâtes je t’abats! Peter! (Tambour.)

– Ne l’écoute pas, mon petit Peter, ramage Filasse. C’est moi qui commande. Il n’a pas la parole. Comment trouves-tu mes petites fesses? Tu les trouves suffisamment fermes?

– Peterrr! braie Francoquin. Filasse! Filaaasse! Filaaaaasse!

Batterie. Cris incompréhensibles, glapissements gutturaux et rauques, feulements, à peu près comme suit:

– Arr Peeterrr! ôôôoo wawawaw beu gttgtgt rrr hh-ùù-hh iiii rr grt k...

FILASSE. – Tu me trouves jolie toute nue. Peter mon chéri?

– Peeterrrr! tonne Francoquin se ruant vainement à plusieurs reprises sur la porte pour l’enfoncer.

– C’est du solide! rigole Filasse. J’ai appliqué l’armoire derrière! (Puis, aimante:) Tu veux que je reboucle mon ceinturon, ou que je renfile mes bottes, ou tu me préfères dénudée absolument? Dis? Mon amour?

– PEEETEERRR!

– Heu. Glub. (Voix de Peter:) Je crois qu’il vaut mieux heu...

– Comme tu dis! hurle Francoquin en faisant sauter la serrure à coups de revolver.

La porte cède. Francoquin éjecte l’armoire en fracas. Il y a un mystérieux bruit de vitres brisées, probablement Peter qui déménage. Tintamarre. Cris de ménagerie affamée:

- File! (C’est Francoquin.) Sors d’ici! Dehors!
- Demande-le à genoux!
- Tu peux courir!
- À genoux! Demande-moi pardon! À genoux!
- Bon. Heu. Après on efface tout?
- Des clous! Cochon! Apostat! Gigolo!
- Putain! Salope!
- Maquereau! Pédéraste! Obsédé sexuel! Affreux disiaque!

(Bruit de gifle.)

- Et maintenant file! Au lit! Nymphomane!

Bruit de pied dans les fesses, Filasse jaillit dans le couloir, nue. Elle commence à courir, mais se ravise à la vue des curieux béats qui jalonnent le parcours, préfère marcher dignement, lentement, genre défilé plébiscitaire. Elle est vivement acclamée, serre des mains, s’exhibe sous tous les angles. Derrière, Francoquin apparaît, les vêtements récupérés en paquet sur un bras. Il gesticule au spectacle ahurissant qui lui est proposé, et chacun réalise qu’il est temps de faire place nette:

- Foutez-moi l’camp! Warr grr! Foutez-moi l’camp ou je...!

Il galope dans le couloir déserté jusqu’à Filasse, lui jette ses effets à la figure:

- Attrape ça! (Qu’elle laisse tomber, et il re-ramasse:) Habille-toi! Catin! Dégénérée!

– Cochon! Tu ne perds rien pour attendre! crie Filasse en marchant droit devant elle, et Francoquin la suit à deux pas. Tu les porteras les cornes! Tu vas voir! Tu les porteras!

- Écoute, plaide-t-il. Si tu me laissais parler? Me justifier?

– Tu en baveras! crie Filasse dont la voix se perd en direction de l’escalier. Tu en baveras! Cocue fus-je, cocu seras-tu! Chacun son tour! Œil pour œil, tu connais le dicton? Maquereau! Tu n’as pas honte?



Le vacarme décroît, se déplace d'escaliers en couloirs, la tornade est passée...

– Chou-Baby? appelle M^{me} dom Franquin.

Chou-Baby sursaute, de la porte entrouverte.

– Chou-Baby?

Elle se tourne, le visage pâle, absente...

– Chou, tu sais, dit Madame, il ne faut pas dramatiser, la vie n'est pas... (Geste vague un peu résigné, impuissant.)

Chou-Baby s'enfuit, en courant, et les appels maternels ne la font même pas regarder derrière elle.

Elle entre chez Mistress sans frapper. Triple oh: Mistress surprise ainsi, N'a-qu'un-Ceil, Chou-Baby réalisant ce qu'elle devine, bien que la chambre soit très obscurcie au moyen des tentures. Mistress tire vivement le drap tandis que N'a-qu'un-Ceil se retourne. Chou-Baby ressort précipitamment...

– Chou-Baby! appelle énergiquement Mistress. Entrez, mon enfant.

Intriguée par le ton, Chou-Baby revient, entre. Mistress enfle une robe de chambre. Elle marche vers Chou-Baby:

– Venez, ordonne-t-elle. Passons à côté, voulez-vous?

Mistress Mary à cœur ouvert.

– Asseyez-vous, Chou, dicte Mistress. (Cette chambre est la sienne, à en juger par ses vêtements éparés sur le lit non défait. Elle indique un canapé, où Chou-Baby s'assied. Elle-même s'installe sur le bord du lit, jambes croisées sous la robe, et pieds nus.) Vous vouliez me voir?

– Pas précisément, murmure Chou-Baby...

– Si, dit Mistress. C'est de m'avoir surprise au lit qui vous

cloue. Chou-Baby, j'ai des torts envers vous. Cette nuit, j'y ai réfléchi, et Filasse m'y a aidée en partie. Étant votre préceptrice, possédant votre confiance, et, je l'espère depuis peu de tout mon cœur, votre amitié, je me sens obligée de remettre en question le sens de mon enseignement. Vous ai-je aidée à vivre? Non. J'ai vécu égoïstement. Bien payée, me souciais-je de vous, fille d'une autre classe sociale que la mienne, gosse de riches, avant que je me mette à vous chérir comme si vous étiez ma propre enfant? Ne m'interrompez pas.

– Mais, Mistress...

– Consciencieusement, je me suis satisfaite en vous transmettant un peu de mon savoir, bref, en vous procurant ce qui ne me coûtait que du temps rétribué. Je ne vous ai donné en somme que ce qui ne m'appartenait plus. Rien de moi.

– Mais, Mistress...

– Non, chérie. On ne donne rien tant qu'on ne fait pas don de soi. Don de soi à ceux qu'on aime, peut-être à tous, mais librement, je veux dire sans contraindre à recevoir. Pouvoir inviter ceux qui vous sont chers, vos amis, à entrer, à se servir. Chou-Baby, voulez-vous que nous soyons amies? Voulez-vous?

– Oh Mistress! dit Chou-Baby en portant la main à son cœur. Je suis si heureuse!

– Merci... Avez-vous vu votre mère?

– Oui. Elle pleurait. Elle m'écœurait un peu...

– Le colonel de Saint-Eustache a été tué hier soir, Chou. Votre mère...

– Je savais, dit Chou-Baby. Tout le monde savait.

– Chou, l'homme que tu as entrevu, qu'on appelle N'a-qu'un-Ceil, est mon amant, et je l'aime. J'ai besoin de lui, je ne pourrais plus vivre sans lui, j'ai l'impression. S'il venait à mourir, je me roulerais sur le sol en criant, et je m'arracherais les vêtements, et je pleurerais, et vous me jugeriez dégoûtante.

– Oh non Mistress! Pas vous!

– Si, Chou. Vous jugez votre mère comme au théâtre. Vous me jugez pareillement. Nous nous jugeons tous comme au théâtre. Vous ne m'attribuez pas le même rôle, et effectivement sans doute suis-je autre. Nous sommes tous des personnages qui montent leur décor avec ce qu'ils ont pu rassembler, qui se mettent eux-mêmes en scène, se corrigent, se créent sous les yeux d'autrui, comme une troupe d'acteurs anonymes en minable tournée. Il n'est pas exclu que nous puissions interpréter – même différemment – les mêmes scènes. Ainsi, quand on croit posséder le bonheur après une longue et ardente quête, et que stupidement un peu de plomb vient faucher l'échafaudage, on souffre, on joue l'horrible scène, on voudrait mourir je suppose. Et peut-être que je voudrais mourir moi aussi, et que vous me jugeriez dégoûtante...

– Non, dit Chou-Baby. D'ailleurs, je ne reproche rien à ma mère sur ce plan, mais... l'aimait-elle?

– Elle ne vous l'a pas dit?

– Si. Crié. Hurlé même.

– Parce que vous la condamnerez, Chou. Peut-être aussi avait-elle besoin de se sentir condamnée. Peut-être aussi vous défiait-elle, et à travers vous, autre chose...

– Si elle l'avait aimé, dit Chou-Baby, pendant qu'il se mourait serait-elle allée faire cette...

– Que votre phrase est malhonnête, Chou! Vous juxtaposez deux éléments qui n'ont de rapport que rétrospectivement, dans votre esprit – et peut-être aussi dans le sien égaré par la douleur. La mort du colonel, la partouze sont deux choses bien distinctes. Vous n'avez pas le droit de les lier, même si apparemment le temps leur sert d'unité, car, pour votre mère, elles n'ont pu se produire simultanément. Il y eut la partouze, puis l'annonce de la mort du colonel. C'est parce que votre mère

croit à ce mensonger rapport qu'elle souffre, ou vice-versa, c'est pour elle, étant donné son penchant au mysticisme primaire, un cercle vicieux. Elle a perdu l'homme qu'elle aimait, Chou, car elle l'aimait, cela était évident...

– En ce cas pourquoi participer à cette fête ignoble?

– Je ne sais, dit Mistress. Chou, quand un homme prend possession de votre corps... je ne sais comment te dire... Vous vous sentez nouvelle, vivante. Ce n'est pas seulement le cœur et l'esprit, l'amour est aussi le corps. Chou... C'est bon l'amour... (Elle baisse la voix, rougit, se reprend :) Vous vous souvenez de moi avant notre départ? Bien sûr, j'avais déjà agi amoureusement, mais savais-je à quel point j'étais femme? Cet homme (elle indique la pièce à côté) m'a prise, ouverte comme un fruit, et je l'aime. Il m'a donnée à moi. Il m'a donné mon corps, et mon cœur, mon esprit, le monde ont changé...

– Mais ma mère?

– Elle souffre. Peut-être a-t-elle fait l'amour pour la chair, je ne peux ni ne veux parler d'elle, Chou. Mais je vous en conjure, ne jugez pas selon le seul esprit. Ne vous desséchez pas comme j'ai failli le faire. Vous êtes jeune, un peu naïve, spirituelle, joliette. Soyez assez lucide pour ne pas vous prendre au sérieux sur des idées. Vous serez heureuse, Chou. Comme je voudrais que vous fussiez heureuse!

– Oh Mistress...

Chou-Baby se jette à genoux, la tête sur les genoux de Mistress, dérangeant les plis de la robe de chambre. Mistress s'efforce de la relever :

– Chou? Voyons! Relevez-vous bonne amie! Grande sottise...

L'affreux Double-Mouche. Voyage ou non ? 2 000 dollars.

Pour commencer, Double-Mouche était passé prendre le général de Saint-Jobard. Le vieux était au lit, bonnet de coton sur la tête, foulard autour du cou par-dessus la chemise. Il s'éveille, gazouille d'une voix étrange :

– Hé? F'est toi La Quêfière? Fetit pijou t'amour, hé-hé-humph.

– C'est moi Double-Mouche. Il n'y a pas de bijou d'amour. Il se carre devant Saint-Jobard désaxé :

– Debout les morts, nous allons en promenade.

– Hé?

– Debout, répète Double-Mouche écartant les draps d'un seul geste.

– Hé! Hé! Hé! Qu'est-fe qui fous prend?

– Nous allons chez les Cyclopus. Toi, Franquin, et moi. Debout!

– Les Fyclopuf? Ah oui. Oui. Où est La Quêfière?

– Quelle caissière?

– Pas la caiffière, rigole Saint-Jobard. La Quêfière. Où est-elle? Hou-houu?

Il babille sur son lit, et Double-Mouche l'observe avec perplexité.

– Hou-houuu! Hou-houuu?

– Hou-hou me voilà! s'écrie soudain La Guêpière en entrant. Me voilà!

Elle est en slip et soutien-gorge, le restant des habits en boule sous le bras. Elle est essoufflée, ayant dû courir depuis chez Francoquin. Arrêt brutal à la vue de Double-Mouche :

– Que faites-vous là vous? s'étonne-t-elle haletante, adossée à la porte refermée.

– F'est l'envoyé des Fyclopuf, explique Saint-Jobard dressé sur son lit. On fa aller leur faire une fiftte.

– Lui seulement, précise Double-Mouche à l'intention de La Guêpière. Habille-toi grand-père, nous devons passer prendre Franquin.

– Ce n'est pas le moment d'aller chez Franquin! s'exclame La Guêpière en agrafant son corsage. Ce n'est pas le moment!

– Tu ne veux pas l'habiller? suggère Double-Mouche. Ça irait plus vite! Toi, tu peux rester comme tu es, ça ne me dérange pas, au contraire.

– Je fais ce qui me plaît, réplique La Guêpière achevant de se cloîtrer dans sa robe.

Double-Mouche s'assied dans un fauteuil, croise les jambes, allume un cigare. La Guêpière s'approche du lit, mais Saint-Jobard l'attrape par le cou, la renverse. Il rit. Double-Mouche se lève, agrippe le général par la chemise, délivre La Guêpière:

– Habille-toi. Aide-le.

Il se rassied. La Guêpière prépare l'ancêtre qui chantonne, tousse parfois. À la fin, elle s'empare d'un verre d'eau sur la table de nuit:

– Ton dentier, rappelle-t-elle. Ne l'oublie pas.

– Tu es une ponne fille La Quêfière! s'écrit le vieux en assujettissant son dentier. C'est toi la reine!

– Debout, ordonne La Guêpière. Tourne-toi.

Ceinturon, colt. Double-Mouche, cigare aux lèvres, regarde d'un air douteux.

– Ça fait partie de l'uniforme, commente La Guêpière.

– Il est prêt? demande Double-Mouche.

– On y va! s'exclame Saint-Jobard jovial en donnant l'exemple. Il chante. Double-Mouche s'adresse furtivement à La Guêpière:

– Si je reviens dans cinq minutes, seras-tu là?

– Essaie toujours, raille-t-elle.

– Et comment! promet Double-Mouche en rattrapant le vieux à la porte.

– Essaie toujours, répète La Guêpière en riant. Au revoir, Wilfrid chéri!

Dans le couloir, Double-Mouche trotta. Le vieux courait à sa hauteur, puissamment croché dans le dos. Il haletait, mais Double-Mouche pensait à autre chose.

– Teuf-teuf-teuf-pas si vite!

– Tu ne bafouilles plus? s'étonne Double-Mouche.

– C'était le dentier, explique le vieillard et, en riant, il repousse son dentier vers l'avant avec sa langue, comme des dents de cheval qui rit. Il tousse: le dentier tombe par terre. Hé! Hé! Mon dentier! Mes dents!

Ils s'arrêtent. Saint-Jobard, plié en deux, récupère son appareil. Il geint:

– Ah flûte! Merde! Encore deux de caffées! deux infififes!

Dans les escaliers, Saint-Jobard ne touche plus terre:

– Il faut toujours produire le maximum ou crever! affirme Double-Mouche.

Arrêt devant la porte d'une chambre où l'on crie, jérémiades. Double-Mouche distingue des «salaud» «putain érotique» «géotrupe malfaisant» «je te jure que je ne voulais pas» «prétends qu'elle t'a violé» «ma chérie». Double-Mouche frappe et entre, remorquant Saint-Jobard.

– Ne te gêne plus! s'écrie Francoquin. On rentre ici comme dans une église ma parole! Où te crois-tu?

Filasse est à plat ventre par terre, et Francoquin, assis sur ses reins lui tord consciencieusement les bras dans le dos. Quand il se lève, elle se libère en sursaut.

– Salut, dit Double-Mouche. C'est une idée originale de lutter à jeun. Je vous emmène chez Cyclopus. Départ dans vingt minutes, j'ai une course à faire. Je vous abandonne le vieillard. Vous pouvez reprendre l'entraînement, il comptera les points. *Sit down*, grand-père. (Il le pousse dans un fauteuil, lui infiltre son cigare dans la bouche, et s'en va.)

– Eh bien ! dit Filasse sidérée. Fais comme chez toi !

– Je ne peux pas aller chez les Cyclopus, annonce à regret Francoquin. Pas aujourd'hui.

Double-Mouche s'arrête pile à la porte :

– Ce qui t'en empêche ?

– Il a peur de les porter ! s'écrie Filasse en faisant les cornes.

– C'est toi qui intentes de les lui susciter ? dit Double-Mouche en choisissant un nouveau cigare dans sa poche de chemise. Je suis ton homme. Excepté que j'ai une course à faire. Après peut-être. Pourquoi veux-tu le tromper ?

– Ma revanche, dit Filasse. (Puis, minaudant :) Tu ne me déplaîs pas...

– C'est une litote ? s'enquiert pédantesquement Double-Mouche.

– C'est un salaud, répond Filasse.

Après avoir effectué trois tours de chambre, Francoquin s'arrêta devant Double-Mouche :

– Dis aux Cyclopus que je suis malade. Je dois la surveiller.

– Je ne suis pas pressée, fait remarquer Filasse. Aujourd'hui ou demain...

– Tu pourrais la surveiller là-bas, remontre Double-Mouche.

– Chez les Cyclopus ?
– Et je consens à la surveiller pour toi si tu veux ?
– Moi je veux bien, minaud Filasse en jouant les femelles chaudes.

– Assez ! gronde Francoquin. Assez ! Celui qui te touchera marde et mirde, j’y fais bouffer sa quéquette !

– Tu aurais mieux fait de tourner la tienne plusieurs fois dans ton pantalon avant de lui laisser la parole ! s’exclame Filasse. Bête porcine ! Toucheur de fillettes ! Branleur de garces ! Mégalomannequin !

– Je l’emmène, décide Francoquin. Je la surveillerai moi-même.

– À tout à l’heure, dit Double-Mouche. Ma course va s’impatier. Je vous confie le vieux, ne le perdez pas de vue !

Qui s’endort, ouvre les yeux en entendant «vieux», et sourit :

– Soyez tranquille hé-hé je les ai à l’œil.

– Me revoilà, annonce Double-Mouche.

La Guêpière est alitée nue sur le drap, dans la semi-obscurité :

– Ce que tu veux ? demande-t-elle lascive.

– Te parler, répond Double-Mouche en débouclant son ceinturon.

– Tout doux, fait la Guêpière se tournant à plat ventre, et l’observant de biais. Que m’offres-tu ?

– L’Amour, déclame Double-Mouche. L’Amour-fou, l’Amour-passionné, l’Amour-absolu dans ce monde relatif et ramolli, je t’offre l’Amour-choc avec un grand A.

– D’emmerdements ?

– L’Amour véritable.

– Qui ne nourrit pas.

– Le vieux te nourrit, réplique Double-Mouche, et sans doute à ne rien faire. Si tu continues, tu te rouilleras le cœur. (Il déboutonne sa chemise.)

– Primo, il ne me nourrit pas à ne rien faire. Secundo, il est plus fatigant qu'un autre parce qu'il faut l'épauler. Tertio, j'ai subi Franquin une partie de la nuit et suis éreintée, outre que Filasse nous a surpris.

– Si je payais, fait remarquer Double-Mouche, serais-tu éreintée?

– Tous ceux qui travaillent le sont. Ils ne travaillent pas par plaisir.

Double-Mouche enlève sa chemise :

– *Let me pay with love, he says. When you've tasted it, you'll never want another one. Franquin's, compared with mine, is but rubber gum.*

– *All the more reason! she replies. Since I'm weary.*

Elle s'étend de profil, et il admire sa ligne, avalant sa salive :

– Tu veux? dit-il.

– Tu m'as regardée? lance-t-elle.

– Je ne fais que ça! s'écrit-il en ôtant la première botte.

– Alors paie.

Elle a attrapé un revolver camouflé sous l'oreiller, et le pointe :

– Si tu l'as aussi dure que ce canon, profère-t-elle, et si tu ne veux pas qu'il crache pour elle, ne joue pas les héros. Paie.

Il arrache la deuxième botte. Il est en pantalon, torse nu. Son ceinturon est sur la chaise, mais sous la chemise. Il soupire, s'assied au pied du lit :

– Écoute-moi. Ici, il n'y a pas un sou. Dans tout ce pays, il n'y a pas un sou. Tout fut pompé par les loups de l'autre côté de la frontière. Il ne reste rien. Ce n'est pas par goût que

nous recevons un Franquin ou un père-gâteaux. On s'en fiche comme de notre premier biberon.

– Tu ne m'auras pas avec des phrases, avertit La Guêpière. Je suis vaccinée.

– Écoute-moi. Quand tu as surgi, tout à l'heure, j'ai encaissé comme un coup de poing au plexus solaire. Tu me plais comme tu n'as jamais plu à personne.

– Qu'en sais-tu ?

– Si je ne m'étais pas contrôlé, j'aurais frappé le vieux, je t'aurais prise aussitôt, sauvagement. J'en tremblais. Tu me crois ?

– Pourquoi pas ? Est-ce que ça change quelque chose ?

– Si tu voulais, dit Double-Mouche, toi et moi, nous nous aimerions, nous vivrions ensemble, nous ferions des projets ensemble. Ce serait bon, je te promets.

– Tu y gagnerais, apprécie La Guêpière. Une putain pour toi tout seul, à domicile, sans payer. Pourquoi pas le mariage pendant que nous y sommes ?

– Ne me refuse pas, dit Double-Mouche. Ne me ridiculise pas. Si tu me refuses, je vais faire des bêtises. Je te veux comme je n'avais jamais pensé que je voudrais une femme. Ce n'est pas de la littérature, je hais la littérature. Je te veux. Je te veux.

Elle sourit, gardant le colt pointé dans la bonne direction :

– Et je vivrais de quoi ? D'amour et d'eau polluée ? Avec des idées comme ça, je suppose que tu es jaloux ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Si tu le faisais par amour avec un autre.

– Tu es marrant, toi, dit-elle, Je ne te connais même pas, et tu me declares qu'éventuellement tu serais jaloux !

– Je n'ai pas dit que je le laisserais voir, corrige Double-Mouche.

– Un jaloux le laisse toujours voir, juge La Guêpière.

– Tu veux de moi ?

Il s'approche un peu.

– Tu y tiens ! dit-elle. Depuis combien de temps n'as-tu pas couché avec le beau sexe ?

– Quelques heures. Je t'ai dit qu'il n'y avait plus un sou. Je n'ai pas prétendu que nous nous fussions faits moines !

– Et sans vergogne tu me racontes que tu m'aimes !
Menteur ! lance La Guêpière s'asseyant. (Puis :) C'est vrai que tu ne m'as pas dit que tu m'aimais.

– Ça vient, assure Double-Mouche. Comment t'appelles-tu ? Ton prénom ?

– La Guêpière avant. Après, Le Guêpier. Fous le camp.

– Je veux t'aimer. Tire si tu peux. Je veux te faire l'amour, et je veux te le faire j'ignore jusqu'à quand, c'est peut-être ça toujours. (Il s'approche.) Je ne te brutaliserai pas. je te laisse la possibilité de tirer. Je te veux. Je ne reculerai plus. Je t'aime...

Il est contre elle, doucement. Elle a laissé retomber son bras, et le revolver est sur le lit. Double-Mouche le repousse sous l'oreiller. La Guêpière s'étend sur le lit. Double-Mouche l'embrasse, la caresse, l'enlace :

– Pourquoi n'as-tu pas tiré ? murmure-t-il. J'ai cru que tu tirerais. Tu veux, dis, maintenant ?

– Tirer ?

– Non, ne te moque pas de moi. Tu veux ?

– Si tu avais essayé de me surprendre, j'aurais tiré. Je te guettais. Je t'aurais tué.

– Tu veux ?

– Viens, dit-elle tout bas, viens, je t'...

– Dis-le ?

– Non. Pas encore. Plus tard peut-être. Viens...

On frappe ! Double-Mouche n'a que le temps de rouler par terre entre le lit et le mur, et La Guêpière lui jette ses affaires.

– Entrez ! dit La Guêpière enfoncée dans le lit.

Entre M^{me} de Saint-Jobard. Sursaut de La Guêpière. Hélène referme la porte, marche à la fenêtre, ouvre le rideau. Jour cru dans les yeux de La Guêpière. Hélène revient, reste plantée au pied du lit, regarde l'occupante.

– Heu, asseyez-vous ? invite La Guêpière gênée en indiquant une chaise.

– Merci, dit Hélène dignement. (Puis, plaisantant :) On me l'avait affirmé, mais j'avoue que je ne le croyais pas. Il a bon goût.

Elle s'assied. La Guêpière la scrute, pas tranquille.

– Il vous paie ? demande Hélène.

– Oui, heu, sourit La Guêpière embarrassée. C'est un métier...

Hélène sourit silencieusement :

– Je n'aurais jamais imaginé cette chose, dit-elle. Qu'il me trompait.

– Vous ne paraissez pas en souffrir ? observe La Guêpière.

– Non. Mis à part l'amour-propre. Dans le fond... D'ailleurs... Bref. Je serais mal venue de me plaindre.

– Vous le trompez également ?

– Sans intérêt. Voyez-vous, vieux comme il est, il ne m'est pas désagréable de le savoir un peu heureux. Cela doit le fatiguer pourtant, j'imagine ?

– Je suppose, dit La Guêpière. Je l'apaise de mon mieux.

– Vous avez tort, dit froidement Hélène. Je veux que vous le laissiez faire, que le chéri soit assommé de plaisir.

– Pourquoi ? se méfie La Guêpière. Vous seriez bien la première femme qui...

M^{me} de Saint-Jobard approche sa chaise au chevet du lit :

– Parlons franc, rapidement. Le général a franchi la septantaine, il me laisse un bon testament.

- Je comprends mieux, fait La Guêpière. Je me disais...
- 2 000 pour vous, coupe Hélène glaciale.
- La Guêpière siffle, éblouie :
- 2 000 ! Il doit laisser un fameux paquet !
- 2 000 pour vous. En coupures de 100. Payables immédiatement après exécution de la chose.
- Qui me garantit que vous tiendrez parole ? demande La Guêpière.
- N’avez-vous pas confiance ? dit Hélène assez sèchement.
- J’aimerais une garantie, au moins la moitié de la somme et...
- Non, je refuse. Je ne veux pas courir le risque de chanter. Ceci reste entre vous et moi, oralement.
- Et, calcule La Guêpière, quand j’aurai dévoré, pour servir vos intérêts, mon propre gagne-pain, vous filerez avec mon dû ? Je refuse.
- Tant pis, dit Hélène se levant. C’est dommage...
- Un instant ! s’écrie une voix sous le lit.
- Qui a parlé ? s’effare Hélène.
- Moi, répond Double-Mouche se dressant rhabillé.
- La Guêpière pousse un cri de frayeur, tire le drap sur elle. Stupeur d’Hélène, qui se tourne vers La Guêpière faussement émue.
- LA GUÊPIÈRE, fébrile presque criant. – Que faites-vous céans ? Qui êtes-vous ? Sortez !
- HÉLÈNE, blême. – Comment ! Vous ne connaissez pas cet homme ?
- LA GUÊPIÈRE. – Mais non ! Qui êtes-vous ?
- Je m’appelle Double-Mouche. Je veille sur le Général. J’en apprends de belles !
- Oh !!! s’écrie Hélène foudroyée en retombant sur sa chaise comme une loque. Je suis perdue...

LA GUÊPIÈRE, violemment à Double-Mouche. – Que voulez-vous ? Parlez ! Vous faites inutilement souffrir ! Parlez !

– Merci, bredouille Héléna, merci mademoiselle...

Double-Mouche contourne le lit :

– Je saurai garder le silence...

– Merci ! s'exclame Héléna lui baisant les mains. Vous me sauvez !

– À condition que je perçoive aussi 1 000, et sur-le-champ.

Héléna retombe durement :

– Ah !!!

– Autrement je parle, conclut Double-Mouche.

Un temps. Héléna récupère péniblement :

– On ne vous croira pas ? murmure-t-elle pour se rassurer.

– Quand vous sortirez, conseille Double-Mouche, demandez qui je suis : vous comprendrez que nul ne mettrait en doute mes éventuelles accusations.

– Vous êtes un monstre ! lance La Guêpière avec une conviction agressive qui lui vaut un muet merci d'Héléna.

– C'est ainsi, dit Double-Mouche. Bon. Je m'en vais. Vous acquitterez mes 1 000 à cette demoiselle indignée, qui me les remettra intégralement que ça lui plaise ou non.

– Vous êtes odieux ! crie La Guêpière avec une émotion vibrante.

– Je serai de retour pour midi, avertit Double-Mouche. Si l'argent n'est pas exact au rendez-vous, j'ouvre mon instrument aussi grand que cette porte !

Et il sort. Héléna pousse de petits cris, brisée. Il referme la porte, colle son oreille à la serrure :

HÉLÉNA. – C'est affreux.

LA GUÊPIÈRE. – Quel infernal maître-chanteur ! Qu'allez-vous faire ?

HÉLÉNA. – Que me conseillez-vous ?

LA GUÊPIÈRE. – De lui obéir. Nous n'avons pas le choix. Vous perdriez tout s'il bavardait.

HÉLÉNA. – Vous croyez ?

LA GUÊPIÈRE. – Apportez l'argent, que je lui remettrai. L'odieux aventurier sans scrupules ! Que la femme est faible aux mains de ces... L'indignation m'étouffe !

– Hélas.

LA GUÊPIÈRE. – Mais d'un autre côté, pour notre petit marché, s'il tient toujours, maintenant moi j'accepte. Car en somme, nous avons un témoin ?

– Hélas.

LA GUÊPIÈRE. – Soyez grande dame. Rien de tel pour en imposer à la canaille ! Il veut 1000, donnez-les. Tenez, allez maintenant les soustraire à vos fonds, je vous attends. Après, vous n'y penserez plus, vous verrez, vous en serez soulagée...

– Hélas.

– J'en mettrais ma main au cul du... au feu.

HÉLÉNA, bruit de chaise déplacée. – Je vais y aller...

Double-Mouche détail.

Chez les Cyclopus : le voyage. Rencontres.

– En route !

– C'est loin ? demande Francoquin.

– Pas trop, répond Double-Mouche.

Les quatre cavaliers entament la grand-rue. Double-Mouche et Francoquin encadrent une Filasse revêche, qui a pourtant endossé une jolie robe blanche décolletée, sur laquelle flotte un collier de perles offert par Francoquin. Elle est vraiment mignonne, ayant chaussé des souliers vernis. Saint-Jobard suit en hochant la tête. Francoquin surveille Filasse, mais lequel paraît le plus prisonnier de l'autre ? Neuf heures sonnent à

l'horloge de la place. Les gens sont oisifs. Un type jette un seau d'ordures dans la rigole.

– Ce n'est pas reluisant ! constate Filasse d'un geste panoramique.

– Ça manque de lingots, admet Double-Mouche.

– Que font les filles dans ces conditions ? se soucie Filasse. Elles chôment ? Elles opèrent gratuitement ?

– Non, je suppose, répond Double-Mouche. Les clients ont de la monnaie, ou s'acquittent en espèces.

– Pourquoi « je suppose ? » demande Francoquin. Tu t'abstiens ?

– Non, dit Double-Mouche. Mais je ne paie pas. Je suis une personnalité, outre que je ne possède même pas de monnaie. Si on me veut, il faut me prendre sans prétexte.

– Hé-hé, cite Saint-Jobard, un homme sans argent est aussi inutile qu'une selle sans cheval, hé-hé. C'est ma mère qui le répétait à mon père hé-hé-humph.

– J'en aurai bientôt, le rassure Double-Mouche.

Le groupe laisse la ville. À gauche, un immense tas d'ordures obstrue le paysage. Au loin, le soleil, magnifique. Double-Mouche regarde Francoquin et Filasse, qui n'ont pas l'air naturel, quoique Filasse soit splendide. Double-Mouche le lui dit :

– Une robe, ça te va réellement bien !

– Merci, sourit Filasse...

– Vous êtes réconciliés tous les deux ? On ne vous entend plus ?

– Il ne perd rien pour attendre, réplique Filasse. Le salaud. Il le sera.

– Vous êtes fâchés ? s'enquiert Saint-Jobard.

– Il me trompe, se plaint Filasse.

Saint-Jobard s'esclaffe et tousse, tandis que Double-Mouche grille un cigare, et que Francoquin serre les poings pour se taire.

– Je ne vois pas ce qui est drôle? dit Filasse.

– J'en fais autant hé-hé-humph à ma femme hé-hé-humph!

– Vous êtes quittes.

– Hé?

– Vous êtes même quittes deux fois, insiste Filasse, parce que l'autre malpropre qui la supplée dans votre lit...

– Quel temps admirâââble! s'exclame Double-Mouche formidablement. On se sent poète! Ah! Chaque fois c'est pareil! Cette plaiiine! Cette beautéé! Ces cotooo! Cette rrru-meurrr épique! Cet espaaace sauvaaage et grandîôôse!

– J'adore la campagne, dit Saint-Jobard. J'ai toujours rêvé de posséder une ferme avec des vaches, des poules, des chats. Hélène s'y oppose. Elle me contraint de faire le pitre dans l'armée hé-hé à mon âge, à glaner des médailles hé-hé des honneurs hé-hé-humph-humph-humph...

– Ne parlez pas de votre âge, dit Filasse. Quand vous commencez à vieillir, vous n'avez plus que votre âge à la bouche comme si vous l'aviez conquis! En réalité, vous le raccourciriez si vous pouviez! Il n'y a pas d'âge pour être con, c'est entendu, mais les jeunes ont le bénéfice de l'incertitude, et ceux qui sont intelligents vous emmerdent.

– À propos? dit Filasse. Qui c'est le voyeur chez le Juge?

– Quel juge? se réveille soupçonneusement Francoquin.

– Un réactionnaire, dit Double-Mouche. Il était Juge avant

la révolution. Il passe son temps à récrire le code, et autres bizarreries. Que vous a-t-il raconté?

- Des âneries, résume Filasse. Qui est le voyeur?
- Vous l'avez vu?
- Aperçu. Il nous regardait à poil par la lucarne.
- Qui, à poil? demande Double-Mouche. Toi ou lui?
- Nous. Mary, moi, et Chou-Baby.
- Chou-Baby! grogne Francoquin. Chou-Baby!
- Qui est-ce? demande Double-Mouche.
- Sa fille, explique agressivement Filasse. Il en fait plus

grand cas que de sa vertu!

- Et que tramiez-vous nues chez le Juge, peut-on savoir?
- Nous nous lavions. Si j'avais su, comment que je me le serais aimé le voyeur, et même davantage!

Francoquin gronde sans tourner la tête...

- Tu ne perds rien pour attendre! s'écrie Filasse. Je ne t'aime plus.

- Assez! crie Francoquin. Assez! Puisque je te dis...
- Pourquoi as-tu baisé la G...
- Quel temps merveilleux! tonitruie Double-Mouche dans les oreilles de Saint-Jobard, qui s'ébroue, se les débouche avec l'index.

- C'est vrai hé-hé mais je ne suis pas sourd.
- C'est la nature, s'excuse Double-Mouche, qui me harcèle.

La poésie...

- Et mon voyeur? redemande Filasse. Qui est-ce?
- Le frère du Juge. On le voit rarement. Il aspire le sang des lapins dans les clapiers. On le surnomme Tout-Nu. Il n'a pas un poil sur le corps. Nulle part. Même au derrière, nous y regardâmes une fois à la loupe. Rien. Pire qu'un nouveau-né. Il a bien cinquante ans. Il est inoffensif, prétend-on.

- Je ne m'y ferais pas, estime Filasse. Et l'Indien?

– C'est le fils adoptif du Juge. Il lui sert d'esclave par philanthropie. Des mauvaises langues le donnent pour sa femme. Ça m'étonnerait. En tout cas, à sa place, il y a longtemps que j'aurais fait sauter la maison !

– Hé-hé-hé, rit tout seul Saint-Jobard.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? demande Filasse.

– J'imagine mon épouse hé-hé-humph ! La tête qu'elle ferait ! Humph-humph !

– Et si vous apprenez qu'elle vous le rend, suggère Filasse, vous serez aussi réjoui que Francoquin ?

– Francoquin ? fait Double-Mouche.

– C'est Franquin, explique Filasse. Je l'appelle comme ça. Il le mérite, l'inhibé ! Le coch...

– Vas-tu te taire ! éclate Francoquin. Salope en rut !

– C'est un nom qui te restera, prédit Double-Mouche en riant. Ça sonne clair. (Le vieux s'étouffe à force de rire. Visage tiré de Francoquin sous pression.) Voyez-vous ces bâtiments ?

– C'est une ferme ? dit Filasse gracieusement dressée sur ses étriers.

– Non. Ça tient de la ferme, de la forteresse. Je m'étonne que nous n'ayons pas encore croisé de patrouilles. Il y en a plein les collines et les bois.

Machinalement Filasse se retourne, pousse un cri ! Sur la piste, trente pas derrière, dix cavaliers en uniforme noir suivent à la même allure.

– C'est l'APL, annonce orgueilleusement Double-Mouche. Ils viennent de l'avant-poste. Ils nous font un brin de conduite.

En fait, ils contournèrent une véritable ville, récente, animée apparemment, pour autant qu'on en puisse juger de loin :

– Nous n'entrons pas ? dit Francoquin émergeant un périscope de son mutisme.

– Nous allons plus loin, dit Double-Mouche. Ici, c'est seulement la ville.

– Qui l'habite ? s'enquiert Filasse.

– Une bonne partie de la population anciennement dans l'autre ville. Ils ont déménagé. Ceux qui n'étaient pas compromis dans la milice à Bras-Court.

Filasse se retourne : les cavaliers suivent au pas en silence.

– Vont-ils nous filer longtemps ? se plaint-elle.

– Ils nous protègent, répond Double-Mouche.

– De quoi ?

– De l'APL. Soit dit sans offenser personne, ici vous n'êtes guère attendus, et pas du tout espérés. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Filasse se retourne :

– C'est vrai qu'ils affichent de pauvres mines !

Elle leur adresse un vigoureux pied de nez, puis vivement se détourne pour éviter de voir les dix qui lui sont rendus.

– Mettez-vous à leur place, explique Double-Mouche. Ils se tuent à faire une révolution par dégoût de la crotte, et voilà qu'on leur ramène heu... c'est leur point de vue.

– Logique, reconnaît impartialement Francoquin.

– Quand ils te connaîtront, dit Filasse, nous pourrons faire les valises. Ils te pardonneront peut-être de tripoter leur révolution, mais certainement pas leurs femmes !

– Nous arrivons dans quelques minutes, prévient Double-Mouche.

Ils laissent la ville à droite. Ils grimpent à flanc de colline, entrent dans la forêt par un large sentier caillouteux aux ornières profondes. Tout autour d’eux maintenant, les troncs noirs des arbres se succèdent comme des colonnes. Ils grimpent sans parler. Châtaigniers jaunis par l’automne. Châtaignes par terre...

– Oh merde, des châtaignes! s’écrie Filasse en faisant caler son cheval. C’est bon les châtaignes!

Mais Double-Mouche s’empare de la bride, et tire :

– Pas le temps. Il en restera au retour.

– On s’arrêtera? s’assure Filasse. Promis?

– Oui, dit aimablement Francoquin, si tu veux...

– Je t’ai causé? lance Filasse. Non. Alors tais-toi astrophysique!

– C’est beau la forêt! s’écrie Saint-Jobard. Ces arbres! Cet air pur!

– L’hiver viendra vite, dit Double-Mouche. Il faut que je m’achète des caleçons longs.

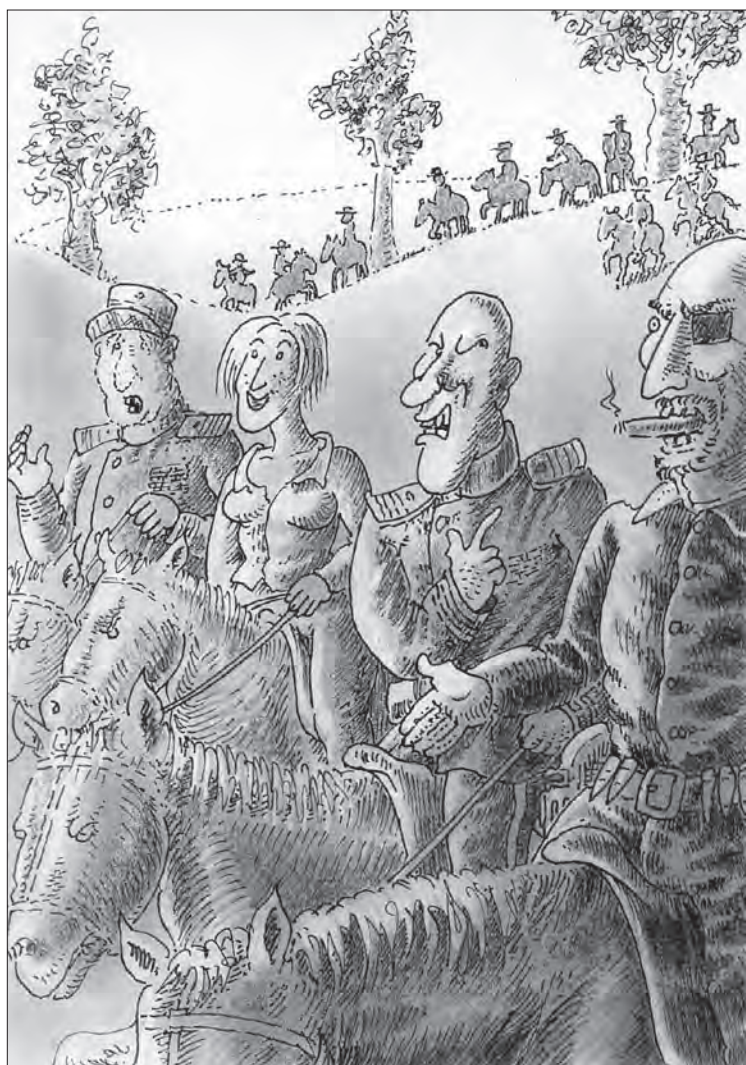
– Cet hiver, il y aura de la neige? demande Filasse. Blanche?

– Oui, répond Double-Mouche. Au moins 50 centimètres.

– Nous ferons du traîneau! crie Filasse enthousiasmée en battant des mains. Oh! Chic!

– Si tu v... commence complaisamment Francoquin, mais il se tait sous le regard féroce de Filasse.

– Sale porc! dit-elle avec mépris. Ptérodactylo!



Le sentier monte encore. Un tournant. Un type descend, à cheval, menant une charrette découverte et grinçante, avec une seule caisse fortement arrimée sur le plateau.

– Hoo! Hoo! crie le type en poussant ses chevaux sur la droite. Salut Chef Double-Douche!

Il rit tout seul, on repère trois dents sur le gouffre noir de sa bouche.

– Salut Quenottes, dit Double-Mouche. Combien te reste-t-il de dents?

– Huit!

– Quenottes rit tout le temps, commente Double-Mouche. Que transportes-tu?

– Waouh! De la mort-aux-rats pour la réaction! Waouh!

– Qu'est-ce, sa « mort-aux-rats »? demande Francoquin.

– Un explosif, dit Double-Mouche. Ce doit être un nouveau mélange. C'est la dernière invention de Prof?

– Waouh! Avec le contenu d'une petite cuiller on a fait sauter un chariot!

– Et où vas-tu?

– Essayer toute une caisse! Waouh! Ça fera des bulles!

– Les Cyclopus sont en bas?

– Waouh! Ils attendent les connards de la frontière! Waouh!

– Dis donc toi! s'écrie Francoquin. Veux-tu mon pied dans le cul?

– Hé?

– Ce sont les connards de la frontière, explique Double-Mouche.

Ils montent. En contrebas, la carriole a repris son grincement pour bruit de fond aux explosions zygomatiques de Quenottes...

- Il est fou ? demande Filasse.
- Non, dit Double-Mouche. Il rit. Vous n'aimez pas les gens qui rient ?
- Il y a des limites, dit Filasse. Quand je ris, je sais pourquoi. Lui... (Elle imite :) Waouh ! Waouh ! Dans une niche, il tiendrait en respect les voleurs !

Au sommet de la colline momentanément dégagée des bois, les cavaliers s'arrêtent pour observer les installations qui émergent des clairières tout en bas. On distingue un grand corps de bâtiment en pierre et, devant, une cour spacieuse. Ailleurs, baraquements épars, en partie masqués.

- Et ça ? demande Saint-Jobard. C'en est une, de ferme ?
- Un ancien monastère, explique Double-Mouche. Quand nous sommes arrivés, les religieux avaient détalé. Nous avons agrandi les locaux, construit des cabanes en rondins alentour. Nous descendons ?

Ils avancent, penchés en arrière pour retenir les montures, à cause de la déclivité accentuée. En face, trois cavaliers montent en devisant.

- Halte, décide Double-Mouche. Voilà Prof, celui qui fume la pipe, en blouse blanche. Un cerveau. L'autre, le jeune, un peu pâle, aux cheveux fous, c'est La Racine, son assistant. Pas bête non plus. Le troisième vous le connaissez ?
- Ralph ! s'écrie Filasse. Qu'est-ce qu'il fait avec eux ?

- Salut Prof ! dit cordialement Double-Mouche. Salut les gars !
- Salut Double-Diptère, dit Prof. Sont-ce les postulants ?
- Oui. Les généraux Franquin et Saint-Jobard. La petite est l'amie de Franquin. Elle est mignonne, hein ?

- Le général a du goût, convient Prof.
- Mais il sera bientôt cocu, complète Filasse.

– Salut, dit Ralph son brin d’herbe aux dents.
– Salut, lâcheur! dit Filasse. Qu’est-ce que tu complotes avec eux? Remarque, je ne te blâme pas de nous avoir plaqués: un salaud pareil! (Francoquin.)

– Ce que tu lui repro...

– Fermez çaaa! braille Francoquin soudain. Filasse ferme ça! Ferme ça! (Elle va riposter, il lui crie dans le nez:) TAIS-TOIII !!!

Elle est si surprise qu’elle reste sans voix, s’essuie la figure. Francoquin est redevenu muet, ne regarde personne. Un temps. Les savants s’interrogent des yeux. Double-Mouche intervient:

– Nous avons rencontré Quenottes. Une de vos inventions?

– Oui et non, dit Prof. J’avais réalisé un mélange de barbiturium 234 azoté et de tétra-chloro-benzalmine en fusion sous hydrogène. Nous pensions y adjoindre de l’ophtalmil-phénol à 75°, et, en allant préparer l’expérience dans une baraque écartée, La Racine a renversé quelques gouttes du premier mélange dans l’herbe, près d’un chariot. Un homme est passé en fumant, et il a jeté son mégot malencontreusement dans le mélange. On ne l’a pas revu – je veux dire l’homme.

– Nous n’ajouterons pas l’ophtalmil, conclut La Racine.

– Et vous allez effectuer un essai?

– Oui. Nous allons colorier les fumées, en vue de contrôler les dégâts, et d’orienter ultérieurement les charges.

– Ça devrait être intéressant, dit Filasse. Tu les accompagnes, Ralph?

– Oui. Veux-tu venir?

– NOOON!!!

C'est Francoquin qui a réagi, Prof s'éponge avec son mouchoir.

– Il a la trouille, raille Filasse. Il m'a trompée...

– Avec sa femme? fait Ralph.

– C'est paaas finiii! aboie Francoquin. C'est pas fini marde et mirde! C'ist-y pas finou! Grr! Grr!

PROF, s'essuyant. – Il faudrait inventer l'explosif à la voix. On le disposerait quelque part, et quand le gueulard s'amène, PAF! il saute.

Francoquin lance une grande claque à son cheval qui démarre. Les autres le rattrapent. Il est très en colère, ne desserre pas les dents. Dans l'autre sens, les deux chercheurs et Ralph s'en vont. Filasse se retourne:

– On se reverra?

– Il y a des chances! crie Ralph.

Les groupes disparaissent l'un pour l'autre à un détour du sentier.

Le camp des Cyclopus.

Les quatre cavaliers parvinrent au portail massif. Il était grand ouvert, gardé par trois sentinelles.

– Autrefois, raconte Double-Mouche, c'était plus fermé que le derrière d'une bonne sœur. C'était plein de soldats, à Bras-Court. On étudiait les arrivants par un petit guichet, et s'ils vous déplaisaient, ils couchaient dehors avec dix balles dans la carcasse. Une fois, Slim, Hyn, Doe, et GG, d'autres aussi, ont pris un monastère sans se fatiguer en se faisant passer pour des miliciens, qui venaient de capturer GG.

– GG, vérifie Filasse, c'était la femme de Cyclopus? Qu'est-elle devenue?

– Sais pas, dit Double-Mouche. Ne parlez pas d'elle devant Hyn.

– Pourquoi l'a-t-elle quitté?

– Sais pas. (Il n'a manifestement pas envie d'aborder le sujet.)

– Il la trompait?

– Non. L'amour c'est bizarre. Ça ne me regarde pas.

Un temps. Les cavaliers vont au pas entre les bâtiments comme des magasins: on en sort, on y rentre, on traverse la cour en tous sens. Beaucoup de soldats regardent, saluent Double-Mouche. Pas tous. Certains se contentent de regarder, mal aimables. Le vieux Saint-Jobard salue, épanoui.

– Nous arrivons, prévient Double-Mouche. Premier bâtiment à droite.

Les dix cavaliers escorteurs s'éloignent vers la gauche, mission accomplie.

– Filasse? dit tout à coup Francoquin. Je ne devrais pas te dire ça devant témoins, mais depuis ce matin je ne peux plus articuler tant j'ai la gorge nouée. Filasse? Tu le sais? Je t'aime, je t'aime, et je n'aime que...

– Crocodile!

– Je me tais, dit Francoquin avec humeur.

– S'il le dit, observe Double-Mouche occupé à attacher son cheval à la lierne, il faut le croire?

– Elle est bouchée! s'écrie Francoquin. Elle ne voit même pas que j'en suis fou! Je l'aime, j'en crève de l'aimer! Elle est bouchée!

– Et ta sœur? lance Filasse. N'est-elle bouchée que quand un zouave y prend pension?

– Salut, dit Double-Mouche en sautant sur le perron de planches.

– Salut, répondent les sentinelles.

Ils sont assis avec le fusil en travers des cuisses. Francoquin arrive, tenant fermement Filasse par le bras. Elle résiste. Saint-Jobard clôt la marche. Une porte s'est ouverte, et il y a Catt-bis dans l'encadrement :

– Entrez, invite-t-il.

Joutes oratoires chez les Cyclopus.

Saint-Jobard sur la touche.

À l'intérieur – une grande pièce blanchie à la chaux, avec une carte au mur, des fusils dans les râteliers, des lassos, bolas, fouets, selles, armes indiennes, une longue table au milieu, un buffet bas porteur de statuettes peintes, un bureau dans un angle – il n'y a personne. Au fond, un escalier de bois, visible en partie, permet d'accéder à l'étage.

– Asseyez-vous, dit Catt-bis. Hyn descend. Vous êtes en avance.

Lui-même s'assied.

– Qui est-ce? demande indiscrètement Filasse à Double-Mouche.

– Je suis Catt-bis, Madame, se présente Catt-bis. Mais asseyez-vous!

Ils s'assoient.

– Fédor n'est pas là? demande Double-Mouche.

– Non, dit Catt-bis. Un contretemps. Il sera de retour d'ici une heure.

– Le whisky est dans le buffet?

– À gauche.

– Qu'est-ce qui n'est pas à gauche dans cette maison? rit Double-Mouche.

Des pas dans l'escalier : bottes sortant de l'ombre, hanches pourvues de colts, épaules larges, tête sévère :

- Ce qu'il ressemble à son frère ! s'exclame Filasse. (Rires.)
- Non, corrige modestement Catt-bis. Je lui ressemble.

Physiquement au moins.

Hyn est parvenu à la table. Du geste, il invite chacun à se réinstaller. Filasse observe l'escalier très obscur. Elle demande obligeamment, histoire de lier conversation :

- Vous y voyez dans cet escalier ?
- Voyons ! s'exclame Double-Mouche. Ne saviez-vous pas ?

Hyn est nyctalope. Tout le monde sait cela ! Personne ne s'aviserait de le défier de nuit !

- Vraiment ? dit Francoquin poliment.
- Qu'est-ce que c'est ? demande Filasse.
- Il voit la nuit, explique Double-Mouche penché sur le buffet bas. Whisky pour tout le monde ?
- Ce doit être drôlement avantageux pour faire des tours de presdigitation ! imagine Filasse convaincue.
- Prestidigitation, corrige Francoquin.
- C'est ce que je dis, fait Filasse. Prestigitation.
- Et le vieillard, s'enquiert Double-Mouche, il boira du whisky ?

- Oui hé-hé pour une fois...

Double-Mouche dépose bouteille et verres sur la table. Hyn observe Francoquin et Saint-Jobard sans parler.

– Servez-vous, dit Double-Mouche. À chacun selon ses besoins, comme dirait Fédor. Je me demande où il a lu ça.

Il s'assied. Filasse se sert, Double-Mouche ayant poussé la bouteille vers elle. Silence. Tous se servent. Silence. Filasse barbote et s'étonne :

- Vous n'êtes guère bavard pour un nyctalope.

Double-Mouche allume un cigare et se met à rire :

– Vous savez comment la petite appelle Franquin ? FRANCOQUIN. C'est marrant ?

– Non, dit Francoquin.

Saint-Jobard tousse horriblement, écarlate, se tord sur sa chaise.

– C'est l'alcool, explique Francoquin. Vous n'auriez pas de la limonade ?

– De l'eau ? propose Catt-bis.

– Humph-humph-humph-humph...

– Et maintenant, dit soudain Hyn, parlons. Général Franquin, c'est la première fois que vous venez dans ce pays ? Savez-vous quelles raisons vous amènent ?

– Je pense, dit prudemment Francoquin.

– Il n'y a plus d'argent, dit Double-Mouche...

– C'est ennuyeux ça, hé-hé, dit Saint-Jobard. Un homme sans argent est aussi inutile qu'une selle sans cheval hé-hé, c'est ma mère qui...

CATT-BIS. – Il fait de l'esprit ?

FILASSE. – Non. Il rêve de posséder une ferme et des vaches.

Hyn se lève, ouvre la porte extérieure, appelle :

– La Médaille ?

– Oui patron !

– Fais visiter le parc au général de Saint-Jobard. Tu le ramènes dans une heure.

– Heu, tente Saint-Jobard pris de remords, heu, je me demande si... heu, que dira ma femme ?

– Je préfère le savoir dehors! soupire Francoquin une fois Saint-Jobard éliminé. Je me méfie de sa femme. C'est une garce.

– On m'a rapporté, commence Hyn, qu'en deux jours vous vous êtes mis à dos tous les Indiens depuis la frontière. C'est une performance.

– Heu, se disculpe Francoquin, par ignorance de leurs coutumes...

– Et de leur langue?

– Heu glub. Ils me firent fumer des gratte-cul.

– Ils n'en font fumer qu'à ceux qu'ils n'aiment pas, dit Hyn. (Filasse jubile.) Mais ceci est votre affaire. «Votre.» Quand vous aurez le pays entier contre vous, ceux qui vous délèguent vous feront remplacer?

– Heu glub, c'est possible. Mais je n'ai pas l'intention de me mettre à dos ce pays. Au contraire, j'entends plutôt...

– Pas de démagogie. Vous êtes ici parce que nous ne pouvons vous refuser. La franchise est de rigueur.

– Heu.

– Évidemment, explique Catt-bis, nous souhaitons nous entendre avec vous dans la mesure du possible. Mais certains points nous rendent méfiants. Qui êtes-vous? Que représentez-vous? Classe? Idées? Appuis? Fonds? Pouvoirs? Ne répondez pas, nous savons. Votre père est bien très proche de l'Empereur, un des plus gros propriétaires terriens du pays?

– Heu. Oui, mais...

– Vous êtes général, issu de propriétaires terriens de la plus haute et sectaire aristocratie. Ça n'inspire pas confiance a priori. Vous louvoyez depuis des années dans le sillage de politiciens tortillards nombreux, et si votre armée jouit de la réputation d'être solide – parce que docile – vos idées...

- J’ai évolué, dit Francoquin. Je crois.

- Pourquoi avez-vous accepté de venir ? dit Catt-bis.
- Ça vous regarde ? grogne Francoquin de mauvaise humeur. (Filasse rit en silence.)
- Oui, répond Hyn. Sinon, nous pourrions aussi vous raconter n’importe quoi.
- Vous le ferez quand même, bougonne Francoquin.
- Il se croit encore dans son pays, ma parole ? dit Double-Mouche.
- Il ne perd rien pour attendre, assure Filasse.

- Nous aimerions savoir précisément ce que vous êtes par rapport aux Messieurs qui vous envoient : l’Empereur, le Baron K, Gueule-de-Rat ?
- Je suis soldat, j’obéis, récite Francoquin de mauvaise grâce. Mais je ne peux pas les voir en peinture.

- Qui vous procura cette mission ? Votre père ?
- Oui et non. Il cherche à me pourvoir en soucis. J’ai accepté ça.
- Pourquoi ?
- Mettons que ça m’intéresse au départ.

- Il n’y a plus de fonds, signale Double-Mouche.
- Je suis là pour ça.
- Pourquoi êtes-vous deux généraux ?
- Ne me le demandez pas !

- On se méfie de vous ?
- Probablement. On me prenait pour un con...
- Et c'est faux ? demande Double-Mouche.

- Et au sujet de vos tripotages ?
- Il tripote n'importe quoi, dit Filasse.

– J'enverrai quelqu'un voir vos Messieurs.
– Inutile. Ils vont dépêcher Nez-de-Suce, le chef de la police. J'en apprendrai. Mais d'ores et déjà, il y a là le Banquier Gros-Chassieux, vous avez je crois déjà eu affaire à lui indirectement, et sous ses dehors débonnaires – et puants – c'est une vipère moucharde.

- Tu ne les aimes pas trop, rit Double-Mouche, tes amis ?
- Il n'aime que lui, dit Filasse.

– Écoutez, dit Francoquin lassé. Comme vous, je voudrais m'y retrouver dans ces toiles d'araignées. J'arrive, et je m'aperçois que j'ai tout le monde sur les reins. Pourtant, nous n'aimons pas ces Messieurs et leur cour, ni vous ni moi !

- Il n'est pas question de les aimer ou pas.
- Je me comprends.
- Pas nous. Que proposez-vous, par exemple ?
- Je ne sais pas encore. Je ne peux rien proposer « a priori ».
- Un bon point pour vous.

– Puisque la situation m'amène à un poste responsable, ou doit m'y amener, je souhaite bénéficier de votre aide, juger

de plus haut, précisément, et en retour, m'entendre avec vous pour œuvrer dans la mesure du possible en faveur du pays. Vous connaissez son intérêt. Si vous vous opposez à moi dans mon dos, nous tomberons en chœur, et vous n'aurez plus qu'à palabrer en rond avec mon successeur, genre Saint-Jobard.

– Assez bien raisonné. En principe.

– S'agirait-il, ironise Double-Mouche, de tirer dans les jambes des Messieurs ?

– Je ne sais pas. Comment répondre à une question qui ne se pose pas ? En tout cas, pas encore !

– Mais si l'intérêt du pays consistait à s'opposer aux décisions des Messieurs, le ferais-tu ?

– Il n'y a plus d'argent. Ne perds pas ça de vue. Si tu nous trouves de la ferraille, nous t'écoutons.

– Il n'en trouvera pas, dit Filasse.

– Bref, tes Messieurs tirent les ficelles ?

– À moi de te parler de l'APL. Il y en a trois. Celle issue de Doe, la mienne, tendance « anarchiste » pour employer la terminologie à Fédor. Celle issue de Troy, intellectuelle, que Fédor administre « dogmatiquement ». Dans son système de références, c'est lui l'APL – Armée Populaire de Libération. Nous sommes les « anars ». Celle enfin issue de Slim et Catt-bis, que Catt-bis a gardée, avec Big-Alik, Big-Alik étant responsable des affaires policières internes, contre-espionnage, etc. Tu me suis ? Bon. Les trois APL sont supervisées par Hyn, le ciment.

– Laquelle des trois m’accepterait le plus aisément? demande Francoquin. (Rires.)

– Tu devrais demander laquelle des trois ne te tirera pas dessus! dit Double-Mouche.

– Laquelle? demande imperturbablement Francoquin.

– La mienne à la rigueur, si je suis présent, celle de Catt-bis, même condition. Ne te montre pas chez Fédor. Il faut tout leur expliquer d’abord. Si tu veux qu’un type cire tes godasses, il faut que tu lui exposes pourquoi il doit le faire. Tu n’es pas assez fort.

– C’est le bordel, hic? demande Filasse éméchée. (Et soudain rire aigu.)

– Tu as assez bu, décrète Double-Mouche en confisquant la bouteille.

– Vous avez fait don des terres aux Indiens, dit Francoquin. Savez-vous ce que recèle le sous-sol?

– Si tu veux une traînée d’Indiens aux fesses, conseille Double-Mouche, parle donc de reprendre les terres!

– La ligne de chemin de fer est immobilisée à la frontière. Savez-vous pourquoi?

– Si tes Messieurs attendent qu’on relègue les Indiens aux objets trouvés, dit Double-Mouche, ils font erreur.

– Le sol, c’est l’élevage, les cultures, énonce Francoquin. Le sous-sol, les diamants et le charbon.

– Et les Indiens la main-d’œuvre? insinue Double-Mouche.

– Désespérez de muer l’APL en armée de répression, dit Hyn.

– Oh! s’écrie Francoquin. Je n’ai pas dit cela!

– Ou en mercenaires, dit Catt-bis.

– Je n’ai pas dit cela!

– Nous n'avons pas prétendu que vous l'avez dit, précise Hyn, encore que ce soit présentement l'idée-pivot des Messieurs.

Il se lève. Francoquin l'imité. Filasse a plus de peine. Double-Mouche vide les fonds de verre, allume un nouveau cigare.

– Nous nous reverrons pour parler, dit Catt-bis. Je dois me rendre en ville d'ailleurs, cet après-midi ou demain. J'attends le retour de Fédor.

Et BAOOOUUMM! Toutes les vitres en tremblent! Filasse crie! Dehors, on court, on appelle!

– Cette fois, dit Double-Mouche ouvrant la porte, ils ont inventé un explosif!

Une espèce de nuage de fumées rouges flotte sur la forêt lointaine...

– Ils avaient dit qu'ils teindraient l'explosion! admire la sentinelle. Ils sont forts! À quoi ça tient le génie! Si Jérémie n'avait pas craché un mégot...

– Il serait là pour le finir, dit Filasse, hic!

Farce. Francoquin cocu.

Introduction de Fédor Yashpoutine.

– Patron! Le vieux! Le vieillard!

La Médaille arrive en courant, gesticule.

– Quoi demande Hyn.

– L'ancêtre! Il! Il lui est arrivé un accident!

– Hein? rugit Francoquin enjambant la balustrade. Qui? Saint-Jobard?

– Qu'est-il arrivé? demande Catt-bis.

Ils traversent la cour à grands pas, des soldats suivent. En trotant, La Médaille évoque:

– Je lui avais dit! Nous étions dans l'écurie! Il a voulu enfourcher un mulet! Je lui...

– Est-il blessé? s'écrie Francoquin.

– Je ne sais pas trop, il...

– Mort?

– Heu, plutôt. Il ne bouge plus guère, heu.

– Marde! Marde et mirde! Ils vont tous conclure que je l'ai tué!

– Que s'est-il passé? demande Hyn.

– Il a voulu enfourcher le mulet. Il riait. Je lui conseillais de descendre. Il refusait. Quand l'explosion s'est produite, le mulet a bondi des quatre sabots vers la porte basse. Le mulet est passé...

– Et le vieux s'est flanqué la gueule dans la poutre? fait Double-Mouche. C'est burlesque!

– Marde et mirde. Pivre dou moué. Ohh. Ils vont croire que c'est moi!

Saint-Jobard gît dans le fumier au milieu d'un cercle de curieux indécis. Il a une bosse et n'a pas repris connaissance. Un homme, qui était agenouillé près de lui, se relève à l'entrée de Hyn:

– Il respire. Il n'est peut-être pas tout à fait mort...

– J'aime mieux ça, dit Francoquin. Pourvu que ça dure.

– On a envoyé chercher Frédégonde, dit un soldat.

– Qui? demande Francoquin.

– La doctoresse, dit Catt-bis. La voilà.

Une femme d'allure hommasse en pantalon et bottes fait son entrée:

– Qu'est-ce qui se passe encore? (Ton revêche.)

HYN. – Le vieillard a monté un mulet et s'est blessé au front. Vous pouvez l'examiner?

Elle s'agenouille, déballe son matériel de campagne. Par l'échancrure de la chemise masculine, un badaud convoite les petits seins un peu maigres de la doctoresse, qui lève la tête, croise les yeux du voyeur:

– Tu veux que je me déboutonne?

Le type recule, rougissant. Frédégonde se penche sur Saint-Jobard, l'ausculte, etc.

– Un seau d'eau! elle exige.

Le satyre s'empresse, galope au fond de l'écurie...

FRANCOQUIN, inquiet. – Est-ce grave?

FRÉDÉGONDE. – C'est votre ami?

FRANCOQUIN. – Non. Justement.

L'homme accourt avec l'eau, Frédégonde lui fait signe d'avoir à la jeter sur le patient, dont acte. Aspergé, ruisselant, Saint-Jobard s'ébroue, égaré, s'assied enfin, aidé, stupidement.

DOUBLE-MOUCHE. – Ça va la santé?

– Hé?

– C'est le principal.

Le vieux fixe le groupe, idiot.

FRÉDÉGONDE. – Amnésie. Il peut rester amnésique jusqu'à sa mort.

– Ça c'est ennuyeux, dit Double-Mouche contrarié.

– Où suis-je? bredouille le vieux à terre. Qui est là? Qu'avez-vous à me regarder? Hé?

– Debout, ordonne Frédégonde en lui tendant une main secourable.

Il se lève, se prend la tête à deux mains:

– Oh que j’ai mal! Ohh! Ohh! Oh que j’ai mal à la tête!
– Donnez-lui de l’aspirine, dit Frédégonde, c’est tout ce que vous pouvez faire pour lui.

– Où suis-je? Hé? Qui sont ces gens?
FRANCOQUIN, tracassé. – C’est moi Franquin. Franquin? Général dom Franquin?

– Qui êtes-vous? demande Saint-Jobard le regardant avec inquiétude.

Francoquin gémit:

– C’est ma faute marde et mirde, c’est ma très grande faute et qu’est-ce que je vais dire à sa femme!

– Un second choc? suggère un soldat. Ça lui rendrait peut-être la mémoire?

– Nous allons le ramener, décide Double-Mouche. Je me charge de tout.

FRÉDÉGONDE. – Je te trouve bien prévenant aujourd’hui. As-tu un cigare? (Qu’il tend.) Allume-le-me-le? *kyou*.

Elle se baisse, accroupie, remballe sa panoplie. Le voyeur louche sur les seins menus. Frédégonde lève la tête, cigare à la bouche:

– Cyclopus?
– Oui?
– Vous devriez emmener cet étalon saillir quelque chose, il va bientôt être agressif. (Elle s’en va.)
– Ça c’est marrant! s’amuse Francoquin. (Et tout à coup:) Filasse! Bon dieu! Filasse! Où est-elle! Filasse!

Francoquin s’est rué hors de l’écurie, Double-Mouche (qui a confié le vieillard à un de ses hommes) aux trousses. Il atteint

la maison des Cyclopus avec une faible avance sur son poursuivant, y pénètre, en hurlant, désespère :

– Elle n'est plus là ! La garce ! La salope ! L'hétérosexuelle ! Filasse ! Mon amuuur ! Filasse ! (En violoncelle :) Fi-lâââsse Fiii-lââââsse ! Ma ché-riiie ! Je t'aiiime ! La putain mirde et marde ! La catin ! La salo...

– Ferme ça ! s'écrie Double-Mouche qui arrive. Tu vas la faire fuir !

– Oh Filasse, gémit Francoquin à voix basse. Filasse. Ingrate. Je ne lui avais rien fait. Je l'aime. Filasse...

Ils contournent plusieurs bâtiments. Voici des granges immenses :

– Si elle fait l'amour, avertit Double-Mouche sans ambages, c'est dans le foin. Plus un mot.

Halte devant une porte close. Double-Mouche a collé son œil au trou de serrure, et voici premièrement ce qui s'offre à sa vue : un gars debout rattachant sa braguette, et les jambes blanches et fines de Filasse dénudées jusqu'aux épaules, robe retournée. Il n'a pas le loisir de détailler sa vision, car, voyant cela, ils entendent (Double-Mouche « et » Francoquin) ce qui constitue le deuxièmement :

LE GARS. – Tu as aimé ?

FILASSE. – Bah.

LE GARS. – Je baise sec, hein ?

Et Francoquin repousse violemment Double-Mouche, arrache la porte, et se précipite vers le couple :

– Salopard !

Le gars pivote, surpris, main au colt, et Francoquin fait feu sans pitié. Le pauvre type s'abat sur Filasse, qui, nous l'avons mentionné, s'était parée d'une coquette robe blanche, désormais maculée de sang :

– Ça c'est malin ! dit Filasse repoussant le cadavre. (Puis,



à Francoquin, désignant sa robe, et ce, toujours assise dans le foin :) Tu l'as fait exprès ?

– Viande à quéquettes ! rugit Francoquin pour réponse, en la giflant à la volée. Fille d'ornithorynque ! Érotomane !

Elle tombe en arrière dans le foin en hurlant. Double-Mouche bondit sur Francoquin qui se débat, roume et glapit :

– Lâche-moi ! Lâche-moi ! Je vais faire un malheur ! Ggr ! Arroua grr !

– Ze qui ze pazze ? demande une voix glaciale.

Francoquin, Filasse, et Double-Mouche, se retournent. Bien encadré dans la porte, il y a un homme d'aspect autoritaire aux cheveux longs et aux yeux fixes. Derrière lui des soldats se pressent. Il entre, et les soldats après lui en silence. La grange est envahie. L'homme réitère sa question :

– Ze qui ze pazze ?

Double-Mouche n'a pas l'air heureux.

– Qui est ce type ? lui demande Francoquin à voix basse.

– Fédor, annonce Double-Mouche. C'est son secteur. Explique-toi.

– Qui a tiré ? demande Fédor Yashpoutine que Catt-bis a rejoint.

– Moi, plaide Francoquin, légitime défense.

– Pourquoi ?

– Heu, dit Francoquin, il s'agit d'une affaire privée et...

– Répondez, conseille Catt-bis. L'homme est-il mort ?

– Heu. Oui.

– Pourquoi ?

– Heu, glub, il faisait l'amour à Filasse et glub...

– Z'est la demoiselle?
– Ce n'est pas un cheval, tiens! maugrée Double-Mouche.
Lui et Francoquin se relèvent.
– Le problème est de zavoir zi la demoizelle était conzen-
tante.

– Filasse? implore Francoquin.

Filasse est vautrée dans le foin, la lèvre saignante, les jupes retroussées. Francoquin les lui rabat violemment. Double-Mouche intervient:

– Tu vois bien qu'elle saigne des lèvres, dit-il à Fédor. C'est ton gars qui l'a battue.

– Menteur! dit Filasse en s'essuyant avec un petit mouchoir.

– Filasse? supplie Francoquin. Voyons! C'est sérieux!

– J'espère bien. Ordure.

Catt-bis et Fédor parlent à mi-voix, longuement. C'est surtout Catt-bis qui parle. Double-Mouche les rejoint. Cependant, entre Francoquin et Filasse, à voix basse:

– Filasse?

– Demande-moi pardon.

– Je te demande pardon...

– Jure que tu ne recommenceras jamais!

– Je te le jure! Je t'aime! Je t'ai...

– Je ne te le demande pas.

Catt-bis s'est tu. Fédor se tourne vers le couple:

– Alors? Étiez-vous conzentante?

– Non, dit Filasse. Le vicieux m'a prise de force.

Murmures houleux:

– Elle est culottée! un type remarque.

– Qui est-ce qui n'est pas content? lance Filasse debout les deux poings sur les hanches. Qu'il y vienne me le dire!

Fédor fixe Francoquin durement dans les yeux. Francoquin cède. Fédor s'adresse à ses hommes:

– Zortez.

Ils sortent en silence, sous le regard admiratif de Francoquin.

– Et vous, ordonne Fédor au couple, sautez sur vos chevaux et allez-vous-en! Moins on vous rencontrera ici mieux ça vaudra certainement! (Ceci réservé ostensiblement à Catt-bis.)

Il s'en va. Deux soldats emportent le mort. Double-Mouche avise Filasse:

– Tu sembles douée pour le faux témoignage. Tu n'as fait que ça toute ta vie?

– Je fus trop souvent la victime, répond Filasse. Nous l'avons bien eu, hein?

– Non.

– Il sait se faire obéir en tout cas! approuve Francoquin. Bravo!

– Nous nous détestons, dit Double-Mouche, mais je reconnais volontiers qu'il n'est pas le premier venu.

Le vieil amnésique.

– Maintenant, dit Filasse rieuse, match nul? Si tu recommences, moi de même!

– OK, accepte Francoquin. (Il a retrouvé son sourire.) C'est mieux comme ça, je ne me tourmenterai plus. D'autant que je ne porte pas les cornes puisqu'il est mort!

– Je vais en ville aujourd'hui, annonce Catt-bis. Je pars avec vous.

– Je vous présenterai à ma femme! propose joyeusement Francoquin.

Double-Mouche sort le premier. Un homme l'attend avec Saint-Jobard à la dérive.

– Hé Diégo?

– Il est amusant le grand-père! dit Diégo. Il bat la campagne. Il voulait jouer aux billes.

– Sacré Saint-Job! s'écrie Double-Mouche en lui tapant sur le ventre. Diégo? Je rentre en ville. Si tu vois Le Boucher, tu me l'envoies. Au palais ou chez l'Espagnol. *Understand?*

Sortie des autres de la grange. Filasse, éblouie par la lumière qu'elle n'a pas vue depuis une heure, ferme les yeux. Elle entend, yeux clos:

SAINT-JOBARD. – Qui êtes-vous? Hé?

DOUBLE-MOUCHE. – Devine?

SAINT-JOBARD. – Qui sont ces gens? Pourquoi me regardent-ils? Hé?

Filasse ouvre les yeux. Le vieux la contemple, stupide.

– Qu'est-ce qu'il a? s'écrie Filasse. Pourquoi pose-t-il ces questions ridicules? On dirait qu'il ne nous connaît plus? Hé! Grand-père? Tu ne me reconnais pas? Filasse?

– Un accident, dit Catt-bis. Il est amnésique.

– Pauvre vieux! s'écrie Filasse. Ça me fait de la peine de le voir comme ça. Je l'aimais bien quand même. Qu'est-ce au juste, un amnésique?

– C'est un gars à qui il ne reste rien quand il a tout oublié, rit Double-Mouche.

Les châtaignes. Filasse et l'amnésique.***Réflexions sur les anarchistes.***

Les cinq cavaliers gravirent la colline ; en tête Catt-bis, puis Double-Mouche maître des brides du cheval de Saint-Jobard, enfin Filasse et Francoquin réconciliés. Derrière, l'escorte à nouveau, vigilante. Le sommet fut atteint :

- Holà ! crie Filasse. Mes châtaignes !
- Pas le temps ! répond Double-Mouche.
- Tu m'avais promis !
- C'était pour ne plus t'entendre !
- Je m'arrête ! décide Filasse faisant ce qu'elle dit.

Catt-bis s'est retourné :

- Où allez-vous ?
- Aux châtaignes, répond Francoquin qui a rejoint amoureusement Filasse. Nous vous invitons.

– Oui, accepte Catt-bis. J'aime assez les châtaignes. (Il enroule la bride de son cheval autour d'une branche.) Viens-tu Double ?

– Non. Si encore c'était pour chercher des girolles, je ne refuserais pas. Mais des marrons, pouah. L'ancêtre et moi allons nous reposer sur la mousse. Pas vrai ?

– Qui êtes-vous ? hagarde Saint-Jobard. Qui sont ces gens ?

– Il devient crispant, constate Filasse en se défriquant. Il va falloir le piquer. Si ce n'est pas malheureux, une si jolie robe ! Holà Double-Mouche ! Me prêtes-tu ton chapeau pour recueillir les châtaignes ?

– Attrape !

Elle se le réceptionne sur la tête habilement sans y porter les mains. Applaudissements. Elle remercie d'une gracieuse courbette. Les trois s'éloignent, elle donne la main aux deux hommes. Double-Mouche et le vieillard s'assoient sur la mousse. À cinquante pas, les cavaliers s'installent sur le talus

pour jouer aux cartes. Bribes de mots qui parviennent, incompréhensibles; coups de feu quand il y a un joueur qui triche...

– Et maintenant, grand-père, bavardons.

– Qui êtes-vous?

– Ne te mets pas en frais pour moi. Tu es peut-être doué, mais je déteste la comédie.

– Qui êtes-vous? Où que je suis-je?

– Ne m'énervé pas! Tu n'es pas plus amnésique qu'un menteur, il ne faudrait pas me prendre pour ta dupe!

– Qui êtes-vous? balbutie Saint-Jobard en se levant anxieusement.

– *Sit down!* ordonne Double-Mouche le tirant par le bras. Tu ne l'aimes pas, hein? Franquin?

Double-Mouche sort son couteau (le vieux pâlit!) et se cure les dents.

– Où-où-où que je suis-je? bégaie Saint-Jobard paniqué.

– 'uffit, répond Double-Mouche se grattant une molaire. *'it 'own!*

Il fauche le vieux qui s'est levé d'un coup de botte. Le vieux tombe. Il bredouille. Paraissent Prof et La Racine, dans la montée. Double-Mouche se dresse, rengainant son couteau:

– Alors?

– As-tu vu la fumée? rétorque Prof pipe aux dents, blouse toute rouge.

– Tu n'es pas blessé? (Double-Mouche s'accoude à la selle du cheval.)

– C'est le colorant, explique Prof. Une belle et bénéfique expérience!

– Et le nouveau?

– Ralph?

– Oui. Comment le trouvez-vous?

– Intelligent, dit Prof. Intelligent et sensible. Peut-être

instruit. Parfois, il me donne l'impression de saisir mes explications techniques. Il se dissimule étrangement.

– Il a dû en déguster dans sa vie, observe La Racine. On le sent rien qu'à le regarder sucer son brin d'herbe. La tête d'un type qui a quelque chose dans le ventre, ça ne trompe pas.

– Bref, vous l'avez adopté?

– En gros oui. Tu es tout seul?

– Non, dit Double-Mouche, le vieux et moi... (Il se retourne): Bon dieu!

Il se jette dans le bois comme un forcené en hurlant, et les deux savants l'entendent sous les frondaisons...

– Qu'est-ce qui lui prend? s'inquiète La Racine.

– Bizarre, dit Prof en lâchant un jet de fumée. Bizarre.

– Mon chapeau est rempli, annonce Filasse. Et vous?

– Heu.

– Vous ne vous exténuâtes pas, constate Filasse. Vos chapeaux? (Elle partage le sien entre les leurs, ce qui les remplit. Quant au sien, vide, elle se l'ajuste sur le crâne avec un beau sourire pour couper court aux protestations. Elle commente:) Deux chapeaux, c'est assez. Vous les portez. Nous rentrons. Double-Mouche doit s'implacenter!

– Je crois même que je l'entends d'ici, dit Catt-bis.

Braillements incompréhensibles. Quelque chose comme «an-ère» «in-o-ar». Enfin, avec un bruit de course, voici Double-Mouche, qui freine sur les talons:

– L'avez-vous vu? crie-t-il, essoufflé.

– Qui? demande Catt-bis.

– Saint-Jobard!

– Saint-Jobard! s'écrie Francoquin. Qu'a-t-il encore fait! Où est-il! Parle!

– Je vous le demande où il est ! rugit Double-Mouche. Si je le savais !

– Bon dieu ! explose Francoquin s'enfonçant le chapeau sur la tête, et les châtaignes roulent alentour. Ah zut !

– Ramasse, ordonne Filasse.

Francoquin s'exécute à quatre pattes en marmonnant. Machinalement, Double-Mouche lui prête son concours, croque trois châtaignes crues.

– Nous allons remonter la pente, propose Catt-bis. À cent pas les uns des autres. Quand vous atteindrez le sentier, rendez-vous aux chevaux. OK ?

Filasse a pris par le bas. Un détour. Elle va doucement. Soudain, elle s'arrête : à quelques pas, seul, de trois quarts dos, assis sur un tronc abattu, le vieux amnésique, le menton dans les mains, semble méditer. Il ne bouge pas. Que fait-il ? Filasse le contourne sans bruit, et tout à coup bondit derrière lui, enjouée, et crie :

– Wah !

Le vieux commet un formidable sursaut, pâlit, et deux secondes plus tard, ayant basculé, s'écroule dans les feuilles. Filasse reste pantoise, debout près de l'arbre abattu, regardant le vieux qui gît en chien de fusil, les deux bras en avant...

– Faites pas l'idiot, pépère ? dit Filasse apeurée. Levez-vous ?

Rien. Filasse le pousse du pied, mais il croule sur le flanc comme une gelée de groseilles. Il la fixe. Filasse se baisse :

– Hé ! Grand-père !

Elle promène le canon d'acier de son revolver sur la bouche du vieillard, rengaine avec un triste soupir :

– C'est bien ma veine !

– Tire dans le tas? lance une voix ironique. Un pauvre vieillard sans défense?!

Filasse lentement fait face. L'homme, un militaire de l'APL, est menaçant. Ses sourcils qui lui barrent le front d'un seul trait le font encore plus malveillant...

– Ne dis pas de bêtises, plaide Filasse d'un ton las. Il est mort.

– Tu lui as tiré dessus, hein? Tu as encore du sang plein ta robe!

– Hein? Ah oui.

– Alors?

– As-tu entendu un coup de feu? Non? Donc, je n'ai pas tiré. Il nous a quittés il y a un moment et je viens à l'instant de le retrouver.

– Qui ça « nous »?

– Ça te regarde?

– C'est moi qui interroge.

Du pied, il retourne Saint-Jobard. Arrive un autre militaire, assez mince, portant cheveux longs et nœud papillon. Il voit Saint-Jobard le nez à terre, genoux pliés sous lui. Il demande, du bout des lèvres:

– Cherche-t-il des truffes?

– Ça te sied bien, dit le premier militaire, d'exercer ton esprit aux dépens d'un pauvre mort qui ne peut plus te répondre.

– Est-il mort?

– Si je te le dis. Eh, la fille? Qui c'est le vieux?

FILASSE. – Saint-Jobard. Le général de Saint-Jobard.

– Un réactionnaire? Ne serait-il pas un de ces types qui venaient visiter Cyclopus, par hasard?

– Si, dit Filasse. Je dois avertir les autres.

– Qui?

FILASSE. – Je n'ai pas à te faire confidences.

– Sois polie, dit le mince, réponds quand on t'interroge.

– Et mouche ton nez pour dire bonjour à la dame, parodie Filasse.

Elle fait la révérence et s'éloigne en tordant la croupe. Le premier militaire lui lâche une balle juste entre les deux pieds, elle sursaute! Ça a fait du bruit! Il y a un grand silence des oiseaux, puis des appels humains. Filasse se retourne:

– Vous connaissez Double-Mouche?

Les deux hommes se regardent, rient:

– Ce n'est pas un ami, reconnaît le mince qui doit être poète, mais nous nous rencontrons quelquefois. C'est un anarchiste.

– Il pourrait bien quand même vous casser la gueule, estime Filasse.

Arrivent dans l'ordre Catt-bis et Double-Mouche, puis Francoquin fatigué.

– Il est là, indique Filasse. (Double-Mouche se précipite.)

– Il est hors de danger maintenant, ricane le premier militaire.

– Dieu soit loué! s'écrie Francoquin.

Il s'assied sur le tronc, et souffle, soulagé.

– Il ne risque plus de mourir, en tout cas, convient prudemment Filasse.

– Hein? dit Francoquin sans bouger.

– Il est mort, annonce Double-Mouche qui se redresse anéanti. Pff.

– C'était un tien parent? s'informe fielleusement le premier type.

– Toi ferme ça! lance Double-Mouche. Ce n'est pas le moment!

– C'est toujours le moment, affirme le poète. Si on laissait une quelconque liberté de manœuvre aux anarchistes, on ne tarderait pas à subir l'anarchie.

Rire méprisant du premier militaire. Le poète se sent visé, le regarde.

LE PREMIER. – C'est un lieu commun.

LE POÈTE. – Quoi un lieu commun! Déviationniste bureaucrate!

Double-Mouche s'assied accablé près de Francoquin sur le tronc. Concours de ténébreuses grimaces, de soupirs, de jurons ruminés. Filasse et Catt-bis les rejoignent. Par-dessus le cadavre, les deux hommes s'expliquent.

– Qui c'est, les deux impétrants? demande Filasse qui pourrait bien se tromper de mot.

– Surgé et Bois-Mécréant, répond Catt-bis. Bois-Mécréant est poète. Un bon poète, ma foi, travailleur, chercheur. Un jour, nous lui demanderons de nous lire quelque chose. L'autre, Surgé, est le bras droit de Fédor. Lui et Bois-Mécréant s'entendent surtout pour les joutes oratoires, et comme ils possèdent tous deux – différemment – le sens du théâtral, c'est souvent cocasse. Mais ils ne sont pas dupes. Pas Bois-Mécréant en tout cas. Attendons qu'ils aient fini.

Filasse croque des châtaignes crues et Catt-bis l'imité. Francoquin et Double-Mouche se lamentent. Filasse crache ses pelures sur les bottes de Surgé, par vengeance, et Catt-bis vise la bouche ouverte de Saint-Jobard, par désœuvrement.

– Parfaitement, Monsieur, dit Surgé. Un lieu commun. Le programme des anarchistes, ce n'est peut-être pas l'anarchie, hein?

Le poète rit, jubile:

– Je te coince! Outre que les anarchistes n'ont pas de programme, s'ils en avaient un ils ne seraient pas des anarchistes! Ah.

SURGÉ, en colère. – C'est l'anarchie leur programme!

– Donc ils n'ont pas de programme! triomphe le poète. Demande-leur! Ils ne savent jamais ce qu'ils feront le lendemain! Demande à Double-Mouche! Demande-lui!

Ils se tournent en chœur. Double-Mouche est effondré sur le tronc et marmonne tout seul:

– Bon dieu, qu'allons-nous faire?

– Ha! triomphe le poète sans retenue. Ça te la coupe!

– N'empêche que c'est un anar, dit Surgé de mauvaise grâce. Tu auras beau dire!

– C'est ce que je disais! s'écrie le poète indigné. C'est toi qui...

– Pardon! Pardon Monsieur! Faudrait pas me prendre pour un demeuré! Vas-y! Dis-le? Tu n'oses pas?

Ils se secouent, se délestant du contenu de leurs poches. Ils se baissent conjointement pour le ramasser en se regardant dans le blanc des yeux, et, à ce moment, une pelure passe en sifflant entre eux comme un obus.

– Ne te gêne plus! gronde Surgé pour Filasse. Crache-nous sur le nez!

– Bon, dit Catt-bis se levant. Nous partons. (Il tend son chapeau aux antagonistes:) Voulez-vous des châtaignes?

– Oui, dit Surgé. Cette espèce de logomac me donne soif. Qui est-ce, la fille?

– C'est l'amie du général...

– C'est un général? s'exclame le poète. Il n'a pas l'air tonique.

– C'est à cause du vieillard, explique Catt-bis.

– Sans ça il l'est! assure Filasse. Il faut l'entendre! Vous

deux, à côté de lui, c'est de la musique de chambre. (Elle s'adresse à Francoquin, qui la regarde sans réagir :) Ils prétendent que tu n'es pas tonique.

Les deux militaires s'en vont, perplexes. Catt-bis se campe devant les deux affligés :

– On jurerait que sa mort t'accable, Double ? Tu le connaissais ?

– Je ne sais pas pourquoi, dit Double-Mouche, mais quand tu parles j'ai l'impression inexplicable que tu te paies la tête à quelqu'un !

Filasse rejoint Catt-bis. Elle a gardé le chapeau à Double-Mouche sur la tête. Il bondit soudain et le lui arrache féroce-ment sans sommations :

– Je n'ai pas envie d'attraper un rhume !

– Comment est-ce arrivé ? demande Catt-bis.

– Il était assis sur ce tronc, je lui fis hou, et il mourut, résume Filasse. Quand je pense qu'il faisait l'amour et qu'il eût pu décéder dans son lit comme ça...

– Hélas ! gémit Double-Mouche.

– Je n'oserai pas annoncer la nouvelle à sa veuve ! pleurniche Francoquin.

– S'il n'y a que ça, s'engage Double-Mouche, je m'en charge...

– Tu es un frère ! s'enthousiasme Francoquin.

– À une condition, achève Double-Mouche.

– Méfie-toi, conseille Filasse à Francoquin. Les autres ont dit que c'était un anarchiste. Ça n'est pas catholique.

– Je ne veux pas qu'on sache que le vieux est mort dans un bois, exige Double-Mouche. Ça vous arrange aussi, non ? Si on vient à l'apprendre, en somme, c'est Filasse qui est cause de sa mort.

– Minute ! s'écrie Filasse. Je lui fis coucou !

– Coucou ou pas, réfléchit Francoquin, c'est pourtant vrai. C'est toi la meurtrière.

– Minute ! crie Filasse. Minute ! Je lui...

– Ne vous tracassez pas, coupe Double-Mouche en se tapant sur le front, je pense à tout. (Il rallume son cigare éteint.) Nous allons le ramener en ville. Je le coucherai dans son lit, et j'appellerai la veuve. Elle le croira mort de vieillesse.

– Si tu n'existais pas, il faudrait te concevoir ! s'écrie Francoquin admiratif.

Filasse cogite :

– Je n'ai pas confiance, dit-elle. Ça cache quelque chose.

– Tu gagnes combien ? se renseigne Catt-bis. Et comment ?

– Oh ! proteste Double-Mouche la main sur le cœur. Tu me connais !

– Justement, dit Catt-bis.

La chevauchée macabre. Plans.

Double-Mouche avait porté le vieux sur son dos jusqu'aux chevaux. Là, enfourchant sa bête, il s'était fait servir Saint-Jobard par Francoquin et Catt-bis, et le véhiculait maintenant à califourchon devant lui sur le pommeau de la selle, dans le sens de la marche par monts et coteaux :

– Heureusement qu'il est mort, dit Francoquin, sinon il aurait mal aux c... !

La tête pendait. Double-Mouche l'enfouit sous son propre chapeau, jusqu'au menton :

– On ne le reconnaîtra pas en ville! estime-t-il. On ne l'y a jamais vu.

– Comment entreras-tu dans le palais? demande Catt-bis. On verra bien qu'il est mort?

– Non, parce que je lui logerai une bouteille vide dans chaque poche et parce que je lui barbouillerai la figure au cirage. Tout le monde croira qu'il est noir.

– Si on le reconnaît?

– Je n'y avais pas pensé.

– Dans une valise? suggère Filasse.

– Il n'y en aura pas d'assez spacieuse, dit Francoquin.

– Dans deux?

– À ta place, dit Francoquin, j'essaierais dans un tapis. Enroulé dedans. J'ai lu quelque part qu'une femme l'avait fait.

– Dessous?

– Dans des draps! dit Catt-bis. Ça c'est une idée. Tu amènes ton ballot dans le palais en te faisant passer pour la blanchisseuse –

– Tu te fous de moi? dit Double-Mouche.

– ... avec des lunettes noires?

– J’ai trouvé, annonce Double-Mouche. Je l’enveloppe dans un drap, verticalement, attaché à un support de mannequin. On ne voit que le trépied qui dépasse. Je raconte que j’apporte... je ne raconte rien, ils imagineront. J’introduis le vieux dans son lit, je dépose le vrai mannequin dans le couloir pour orienter les imaginations. Ce n’est pas bête, hein ?

Ce qu’il fit. Il grimpa les marches du parvis avec le mannequin embrassé (Saint-Jobard) sous un drap, le trépied seul dépassant. Derrière lui, Francoquin et Filasse (Catt-bis étant resté en ville pour ses affaires et se proposant de rejoindre plus tard) riaient à s’en rendre malades. Au haut des marches, Jésus-Christ qui sortait, s’arrêta, éberlué.

– Tu n’as jamais vu de mannequin ? râle Double-Mouche en passant.

– Jamais d’aussi gwands ! s’extasie Jésus-Christ s’attachant à ses trousses. Celui-là fait bien deux mètwes ! (Ils sont dans le couloir.) Je peux vous aider si vous voulez Monsieuw Double-Mouche ?

– Va-t’en ! aboie Double-Mouche. Va voir ailleurs si j’y suis ! Il pivote violemment, et les pieds de Saint-Jobard émergent du drap...

Jésus-Christ, prévenant. – Il va pewdwe ses godasses ! Y a wien de paweil pouw se casser la gueule. Je me wappelle une fois on avait lié ensemble les souliers du wévewend, et quand il est entwé dans l’église pouw...

– FOUUS L’CAAAMP ! déflagre Double-Mouche. FOUS L’CAMP ! EMMENEZ-LE ! EMMENEZ-LE OU JE FAIS UN MALHEUR !

La chevauchée macabre. Réalisations.

– Hé? sursaute La Guêpière s'éveillant. Tu m'as fait peur. Qu'est-ce que c'est que ça?

– Saint-Jobard, annonce Double-Mouche sans préambule en relevant le drap. (Et La Guêpière pousse un cri de terreur!) Tais-toi! Tais-toi! Aide-moi donc au lieu de chanter! (Il délie le vieux et l'étend sur le lit :) Déshabille-le! Vite!

– Moi? pleurniche La Guêpière que le vieux fixe. Je ne pourrai pas!

– Ahhh, peste Double-Mouche.

Il dévêt Saint-Jobard, lequel est plutôt laid avec ses genoux cagneux et tout à l'avenant, y compris la poire. (La poire à l'avenant.)

– Il ne couchait jamais nu! observe La Guêpière sortant du lit dès que Double-Mouche y introduit le cadavre.

– Enfonce-toi dans ce lit! ordonne Double-Mouche. Au lit!

– Il me fait peur! dit La Guêpière en claquant des dents.

– Au lit! Nue toi aussi!

– Il me fait peur, je ne pourrai pas! assure La Guêpière.

– Écoute-moi, expose patiemment Double-Mouche. Tu as 2 000 dollars à gagner pour cinq minutes à côté du premier homme qui ne te fera rien. Un objet. Des os et un peu de viande. Un objet. À propos, as-tu perçu mes 1 000?

– Oui, oui, bredouille La Guêpière. Que vas-tu faire?

– Chercher la veuve.

– Il me fait peur! répète La Guêpière. Je ne pourrai pas!

– Je vais le faire sourire, décide Double-Mouche. Il tortille la bouche du cadavre, mais les lèvres reprennent leur position initiale.

– Dans ton corset, il y a bien des baleines?

– Oui, oui, oui, bredouille encore La Guêpière. Qu'est-ce que tu...

Il arrache une baleine de corset, l'arrondit en demi-cercle, l'enfourne dans la bouche du défunt, qui se met de la sorte à rire silencieusement comme une arbalète...

- Tu n'as plus peur? s'enquiert Double-Mouche.
- Si, confesse La Guêpière. Il me fait peur. Il ne dit rien.
- Je ne peux pas le faire gazouiller, avoue Double-Mouche. C'est heureux. Il vaut plus cher mort que vif. Allez! Nue, mon amour, et au lit! Zou!

Elle obéit, mais c'est macabre, et elle tremble. Ses incisives claquent les unes contre les autres. Double-Mouche l'encourage tendrement d'un baiser.

- Fffais v-v-vite, dit-elle, clagaga-clagada, je n-n-ne ttien-drai ppas lllongtemps!

Double-Mouche est sorti, emportant le mannequin pour le déposer comme prévu au bout du couloir. Il a à peine disparu qu'entre curieusement Filasse, qui enregistre globalement le spectacle de sa rivale au lit avec le mort, et fait claquer la porte derrière elle:

- Salope! s'écrie-t-elle. Les vivants ne te suffisent plus!
- Filasse? implore La Guêpière depuis le lit. Va-t'en! Je t'en supplie!

Filasse montre le vieux:

- Il n'a pas l'air de s'ennuyer. Comment avez-vous fait pour le dérider?

- Filasse! s'écrie La Guêpière. Ma petite Filasse, je t'en prie, sois...

- «Ma petite Filasse» qu'elle m'appelle! Garce! Il n'y avait pas de petite Filasse entre toi et l'organe à Franquin, hein?

- Je ne recommencerai jamais, je te jure! se lamente La

Guêpière. Jamais! C'est lui qui m'a contrainte! Je ne voulais pas, je te jure!

– Je connais le refrain, dit Filasse. Je l'ai chanté tout à l'heure. Le vieux, il est nu? (Elle essaie d'arracher le drap du lit, que La Guêpière retient frénétiquement.)

– Filasse! pleure La Guêpière. Par pitié! Va-t'en! Nous parlerons... Oh mon Dieu! (Elles tressaillent: on court dans le couloir!) Cache-toi Filasse! Là! Derrière le lit! Vite!

Entrent Double-Mouche et la veuve. Il referme la porte, mène Hélène près du lit:

– Là, dit-il. N'est-ce pas du beau travail?

– Ohhh, gémit Hélène.

Elle pleure, la tête dans les mains.

– Ne pleurez pas, dit Double-Mouche, c'est le destin. Outre qu'il fera un merveilleux engrais, il est mort content.

– C'est vrai, constate Hélène. Il rit. Mais c'est l'émotion qui me...

– Nous comprenons, dit Double-Mouche. La douleur est humaine. Raconte, La Guêpière!

– Heu, je.

– Comment décéda-t-il? Tout nu?

– Heu.

– Avec moi, il refusa toujours opiniâtement de coucher nu, pleure Hélène en s'effondrant dans un fauteuil où elle rêve.

– C'est de vouloir coucher nu qui l'a occis, dit Double-Mouche. Il a poussé trop fort. Un homme ne devrait jamais coucher nu sans ses chaussettes au moins. Comment est-il trépassé, La Guêpière? Dis-le à sa pauvre veuve éplorée!

– Heu.

- Branché?
- Heu. Oui. Heu.
- Un court-circuit, quoi, conclut Double-Mouche.
- Il a l'air si heureux, rêve Héléna. On ne croirait jamais...
- Celui qui meurt content n'est pas malheureux, aphorise Double-Mouche. Je suis sûr qu'il conte déjà fleurette aux grenouilles du paradis.
- Vous croyez? dit Héléna. Pauvre Alex. C'était Wilfrid son petit nom, mais je l'appelais Alex et il m'appelait Néna. Le pauvre. (Elle pleure.)
- Vous voilà débarrassée, fait ressortir Double-Mouche, c'est ce qui importe. Vous êtes encore jeune: vous trouverez mieux.
- Merci, bafouille-t-elle les yeux rouges.
- Avec l'argent que vous allez toucher!
- Quelle perte! elle pleure inconsolable.
- Ça ne fait jamais que 2 000, dit Double-Mouche.
- 2 000?
- Que vous avez promis à La Guêpière. (Bruit vague sous le lit. Double-Mouche se retourne:) Pardon?
- Je disais que c'était vrai, émet La Guêpière, tremblante.
- Évidemment que c'est vrai, si je le dis. Donc, vous devez 2 000 à La Guêpière.
- J'ai du chagrin, proteste Héléna en larmes. Vous ne voyez pas?
- Si, dit Double-Mouche. Donnez les 2 000 et vous en aurez encore plus après. (Bruit vague encore. Double-Mouche fronce les sourcils, se retourne, plaçant Héléna dos au lit. La Guêpière en profite pour lui indiquer du doigt le dessous du lit, et Double-Mouche fait signe qu'il comprend. Il dit:) La Guêpière? Enfile ta robe. (Elle ne se le fait pas répéter.) Suis M^{me} de Saint-Jobard chez elle. Elle te remettra les billets. D'accord?

– Mais... dit Hélène...

– Et nous effaçons tout de notre mémoire, promet Double-Mouche. Es-tu prête, La Guêpière? Pas besoin de fanfreluches... (Il pousse les deux femmes dehors :) Donne-lui le bras qu'elle n'aille pas tout divulguer, et rapplique aussitôt. Tu as saisi : aussitôt.

Exit La Guêpière. Double-Mouche ferme la porte, dégaine son revolver :

– Sors de là, toi !

Filasse obtempère.

– Filasse ! Toi ! Que fais-tu dans cette chambre ?

– J'ai la nostalgie de la mer : je viens flairer la morue.

Elle marche en direction de la sortie, dignement. Double-Mouche lui barre la route :

– Minute. Tu patientes jusqu'au retour de La Guêpière. Assieds-toi.

Il lui confisque son arme. Elle trépigne, mais n'a pas le choix, s'assied.

– Tu es un beau salaud ! dit-elle. Un malheureux mort inanimé ! Tu aurais pu m'avertir !

– Pour que tu exigés une commission ?

– Si je ne lui avais pas fait peur ?

– Tu n'aurais pas sa mort sur la conscience, prêche Double-Mouche. Tu ne sais pas ce que c'est, le remords ?

– J'ai droit à une compensation. La Guêpière me cocufia.

– Tu t'es compensée chez Cyclopus, observe Double-Mouche. Deux morts aujourd'hui à ton crédit.

– Ça ne m'a rien rapporté, dit Filasse. D'abord, prouve que j'ai tué le vieillard ? Pour tous désormais, il est mort dans son lit, 'pas ?

– Filasse, dit Double-Mouche, tu es dégueulasse. Ça rime. Écoute-moi : en sortant tu iras parler à la veuve. Tu lui diras

«je sais tout», et tu donneras ton prix. N'est-ce pas mieux ainsi, à l'amiable?

– J'y réfléchirai. En attendant, si tu me remettais 1 000?

Rire franc de Double-Mouche.

– Puisqu'il en est ainsi, décide Filasse, je raconte ce que je sais. Tu devras restituer l'argent.

– Parle toujours. Quand je serai en possession de l'argent, tu pourras parler tout ton saoul. Je ne suis pas de ceux qu'on fait chanter. D'ailleurs, ici, personne ne me demandera de comptes. Il n'y a qu'Hyn qui pourrait le faire, mais ces intrigues ne l'intéressent pas. À ta place, je ne divulguerais pas un secret qui peut t'enrichir. Ah! Voilà La Guêpière.

Qui entre. Vif sursaut de Filasse...

– Ne bouge pas! commande Double-Mouche colt au poing. Alors? mon amour?

– Je les ai, dit La Guêpière en déposant un paquet enveloppé de papier sur la table.

– Salauds! râle Filasse. Saligauds!

Double-Mouche déballe le paquet d'une main, tend le colt à La Guêpière en désignant Filasse:

– Surveille-la, je recompte. Où as-tu caché mes 1 000?

– Sous le lit. Toi Filasse, ne bouge pas! Je te jure que je n'hésiterais pas à tirer!

Double-Mouche fouille sous le lit, à plat ventre. Il se relève dépité, deux billets à la main:

– C'est tout? demande-t-il avec inquiétude.

– Il y a 1 000, assure La Guêpière qui se détourne pour répondre. En petites coupures.

Et vlan! Filasse bondit vers la porte, surprend La Guêpière qui choit, bousculée, mais pas Double-Mouche qui la cueille par la ceinture et la ramène gesticulante, la soulevant de vingt centimètres au-dessus du tapis. La Guêpière se relève...

– Je comprends, rit Double-Mouche. L'escroqueuse! Elle était sous le lit tout à l'heure, n'est-ce pas?

– Lâche-moi! rauque Filasse. Lâche-moi! Satyre!

Elle le frappe au visage, mais il ne lâche pas pour autant. Il la jette à plat ventre dans un fauteuil, lui applique un pied botté sur les reins, tenant dans une seule main ses deux poignets rassemblés dans le dos, et, de l'autre main, il lui attire la tête en arrière. Elle veut mordre.

– Viens ici La Guêpière? Maintiens-lui la tête. Tire sur les cheveux.

– Salauds! rugit Filasse. Fumiers! Sadiques! Hérésiarques!

Mais La Guêpière la paralyse, encore qu'hésitante. De sa main libre, Double-Mouche lui dégrafe le corsage pendant qu'elle hurle, et il en tombe soudain, outre deux seins magnifiques, une pluie de billets papillonnants.

– Fouille-la, La Guêpière! ordonne Double-Mouche en se réemparant des cheveux de Filasse. Ne lui laisse rien!

– Salauds! vocifère Filasse véhémement en bavant. Satrapes! Masochistes! Sophistes!

– Ça y est? demande calmement Double-Mouche quand La Guêpière a extrait encore du corsage une petite liasse dissimulée entre ceinture et peau. C'est ce qui s'appelle dégorgé! Waouh! Je deviens lyrique! Reboutonne-la, je vais la libérer!

– Salauds! Salauds! souffle Filasse en pleurant. Salauds!

Elle gronde encore de l'autre côté de la porte alors qu'elle va dans le couloir en direction de l'appartement d'Hélène.

Le grenier aux rêves.

Au détour du couloir qu'il parcourt promptement, Catt-bis heurte Chou-Baby. La collision est violente. Les adversaires se regardent à trois pas. Chou-Baby se masse le front...

– Excusez-moi Mademoiselle, dit Catt-bis. Vous ai-je fait mal?

Arrive Mistress un livre sous le bras :

– Vous êtes-vous blessée, Chou-Baby?

– Non, dit Chou-Baby. Ce n'est rien. C'est moi qui suis responsable.

– Je ne faisais pas attention, s'accuse Catt-bis. Pardonnez-moi. Permettez-moi de me présenter : Cyclopus Catt-bis.

– Voici Chou-Baby dom Franquin, répond aimablement Mistress. Je suis Mistress Mary, sa préceptrice...

– Et amie... complète doucement Chou-Baby...

– Seriez-vous de la famille du général? demande Catt-bis.

– Oui, dit Chou-Baby baissant les yeux. C'est mon père.

Un temps. Il y a Catt-bis qui contemple Chou-Baby sans parler, et Chou-Baby qui bat des cils, sans dire un mot. Mistress lance avec humour :

– Quel beau temps n'est-ce pas? Le soleil...

– Plaît-il? Oui, dit Catt-bis, excusez-moi. Je crois...

Un bruit les fait se retourner tous les trois :

– Je vous attendais, s'exclame Francoquin. Je dois vous présenter ma femme. Vous connaissez ma fille?

– Oui, dit Catt-bis. Incidemment.

– Bien. Il faut que vous rencontriez sa mère. Venez-vous?

– Je vous suis. Venez-vous aussi, Mademoiselle?

– Non, coupe Francoquin. D'ailleurs je n'aime pas la voi...

– Généwal! Généwal! (C'est Jésus-Christ.) Je vous chewche depuis un quawt d'heuwe! Il y a un homme qui vous demande! Il dit que ce sont des Messieurs qui l'envoient! Il dit qu'il se nomme Nez-de-Suce et...

– Nez-de-Suce! Il est déjà là! Où? Où? Conduis-moi au lieu de dormir, imbécile! (Ils démarrent. Ayant fait six pas, Francoquin se retourne.) Je vous retrouve dans une heure!

– Chou-Baby, déclare Mistress, je vais vous laisser. Monsieur voudra bien vous tenir compagnie?

– Mais Mistress... dit Chou-Baby...

– À tout à l'heure, ma chérie.

– Marchons, voulez-vous?

– Ouui, murmure Chou-Baby intimidée, rougissante.

– Aimeriez-vous visiter les greniers du palais? Je gage que vous ne vous y êtes jamais aventurée?

– Nnon, pas encore...

Ils marchent. Elle ne le regarde pas, sauf par à-coups, de profil.

– N'ayez pas peur de moi, dit Catt-bis. Je ne suis pas le monstre qu'on évoque volontiers dans votre pays.

– Je n'ai pas peur, dit Chou-Baby. Je suis un peu surprise, émue.

Escalier montant.

– Que vous a-t-on conté sur nous, je veux dire l'APL, mon frère, moi?

– Rien, dit Chou-Baby. Peu de chose. (Elle rit :) Des atrocités.

– Que pensez-vous de ces atrocités? (Couloir du haut.)

– Je n'ose risquer une réponse. Je ne vous connais pas! Vous pensez déjà quelque chose de moi, vous?

– Oui.

– Que pensez-vous de moi ?

CATT-BIS. – Penser n'est pas le verbe approprié. Disons que mon esprit et mon cœur ouverts en éventail sont intéressés par vous de prime abord, vous acceptent. Vous me plaisez, je crois. (Elle rougit.)

Arrêt devant un alignement de placards. Catt-bis compte :

– 1-2-3-4-5-6-. Je vais vous faire partager un secret.

– Au sujet de ces placards ?

– Oui. J'ouvre le sixième.

– Il est vide.

– Oui. Observez la paroi du fond : je la fais coulisser sur un rail métallique, invisible tant qu'elle n'est pas déplacée. (Devant les yeux émerveillés de Chou-Baby, un escalier de bois en colimaçon se présente.) Venez ? Entrez aussi dans le placard, et refermez la porte sur vous ?

– Je ne...

– Venez, dit Catt-bis attirant Chou-Baby par la main, refermant lui-même le placard.

La paroi du placard ayant été remplacée par Catt-bis, ils montent l'escalier de bois, se tenant par la main. L'escalier tourne, poussiéreux, mais solide :

– Nous grimpons au grenier. Peu de gens connaissent ce passage. Très peu. C'est GG qui l'indiqua à mon frère, il y a longtemps, si longtemps...

– Oh!

– Le grenier... montre Catt-bis ayant ouvert la porte aux gonds rouillés.

Le grenier apparaît, éclairé au moyen de lucarnes. Il n'est pas immense: une vingtaine de mètres de longueur, la moitié de largeur. Des coffres, des meubles anciens, un grand lit à baldaquin, des glaces, des lustres de cristal taillé au rebut, des étoffes, des tapisseries, des drapeaux, des armures, des poteries, des marbres, des mannequins aux yeux de verre en habits d'autrefois, une chaise à porteurs, des selles, des instruments de musique, un piano, une harpe, un cheval de bois peint et verni...

– Entrez... propose doucement Catt-bis à Chou-Baby sous le charme.

Ils avancent lentement, sans s'arrêter nulle part, effleurant les objets mystérieux, découvrant des coffrets étranges, des livres illustrés, des poupées que Chou-Baby caresse, des épées, des trophées indiens, un vieux sifflet, des billes. Chou-Baby se retourne, les yeux illuminés:

– Quel merveilleux endroit! Pourquoi me confiez-vous pareil secret! Pourquoi! Si je le divulguais!

– Vous ne ferez pas ça, affirme Catt-bis. Je l'ai su en vous rencontrant.

– GG, dit doucement Chou-Baby, c'était la femme de votre frère?

– Oui. Ils n'étaient pas mariés.

– Elle l'a quitté?

– Oui.

– Pourquoi?

– Je ne sais pas...

- Elle ne l’aimait plus ?
- Si. Certainement si. Je ne peux rien dire. Je ne sais pas...
- Elle n’était pas heureuse avec lui ?
- Pourquoi dites-vous « avec lui » ? Le bonheur n’est pas lié à la condition d’être ou non « avec » quelqu’un. Et puis, le bonheur ou l’absence de bonheur ne justifient pas un abandon, je suppose...
- Il l’aimait ?
- Oui.

Chou-Baby marche, touchant les meubles, le satin lustré des fauteuils, faisant tourbillonner une toupie musicale. Elle se retourne :

- Y a-t-il beaucoup de greniers comme celui-là ?
- Oui. Mais deux seulement sont secrets. Vous connaissez l’un.
- Me ferez-vous connaître l’autre ?
- Oui. Si vous le désirez... Comment vous appelle-t-on ?
- Chou-Baby. Ce n’est pas mon nom.
- Personne ne porte son nom, je veux dire celui qu’on vous attribue au départ. On porte celui qu’on s’est fait, une espèce de définition ambulante. Catt-bis n’est pas mon nom. C’est un numéro. Cyclopus est le surnom qu’on nous a donné. Pourquoi vous appelle-t-on Chou-Baby ?

- N’ayez pas peur de moi. Pas de moi...
- Il a posé sa main sur la sienne, elle s’effraie...
- Oui, dit-elle très bas. Oui. Je suis un peu sottie, je crois...
- Chou-Baby ?
- Oui ?



- Vous me plaisez...
 - Vous me l'avez dit, déjà...
 - Je vous aime... Aussi brutalement que je vous ai heurtée, aussi soudainement, je vous aime. Vous me croyez?
 - Lâchez-moi, je vous en prie...
- Il la serre contre lui et l'embrasse doucement sur les yeux. Elle le regarde, émue. Il lui caresse la tempe :
- Chou-Baby? M'aimez-vous aussi? Un peu?
 - Je ne sais pas, elle souffle, je...
- Il l'embrasse encore, sur le front, frôle les lèvres, caresse les cheveux, la libère. Elle reste contre lui, relève les yeux, le regarde longuement, et soudain elle s'enfuit en courant...
- Chou-Baby! Revenez! Revenez! Revenez!

Le chef de la police.

Pendant ce temps, dans le salon des appartements de sa femme, Francoquin recevait Nez-de-Suce. Assistaient à l'entretien Gros-Chassieux en qualité de Banquier, et Hélène à titre représentatif. Elle pleurait dans son fauteuil.

- Il ne faut pas pleurer, conseille Gros-Chassieux. Ça ne le fera pas revenir.
- C'est vrai, Hélène, approuve Francoquin. Mais qui aurait cru! Ce pauvre Wilfrid! Lui si allègre encore hier!
- Beuh. Mon pauvre Alex. Beuhhh.

– De quoi trépassa-t-il au juste? s'intéresse Nez-de-Suce en piochant une pastille dans sa boîte. En voulez-vous? (Il est tout étriqué dans un costume noir, il a le nez comme une carotte, le crâne luisant, et des yeux soupçonneux derrière de grosses lunettes.)

– Non merci, refuse Francoquin, je n’aime pas les pastilles.
– Saint-Jobard baisait trop, commente Gros-Chassieux. Il se surmenait. BOUM.

– C’est la version officielle? susurre Nez-de-Suce.

– C’est la vérité, dit Francoquin. Demandez à Héléna?
– C’est vrai. Beuhh. Avec, snif-snif, une fille... Beuhh.
– Mort dans son lit, ajoute Francoquin. Vous pouvez enquêter.
– Je n’y faillirai pas.

Nez-de-Suce s’assied à califourchon sur sa chaise :

– Voilà une mort qui pose des problèmes.
– Bah.

– Moi je vais rentrer, déclare Héléna. Je ne veux pas rester ici.

– C’est dangereux, émet Francoquin sans préciser s’il est dangereux de partir ou de rester.

– Peter me protégera, dit Héléna en se mouchant.
– Qui? demande Nez-de-Suce.
– Peter, dit Héléna. On s’aime. On va se marier.
– Peter? s’étonne Francoquin. Ça alors...
– Qui est-ce? se renseigne Nez-de-Suce.
– Un scout, dit Gros-Chassieux en coupant d’un grand coup de dents les poils trop longs de sa moustache. (Il crache les morceaux, et poursuit :) C’est un bel homme.

- Il connaît bien les Indiens, dit Hélène. Nous passerons.
- Il n'est pas nécessaire de connaître les Indiens pour ça, dit Nez-de-Suce. Ils ne sont pas en guerre que je sache?
- Heu non, fait entendre Francoquin. Pas jusqu'à présent.
- Qu'est-ce que ça veut dire « pas jusqu'à présent »? réfléchit Nez-de-Suce.
- Rien, répond Francoquin. Un lapsus linguae.

- Quand enterre-t-on le général?
- Tantôt je crois, dit Francoquin. Vous êtes pressé?
- Banquier? dit Nez-de-Suce. Veuillez reconduire Madame, je vous prie.

– Oui, dit Gros-Chassieux en crachant l'autre côté de sa moustache.

– Nous partirons demain matin, dit Hélène sortant, Peter et moi. On s'aime. Pauvre Alex. Heureusement qu'il est là, Peter.

– Maintenant causons, dit Nez-de-Suce. Il va faire un bel héritage le scout, non?

- Vous avez vu les Cyclopus?
- Oui, admet prudemment Francoquin.
- Alors?
- Je les vis, c'est tout ce que je peux dire. (Gros-Chassieux se mouche.) Arrête les cuivres! s'écrie Francoquin agacé. Ou fous le camp!
- Je suis libre! revendique Gros-Chassieux, et je n'aime pas avoir la morve au nez.

– Assez! commande Nez-de-Suce. Vous vîtes les Cyclopus, leur parlâtes?

– Ils veulent des fonds, dit Francoquin. Le reste les indiffère.

NEZ-DE-SUCE. – On s'en doutait. (Pastille jetée dans la bouche ouverte comme un phoque de cirque.) Vous en voulez?

– Ce que nous aimerions savoir, c'est ce que les Cyclopus admettront, et à quels moindres frais pour nous – j'entends: ce qu'ils toléreront sans bagarre.

FRANCOQUIN. – Rien.

Gros-Chassieux rit et s'essuie les yeux avec la nappe parce qu'il pleure:

– Il n'y a que l'argent de vrai! s'écrie-t-il. On peut tout faire avec! L'ilote s'achète un ou plusieurs cerveaux! Moi, j'ai des billets plein mon sac et plein mes poches, et je passe partout! Si j'en manquais, je n'aurais même pas l'air spirituel quand je suis cynique!

– Le train est parvenu à la frontière, dit Nez-de-Suce en dépliant une carte. Il faudrait poursuivre la voie au moins jusqu'à l'emplacement des futurs carreaux de mines.

– Vous n'obtiendrez rien des Cyclopus sans payer, dit Francoquin. Quant aux territoires que le chemin de fer devrait traverser, ils appartiennent aux Indiens par la grâce desdits Cyclopus.

– Nous n'attendrons pas. Il faut prendre possession du sol

et du sous-sol. D'abord du sous-sol. Tant pis pour les sauvages. Et s'il y a quelque casse, c'est presque tant mieux – j'ai ma petite idée là-dessus, une idée personnelle. Je vous en toucherai peut-être deux mots.

– Et les Cyclopus? dit Francoquin.

– Nous verrons.

– Et moi?

– Ne vous impatientez pas, dit Nez-de-Suce se levant. Des promesses nous suffiront. Les partenaires auront le droit de se satisfaire au même tarif.

– Vous vous trompez, dit fermement Francoquin.

Nez-de-Suce regarde Francoquin, puis Gros-Chassieux:

– Banquier? Voudriez-vous nous laisser en tête à tête un moment je vous prie?

– Quand on m'a, attaque Francoquin une fois son interlocuteur installé pour l'entendre, confié... ce travail, il était question que j'assume une responsabilité – je ne sais trop laquelle. Passons. On me dépêcha Saint-Jobard. À quelles fins? M'espionner? Me doubler? Réduire mes pouvoirs aux yeux de tous et en particulier des Cyclopus, lesquels soit dit au passage ne sont pas les idiots que vous souhaiteriez, afin de quoi? Mener tout à l'échec? À qui ceci profite-t-il? J'avoue ne pas comprendre. On ambitionnerait de tout saboter qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

– N'exagérons rien. Saint-Jobard est défunt. De quoi vous plaignez-vous?

– Qui maintenant va-t-on m'expédier entre les jambes?

– Mais personne, voyons! (Pastille :) En voulez-vous?

- Non. C’est dégueulasse. Je vous l’ai déjà dit.
 - Des goûts et des couleurs on ne discute pas.
 - Pourquoi m’a-t-on envoyé ici ?
 - On vous l’a dit : prendre en main le pays...
 - Pour que ces Messieurs en tirent le maximum, je sais cela ! coupe Francoquin. Mais encore ?
 - Ne soyez pas vindicatif...
 - Je ne peux prendre en main ce pays que si j’ai des pouvoirs, et je n’aurai de pouvoirs que lorsque j’aurai ce pays en main, c’est bien ça ?
 - Mon Dieu...
 - On se paie ma tête.
- Vous avez pourtant accepté cette... mission ? Elle vous intéressait ? Qu’espériez-vous trouver ? Une situation florissante avec des gens qui vous accueilleraient en agitant des drapeaux ? Soyons sérieux.
- Je le suis. Que je fasse un travail mal défini, passe encore, il peut se définir par la volonté d’y voir plus clair ; mais qu’on me double, c’est un comble ! Vous feriez mieux de comprendre : sans argent, vous n’obtiendrez plus rien. Rien. Même pas des promesses contre des promesses.
- Il vous faut des fonds pour les Cyclopus ou pour vous ?
- Pour moi pour les Cyclopus. Si je ne leur procure pas de fonds, dont ils ont besoin, je ne compte plus – et ces Messieurs pas davantage. (Nez-de-Suce sourit largement.) Ma parole, vous en semblez réjoui !

– Et, objecte Nez-de-Suce, les traités?
– Ne me faites pas rire! En cas d'accroc, vous seriez les premiers à oublier de les honorer!

– Je transmettrai, promet Nez-de-Suce en soupirant. Je ferai de mon mieux. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas?

Nez-de-Suce réfléchit (pastille):

– Je puis faire quelque chose – que ceci reste entre nous, strictement entre nous! – pour vous aider: faire débloquer des fonds du Banquier. Mais attention! Pas d'indiscrétion! Le mot d'ordre de ces Messieurs, et en particulier de l'Empereur, je vous le transmets en confidence, est «pas un sou, attendre, voir, et profiter».

– Voir quoi? Flancher les Cyclopus?

– Leurs troupes. (Rire bruyant de Francoquin.) Pourquoi riez-vous? Ce n'est pas sot: il suffit d'être patient, non?

– C'est idiot, assène Francoquin. C'est l'armée qui mandate les Cyclopus. Bref. Ces Messieurs, soit dit entre nous, jugent de la situation ici à grands coups de cartes postales!

– Confidence pour confidence, je suis venu me renseigner. Et pas exactement en «mission». Peut-on se montrer hardi en propos avec vous?

– J'écoute.

– On ne devrait pas se confier. Mais à vous je peux le dire: ces Messieurs – et en particulier l'Empereur – sont sur la brèche inconsciemment. L'opposition, quoique souterraine encore, est cette fois incisive. Puissante. Je ne vous déclare pas, notez bien, qu'elle l'emportera. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Il y a opposition, il faut être réaliste. Je pourrais citer des noms. Quelle est votre pensée?

– Vous êtes bien informé.

– Voyez-vous, Général, je connais votre légendaire fidélité etc., et vous n'ignorez pas qu'elle n'a d'égale que la mienne. Finalement, c'est ce qui doit nous rassembler vous et moi sous la même bannière...

– Certainement. Laquelle?

– Je vous revois à déjeuner? Quand partez-vous?

NEZ-DE-SUCE. – Demain matin, avec Héléna. Une idée. Je suis célibataire et, bien que prochainement cinquantenaire, j'ai le sentiment que votre scout n'a pas décroché la timbale. (Il rit en tapotant son colt, et il sort.)

Francoquin ouvre la porte de communication avec la chambre contiguë:

– Il ne m'inspire pas confiance, ton flic, dit N'a-qu'un-Œil en entrant. Qu'est-ce qu'il mijote? Un complot?

– Oui. Ou bien il m'éprouve.

– Il ne me plaît pas. Il va chez les Cyclopus?

– Oui. Trouve-moi Catt-bis qui est dans le palais. Tâche de ramener aussi Slim, et Double-Mouche. Enfin, envoie-moi Peter, il est préférable de l'avertir – je ne veux pas qu'il s'avise d'«accider» Nez-de-Suce en ce moment, j'ai assez d'ennuis.

N'a-qu'un-Œil bat le rappel.

N'a-qu'un-Œil part en tournée. Il entre chez le général de Saint-Jobard. Il y a là Double-Mouche assis dans un fauteuil, et couvant une petite valise. Dans le lit, Saint-Jobard n'existe plus. N'a-qu'un-Œil renifle :

– Il sent.

– Nous déménageons, dit Double-Mouche. La Guêpière vient vivre avec moi. Tu as soif?

– Oui, mais je n'ai pas le temps. Je m'en vais. Franquin te demande chez sa femme...

– Sa femme y est?

– Non. Mais Filasse y rentrait comme je sortais.

– Mauvais signe, grogne Double-Mouche. Pourquoi Franquin veut-il me voir?

– Les Messieurs ont expédié un flic, Nez-de-Suce, et...

– Nez-de-Suce! (Exclamation de La Guêpière.)

– Tu le connais?

– C'est une fripouille! s'écrie La Guêpière depuis l'armoire.

– C'est le chef de la police, dit N'a-qu'un-Œil.

Double-Mouche secoue la cendre de son cigare et se lève :

– Bref. Il y aura des fonds ou il n'y en aura pas?

– Va voir Franquin, conseille N'a-qu'un-Œil en s'en allant chez Héléna, où il entre : Excusez-moi. Peter? Franquin veut te parler.

– Que me veut-il? demande Peter à genoux entre les valises éparses. Je n'ai guère le temps de parler. Nous partons demain.

– C'est de cela qu'il veut t'entretenir.

– Ça ne le concerne pas.

– Il y a des détails qu'il vaut mieux que tu connaisses.

– Quels détails?

– Franquin t'expliquera, dit N'a-qu'un-Œil déjà dans le couloir où il voit venir Catt-bis et Chou-Baby se donnant la

main, se léchant des yeux : Vous n'avez pas perdu de temps !

– Non, reconnaît Catt-bis.

– Franquin n'aime pas qu'on pense à sa fille, avertit aimablement N'a-qu'un-Ceil. Il va exploser ! Il préfère qu'on tripote sa femme – soit dit sans vous offenser, Mademoiselle.

– Est-ce tout ce que tu avais à nous dire ?

– Non. Vous faites comme bon vous semble, outre que ça ne peut pas faire de mal à la petite. Franquin veut te voir. Il y a un envoyé des Messieurs...

– Je sais. Allons.

Ils marchent. Catt-bis donne toujours la main à Chou-Baby.

– Il me déplaît, ce flic, dit N'a-qu'un-Ceil. Il est aussi faux qu'un sein en caoutchouc.

– Aurons-nous des fonds ?

– Oui et non.

– Comment oui et non ?

– Franquin te racontera. C'est une marmelade. Tu as la prétention d'emmener la petite avec toi ? Elle ferait mieux d'aller rejoindre ma femme.

– Ta femme ?

– Mistress Mary... souffle Chou-Baby. J'y vais...

– Je vous revois tout à l'heure, dit Catt-bis en s'embrassant l'index qu'il pose alors sur les lèvres de Chou-Baby. Elle rougit, s'en va.

– C'est le grand amour, constate N'a-qu'un-Ceil. Franquin va détoner !

– C'est mon affaire. Salut, Slim !

Qui passe. Ils s'envoient une bourrade fraternelle. Poignées de mains à Labosse après présentations.

– Vous tombez bien, dit N'a-qu'un-Ceil. Franquin veut vous voir.

Quand ils frappent à l'huis, ça cesse de crier à l'intérieur. Il y a Francoquin à la table, Double-Mouche et Filasse aux prises verbales, et Peter seul dans un coin. Filasse sort en pleurant.

– Nous dérangeons peut-être? s'enquiert Labosse.

L'idée de Francoquin.

C'est Catt-bis qui lance l'assaut:

– Vous avez reçu l'émissaire de l'Empereur?

– Oui.

DOUBLE-MOUCHE. – Vous avez de l'argent?

– Pas encore.

CATT-BIS. – Quand?

– Je ne sais. Nez-de-Suce fera débloquer les fonds privés du Banquier en ma faveur à titre d'avance. Ça peut prendre quelques jours. Mais.... – il m'a promis d'intervenir auprès de ces Messieurs...

DOUBLE-MOUCHE. – Quand?

– Il part demain avec Hélène et Peter.

PETER. – Hein?

FRANCOQUIN, se tournant. – Liquidons ça, et après, tu sors. Nez-de-Suce a l'intention d'épouser Hélène...

– L'ordure!

– C'est tout ce que j'avais à te dire. Et les conséquences: j'interdis devant témoins que Nez-de-Suce soit victime d'un «accident». Tu épouseras Hélène aujourd'hui, avant de voyager. Donne-moi confirmation dans une heure.

PETER. – Mais l'enterrement...

– Je m'en fous. Salut.

– Mais...

– Revenons à ce qui nous intéresse. Nez-de-Suce (Peter sort lentement) est en route pour votre camp. J’aimerais savoir ce qu’il vous dira...

CATT-BIS. – Il ne verra personne. Hyn et Fédor devaient partir après nous.

FRANCOQUIN. – Voici quand même ce qu’il m’a dit: ces Messieurs, pour tirer évidemment le maximum du pays, espèrent séparer l’APL de ses chefs, et, en faisant traîner les choses, obtenir tout pour rien, par lassitude. Inutile que je précise à quel point je fais les frais de cette opération au même titre que vous? La voie ferrée a atteint la frontière. Maintenant se pose le problème du franchissement en direction des futures mines. Des échanges de promesses suffiraient, et constituent de ce fait leur objectif immédiat.

CATT-BIS. – Pourquoi ne faites-vous pas cause commune avec eux?

– Je fais les frais de leurs calculs, je l’ai déjà dit.

– Ouais. (L’air de penser: ça ne suffit pas.) Et l’avance de fonds?

– Nez-de-Suce me l’a présentée comme une faveur faite à moi, quasi dans le dos des Messieurs. C’est assez équivoque, j’en conviens. Ça ne manque d’ailleurs pas de me troubler.

DOUBLE-MOUCHE. – Bref, il n’y a pas de fric?

Un temps. Double-Mouche et Catt-bis se lèvent...

– Attendez! Asseyez-vous. Vous comprenez, j’espère, que j’ai fait de mon mieux, puisque nos intérêts en cette affaire coïncident?

– Ooui.

FRANCOQUIN, enchaînant. – Il m’est venu une idée – de base – qui, à première vue, peut paraître... audacieuse. Il faudrait que nous en...

DOUBLE-MOUCHE. – Quelle idée?

– C'est une idée de base et...

CATT-BIS. – De base?

– Oui. Qui m'est venue.

DOUBLE-MOUCHE. – Qui t'est venue?

Francoquin se décide:

– D'abord une question: qui commande les bandes contre-révolutionnaires de la frontière?

– Comme si vous l'ignoriez!

– Je suis au courant, certes. Mais je ne suis pas « censé » l'être. Vous saisissez la nuance? Qui les commande?

– Mais... Elles sont téléguidées par vos Messieurs, l'Empereur surtout... Pourquoi posez...

– Je ne suis pas « censé » savoir cela, je le répète, dit Francoquin. Par contre, je suis « censé » maintenir l'ordre dans le pays. Donc, je vous propose de réduire immédiatement à merci les bandes contre-révolutionnaires. Vous voyez que je prends des risques.

– Mais...

– Je sais. Vous m'objecterez que sur le plan politique, ces bandes ne représentent pas pour vous un réel danger – pour l'instant – parce qu'elles viennent de l'extérieur. Je sais. Je vous répondrai que le problème ne consiste pas à les éliminer, mais à avoir droit à la parole. La liquidation de telles bandes financées par les Messieurs aurait pour effet premier – mais pas le plus important – de priver lesdits Messieurs de forces activistes à la frontière. Il leur faudrait commencer par admettre la maîtrise des Cyclopus sur le pays, admise sur le papier mais non dans les faits, et, ce qui est plus sérieux, plus positif encore: je deviendrais le seul intermédiaire alors rapidement valable, même si mon action m'entassait les reproches des Messieurs sur la conscience.

DOUBLE-MOUCHE. – Et qui nous garantit que, sortant

bénéficiaire de l'opération, tu useras de ton pouvoir pour nous renflouer ?

LABOSSE, intervenant. – Permettez ? Si j'ai compris, une telle action le coupant des Messieurs irrémédiablement, le général Franquin ne jouerait pas seul entre les deux mâchoires d'un étau ?

Un temps. Tout le monde réfléchit.

FRANCOQUIN à Catt-bis. – Croyez-vous que votre frère accepte de discuter ?

– Je lui parlerai.

– Je ne suis pas opposé à ton projet, dit Double-Mouche, si « nous » le contrôlons.

– Il faudrait vous connaître, dit Catt-bis, envisager un programme de principe au moins. Nous aviserons. Avant, il convient de vérifier que ce Nez-de-Suce n'a pas de propositions concrètes à nous faire, n'est-ce pas.

– Quand partez-vous ?

CATT-BIS. – Dans une heure, je pense.

FRANCOQUIN. – J'irai avec vous. N'a-qu'un-Œil, Slim, et Labosse, m'accompagneront.

Francoquin et sa fille.

Dans le couloir, Catt-bis croise Peter jovial :

– Nous convolons cet après-midi ! annonce Peter. Nous enterrons le défunt, et le Monseigneur nous bénit.

– Entrez, invite Mistress.

Elle est seule, Catt-bis va ressortir...

– Entrez, elle répète. Asseyez-vous. Je vous attendais. Chou-Baby est chez elle. Je ne vous retiendrai pas longtemps. (Il s'as-

soit en face d'elle.) Si vous buvez, le whisky et les verres sont à votre portée sur la tablette.

– Merci. Vous vouliez me voir ?

– Je voulais vous parler de Chou-Baby. Qu'en pensez-vous ?

– Elle est charmante.

– Je voulais que vous sachiez que je l'aime comme une mère aime sa fille, sinon plus. Vous me comprenez ?

– Je crois.

– Je ne voudrais pas la savoir tombée dans de mauvaises mains. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, n'est-ce pas ? Pourtant, j'ai étrangement le sentiment que si cette enfant rate le bonheur qu'elle vise, auquel elle a droit de par ses qualités, sa sincérité, sa volonté ardente de comprendre le monde qui l'entoure, même si elle peut sembler parfois un peu... naïve, j'ai le sentiment que j'en souffrirai comme pour moi. Je crois qu'il y aura de ma faute, vous me comprenez ? Évidemment, j'ai tort de penser ainsi. Je vous tiens de longs discours, je suis affreusement gênée, mais je voudrais vous dire que j'aime cette enfant de tout mon cœur et – ma foi je crois bien que je radote un peu, pardonnez-moi, c'est stupide, je n'aurais pas dû vous retenir... (Elle se lève. Il dépose son verre.) Excusez-moi... C'est stupide. Je m'en veux. Cela ne me regarde pas. Pardonnez-moi...

– Je vous comprends, dit Catt-bis, mais rassurez-vous, je ne suis pas un ogre.

– Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

– Mais non, il dit en riant. Au revoir !

– D'où viens-tu ? demande N'a-qu'un-Ceil dans le couloir. Je n'aime pas qu'on « me » rende visite à ma femme quand je ne suis pas là.

– Je cherchais Chou-Baby, dit Catt-bis. Ta femme est adorable.

– Oui, dit N’a-qu’un-Ceil. Mais Franquin, qu’est-ce qu’il va gueuler!

– Aaaaahhh! rugit Francoquin quand on (Thérèse) lui apprit la nouvelle. Ahaaaahh! Ah-ah-ah-ah-aha-aaaaahhh! Un long moment, c’est tout ce qu’il put dire, comme s’il avait une arête en travers du gosier, gesticulant, donnant des coups de poings sur la table. Et puis, ayant accompli dix tours de salon comme un loup en hurlant, il s’élance dans le couloir et les escaliers, Thérèse à ses basques prestement distancée. Il gronde. Il margaude. Il glottore, il grisolle, il coraille, il rait, il trompette et cacabe et blatère, et chacun se retourne pour le voir passer. Il atteint la chambre fatale, pousse en même temps un formidable cri strident et la porte (du pied), et le couple assis dans le canapé sursaute, pivote, Chou-Baby se dresse effrayée, Catt-bis la retient calmement par la main, la force à se rasseoir. En position de combat, bavant, Francoquin gronde comme un gorille. (Aaaaaaahhh.)

– Que se passe-t-il? fait Catt-bis. Le flic est revenu?

– Père...

– FOUTEZ-MOI LE CAMP! tonitruie Francoquin. DEHOOORS!
DEHOOORS!

Il en tremble. Thérèse jaillit essoufflée:

– Mon enfant!

Elle l’attire et la gifle, et Catt-bis l’affronte, se levant:

– Doucement! À quoi ça rime? Vous êtes fous?

– Vous! s’écrie Thérèse. Vous! Vous!

Elle n’en dit pas plus, elle suffoque.

CATT-BIS. – Nous nous plaçons, où est le drame?

THÉRÉSA, cachant Chou-Baby derrière elle. – Monsieur! Chou-Baby n'est qu'une enfant de vingt ans à peine, sans compter qu'elle est la fille du Général dom Franquin, mon époux, ci-présent!

– Et après? dit Catt-bis. Je n'ai pas de préjugés.

– Asseyez-vous, invite Francoquin qui peu à peu récupère.

Les deux femmes sont sorties, Chou-Baby remorquée par sa mère. Francoquin va de long en large, soucieux:

– Je ne suis pas venu dans ce pays pour qu'on m'y dérobe ma fille unique. (Il s'arrête, s'assied à son tour sur une chaise, reprend en monologue :) Quand je vins, j'étais... heureux, oui, c'est sans doute le mot. Heureux. De sortir de la routine, de l'ennui. De rencontrer le monde qu'on ne trouve qu'en se portant au-devant de lui. Qu'allais-je trouver? Je ne savais. Je ne sais pas encore, mais, depuis quatre jours que je suis... à l'aventure, c'est le mot, en expédition, j'ai vécu. Vécu. Je ne pourrais tout relater en trois heures. Un livre bien dense. Bien tassé. J'ai l'impression parfois d'avoir voyagé depuis deux mois au moins. Quatre jours ce soir. En quatre jours, j'ai digéré mille aventures, y compris la mort d'un, ma foi... presque un ami. Mille aventures qui ne figureront jamais dans ma biographie, et qui pourtant l'acheminent doucement. Si on résumait, depuis quatre jours, qu'ai-je fait? Rien. «Rencontré les frères Cyclopus...» Maintenant, me revoilà sur la sellette. Ma fille. C'est ma fille unique, ma fille que j'adore, on a dû vous le dire, qu'on veut prendre. Bon dieu! N'y a-t-il pas d'autres filles de son âge, du vôtre, ou de n'importe quel âge, dans ce pays, que vous portiez vos mains sur la mienne? Oh, ce n'est pas que j'aie contre vous quelque chose en particulier, comprenez-vous. Vous m'êtes plutôt sympathique. Oui. Pour un garçon

de vingt-cinq ans, votre volonté d'action, votre franchise, bref, tout m'incite à vous faire confiance, et je vous estime. Mais je n'ai qu'une fille, et je serais heureux si vous consentiez à vous distraire par exemple chez La Bougresse...

– Chou-Baby me plaît, dit Catt-bis. Aller chez La Bougresse n'est pas aimer.

– J'aurais dû m'en douter, dit Francoquin d'un air las. Je me demande ce que je suis venu faire dans ce pays. Évidemment, ceux qui iront dans la lune n'iront pas spécialement pour telle ou telle raison, mais pour se poser un éventail de nouveaux problèmes. L'aventure. Quitte à apprendre qu'il n'y a même rien – c'est plus utile que le doute, de toute façon. Mais j'en ai marre. Je crois que je ferais mieux de rentrer chez moi, de laisser ce sale beau monde si satisfait d'aller de travers...

– Toutes ces considérations parce que j'aime votre fille et que votre fille m'aime?

– Oui.

La sentinelle ouvrit la porte et Francoquin entra. Recluse, Chou-Baby pleurait fixement, sur son lit. Un moment, Francoquin la regarde sans rien dire, de la porte refermée. Il s'avance embarrassé, une main tendue :

– Chou-Baby?

Elle le regarde, sans expression. Elle pleure. Il s'assied auprès d'elle, bras croisés, contemple ses bottes :

– Parle-moi? Qu'y a-t-il entre ce garçon, Catt-bis, et toi?

– Rien.

– Il prétend que tu l'aimes.

– Oui.

– Tu ne sais même pas ce que ça veut dire. Au fond, tu n'as que vingt ans. Ce garçon est intelligent, je le concède volon-

tiers. Supérieurement intelligent. Mais il a poussé n'importe comment. Il n'a pas d'avenir, peut-être! Pas d'argent! La situation qu'il occupe dans ce pays, il peut la perdre!

– Je l'aime.

– Ça ne veut rien dire. Quand l'as-tu vu pour la première fois? Ce matin?

– Oui.

– Ce n'est pas sérieux. Une amourette de gamine. Comme pour Peter...

– Je l'aime, répète Chou-Baby, je l'aime.

Francoquin se lève, nerveux :

– Je ne suis pas allé à l'étranger pour qu'on me vole ma fille, pour qu'une espèce de héros précoce me la détruise. Je ne suis pas homme à faire des confidences, à quiconque, mais il faut que tu saches que souvent, je pense à toi, à ton avenir, à ton... bonheur, oui. Je te demande de me faire confiance, est-ce si difficile?

– Pourquoi vous préoccuper de mon bonheur? Je ne m'inquiète pas du vôtre!

– Ne discutons pas. Ce que je te demande est à sens unique. Je désire que tu oublies Catt-bis. Tu es jeune, tu ne sais encore ce que tu veux, laisse ceux qui t'aiment et sont responsables de toi le pressentir. Catt-bis avec les filles n'a qu'un but sans doute : s'amuser. Tu devrais comprendre?

– Ce n'est pas vrai. Tout le temps que nous sommes restés seuls, il aurait pu s'amuser de moi. Il ne l'a pas fait...

– C'est heureux.

– Il aurait pu, chuchote Chou-Baby. Il aurait pu...

– Il suffit! tranche Francoquin. Assez palabré. Tu garderas la chambre le temps nécessaire. L'appartement est assez spacieux.

(Il ouvre la porte de communication, inspecte la seconde chambre et le boudoir, revient.) C'est parfait. Je vais aviser. Tu

pourrais retourner au pays, chez mon père, qu'en dis-tu ? C'est une excellente idée ! Que ne l'ai-je eue plus tôt ! (Il marche vers la porte :) Tu partiras demain avec Hélène et Peter. Je cours demander à Mistress de t'accompagner. Requiem ira avec vous en cas de danger. Heureusement que je pense à tout !

L'alliée de Chou-Baby.

– Je refuse, dit Mistress Mary.

C'est net. Elle rouvre son livre. Francoquin commence à bouillir. Elle s'explique :

– Je ne rentrerai pas au pays, je ne ferai pas marche arrière. Et je ne prêterai pas la main à une action accomplie contre la volonté de l'intéressée.

Quand N'a-qu'un-Ceil arrive, la dispute a éclaté. Il s'immobilise dans la porte :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il se passe, colère Francoquin, que je donne un ordre à ta Mistress, POLIMENT, et qu'elle refuse de l'exécuter !

– POLIMENT, précise Mistress.

– Mais enfin marde et mirde, je ne lui demande pas de s'en aller ! s'écrie Francoquin agacé. Je veux qu'elle accompagne ma fille chez son grand-père. Elle reviendra. C'est l'affaire de quelques jours.

– Chou-Baby s'en va ? dit N'a-qu'un-Ceil.

– Oui, dit Francoquin. Avec Hélène, Peter, Nez-de-Suce, et Requiem pour la protection.

– Nous refusons, confirme N'a-qu'un-Ceil. Mais je suis

d'accord pour un aller-retour si c'est moi qui protège au lieu de Requiem, et si c'est bien rétribué.

– Accordé, dit Francoquin et il sort.

N'a-qu'un-Œil se frotte les mains et se réjouit :

– Encore de l'argent empoché à ne rien faire ! Tu es contente mon trésor ?

Apparemment non.

– Hé ? fait N'a-qu'un-Œil.

– Imbécile ! elle éclate. C'est propre ! Tu sais pourquoi le général expédie sa fille ! Le sais-tu ?

– Mais mon trésor, qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Il la chasse parce qu'elle connaît l'amour ! L'amour !

– Je m'en doutais.

– Oh tais-toi ! Pour de l'argent que ne ferais-tu pas ! Votre sale argent !

– N'empêche que si on n'en a pas...

– Assez. Tu accompagneras Chou-Baby seul, ne compte pas sur ma participation, même passive. Je ne me ferai pas votre complice !

– Mais trésor...

– Ou tu y vas seul ou nous restons ensemble.

– Bon. Je vais prévenir Franquin qu'on refuse. Qu'est-ce qu'il va braire ! Vaudrait mieux temporiser, tu ne crois pas ? (Silence.) Bon, J'y vais. (Il ouvre la porte, résigné.)

– Attends, décide soudain Mistress. Je vais parler à Chou-Baby. Lis en attendant, ça ne peut te faire que du bien. Il la caresse, la palpe au passage :

– J'aimerais mieux... il murmure...

– Tout à l'heure, promet Mistress. Lis.

Ayant fait vingt pas dans le couloir (les deux appartements sont contigus) Mistress se trouve devant chez Chou-Baby. Il y a une sentinelle.

– Puis-je entrer ? demande Mistress.

– Bin. Je sais pas, dit l'homme. On m'a dit « personne »...

– Vous savez qui je suis. Pour moi la consigne ne tient pas...

– Peut-être bien. Mais on m'a dit...

– Je vais parler au général, décide Mistress. (Elle s'éloigne à grands pas, enfile deux ou trois couloirs, descend, remonte les escaliers, se promène deux minutes et revient en courant :) Il est d'accord ! Il n'a pas le temps de me rédiger un laissez-passer.

– Chou-Baby ? dit Mistress. C'est moi, Mary, votre amie...

Chou-Baby allongée sur le lit se redresse.

– Chou, parlons vite, j'ai peu de temps. Votre père m'ordonne de vous accompagner demain. Je refuse si vous me le demandez. Que s'est-il passé au juste, avec ce garçon ?

– Rien, dit Chou-Baby pleurant...

– Vous l'aimez ? D'amour ?

Chou-Baby soupire :

– Oh oui, je l'aime, oh oui...

– Vous aime-t-il ?

– Oui. Oh oui. Il me l'a dit.

– Vous voulez rester ici, avec lui ?

– Oui, dit Chou-Baby en pleurant. Que je suis malheureuse...

– Je le préviens, promet Mistress. Accordez-moi votre confiance ?

– Oui... (Et soudain, prenant la main de Mistress :) Aidez-moi ! Secourez-moi ! Je n'ai que vous ! Ne m'abandonnez pas !

– Bien sûr! s'écrie Mistress des larmes dans les yeux. Bien sûr!

En attendant Mistress, N'a-qu'un-Œil s'est mis à l'aise. Il est à poil, vautré dans le fauteuil, et il lit, l'air perplexe. Il cite, quand elle entre:

– « O mules nos ténèbres sous le sabre de cuivre! » Qu'est-ce que ça veut dire? Rien?

– C'est de la poésie, dit Mistress.

– Et maintenant tu l'enlèves ton corsage?

– Non, répond Mistress. Tu vas te rhabiller, filer chez les Cyclopus, et ramener Catt-bis.

– Tu te fous de moi?

– Non. Chou-Baby en est folle d'amour. Il faut qu'il sache que le général la renvoie dans son pays. S'il l'aime, il agira. Debout. En avant toute.

– Et moi, je me ferai savonner par Franquin?

– J'ai « bluffé » la sentinelle, annonce Mistress. Est-ce bien ainsi qu'il faut dire: « bluffé »?

Mistress pousse une exclamation et se retrouve toute nue sur le lit. Elle rit avec N'a-qu'un-Œil:

– Je consens à t'obéir en toutes occasions, il dit, mais fais toujours ce que je te demande.

– Grand idiot, elle souffle tendrement. Grand fou. Mets le fauteuil devant la porte...

Contrats de mariage. Labosse donne des conseils.***Peter soucieux.***

Peter, Labosse, Requiem, Max le convoyeur, et Jésus-Christ, étaient assis au soleil sur les marches du palais. Max, cigarette à la bouche, astiquait son fusil. Francoquin sans bruit s'arrêta derrière eux. Ils ne l'avaient pas entendu.

– Au fond, dit Labosse, c'est grâce à Franquin que tu te maries. S'il ne t'avait pas mis sur la générale, aurais-tu songé seulement à tenter la chance?

– C'est vrai, admet Peter. Mais maintenant nous nous aimons. On ne va pas à rebrousse-amour.

– Surtout quand la fortune est au bout, approuve Max.

– Réfléchis au contrat de mariage, conseille Labosse.

PETER. – À ton avis, qu'est-ce qui est le mieux?

– Tout en commun. Si l'un meurt, l'autre hérite. Tâche de ne pas mourir le premier.

– Je voudrais bien me marier avec une femme, soupire Jésus-Christ.

– Voudrais-tu astiquer ça? demande Max. Proprement. (Il tend un morceau de fusil à Jésus-Christ.)

REQUIEM à Peter. – Tu pars quand?

– Demain matin. Nous emmenons le flic. Franquin assure qu'il a des vues sur Héléna. C'est pour cela que nous nous marions aujourd'hui.



– Ça ne changera rien, avertit Labosse. Rappelle-toi: tout en commun, si l'un meurt l'autre hérite. Si tu meurs, elle ne sera pas plus veuve qu'elle est maintenant.

– Tu crois?

– Le flic est capable de te plomber. Et ton mariage ici sera là-bas nul. Il faudra que tu recommences.

– Tu crois?

– J'ai été avocat plus de dix ans. Si ça se trouve, ton Hélène te fait croire qu'elle t'épouse pour que tu l'escortes, et une fois arrivés, salutations respectueuses.

– Tu crois?

– Il vaut mieux tout envisager.

– Que puis-je faire?

– Rien. Ou bien elle sait que ce qui se passe ici est légalement nul de l'autre côté, auquel cas tu peux tout essayer, ça ne change rien, ou bien elle ne le sait pas, et tu peux la tromper. Jusqu'à ce que quelqu'un l'éclaire de ses conseils, ce qui arrivera tôt ou tard. Je te suggère dans cette situation le contrat «tout en commun» et un additif. En cas de décès d'un conjoint, sa part réservée à ses héritiers personnels les plus directs, indépendamment du conjoint survivant. Mais je te répète que c'est intrinsèquement dépourvu de garanties. Ça peut la rouler, c'est tout.

– Je n'ai pas de descendants, objecte Peter. Vous croyez que le flic me tirera dessus?

– Hélas, dit Requiem.

– On t'aimait bien, dit Max.

– C'est-y pas pwopwe comme ça Monsieuw Max? demande Jésus-Christ en faisant miroiter son morceau de ferraille au soleil, et ce faisant, il lève la tête: Hé? Monsieuw Généal!

– Salut à tous, dit Francoquin s'asseyant. J'ai tout entendu. Je ne veux pas que Nez-de-Suce soit abattu. Compris?

– Il paraît que mon mariage ici sera non avenu là-bas, dit Peter.

– Je serais étonné qu’Hélène le sût, dit Francoquin. L’intelligence ne l’étouffe pas. D’ailleurs, N’a-qu’un-Ceil, ma fille et Mistress Mary voyageront avec vous.

– Ça me rassure, dit Peter, qu’il y ait N’a-qu’un-Ceil.

– Ce n’est pas toi qu’il escorte, précise Francoquin. Et je te rappelle que Nez-de-Suce doit arriver indemne à bon port. (Il s’en va.)

– Je ferai de mon mieux, promet Peter.

– À quelle heure te maries-tu ? demande Labosse.

– L’enterrement est à 3 heures. Nous nous marions à 4.

– À l’église ?

– Dans la salle des fêtes du palais. Nous avons l’autorisation de M^{me} dom Franquin. Vous êtes tous cordialement invités à la cérémonie.

– Merci, dit Labosse. Mais tu n’as pas compris ma question. Je voulais dire : « à l’église » moralement ?

– Nous n’avons pas le choix. Il n’y a que le Monseigneur, et Hélène d’ail...

– Il n’est pas jaloux ? fait Max.

– Qu’est-ce que tu imagines ! proteste Peter.

– Il y aura des orgues ? demande Requier.

– Presque. Nous avons la chance qu’il y ait un harmonium et quelqu’un qui sache souffler dedans.

- Hello Peter! s'annonce N'a-qu'un-Œil.
- Je suis soulagé d'apprendre que tu seras du voyage! dit Peter.
- Heu. Eh bien. Heu. Je. Mary...
- Elle n'est pas enthousiaste? devine Labosse.
- Heu. Non. À vrai dire...
- Ooh, gémit Peter.
- Il n'y a rien de décidé officiellement, le console N'a-qu'un-Œil. Peut-être changera-t-elle d'avis. Enfin... Je dois voir Cyclopus.
- Je t'accompagne, propose Labosse. Ça me promènera.
- Je peux veniw? demande Jésus-Christ. J'ai des petites bêtes dans les wotules.
- Allons, dit N'a-qu'un-Œil.

Derrière, Peter:

- Dis Rénato? Tu ne veux pas m'accompagner, toi? Le temps que je me marie? Je paierai?

Nez-de-Suce commet une erreur.

- Il est heureux de se mawier, dit Jésus-Christ une fois à cheval hors de la ville. Je vouldwais bien en faiwe autant. Des fois.
- Hélas, dit Labosse. Infortuné Peter.
- Vous cwoyez qu'il fewait mieux de ne pas wentwer tout de suite, Monsieuw Labosse?
- Ce serait pareil, dit N'a-qu'un-Œil. L'autre l'attendrait et, chez lui, il a le bras long. Si Peter veut vivre en paix, il doit l'abattre.

– Tu as entendu Franquin? dit Labosse. Il craint déjà d'avoir des ennuis à cause de Saint-Jobard.

– Ce que je comprends pas, dit Jésus-Christ, c'est que le mannequin avait des chausсуwes, et apwès, dans le couloiw, il en avait plus. C'est bizawwe, non?

– Voilà quelqu'un, dit Labosse. On dirait le flic?

Dans les prés, Nez-de-Suce arrête son cheval et salue N'a-qu'un-Ceil:

– Cyclopus? Je vous cherchais justement. Je reviens de chez vous.

– Mais... fait Jésus-Christ qui reçoit aussitôt un coup de pied de Labosse. Aïe.

– Je n'y étais pas, répond gravement N'a-qu'un-Ceil exploitant d'emblée la méprise de son interlocuteur. Vous vîtes mes lieutenants?

– C'est vous que je voulais rencontrer. Pouvons-nous parler?

– Vous êtes l'envoyé des Messieurs? dit N'a-qu'un-Ceil une fois Labosse et Jésus-Christ écartés.

– C'est cela. (Pastille :) En voulez-vous?

– C'est infect, répond spontanément N'a-qu'un-Ceil.

– Tous les goûts sont dans la nature... J'ai eu un échange de vues complet avec le général Franquin. Que pensez-vous de lui?

– Vous avez de l'argent?

– Eh bien à vrai dire...

– Vous n'en avez pas? (N'a-qu'un-Ceil imite gravement Double-Mouche, n'ayant qu'aperçu Cyclopus Hyn – au crépuscule! – mais Nez-de-Suce est dupe.)

– Eh bien, répond Nez-de-Suce, le général Franquin nous déconseille de vous en avancer. «Pas un sou pour les Cyclopus», tel est son slogan. Il calcule qu'en vous privant de fonds il fera de vous ce qu'il voudra. C'est un homme ambitieux. Qu'en pensez-vous?

– Rien. Quand même, le salaud.

– N'est-ce pas? Le drame est que ces Messieurs lui fassent aveuglément confiance. Je pense, quant à moi – d'autres aussi –, que c'est une erreur de le suivre. Si vous voulez, de ma propre initiative, je puis vous obtenir une avance de fonds. Gardez le secret.

– Qu'est-ce que tout ceci masque?

– Mais rien. Vous me remercirez le moment venu. Voyez-vous, ces Messieurs, de l'autre côté de la frontière, vont se heurter à une opposition sérieuse, bien partie, pour parler franc. (Pastille.)

– Et cette opposition vise à quoi, si je ne suis pas indiscret?

– Eh bien, cher Monsieur heu Cyclopus, comme toute opposition elle s'efforce de corriger des erreurs qu'elle condamne et combat. Elle essaiera quand l'occasion se présentera, de faire elle-même la politique du pays.

– Et vous en êtes le chef?

– Vous allez trop loin, rit Nez-de-Suce. Tout au plus le commis-voyageur par idéalisme.

N'a-qu'un-Œil immobilise sa monture, et Nez-de-Suce l'imite, l'observant de biais:

– Parlons franc, dit gravement N'a-qu'un-Œil. L'avance d'argent paie quoi?

– Mais rien, proteste Nez-de-Suce. Je souhaite vous montrer que nous sommes plus disposés que ces Messieurs à vous épauler. Plus disposés aussi que leur zélé serviteur le

général Francoquin. Nous pensons que, le cas échéant, vous saurez voir où réside votre intérêt!

– Et votre opposition entre en action quand?

– Elle se cherche, se fait des amis, se prépare. (Pastille:)

Vous n'en voulez vraiment pas?

– Et, le cas échéant comme vous dites, si nous étions disposés à vous rendre service, nous obtiendrions de l'argent?

– Évidemment. Nous collaborerions. La preuve: je vous fais une avance.

– C'est vrai, reconnaît gravement N'a-qu'un-Ceil.

– Ne sommes-nous pas destinés à nous entendre? conclut Nez-de-Suce.

– La promesse de fonds est un élément favorable.

– L'ordure, dit N'a-qu'un-Ceil tandis que Nez-de-Suce s'éloigne, ayant pris rendez-vous et congé. La puante fripouille!

– Il intrigue! s'enquiert Labosse revenant.

– Tu vas rentrer voir Franquin. Tu lui raconteras comment je me suis fait passer pour Cyclopus. Tu lui demanderas de nous rejoindre. Fais un détour, il ne s'agit pas que le flic te repère. (Labosse démarre à gauche.)

– C'est pas twès wégulier de se faiwe passer pouw un autwe, reproche Jésus-Christ. Ça twombe.

– Si nous attendons Franquin, calcule N'a-qu'un-Ceil, nous ne pourrons prévenir Catt-bis. Tu pourrais y aller?

– Où? s'effraie Jésus-Christ.

- Chez les Cyclopus.
- Je sais pas où c'est, et puis il n'y est peut-être pas? Wappelez-vous, Monsieuw N'a-qu'un-Ceil? Le type a dit qu'il y avait vu pewsonne?
- C'est juste. Catt-bis sera resté en ville. Revenons.

Chez l'Espagnol.

Devant un saloon (« Chez l'Espagnol » dit l'enseigne) il y a le cheval pie de Double-Mouche. Jésus-Christ attend Francoquin dans la rue. N'a-qu'un-Ceil pousse la porte à double battant. À son entrée, l'ambiance devient agressive...

- Double-Mouche est là? demande N'a-qu'un-Ceil.
- Là-haut, dit Big-Alik.
- Il emménage?
- Il parle.
- Avec qui? Catt-bis?
- Ça te regarde? lance un gars assez fort, barbe en collier, mèches dans les yeux.

N'A-QU'UN-CEIL, à Big-Alik, sans s'occuper de l'intrus. – Va les chercher.

- Ne bouge pas! ordonne le type au collier en se levant.
- Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, réplique Big-Alik.

Il se dirige vers l'escalier. Au moment où sa main se pose sur la rampe, un couteau se plante en claquant dix centimètres devant ses doigts. Le type au collier rit. Big-Alik redémarre, indifférent...

- Qui c'est, ce con? se renseigne N'a-qu'un-Ceil à voix haute.

Le type récupère son couteau et s'approche:

– On m'appelle Le Boucher. C'est moi le bras droit de Double-Mouche.

– Si tu pliais ton canif, suggère N'a-qu'un-Œil, que je te casse la gueule?

Le type dépose son cran d'arrêt sur le comptoir et passe à l'attaque illico. Tout en esquivant son coup de poing dans l'estomac, N'a-qu'un-Œil lui balance un coup de genou dans les parties. Le type jouit et se tord par terre...

– Il a encore cherché la bagarre? constate Double-Mouche dans l'escalier. (Il descend vers Big-Alik, puis Catt-bis. Big-Alik redresse Le Boucher.)

– Va le faire pisser, recommande N'a-qu'un-Œil.

– Tu m'as appelé? vérifie Catt-bis.

– Oui. Répète ce que je vais dire, ordonne N'a-qu'un-Œil :
Je jure...

– Hein?

– Répète. Je jure...

– Je jure...

– ... que je ne...

– ... que je ne...

– ... ferai pas l'amour à Mistress Mary.

– ... ferai pas l'amour... Hein? Pourquoi?

– Parce que je m'y oppose. Elle veut te parler de Chou-Baby. Elle t'attend.

– Si ta femme désire me voir aussi, dit Double-Mouche, autant te prévenir que je ne tiens jamais mes promesses. Si tu insistes je consens pourtant à jurer.

Dehors, Le Boucher a vomi.

- Bonne année bonne santé, souhaite N’a-qu’un-Œil.
- Je te revaudrai ça, souffle l’autre. Si tu as une femme, elle peut se faire teindre en noir.
- Métonymie, constate Double-Mouche.

Le rapport.

- Les voilà! crie Jésus-Christ.
- Nuage de poussière, arrivée de Francoquin, Slim, Labosse, Requiem, Max, et même Peter. N’a-qu’un-Œil saute en selle, imité par Double-Mouche, Big-Alik, et Le Boucher...
- Alors? crie Francoquin frénétique.
- Tout le monde descend! annonce N’a-qu’un-Œil en donnant l’exemple.
- C’est un grand tas d’ordures à la sortie de la ville.
- Pourquoi nous amènes-tu ici? s’écrie Francoquin. Parle!
- Parce que c’est le décor idéal pour parler du flic.
- Nez-de-Suce m’a pris pour Cyclopus...
- Il n’est pas dégoûté! lance Le Boucher.
- Nez-de-Suce m’a raconté que Franquin œuvrait pour que les Messieurs n’accordent pas un sou aux Cyclopus...
- Le salaud! Le catéchumène!
- ... tandis que lui s’efforçait d’orienter l’opposition sur place. Opposition qui espère prendre le pouvoir un de ces

jours et compte, le moment venu, sur l'appui des Cyclopus – quel appui? – contre argent...

- C'est honnête, dit Double-Mouche.
- ... ou promesse d'argent...
- À la Trinité?
- En gros oui.
- Quand je pense que je vais voyager avec ça, dit Peter navré, ça me navre.

Le chef de la police sur la sellette.

Quand Nez-de-Suce en train de se lutiner devant une glace se retourne, il y a onze hommes menaçants (Gros-Chassieux accroché au passage) dans la porte, et il n'a que le temps de se reboutonner, vert dans son habit noir.

– Alors? lance Francoquin. On se branle? Les affaires marchent?

- Peut-on m'expliquer? demande Gros-Chassieux.
- Assieds-toi, lui ordonne Francoquin. Prends une plume et du papier. Slim? Confisque les revolvers de notre ami!

C'est chose faite. Nez-de-Suce tremble, debout près de la cheminée. Francoquin l'interpelle:

- Tu reconnais N'a-qu'un-Œil?
- Heu.
- Tu l'as pris pour Cyclopus à cause de son costume noir, et du cache. Mais Cyclopus porte le cache sur l'autre œil, comme Double-Mouche, que je te présente, et qui lui est un des chefs de l'APL.
- Ça alors! fait entendre Gros-Chassieux éberlué en s'épongeant le front. C'est malin! Quel idiot!
- Répète ce que tu as raconté! ordonne Francoquin. Toi, Gros-Chassieux, prends des notes. Nous écoutons.

– Heu. En gros. Heu. J’ai dit heu, ce qui était décidé déjà, heu, qu’une avance était consentie aux Cyclopus heu sur les fonds heu du Banquier...

GROS-CHASSIEUX. – Hein ?

– ... que cette avance était obtenue heu grâce au général Franquin et...

– menteur ! accuse N’a-qu’un-Œil.

– Mais...

– C’est malsain, dit Labosse, de mentir à deux interlocuteurs à la fois, si on ne leur produit pas le même mensonge.

– Mais...

– Et il convoite ma fiancée ! dit Peter.

– Heu. Glub. Sob.

– La vérité ? exige Francoquin.

Nez-de-Suce plonge dans l’eau :

– Eh bien oui. J’ai proposé de l’argent si l’on m’aidait à soutenir l’opposition. J’ai dit que l’avance accordée sur les fonds du Banquier était mon œuvre, ce qui est un peu vrai, puisque sans moi le général Franquin n’aurait pu l’obtenir. Évidemment, je suis peut-être allé un peu loin...

– Comme tu dis ! s’exclame Gros-Chassieux indigné.

– Écris et tais-toi ! ordonne Francoquin. Continue, Nez-de-Suce !

– ... un peu loin en prétendant que je l’accordais contre l’avis du général Franquin, mais c’était une curiosité tactique. La langue m’a un peu fourché. L’habitude. Déformation professionnelle. Ça arrive à chacun, non ?

– Mourir aussi, dit Max.

– Demain, annonce Francoquin, ce n’est pas toi qui partiras, mais le Banquier. Il ira parler de toi aux Messieurs. Qu’en dis-tu, Gros-Chassieux ?

– J’accepte ! s’écrie le Banquier. Le traître ! Mon argent !

L'ostrogoth! L'anachorète!

Nez-de-Suce tout à coup moralement s'effondre :

– Faisez pas ça! Oooh! Pas ça! J'obéirai! Vous obtiendrez ce que vous voudrez! Croyez-moi! Pas ça! Faisez pas çaaa! Beuh...

– Signe les notes de Gros-Chassieux! ordonne Francoquin.

Docilement Nez-de-Suce appose son paraphe d'allure plutôt prétentieuse.

– Où le loge-t-on? fait N'a-qu'un-Œil. On ne va pas le laisser traîner dans le circuit?

– Il y a une prison, rappelle Double-Mouche. La Flibuste, le gars au perroquet, le surveillera. Le Boucher? Emmène-le.

– Donne-moi les déclarations de Nez-de-Suce! dit Francoquin à Gros-Chassieux qui les empochait.

– J'aime mieux vous avoir vous plutôt que le flic pour compagnon de voyage, dit Peter au Banquier. Emmenez-vous M^{me} de Wagerstein?

– Oui. Ou M^{me} Heintzbrück, je ne sais pas encore, cela dépend de leurs menstrues.

Mistress accule Catt-bis à ses responsabilités.

– Vous m'avez fait appeler? dit Catt-bis.

– Oui, répond Mistress. J'ai vu Chou-Baby. Savez-vous que son père la séquestre?

– La séquestre?

– En attendant son départ.

– S'en va-t-elle?

– Demain matin. Avec Peter, M^{me} de Saint-Jobard, et le chef de la police. Elle prendra pension chez son grand-père paternel. Je suis théoriquement chargée de l’accompagner.

– Elle s’en va ! Mais... Mais c’est impossible !

– C’est ainsi.

– Mais elle m’aime ! Elle me l’a dit !

– Oui. Elle vous aime. L’aimez-vous ?

– Mais oui je l’aime ! Oui !

– Jusqu’où ?

– Comment jusqu’où ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire ?

– Vous l’épouseriez ?

– Tout ceci me paraît un peu précipité, dit Catt-bis. J’ai rencontré Chou-Baby ce matin. J’aurais voulu mieux la connaître. C’est grave, un mariage.

– Elle s’en va demain, dit Mistress. Si vous ne la retenez pas « aujourd’hui », vous ne la reverrez pas. Peut-être plus tard. Mariée. À vous de juger.

– Que faire ?

– Croyez-vous que je puisse lui parler ?

– La sentinelle ne vous autorisera pas à entrer dans la chambre.

– Par la fenêtre ? Les appartements sont contigus, il me semble ?

– Le balcon est à six ou sept mètres. Vous savez voler ?

– Oui avec une corde. Mais seulement la nuit.

- Pourquoi voulez-vous parler à Chou-Baby?
- Je ne sais. Je veux mesurer mon amour, le sien. Voir « jusqu’où » comme vous dites. Tout cela va trop vite.
- La vie va trop vite, commente Mistress. Alors l’amour...

- J’irai voir Chou-Baby ce soir. Avec une corde. Puis-je revenir chez vous vers 20 heures?
- Oui. J’essaierai de prévenir Chou. Je vous attendrai.

- Ça va les amours? s’enquiert N’a-qu’un-Œil.
- Mal, dit Catt-bis. C’est un labyrinthe.
- Le flic m’a pris pour ton frère, et m’a fait des confidences. C’est propre. Il est sous clé. Ça cuit.
- Où est Franquin?
- Chez lui je suppose. Tu veux le voir?
- L’éviter.

Catt-bis et Chou-Baby. Francoquin.

Catt-bis en arrêt devant la chambre interdite s’adresse à tout hasard à la sentinelle :

- Puis-je entrer?
- Non. Surtout pas vous. Je m’excuse, c’est la consigne.
- C’est ennuyeux, dit Catt-bis.

Apparaît le Jésuite. Il s’est fait tailler un beau costume de Jésuite dans des chutes de cretonne à fleurs. Il présente un billet à la sentinelle et s’introduit chez Chou-Baby sans encombre.

- Il a un laissez-passer, s’excuse la sentinelle...

De la chambre, des mots s'élèvent :

CHOU-BABY. – Allez-vous-en !

LE JÉSUISTE. – Je ne suis pas venu me faire insulter, Mademoiselle. Outre que je n'apprécie pas. Votre père m'a prié de vous parler, de vous tenir un peu compagnie.

CHOU-BABY. – Remerciez-le de ma part, et sortez.

LE JÉSUISTE. – On prétend que vous vous êtes énamourée d'une espèce de...

CHOU-BABY. – Mêlez-vous de vos affaires.

LE JÉSUISTE. – Les affaires de votre famille SONT les miennes !

CHOU-BABY. – Économisez vos sentences. J'aime Catt-bis, et il m'aime, et toutes vos intrusions dans ma vie privée à la mesure de l'argent que mon père ou ma mère vous dispensent... (Bruits de gifle et de pleurs.)

– Je vais lui casser la gueule, moi ! dit Catt-bis.

Le Jésuite s'en va et Catt-bis le suit. Ils ont à peine tourné l'angle du couloir, dérobés à la vue de la sentinelle, qu'il se produit un bruit bizarre et Catt-bis revient seul, un billet à la main.

– Hé ? dit la sentinelle.

– C'est un laissez-passer, dit Catt-bis.

– C'est celui de...

– Au porteur, dit Catt-bis. C'est précisé. Prends connaissance.

Le soldat se gratte la tête :

– OK, il tolère. Cinq minutes. Dans cinq minutes j'appelle.

– Chou-Baby? (Elle n’a pas tourné la tête.) Chou-Baby? C’est moi?

– Catt-bis! (Elle court:.) Oh Catt-bis! (Elle pleure dans ses bras:.) Catt-bis! Catt-bis!

Ils se taisent, se caressent. Le soldat, qui écoute à la serrure, en est pour ses frais, sauf qu’il bloque tout à coup un grand coup de pied au train, et que la voix de Francoquin klaxonne à ses oreilles:

– Ne te gêne plus!

– ’vous demande pardon mon Général. Je ne savais pas que vous alliez venir.

Quand Francoquin s’introduit dans la chambre, le soldat soupire de soulagement: Chou-Baby y est seule, Catt-bis a eu le temps de se cacher.

– Ma fille, dit Francoquin, vous partez demain matin, tout étant au point. Vous saluerez mon père pour moi, je vous confierai un message pour lui. J’espère que vous oublierez rapidement le jeune Cyclopus. (Il s’assied:.) Non que j’aie quelque chose contre lui. Je ne puis me résoudre à vous perdre si jeune. Cependant, puisque vous semblez venue à l’âge où les filles rêvent de mariage, je projette pour vous... Voici en deux mots: vous connaissez le Baron K? Répondez gentiment, ma fille, ne vous montrez pas obstinée.

– Oui, mon père. C’est un sale et repoussant vieillard.

– Certes. C’est aussi mon avis. Mais il ne s’agit pas de lui. Il a un fils. Unique. Claudius. Appelé à hériter les richesses industrielles et les titres du père, les terres, et même – on me l’a soutenu – les propriétés paraphernales de sa défunte mère, la première épouse du Baron. Jeune. La trentaine. Cultivé, raffiné, racé. Le plus beau parti qui se puisse trouver. Mon

père vous présentera l'un à l'autre incidemment, et nous irons bientôt, pour le meilleur plutôt que le pire, à la noce.

– Jamais! Oh jamais!

– Pleurez, cela soulage. Plus tard, vous me remercerez de m'être montré intraitable. En attendant, faites vos valises. À tout à l'heure, chère enfant.

– Chou-Baby! Mon amour! s'écrie Catt-bis. Chou-Baby, je vous aime! Je veux que nous vivions ensemble! Voulez-vous m'épouser?

– Catt-bis! Oh!

– Oui?

– Oui... (Elle pleure.) Comment faire?

– Ce soir. À 20 heures. J'arriverai par la fenêtre, par le balcon. Je vous enlève. Je vous aime.

– Mais mon père... Ma mère...

– Si vous m'aimez, nous n'avons pas le choix. Je t'aime. (Il s'éloigne.)

– Catt-bis! (Elle se jette contre lui :) Oh je t'aime je t'aime je t'aime!

Catt-bis est harponné dans le couloir par Thérèse :

– Monsieur Catt-bis? (Ton aimable, sourire engageant.) Entrez, je vous prie?

– Je...

– Je vous dois quelques excuses. Je me suis un peu emportée, vous comprenez, cette enfant, notre fille unique... Ne partez pas si vite! Seriez-vous farouche? Vous avez déjeuné?

– Non mais...

- Je fais servir chez moi, nous deviserons à l’aise?
- Heu non, on m’attend et...
- Ce sera pour une autre fois, alors? dit Thérésa.
- Au revoir, Madame.

- Big-Alik as-tu faim?
- J’en ai l’estomac qui gargouille!
- La générale offre un déjeuner aux chandelles au premier convive qui se présentera...
- J’y vais, j’y cours.

Deux amis.

Sur le grand escalier de pierre, Slim, assis, attaque à grandes dents un énorme sandwich – un pain fendu en deux. Il y a un litre de bière brune bien fraîche sur une marche. Catt-bis s’assied :

- Hello Slim?
- Hello Catt-bis? En veux-tu la moitié?
- Avec joie. (Ils partagent.) C’est drôlement bon! C’est du pâté de lièvre?
- Oui. Lièvre et faisan doré.
- Où te l’es-tu procuré?
- C’est La Flûte. Nous vivons ensemble. C’est une fille formidable, tonique, pétillante, spirituelle, tout ce que je ne suis pas. Elle a un client braconnier.
- Tu n’es pas jaloux?
- Si.
- Elle t’aime?
- Oui.
- Pourquoi ne reviens-tu pas avec nous?

- Franquin me paie.
- Bah.
- Sans quoi je viendrais bien. Comment va Hyn ?
- Pareil. Je suis sûr qu'il aurait plaisir à te revoir près de lui !
- Merci. (Un temps.) Catt-bis ?
- Oui ?
- J'ai vu GG.
- GG ! Bon dieu ! Où ? Où ?
- Ne t'énerve pas. Garde cela pour toi. Tu as entendu parler de la Veuve Rouge ?
- Oui. Vaguement. Elle la connaît ?
- C'est elle.
- Elle ! GG ? Tu l'as vue ?
- Nous avons parlé.
- Un temps assez long.
- Que t'a-t-elle dit ? demande Catt-bis.
- Je lui ai parlé d'Hyn. Je l'ai suppliée de le revoir. Elle m'a conseillé de me mêler de mes affaires, d'abord, et puis elle m'a avoué qu'elle revenait parfois rôder en ville, la nuit, et qu'un jour peut-être... Enfin, elle est partie. Pourquoi l'a-t-elle quitté ?
- Je ne sais pas. Sincèrement, je n'en sais pas plus que toi... Elle était seule ?
- Oui. Je suis sûr qu'elle l'aime, qu'elle ne pense même qu'à lui. Peut-être qu'elle reviendra...
- Je ne sais pas ce qui serait le mieux, dit Catt-bis, qu'elle revienne ou pas. Je me le demande.
- Elle aussi.
- Un temps.
- Slim ?
- Hun ?
- Tu connais Chou-Baby ?

- La fille à Franquin ? Je l’ai vue deux ou trois fois.
- Qu’en penses-tu ?
- Rien. Je ne la connais pas. Pourquoi ?
- Je crois que j’en suis épris sérieusement.
- Franquin le sait ?
- Oui. Il l’a consignée dans sa chambre, et demain, il la renvoie dans son pays. Il espère qu’elle épouse le fils du Baron.
- Tu sais, dit Slim, elle a l’esprit très romanesque, je crois...
- Je l’aime, dit Catt-bis. Et elle m’aime. Je l’ai vue tout à l’heure. Je lui ai proposé le mariage.
- Vrai ?
- Oui. Elle accepte. Si tu avais pu voir ses yeux !
- Bonne chance, souhaite Slim.
- Poignée de main.
- Slim ? Si elle n’a pas changé d’avis ce soir, je l’enlève.
- Qu’en penses-tu ?
- Je veux bien t’aider si tu as besoin de moi, dit Slim.
- Merci, Slim. Je n’attendais pas moins de ta part. « *The man he has a friend he is rich.* » Tu connais le proverbe ?
- *We’re rich*, dit Slim.
- Oui, dit Catt-bis. Je rentrerai chez elle par la fenêtre à 20 heures. Après, je me laisserai glisser jusqu’au sol en la portant sur mon dos.
- Ça fait deux étages, dit Slim. Je vous attendrai en bas avec deux chevaux.
- Quatre, Slim ? Enlève La Flûte, viens avec nous ?
- Je ne peux pas, Catt-bis. Impossible. Merci quand même. (Il se lève.) Je serai sous la fenêtre cinq minutes avant 20 heures, compte sur moi. Adios ?
- Adios !

Le théâtre ambulant.

Une carriole bâchée, tout en hauteur, surmontée d'une pancarte «THÉÂTRE MÉPHISTO», apparaît sur la place et s'immobilise à l'ombre. Le cocher, un homme en redingote, haut-de-forme et pantalon gris à rayures avise Catt-bis, descend du siège en enflammant un cigare, vient à lui qui traverse présentement la place. Il a un affreux gilet jaune, et des moustaches longues et lissées qui lui barrent horizontalement le visage :

– Hé zeune homme! Pouvez-vous mé dirre où zé pourrai garrer lé chariot?

– La place manque peut-être? fait Catt-bis d'un geste panoramique.

– C'est qué, explique l'homme, dans la dernière ville où la troupé dou Prrofesseurr Méphisto – c'est moi – sé prroduisit, lé shérif confisqua lé chariot. Il fallout lui verser la recette pour lé rravoirr...

– Pas de danger ici, assure Catt-bis. Il n'y a pas de shérif, et ça m'étonnerait que vous fassiez recette.

– Monsieur, dit Méphisto, zé vous présenté les héroïnes des trrazédies qué z'ai l'honneur d'écrirre. Falbala (visage rond, traits souriants, turban discret dans les cheveux, passé la trentaine – révérence) est aussi carrtomancienné, et Made-moiselle Harricot (grande, mince, blonde au visage étiré par la queue-de-cheval, décontractée, même un peu négligée, vingt-cinq, vingt-six ans, révérence) est accrobaté. Quant à moi, zé sous lé Prrofesseurr Méphisto, lé plous grand dramaturze itinérant. Zé vends aussi des pourgatifis.

- Où pouvons-nous zouer dou théâtre?
- Au palais, dit Catt-bis, si vous commencez la représentation à 20 heures. Allez de ma part demander la salle des fêtes à la générale Franquin.
- Méphisto décampe.
- Au palais? dit doucement M^{me} Falbala.
- Oui, dit Catt-bis. Les locataires sont fortunés. Ils sont étrangers, en outre, ils aiment certainement le théâtre, surtout les femmes. Ici, on préfère investir au bordel. Je n'ai pas l'intention de vous froisser, mais le nécessaire prime le superflu.

Intrigues et marchandages.

Catt-bis voit Francoquin entrer dans la prison. Il le suit, s'introduit dans l'ex-bureau du shérif désert. Plus loin, dans les cellules, une conversation s'est engagée, qu'il écoute, sans signaler sa présence :

FRANCOQUIN. – Qui dirige l'opposition?

NEZ-DE-SUCE. – Pourquoi en ferais-je l'aveu?

FRANCOQUIN. – Parce que ça m'intéresse, et que ça peut t'intéresser que ça m'intéresse.

NEZ-DE-SUCE. – Cela dépend.

FRANCOQUIN. – Uniquement de moi. Le Banquier n'a pas le papier qui te compromet. Je le possède. Je le transmets si nécessaire.

NEZ-DE-SUCE. – Et si je parle qu'est-ce que je gagne? – Vous en voulez?

FRANCOQUIN. – Je t'ai déjà dit non! Si les Messieurs lisent ta déclaration, tu perds tout...

NEZ-DE-SUCE. – Si je parle, je suis libre?

FRANCOQUIN. – Pas si vite! Je ne vais pas te laisser courir de l'autre côté de la frontière où tu recommencerais à tisser



ta toile! Si tu parles, je substitue à tes confessions – pour ces Messieurs – un mot de toi leur annonçant ton intention de séjourner ici quelque temps pour telle ou telle raison. On te relâchera plus tard. N'est-ce pas déjà bon à prendre?

NEZ-DE-SUCE. – Qui me garantit que vous n'adresserez pas ma déclaration?

FRANCOQUIN. – Moi. À prendre ou à laisser.

NEZ-DE-SUCE. – Aurais-je le droit de me promener?

FRANCOQUIN. – En ville, mais ne t'illusionne pas: on te surveillera.

NEZ-DE-SUCE. – Que voulez-vous savoir?

FRANCOQUIN. – Les noms des chefs de ton « opposition ». Pas de mensonges. Je les écrirai sous ta dictée, et tu signeras. Je conserverai ce papier pour parer les coups bas. À prendre ou à laisser. Alors? Le chef?

NEZ-DE-SUCE. – Claudius.

FRANCOQUIN. – Hein? – Sale temps. Continue.

NEZ-DE-SUCE. – Le général de Bouille-Tronc...

FRANCOQUIN. – La Patate?

NEZ-DE-SUCE, riant. – C'est son surnom en effet.

FRANCOQUIN, riant. – Qui encore?

NEZ-DE-SUCE, riant. – Gros-Poussah.

FRANCOQUIN. – Le Ministre?

NEZ-DE-SUCE, fou rire. – Oui! Et Chinetoque! Le plus fort armateur du pays!

FRANCOQUIN, s'amusant beaucoup. – Rien que ça!

NEZ-DE-SUCE (Quintes:). – Non! D'autres! Des plus obscurs, mais efficaces! Des monceaux de conseillers politiques, militaires, spirituels, des écheveaux d'attachés commer-

ciaux, d'industriels! Nous ne désespérons pas de gagner le Baron et Gueule-de-Rat en personnes à la Cause!

FRANCOQUIN. – Et ça va marcher? – Signe là.

NEZ-DE-SUCE. – Voilà. Succès garanti. Dans deux semaines nous serons fixés! Vous vous joignez à nous?

– Ça demande réflexion, dit Francoquin.

– La politique, monologue Francoquin, c'est quand il y a cinquante bourriques et une seule carotte.

– Il faut me libérer, dit Nez-de-Suce, on aura besoin de moi.

FRANCOQUIN. – Je n'ai pas dit que j'étais des vôtres, que je sache. Je réserve ma réponse. Mais, comme conclu, je vais demander à Double-Mouche de te relaxer – sous surveillance.

Dans le bureau du shérif, il y a maintenant Catt-bis dissimulé derrière le meuble central, et, ignorant sa présence, Francoquin d'abord sorti, puis revenu furtivement dans le sillage de Gros-Chassieux pour écouter ce qui se dit dans la cellule:

GROS-CHASSIEUX. – Je viens de croiser ce con de Franquin. Qu'est-il venu faire?

NEZ-DE-SUCE. – Demander les noms des principaux conjurés. En veux-tu une?

GROS-CHASSIEUX. – Ne m'agace pas avec tes pastilles! Tu lui as donné des noms?

NEZ-DE-SUCE. – Les principaux. Je n'ai pas parlé de toi, ne crie pas! Il a eu l'air intéressé.

GROS-CHASSIEUX. – Il va nous vendre, oui!

NEZ-DE-SUCE. – Non. Il me demanderait d'entrer dans l'organisation que je n'en serais pas étonné. D'ailleurs, s'il veut nous vendre, n'est-ce pas, c'est toi qui « remettras » le message? (Rires gras.)

GROS-CHASSIEUX. – C'est tout de même peu délicat de ta part de lui avoir proposé mon argent.

NEZ-DE-SUCE, riant. – J'aurais imaginé des empêchements, naïf!

GROS-CHASSIEUX. – C'est égal.

NEZ-DE-SUCE. – Si tu ne t'étais pas laissé confisquer ma déclaration signée, je te l'aurais achetée.

GROS-CHASSIEUX. – Sois tranquille! J'étais bien décidé à te la vendre ou à te faire chanter! (Rires en cataclysme. Ils rient si fort que par contagion, dans le bureau, Francoquin les imite. Il fuit. Gros-Chassieux, ameuté, accourt et le voit courir sur la place! Il jure et pâlit, rejoint son complice. Il s'écrie, très ému, bafouillant :) Frinquant! C'itout Frinquen! Il était là! Là! Dans le bourreau! Il a tout entendu! Ohhh!

NEZ-DE-SUCE, gémissant. – Misère! (Un temps.) Au fond, nous n'avons pas dit grand-chose. (Un temps.) Excepté que je m'apprêtais à le rouler avec ton argent. (Un temps.) Il s'en doutait. (Un temps. Gémissement de Gros-Chassieux.) Excepté aussi que nous étions de connivence: il fera porter ma déclaration par un type, s'il la transmet. (Un temps. Pleurs de Gros-Chassieux.) Un type, ça s'achète.

GROS-CHASSIEUX. – Va-t'en savoir lequel ce sera!

NEZ-DE-SUCE. – Vous voyagerez ensemble. (Un temps.) Il serait peut-être opportun que je m'évadasse? (Un temps.) Tu ne veux pas me faire évader?

GROS-CHASSIEUX. – Je n'ai pas les clés.

NEZ-DE-SUCE. – Ça s'achète. L'homme au perroquet ne roule pas sur l'or?

GROS-CHASSIEUX. – C'est dangereux.

NEZ-DE-SUCE. – À quelle heure enterre-t-on Saint-Jobard ?

GROS-CHASSIEUX. – 3 heures.

NEZ-DE-SUCE. – Le moment rêvé. Tu achètes le perroquetophile, et à 3 heures moi je file. Tiens ça rime ? (Rire.) Ça me portera bonheur. La poésie porte bonheur. – Tu n'en veux vraiment pas une ?

GROS-CHASSIEUX. – Je vous maudis toi et tes boules de gomme ! (Bruit de pas, Gros-Chassieux quitte les lieux.)

NEZ-DE-SUCE. – Tous les goûts... – Hé ? Gros-Chassieux ? (Qui apparaît dans le bureau, se retourne vers les cellules.)

GROS-CHASSIEUX. – Quoi ?

NEZ-DE-SUCE, depuis sa cellule. – Sommes-nous d'accord ?

– Oui, grommelle Gros-Chassieux en sortant vivement l'air soucieux, tandis que l'autre se met à chanter « J'ai du bon tabac dans ma tabatière ».

Quand Catt-bis sort de la prison, une main se pose sur son épaule, et il se retourne : c'est Double-Mouche muettement hilare, et qui recommande le silence du geste. Ils font quelques pas :

– Tu étais aussi dans le bureau ? dit Catt-bis. Mais où diable...

– Dans l'armoire. Je savais que Franquin viendrait. J'avais renvoyé La Flibuste. Bon. Je te quitte.

– Minute, dit Catt-bis. Que faisons-nous du candidat à l'évasion ?

– Je m'en charge.

– Mais encore ?

– Bah. Je conseillerai à La Flibuste d'accepter l'argent, et de tuer le cheval du fuyard. Quelque chose dans ce goût-là. Rassure-toi, j'ai mon idée.

- C'est bien ça qui m'inquiète, dit Catt-bis.

L'œuvre : conception et réalisation.

Catt-bis se heurte à Méphisto euphorique, assis sur le timon du chariot. Il brosse artistement une affiche. Le cheval paît plus loin.

- Vu la générale? s'enquiert Catt-bis.

– Oui, répond Méphisto. (Les deux dames apparaissent, révérences.) Nous zouons cé soirr à 20 heurres oune ceuvrré dou rréperrtoirré. *Possession fatale*. C'est l'histoirré d'un hommé qui aimait deux femmes. Son cœur s'échirrait. Z'aurais prréré écrivir l'amourr d'oune seulé femmé pourr deux hommés, ou de deux hommés pourr oune seulé femmé, mais on ne fait pas touzourrs cé qué l'on prrozette. C'est dommazé. Les deux hommes se serraient battous à morrt!

– Et alors, demande Catt-bis, sont-ce les deux dames qui se battent?

– Hélas! Z'ai bien essayé! Mais quand les damés se sont entrétouées, lé poublic riait comme à la boxé. Il fallout qué zé récrivisse la pièce dou debout à la fin...

- Et nous ne nous battons plus, explique Falbala. Je préfère.

– Moi aussi, approuve M^{lle} Haricot. J'étais horriblement ecchymosée!

- Qui est-ce qui se bat dans ce cas? dit Catt-bis.

– Lui! Lui! Moi tout seul! s'écrient en chœur les deux dames et Méphisto.

- Comment cela?

- Zé mé cogné sourr la gueule.

– Lorrs de la derrnière rréprésentation, en même temps que z'accomplissais ma perrformancé, dit Méphisto, il y avait dé la mousiqué, et tout lé mondé sanglotait. Vous ne savez pas zouer de la trromptété?

Méphisto cherche un musicien. M^{lle} Haricot s'assied sur le timon et conclut l'affiche entreprise: « Pos ition fatal. »

– Pos session, pas pos ition, dit Falbala.

– Et « fatale », un e, dit Catt-bis.

– Vous croyez? dit Haricot.

Les lignes de la main.

– Asseyez-vous près de moi, dit Falbala. Donnez-moi votre main gauche?

– Pourquoi? demande Catt-bis.

– Elle va vous lire les lignes de la main, dit Haricot. C'est sa spécialité...

– Chut! recommande Falbala. Vous êtes amoureux. D'une femme.

– Comment...

– Chut! Vous avez des ennuis. D'amour. Ça s'arrangera si vous y mettez bon ordre.

– Ce que tu fais là? dit tout à coup N'a-qu'un-Œil en déplacement. Elle te cherche les poils de la main?

– Non, dit Catt-bis. Elle est perspicace! Donne-lui ta main gauche?

– Donnez, dit Falbala prenant d'autorité la main de N'a-qu'un-Œil. Vous êtes amoureux. D'une femme.

– C'est vrai! Comment...

– Chut! Vous fites l'amour ensemble il n'y a pas longtemps!

- Ça alors! s'exclame N'a-qu'un-Ceil. Comment diable...
- Ferme ta braguette, dit Catt-bis.

La musique.

Méphisto rapplique remorquant un petit rondouillard. Ils portent chacun trois ou quatre étuis de forme et de volume variés. Méphisto claironne:

Forrmidablé! Il zoué dé tous les instrouments et il en a même inventés!

– C'est la moindre des choses, dit modestement le musicien...

– Vous savez jouer du bugle? demande N'a-qu'un-Ceil. Mon grand-père...

Le rondouillard sort l'instrument et joue un escalier de gammes dans les deux sens. Attroupement. Méphisto s'engouffre dans le chariot d'où il ressort aussitôt, parcourant l'assistance et proposant des bouteilles:

– Approchez, approchez! Y en aura pas pourr tout lé mondé! Qui c'est qui veut dou pourrgatif?

Le musicien joue du violon, du trombone à pistons, de la guitare à clavicule incorporée, même du truba. Applaudissements chaleureux, mais la virtuosité altère et l'artiste s'exprime à ce sujet sans ambiguïté:

– J'ai soif, il dit.

Méphisto lui propose le purgatif qu'il engloutit sans sourciller et, tout à coup, comprimant son ventre à deux mains, il fuit à grands bonds!

– Vous savez jouer de l'orgue? demande Requiem...

L'autre est loin, détachant déjà ses bretelles...

– Triple-Croche sait jouer de tous les instruments, assure Catt-bis. Tu aimes l'orgue?

- Non, mais ça me fait pleurer, confesse Requiem.

Pendant cinq minutes, Méphisto rage et gesticule et tempête, déchire une affiche et en mange, crache les déchets, saute par-dessus, et rugit. Quand il s'arrête exténué, la foule applaudit.

L'enterrement. Plus de morts que de cercueils.

On vient prévenir Francoquin qui déjeune, sa serviette autour du cou :

- Chef! Chef! Les Cyclopus sont arrivés!
 - Marde! réagit Francoquin courant par la pièce. Tout est prêt?
 - Tout!
 - Allons-y! crie Francoquin se ruant au-dehors.
- Il apparaît sur le parvis et tout le monde rigole :
- Ta serviette! dit N'a-qu'un-Œil.

On enterre Saint-Jobard. Quatre hommes portent le cercueil du palais à la charrette sur la place. Un basset happe le pantalon du premier porteur. L'homme est en équilibre sur une jambe, retenant son pantalon d'une main et le cercueil de l'autre. Personne ne songe à tuer le chien. Le cercueil tombe sur les marches, y éclate, se vide de son contenu. On perd un temps précieux à reconstituer le cadavre.

Le chariot-corbillard s'ébranle. Le cortège officiel suit, mené par Francoquin, les Cyclopus et Fédor Yashpoutine. Juché

sur la seconde charrette, Triple-Croche joue de l'harmonium, précédant la foule recueillie.

– Où est Double-Mouche ? s'inquiète Catt-bis.

– Il n'aime pas les enterrements, répond La Flibuste. Il m'a cédé sa place et il a pris la mienne à la prison. C'est gentil de sa part ?

Le cortège quitte la ville. Quand des cris éclatent par derrière, chacun se retourne, le corbillard-chariot s'arrête sans avertir, et Francoquin rentre dedans, vitupère.

Un cavalier pourchasse un cavalier. Le poursuivant, qui perd du terrain, ouvre le feu, et le poursuivi tombe. Le poursuivant le rejoint, procède bizarrement à un échange de montures, ramasse le poursuivi inerte, l'installe en travers de sa selle comme un sac, vient lentement se joindre au cortège (on crie d'horreur sur son passage !), fait halte auprès du corbillard, y jette le poursuivi, et Francoquin, reconnaissant le nouveau mort, pâlit, verdit, s'écrie :

– Nez-de-Suce !

– Quand il y en a pour un il y en a pour deux, aphorise Double-Mouche.

– Double-Mouche, dit Hyn. Nous nous expliquerons sans témoins.

Au cœur du cortège reformé, Double-Mouche et Catt-bis chevauchent de concert. À voix basse, Catt-bis :

- Je croyais que tu n’aimais pas les enterrements?
- DOUBLE-MOUCHE se penchant, même jeu. – Ni les curieux.
- Combien as-tu gagné cette fois?
- Pas guère. 50. De l’argent de poche pour mes cigares. Je n’avais pas l’intention de tuer mon homme, sinon j’eusse exigé davantage.

- Pourquoi le tuas-tu?
- Je voulais tuer le cheval, comme prévu, et récupérer le prisonnier. Je lui avais donc préparé une rosse de boucherie, mais, quand il s’est enfui, il s’est « trompé » de monture et a choisi la mienne. (Double-Mouche montre son cheval :) Pour 50 je n’allais pas abîmer pareil étalon?

Théologie. Jésus-Christ éprouve des difficultés à comprendre. On l’aide.

Le Jésuite fit un beau discours sur la valeur du défunt et le Destin qui frappe, et reçut les remerciements éplorés de la veuve, les félicitations émues de M^{me} Franquin, et les aigredouceurs du Monseigneur jaloux. Jésus-Christ le complimente à son tour, et Ralph, portant son cheval à la hauteur des deux hommes, donne son opinion :

- Si c’est pas malheureux de conter pareilles âneries? Vous vous êtes surmené!
- Pardon?
- Vos déploiements d’éloquence au sujet du vieux, ça me hérisse. C’était un pauvre type et chacun le savait. Une loque.
- Faut pas pawler comme ça des mowts! reproche Jésus-Christ. Ça powte malheuw! Maman Béa disait que l’âme des

mowts se pwomène à minuit pouw vampiwiser les vivants qui les injuwient!

– Psychagogues! Ralph s'esclaffe. Il ne s'agirait pas que le vieux Saint-Jobard vienne me pomper les leucocytes!

– Vous blasphémez encore! croasse le Jésuite.

– Attrape-nigaud! raille Ralph. Et votre divinité, attrape-nigaud aussi. Certains vous déclarent: «Vous ne pouvez savoir si Dieu existe ou pas. Cinquante pour cent de chances pour, autant contre. Si vous croyez en lui et qu'il n'existe pas, vous ne perdez rien. Si vous ne croyez pas, et qu'il existe, vous perdez tout.» C'est un attrape-nigaud! Pourquoi se poser une question quand la seule certitude est de ne pas pouvoir répondre? La solution consiste à refuser de se la poser.

Un temps. Jésus-Christ se gratte la tête en marchant:

– J'ai pas bien compwis. Il y a cinquante chances pour cent qu'on se twompe si on y cwoit, et cinquante chances pour cent «seulement» qu'on se twompe si on n'y cwoit pas? (Rire de Ralph.) C'est pas possib'?

– C'est un jeu de l'esprit, explique le Jésuite. Presque une boutade, car Dieu est incognescible.

– Je suis quand même déçu, dit Jésus-Christ. Je cwoyais qu'on pouvait pas se twomper à cent pour cent. C'est un dwôle de calcul si celui qui se twompe a peut-être waison? (Fou rire de Ralph éperonnant son cheval.)

– Il a tort, affirme le Jésuite à Jésus-Christ, puisque vous dites vous-même qu'il se trompe!

Entretien politique. Spéculations.***Francoquin marque des points.***

Dans un salon du palais, autour d'une table avaient pris place Hyn, Double-Mouche, Fédor Yashpoutine, Catt-bis, Francoquin, N'a-qu'un-Ceil, Slim et Labosse (les deux derniers en raison de leur connaissance respective des lieux et des êtres, et des lois.) Francoquin ouvre les débats :

– Votre frère vous a-t-il fait part de mon idée ?

– Je n'ai pas eu le temps, répond Catt-bis.

FÉDOR. – Quelle idée ?

FRANCOQUIN, allant au but. – Le pays a besoin d'argent. Mais ce qu'il faut à ces Messieurs ici, c'est un guignol. Ils bloqueront les fonds sous tous les prétextes. Au cas où vous vous montreriez mécontents, on change de guignol pour vous faire patienter. Si par contre je deviens un réel intermédiaire, je suis efficace. Voici donc mon idée : les bandes contre-révolutionnaires évoluent à la frontière, téléguidées par l'Empereur. On n'a point jugé bon de m'en « informer », ce qui m'« autorise » à vous proposer de les anéantir sans sommation. Après, même s'ils me maudissent, ces Messieurs sauront d'une part que le pays est vôtre – ce dont ils ne tiennent pas compte, ou si peu ! – et d'autre part que je suis seul en mesure de servir rapidement d'intermédiaire.

Silence. Double-Mouche offre un cigare à N'a-qu'un-Ceil et Slim. Labosse préfère les cigarettes. Cyclopus Hyn observe Francoquin :

– Anéantir les bandes réactionnaires n'est pas pour nous déplaire. Encore que politiquement...

FRANCOQUIN. – Je sais : pour vous elles sont inexistantes. Elles existeront si ces Messieurs le décident. Il suffira d'un prétexte.

FÉDOR, sèchement. – Je ne comprends pas. Vos hiztoires de

prétextes, je refuse de comprendre. Jouons-nous à qui trompera l'autre?

– Eux oui, dit Double-Mouche.

FÉDOR. – Ils font ze qu'ils veulent.

DOUBLE-MOUCHE. – Alors pourquoi se gêner?

FÉDOR. – Un ennemi commenze à remporter la victoire quand il vous oblige à combattre zur zon terrain.

– Nous avons besoin d'argent, dit Catt-bis. Regarde le pays!

FÉDOR. – Au terme des traités zignés, les Mezzieurs ne peuvent entrer chez nous qu'en payant. Leur voie ferrée est parvenue à la frontière. Il faudra qu'ils paient.

FRANCOQUIN. – Et sinon? Vous déclarerez la guerre? Votre population vous suivra sans hésiter dans une guerre qu'elle ne comprendra pas? Nous sommes en automne. Bientôt, il sera difficile, voire impossible de manœuvrer dans la région en cause, sauf pour les bandes réactionnaires – qui pourraient vite constituer des noyaux d'armées – déjà installées.

FÉDOR, tranquillement. – Ils paieront.

FRANCOQUIN. – Non. Ils espèrent gagner du temps. Une autorisation d'entrée jusqu'aux mines, même de principe, suffira. Ils entreront, couverts par les bandes, et rien ne vous permettra de les accuser de complicité, puisque ces bandes sont «franches», et ils ne paieront pas. Si vous collectionnez les promesses...

Silence. Labosse demande:

– Qui possède les terres en question, légalement?

– Les Indiens, dit Hyn. De la frontière à la rivière Ed.

– Par écrit? Je veux dire: cela figure-t-il sur les traités?

– Oui. Nous leur avons garanti la libre disposition des terres.

– Merci. Slim? Les Indiens sont-ils susceptibles de répondre à des offres séparées des Messieurs?

– Oui. Il faudrait qu’elles soient substantielles.

– Mais, poursuit Labosse, si des types envahissent la région, massacrent les réserves de chasse, etc., que feront-ils? (Silence.) S’ils protestent, qui répliquera par le feu? Et qui accuserez-vous? Les bandes réactionnaires? (Silence.) En ce moment, elles apparaissent vulnérables, loin d’imaginer qu’elles pourraient risquer quoi que ce soit. Plus tard, si elles commencent à se heurter aux Indiens, il serait malaisé de les battre, la situation se serait très dégradée et, pourtant, il faudrait alors les battre? Si vous permettez, je résume: le chemin de fer va entrer, les Indiens vont protester, vous aussi, on massacrera les Indiens, on vous fera des serments, quitte à vous lâcher un peu de lest, et, ou bien vous déciderez la guerre en position défavorable, ou bien vous vous contenterez du lest, en attendant qu’on vous roule davantage. Tel est le point de vue que le général Franquin m’avait prié de vous exposer.

– Exactement! approuve Francoquin. En agissant tout de suite, selon mon idée, les Messieurs sont contraints à la discussion. Il suffira de réclamer ce qu’ils doivent au terme des traités, car ils n’« honoreront » leur signature que s’ils n’ont pas le choix.

– En zomme, dit Fédor, vous azzeppez de porter un coup aux Mezzieurs à la condizion qu’il ne zoit pas mortel?

– À quoi vous servirait, rétorque Francoquin, que je devienne intermédiaire, si l’une des parties venait à manquer?

Un silence.

– Je résume, dit Cyclopus Hyn. Anéantir les bandes réactionnaires. Les Messieurs, privés d’éventuels boucs émissaires qui pourraient devenir très actifs, à la veille de commettre – c’est votre point de vue – une illégalité, discuteront, et nous parviendrons peut-être à obtenir ce que nous espérons. Avantages, Catt-bis?

– Suppression des bandes. Ouverture possible de dialogue avec les Messieurs.

– Inconvénients, Fédor?

– Compromizzion. Délégation de pouvoirs à un général étranger zans qu’aucun accord ou programme commun ait été arrêté ou mis à l’étude.

– Nous pouvons en parler? suggère Francoquin.

Hyn se lève:

– Nous nous réunirons entre nous d’abord. Nous vous donnerons notre réponse demain matin, venez vers 9 heures. Nous prenons acte de votre volonté d’action. Au cas où notre réponse serait positive, nous envisagerions ensemble l’avenir.

Ils sortent. De la salle où ils sont restés, par la fenêtre, Francoquin, N’a-qu’un-Ceil, Slim et Labosse les voient sauter en selle, rejoints par leur escorte...

– Ils ne sont pas marrants, dit Francoquin en laissant retomber le rideau, mais quand on leur parle il y a quelqu’un en face.

Francoquin change de rythme: fâcheux effets.

Francoquin marche avec Labosse dans le couloir. Ils croisent Méphisto, lequel, vitupérant et les mains libres, fait transporter des décors de bois peint par de récalcitrants soldats. Passent aussi Triple-Croche, ahanant sous ses étuis amoncelés, puis Falbala et Haricot.

– Hé? dit Francoquin. Où allez-vous?

– On s’installé! répond Méphisto.

– Faut plus te gêner! s’écrie Francoquin. Et où t’installés-tu, rigolo?

– Dans la sallé des fêtes; c’est la damé du Zénérral Ffranquin qui nous la prrété. Attention à la marrché!

– Minute, dit Francoquin. La dame du général Franquin, c'est la mienne. Qu'est-ce que vous allez bricoler dans la salle des fêtes?

– Dou théâtrré! clame Méphisto.

Il repart, poussant Triple-Croche devant soi. Francoquin et Labosse voient passer des porteurs d'arbres, de remparts, de cheminées, Falbala encombrée de costumes...

– Que jouez-vous? demande Labosse comme elle arrive à sa hauteur. Du classique?

– Du moderne, répond Falbala. *Possession fatale*. C'est sa meilleure pièce.

– Ça vaut le dérangement?

– Oh oui! assure Haricot deux valises dans chaque main. Surtout quand il s'introspecte!

En compagnie de Labosse, Francoquin frappe chez Hélène, et ils entrent. Hélène est toute nue, et Peter la voile d'une couverture hâtivement:

– Vous pourriez attendre! il proteste. Quand même! Elle est en deuil!

– Peter, dit Francoquin, je dois te parler. Hélène pourrait-elle nous laisser seuls un moment?

– Va, mon aimée, dit Peter la prenant par les épaules et l'entraînant dans la chambre à côté. Vêts-toi. À tout de suite.

– À tout de suite, lapin, murmure Hélène. (Porte close.)

– Lapin, dit Francoquin, tu nous quittes bien demain matin?

– Oui, dit Peter. Vers 6 heures. Je vais faire charger les bagages aujourd'hui. Je hais qu'on m'appelle lapin.

– Bon. Tu feras charger aussi les bagages de ma fille. (En parlant, Francoquin s’approche de la porte de communication, qu’il ouvre en grand soudain! Hélène, vêtue seulement d’un slip et occupée à agraffer ses bas à l’autre bout de la pièce se met à crier!) Excusez-moi, dit Francoquin, j’avais peur que vous écoutiez à la porte.

– Pour qui nous prenez-vous? gronde Peter en refermant violemment la porte. CLAC!

– Peter, explique Francoquin à voix basse, je dois t’entretenir de choses sérieuses. Envoie Hélène assister à la répétition théâtrale dans la salle des fêtes.

– Il y a du théâtre? doute Peter.

– Oui, dit Labosse. Une pièce que je ne connais pas. *Possession fatale*.

Peter leur lance un regard soupçonneux. Il se décide, passe à côté, porte close. Francoquin se penche pour espionner par le trou de la serrure, et VLAN! il prend la porte en pleine gueule! C’est Hélène qui vient d’ouvrir ayant enfilé sa robe. Elle s’arrête à la vue de Francoquin plié en deux la tête dans les mains. Il finit par faire semblant d’étudier un défaut du plancher. Hélène passe dignement.

– Où a lieu cette répétition? demande Peter. (Puis, avisant à son tour Francoquin, qui s’est redressé, la tête penchée en arrière:) Que vous arrive-t-il? Vous saignez du nez? Une épistaxis?

– À votre âge, reproche Hélène, se gratter les narines! Voulez-vous mon doigt?

– J’écoute, dit Peter, une fois Hélène écartée.

– Gros-Chassieux, annonce Francoquin, ne partira pas avec vous, je vais sans doute le faire arrêter. À la place, Peter, je te

donnerai un mot à remettre à l'Empereur en mains propres, je dis bien à l'Empereur. Surtout pas au Baron K. À l'Empereur.

– OK, dit Peter. Je me marie et je porte le mot.

– Non. Tu portes le mot avant tout. Labosse? Assieds-toi. Peter va te donner une plume et du papier. Je dicte: «Votre Excellence, Ayant eu connaissance du complot ourdi contre votre personne et votre gouvernement, je prends sur moi de retenir un de ses membres actifs, lequel venait me prier d'entrer dans la conjuration, et l'a avoué par écrit. J'espère vous voir dans les plus brefs délais... Souligne. Ne parlez de ce billet à personne car vous êtes menacé. Votre fidèle Général... Donne que je signe. Ajoute un PS: J'ai la liste des principaux conjurés. Je ne puis risquer de la transmettre par écrit. L'homme qui vous remettra mon message bénéficie de ma confiance, mais ne sait rien.» Voilà. Sèche et plie. Tu demanderas une enveloppe à ma femme, ainsi que la cire à cacheter, et le cachet.

– J'y vais, dit Labosse. Je rapporte la lettre à Peter?

– Oui. Ne laisse pas ma femme lire par-dessus ton épaule.

– Il faut que je remette le mot à l'Empereur? s'inquiète Peter. Et si on m'empêche d'approcher?

– Rassure-toi, dit Francoquin. Ton nouvel état t'ouvrira des portes. Quand tu rencontreras l'Empereur, recommande-lui de m'envoyer un émissaire de réelle confiance. Dis-lui que je ferai d'ailleurs certainement bientôt le déplacement moi-même, mais que d'ores et déjà, il se méfie de son entourage immédiat. Précise-lui que les comploteurs sont haut placés. S'il exige des détails, tu ne sais rien. Surtout pas que Nez-de-Suce est mort! Réponds qu'il est sous clé, seulement cela. Évidemment, ne fais de confidences à personne, même pas à Hélène, tu te

perdrais. Je parlerai à Héléna. Si tu accomplis correctement ce petit travail, Peter, on te confiera d'autres missions là-bas. Importantes. Voire de confiance. Bonne chance.

Francoquin est en arrêt devant la chambre du Banquier. À l'intérieur, on se tracasse :

GROS-CHASSIEUX, pleurnichant. — Je vous l'ai déjà dit ! Franquin nous espionnait du bureau ! Il a tout entendu ! Nez-de-Suce a préféré tenter une évasion, j'ai payé, et tout a raté. Je suis perdu ! Ruiné ! Lessivé !

ZELMA. — Il ignore peut-être que c'est toi qui l'as fait évader ? Tu conviens toi-même que vous avez parlé de ça après que tu as surpris Franquin.

LE MONSEIGNEUR. — Et demain nous serons loin !

Toc-Toc, Francoquin entre. Les quatre, c'est-à-dire Gros-Chassieux, le Monseigneur, Zelma et M^{me} Heintzbrück, sont affalés dans les fauteuils. Silence.

— Bonsoir, dit Francoquin. Ne vous dérangez pas pour moi. Gros-Chassieux ?

— Quoi ?

— Qui a fait évader Nez-de-Suce ?

Pâleur subite de tous. Zelma saisit la main du Banquier, qui réplique, sans conviction :

— Comme si je le savais ?

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit.

Gros-Chassieux hausse les épaules en tremblant. Zelma lui presse le bras, et se lève, agressive :

— Qu'est-ce que vous voulez ! Partout où vous raclez vos sales bottes c'est pour semer le malheur ou la discorde ! Il n'a rien fait ! Il est resté ici tout l'après-midi sauf pour assister à l'enterrement ! Allez-vous-en !

– Hé? dit Francoquin pris de court. Doucement, Zelma. Doucement. Rasseyez-vous donc avec le Monseigneur et M^{me} Heintzbrück...

– Si je veux! s'écrie Zelma.

– Zelma... émet Gros-Chassieux d'une voix brisée...

– Tais-toi toi! lance Zelma véhémence. Cette espèce de répugnant individu (Francoquin) veut jouer les génies mais ce n'est qu'une crotte! Une vulgaire crotte! Qui l'a tué Nez-de-Suce? Vous le savez, vous? Qui nous prouve que ce n'est pas lui qui l'a fait assassiner! Lui! Lui-même! L'ordure!

M^{me} Heintzbrück se lève, prend Zelma par le bras :

– Zelma, voyons? Calmez-vous...

– Non! rugit Zelma voulant s'échapper. Non! Regardez cette vipère fielleuse! Regardez-le cracher partout son venin! Le monstre!

– Zelma, intervient à son tour le Monseigneur, venez, calmez-vous, tout va s'arranger...

Crise de larmes. Zelma tombe dans les bras de M^{me} Heintzbrück et du Monseigneur, qui la réconfortent. Francoquin fait signe à Gros-Chassieux de le suivre, et discrètement ils s'en vont.

Francoquin introduit Gros-Chassieux hébété, anéanti, épave à la dérive, chez N'a-qu'un-Ceil, qu'ils dérangent, et qui grogne.

– Il ne part plus, explique Francoquin montrant le Banquier qui s'assied sans forces. Il est en état d'arrestation, et comme je ne veux pas qu'il nous quitte comme Nez-de-Suce, il sera consigné chez toi. Plus exactement dans la chambre voisine.

– C'est la chambre de Mary! s'écrie N'a-qu'un-Ceil.

– Ne me prends pas pour un enfant de cœur, dit Francoquin. Elle couche dans ton lit.

– Elle se plaindra pour le principe. Elle a horreur des indiscrets, outre que la chambre lui tient lieu de cabinet de lecture.

– De toute façon, démontre Francoquin, vous partez demain, 'pas? Nous déménagerons Gros-Chassieux dès votre retour.

N'a-qu'un-Ceil ne réplique pas, la bouche ouverte.

Francoquin traîne Gros-Chassieux qui ne réagit plus et sanglote dans la pièce qui lui servira de prison. Ils en font le tour, et Francoquin vérifie avec satisfaction la solidité des murs, de la porte, ouvre la fenêtre, revient à N'a-qu'un-Ceil :

– Parfait. Tu as la clé?

– Oui, dit N'a-qu'un-Ceil. (Il désigne le prisonnier, flasque sur une chaise :) Il est à bout. Qu'allons-nous en faire?

– J'attends la visite d'un envoyé de l'Empereur, dit Francoquin tandis qu'ils sortent, referment la porte. Je le lui donnerai...

Il est interrompu par un bruit de fenêtre ouverte, un cri decrescendo, et des éclats de voix dans la rue. Il ouvre précipitamment la porte :

– Il n'est plus là!

Il fonce à la fenêtre ouverte : en bas, deux étages au-dessous, le Banquier gît les bras en croix, le crâne fendu, environné de curieux déjà. Francoquin repousse lentement les battants de la fenêtre, demeure un moment immobile, le front appuyé à la vitre...

– Ils crèvent l'un après l'autre! il enrage en serrant les poings. Ils le font exprès! À la chaîne! D'ici qu'on prétende que je l'ai poussé!

– Bah... dit N'a-qu'un-Ceil. Un de plus un de moins...
Francoquin soupire :

– Je n'ai pas le courage d'affronter Zelma tout seul, dit-il.
Viens-tu avec moi ?

Dans le couloir Max accourt :

– Patron je vous cherchais ! Il y a un malin qui s'est pris
pour un piaf et qui...

Zelma.

– Vous revoilà ! Où est le Banquier ! s'écrie Zelma bondissante.

– Zelma, dit Francoquin... (Il s'assied, N'a-qu'un-Ceil reste debout entre lui et la porte pour prévenir toute intrusion intempestive...) Zelma, je suis venu vous avertir de heu que le Banquier séjournerait ici au moins jusqu'à l'arrivée d'une personne importante, dont j'espère la visite.

– Qui ?

– Peu importe. Je devrai lui parler du Banquier, et je...
Bref. Envisagez-vous de partir sans lui ?

– Eh bien, je ne sais plus, dit Zelma consultant le Monseigneur et M^{me} Heintzbrück. Que faites-vous, vous ?

– Le Monseigneur est du voyage ? s'étonne Francoquin.

– Que faisons-nous ? demande M^{me} Heintzbrück. Si Zelma reste, l'abandonnerons-nous ?

– Je dois rentrer, dit le Monseigneur. L'évêché... Cette vie mouvementée d'autre part...

– Zelma ? Que décidez-vous ? s'enquiert M^{me} Heintzbrück.

– Je ne sais, dit Zelma. À votre avis, Général ?

– Je vous conseille d'attendre, dit Francoquin. Tellement de difficultés finissent par se résorber...



- C'est vrai, convient Zelma. Je crois que je vais rester.
- Moi je pars, dit le Monseigneur. Je préfère.
- Ça m'ennuie de quitter Zelma, balance M^{me} Heintzbrück, et ça m'ennuie de heu...
- Tirez à pile ou face, propose N'a-qu'un-Œil en sortant une pièce de sa poche. Face vous partez, pile vous restez, d'accord? (Il jette :) Pile. Vous restez. Le Monseigneur s'en ira seul.
- Dans le fond, confesse M^{me} Heintzbrück au Monseigneur désolé, je n'aurais pu quitter Zelma.
- Bon, se résigne le Monseigneur. Je vais vous faire mes adieux...
- Plus tard, coupe Francoquin. N'a-qu'un-Œil va vous emmener boucler vos bagages, et Peter passera les prendre.
- J'espère faire mieux la prochaine fois, s'excuse le Monseigneur.

Francoquin s'adresse aux deux dames :

- Zelma, je dois vous parler. Promettez-moi de demeurer calme.
- Oui, pourquoi? Vous m'intriguez?
- Tout à l'heure je vous ai menti.
- Au sujet de la personnalité importante? Je m'en doutais.
- Non, pas à ce sujet. La personnalité importante viendra, mais le Banquier sera absent au rendez-vous. J'avais l'intention de le consigner quelques jours dans une chambre du palais et... (Il se tait, embarrassé.)
- Et ensuite? demande M^{me} Heintzbrück tenant Zelma embrassée...
- Quand j'ai verrouillé la porte, dans la chambre il y eut un bruit, un cri...
- Que s'est-il passé? s'écrie anxieusement Zelma.

– Quand j’ai rouvert la porte, il n’était plus dans la pièce et...

– Mon Dieu! crie Zelma portant la main à son cœur.

– Parlez! crie M^{me} Heintzbrück. Je vous en conjure!

– Il s’était jeté par la fenêtre...

– Ah!

Zelma s’évanouit. M^{me} Heintzbrück lui tapote les joues, affolée...

– Déshabillez-la, conseille Francoquin. Couchez-la, je vais la déposer sur le lit. (Ce qu’il fait.) Dégrafez son corsage, elle étouffe. Restez constamment auprès d’elle, qu’elle n’accomplisse pas l’irréparable à son tour. Ne laissez entrer personne, même pas le Monseigneur – je vais placer une sentinelle devant la porte. (Il désigne Zelma :) Versez-lui un peu d’eau froide sur les tempes.

– Le vinaigre, préfère M^{me} Heintzbrück, c’est souverain. Le Banquier est mort?

– Deux étages, dit Francoquin. Mes soldats l’enterrent.

La répétition.

Méphisto procédait à la mise en place des décors. Des soldats apportaient des chaises qu’ils alignaient dans un affreux désordre. Big-Alik orchestrait de la voix. M^{me} dom Franquin, Mistress, et le Jésuite, rejoints bientôt par Hélène, étaient assis contre un mur latéral sous la grande fresque et devisaient en observant le va-et-vient. Méphisto s’approcha, s’inclina devant Thérèse :

– Mesdames, dit-il, zé voudrais vous demander un faveurr.

– Lequel? dit Thérèse aimablement.

– Zé voudrais disposer un rrideau entré lé poublic et la scène. Zé voudrais tendrré oune corrdé pourr fairre coulisser lé rrideau.

- Très bonne initiative, approuve Thérèse. Faisez Monsieur.
- C'est que, explique le Méphisto, il faudrait planter des clous. Zé crrains d'endommager la peintourré?
- Mais non, dit Thérèse. Faisez. Nous repapiéterons.

Deux planteurs de clous s'attaquent sauvagement aux murs opposés de la salle des fêtes. On s'aperçoit relativement vite qu'ils n'officient pas au même niveau.

- Oh mon Dieu les fresques! s'écrie douloureusement le Jésuite.
- C'est du vandalisme! approuve Mistress avec feu.
- Il faut vivre avec son temps, déclare M^{me} Franquin. Le papier peint, c'est plus joli.
- Mais c'est hydrophile, objecte M^{me} de Saint-Jobard.
- Vous croyez? Même les hydrophones?

Triple-Croche inspiré joue soudain du violon. Bruits percutants de marteaux.

- Mettez fin à ce vacarme! ordonne Mistress aux bricoleurs qui se séparent à regret de leurs instruments.

- Cet hommé est ouné vrrai mousicien! s'écrie Méphisto enthousiaste en présentant Triple-Croche aux dames.
- Quel dommage qu'il soit seul, déplore Falbala. Un orchestre, ce serait encore mieux pour le final!
- Cé serrait zénial!
- J'ai quelques élèves, fait entendre Triple-Croche...

- Des élevés! Et vous né lé disiez pas! Où sont-ils? Où?
- Il y en deux dans la salle, dit Triple-Croche.
- Il leur fait signe, ils viennent, l'air gêné.
- De quoi jouent-ils? s'enquiert M^{me} Franquin.
- Du tuba breton, répond le premier.
- De la flûte à claquettes, répond le second.
- Voulez-vous qu'on vous interprète quelque chose?

propose poliment le premier.

Cris d'approbation. Il y a pourtant des hommes qui s'en vont, discrètement. Les deux artistes s'emparent des instruments dans un silence absolu, et soufflent un grand coup! C'est si brutal et si vert que dans un long tremblement d'épines dorsales tous les pantalons dégringolent. On a du mal à se ressaisir. Les musiciens n'osent franchir la barre de la première mesure. Dans un coin, un amateur claque des dents.

- Qu'est-ce qui t'arrive? lui demande Francoquin qui entre.
- Ccc'est cla-cla la cla-cla la mmmusique! bégaie l'amateur.

Requiem pleure:

- Je n'ai jamais rien ouï d'aussi lugubre, il sanglote.

Les deux musiciens vexés déposent leurs instruments rudement:

- Puisque c'est comme ça on ne joue plus.

Sortie digne. Les dames rêvent. Elles secouent la tête, et Falbala se débouche l'oreille avec un clou. Le Jésuite se mouche.

- Eh bin! dit Haricot. Eh bin!

Elle n'en dit pas plus. Elle se lève et fait le saut périlleux par-dessus une chaise, trois fois consécutives, avant de fuir en zigzag le feu aux fesses.

La tuile.

– Entrez, Héléna, invite Francoquin. Rassurez-vous, Filasse est présente.

Il entre.

– Je t’attendais, commence Filasse. (Elle est sur le lit et n’a pas vu Héléna. Quand elle la remarque :) Qu’est-ce qu’elle veut, celle-là ?

– Asseyez-vous, Héléna, ré-invite Francoquin. J’ai à vous parler. Demain, vous partez avec Peter et le Monseigneur. Zelma et M^{me} Heintzbrück restent, je viens de les contacter à ce sujet.

– Elles restent ?

– Oui. Gros-Chassieux aussi.

– Ah, dit Héléna un peu désappointée.

– N’a-qu’un-Ceil et Mistress Mary escorteront ma fille chez son grand-père et vous accompagneront. Vous aimez Peter ?

– Bien sûr ! Quelle question !

– Quand vous mariez-vous ?

– En arrivant. Est-ce un inquisiteur ?

– Héléna, je serai franc. Je veux être certain qu’il n’advient rien de fâcheux à Peter.

Elle rit :

– Me prenez-vous pour un dragon ?

– Je redoutais que vous n’ayez besoin de lui que, par exemple, pour traverser le pays indien sans encombre...

– Oh !

– Excusez-moi. Je suis très heureux de m’être trompé. Je suis convaincu que vous et Peter formerez un beau couple uni. Ça crève les yeux.

– Merci.

– Et Peter a de l’avenir. Soutenez-le, Héléna. Secondez-le.

– Évidemment.

– En attendant, Peter a une lettre à remettre à l'Empereur en personne.

– Plaît-il?

– Il devra la lui remettre en main propre, le plus tôt possible. J'espère que vous aurez à cœur de l'aider, par vos relations. Il y a là pour Peter un moyen de s'introduire dans son futur milieu, efficacement. Vous n'ignorez pas que ce milieu va le boudier au départ?

– Oui. Mais je saisis mal pourquoi vous épauliez Peter?

– Je ne l'épauler pas. C'est une mission que je le juge digne de mener à bien. Il rend service à moi-même, à l'Empereur, au pays, en acheminant cette lettre. Le pays, l'Empereur, et moi, ne pourrions que l'en remercier.

– Je comprends. Ce doit être une lettre très importante?

– Ne vous tracassez pas. Peter connaît son contenu. Mince à dire vrai. Il promet plus qu'il ne dévoile.

– Bien, dit Héléna. Est-ce tout?

– Oui, dit Francoquin. (Héléna se lève.) Je vous remercie, Héléna. (Il lui baise galamment le bout des doigts :) Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Savoir quand nous nous reverrons!

– Merci, dit Héléna, et elle sort.

Francoquin se frotte les mains de satisfaction. Filasse, debout contre la cheminée, le regarde fixement. Il se tape sur la poitrine en riant muettement. Il se verse un grand verre de whisky, avale sec...

– Francoquin, annonce Filasse dans son horrible langage, ça fait dix jours que j'attends mes règles : je suis pleine.

– Pouuaaahh! rugit Francoquin toussant, postillonnant, crachant le whisky. Humph-humph! Grouahh! Humph! (Il est écarlate.) Humph! C'que tu ddis!

– Qu'il y a de fortes chances que je sois enceinte, répète

Filasse. J'ai jamais accusé de retard. Ce coup-ci dix jours. On est bons.

Francoquin choit dans le fauteuil. Il ne dit rien pendant cinq minutes.

– Tu es sûre? il demande enfin.

– Sûre, non, fait Filasse. Tu l'es que quand le fœtus te pend au cul par le cordon ombilical en disant coucou. Mais il y a de fortes chances. C'est la première fois que j'ai du retard.

– Tu as vu La Bougresse? Elle t'a examinée?

– Non, dit Filasse. Pas encore. Mais c'est probablement trop tôt pour qu'elle puisse affirmer quelque chose.

– Elle pourra te dire s'il y a lieu de s'inquiéter, au moins, non?

– Peut-être... Qu'est-ce qu'on va faire, Joaquin?

– Pas de gosse! clabaude Francoquin. Pas de gosse! Je ne veux pas de ces sales bestioles, c'est tout ce que je peux te dire! Pas de gosse! (Il s'échauffe à mesure qu'il parle.)

– Je le suis peut-être pas, enceinte? espère Filasse.

– Je te le souhaite! lance âprement Francoquin. Sinon, la valise!

– Joaquin... elle pleure...

– Chiale pas! crie Francoquin. Chiale pas tu m'énerves! (Il se lève, marche vers la porte :) Va consulter La Bougresse! Conseille-lui de chausser ses lunettes! Qu'elle te donne quelque chose à bouffer, n'importe quoi, pour que ces putains de règles s'annoncent! Qu'elle te taille la viande au besoin mais que ça saigne!

– Joaquin, murmure Filasse, j'ai peur, c'est la première fois...

Il est déjà dehors et la porte claque. Filasse sort à son tour, le suit machinalement de loin, le laisse s'engouffrer dans la salle des fêtes. Elle croise Mistress Mary, qui, surprise de la voir pleurer, s'arrête, lui prend le bras :

– Filasse? Que se passe-t-il? Es-tu souffrante?

– Non, répond Filasse fixement.

Mistress Mary lui emboîte le pas :

– Que se passe-t-il? Filasse?

– Je suis enceinte, laisse tomber Filasse d’une voix éteinte.

Arrêt. Mistress émue tourne Filasse vers elle :

– Mais c’est merveilleux! Pourquoi pleures-tu?

– Tais-toi, au lieu de déconner, conseille Filasse repartant.

– Pourquoi? remontre Mistress attendrie. Tu seras maman.

C’est joli un bébé, Filasse?

– C’est con et c’est sale, dit Filasse. J’en ai élevé plus d’un pour le compte de ma mère autrefois, je sais ce que c’est. Et d’abord, Francoquin n’en veut pas.

Elles marchent en silence.

– Où vas-tu? demande Mistress une fois parvenues au bout du couloir.

– Voir La Bougresse.

– Tu ne feras pas ça! s’écrie Mistress. Tu ne vas pas faire ça!

– Je vais la consulter, dit Filasse lassée. Elle me dira si je suis pleine. Après...

Elles repartent, descendent l’escalier de pierre :

– Je vais avec toi, propose Mistress. Je ne vais pas te laisser seule. Tu veux bien?

– Merci, murmure Filasse.

La visite à la faiseuse d’anges.

– Ma mignonne, diagnostique La Bougresse en se relevant, se lavant les mains, tandis que Filasse debout près du lit remonte son pantalon, et que Mistress qui s’était discrètement écartée revient anxieusement, ma mignonne, j’ai le regret de t’informer que tu es enceinte.

Filasse sanglote, la tête dans les mains. Mistress lui caresse les cheveux, regardant La Bougresse avec un air réprobateur.

– Elle exigeait la vérité, non ? dit La Bougresse. Et d’abord, de quoi se plaint-elle ? Un fils de général, qui sera élevé dans de beaux costumes, avec des nourrices en blouse blanche, et des grands parcs de gazon vert à sa disposition pour courir après un cerceau ! Je vous le demande : de quoi se plaint-elle ?

– Le général ne veut pas d’enfant, explique Mistress.

La Bougresse se retourne et soupire :

– Asseyez-vous. Je vais faire du café. (Elle s’active pendant que Mistress fait asseoir Filasse. Elle poursuit :) C’est malaisé à savoir si tu es enceinte ou pas. Si tu l’es, tu l’es depuis peu, vingt-trois ou vingt-quatre jours. Mais il y a de fortes chances que tu le sois, je dois l’avouer. Dans ton cas, ponctuelle, dix jours de retard...

– Que vais-je faire ? pleure Filasse. Oh...

– Attends ? suggère Mistress. Le général va changer d’opinion ? Il était en colère, surpris. Des tas d’hommes changent d’avis. Il changera. D’autant qu’il t’aime et tient à toi comme à lui-même !

– Oui, balbutie Filasse, il m’aime. Mais il ne changera pas d’avis. Je vais me tuer... (Sanglots.)

– Ne dis pas de bêtises, gamine ! dit La Bougresse. Il y a mieux à faire. Tiens, bois ton café. Attention c’est chaud !

– Aïe ! s’écrie Mistress.

– Je vous avais prévenues. Il est brûlant.

– Il est bon.

– N’est-ce pas ?

Lapements, soupirs.

– Pour savoir absolument, s’enquiert Mistress, ne

connaîtriez-vous pas un médicament quelconque, non dangereux, susceptible, par exemple, de provoquer l'apparition des règles?

– Si. Une décoction de plantes grasses. C'est écœurant, mais si les règles ne se sont pas déclenchées dans les vingt-quatre heures, c'est qu'elles font l'école buissonnière et se feront attendre neuf mois.

– Ce n'est pas toxique? se soucie Mistress.

– Ça donne des nausées.

– Est-ce le seul moyen de savoir?

– Si tôt, oui. Je n'en connais pas d'autres. Pour Filasse, je ne peux rien affirmer au toucher, encore que le col de l'utérus me semble gonflé. Mais cela ne prouve rien, surtout à l'approche des règles.

– Mais je suis enceinte, hein? demande Filasse tristement, les yeux pleins de larmes.

La Bougresse ne répond pas.

– Attends une certitude, dit Mistress, avant de désespérer. D'ailleurs, pourquoi désespérer? Un bébé, même s'il n'est pas voulu, quand il est là, c'est une grande joie pour la femme et le couple...

– Tu parles! dit Filasse qui retrouve sa gouaille pour esquisser un éclat de rire. Elle pleure.

– Quand on est quasi mari et femme comme le Général et toi, plaide Mistress, et qu'on s'aime comme vous vous aimez, un enfant encourage au bonheur?

– Il déteste les enfants, pleure Filasse. Il a horreur des femmes enceintes. Il ne peut pas en voir une, ça le dégoûte c'est physique. Quand il en voit une il a envie de taper dessus!

– N'exagérons rien! Tout de même! s'écrie Mistress.

– Il y a des hommes comme ça, convient La Bougresse. Plus nombreux qu'on imagine. Ceux qui sont polis et respec-

tueux de leur femme enceinte relèvent de la religion ou du mensonge. C'est laid, une femme enceinte. Il faut l'admettre. Si j'étais homme, je ne pourrais pas palper une femme enceinte.

– Je me rappelle ses propres mots, dit Filasse en fixant la cuiller qu'elle tourne entre ses doigts. «Pas de gosse ou la valise»! Il me répudiera. (Elle pleure.) Dire qu'on s'aimait, on s'aimait tant, on était heureux, et puis... (Sanglots. Filasse enfouit sa tête dans ses mains. On n'entend qu'elle, qui pleure. À la fin, résolue, elle déclare :) La Bougresse, je ne veux pas de gosse.

– Filasse! s'écrie Mistress en sursaut.

– Je n'en veux pas. J'en veux pas. Je veux que tu le fasses passer.

– Filasse! Pas ça! Ne fais pas ça!

– C'est dangereux, fait entendre La Bougresse très réticente. Risqué.

– Je paierai, dit Filasse. Je ne veux pas de gosse, j'aime mieux mourir!

– Filasse! s'écrie encore Mistress. Te rends-tu compte? Tu t'attaques à toi-même! Et le bébé? Filasse? Y as-tu songé?

– C'est dangereux, répète La Bougresse en hochant la tête. Prends ma petite décoction en premier lieu. Après, nous aviserons. Entendu?

– Oui, dit Filasse. Si mes règles ne sont pas là demain soir, je reviens, et nous décidons pour tout.

– Filasse! reproche Mistress. Te rends-tu compte de ce que tu veux entreprendre? (La Bougresse s'est levée, s'affaire du placard à la cheminée.) Te rends-tu compte? C'est un meurtre! Un bébé!

– D'abord, dit Filasse, c'est pas un bébé. Ensuite, même si c'en était un, je ne vais pas me sacrifier. Aucun enfant ne vaut

la peine qu'un adulte se sacrifie à lui, parce que ce serait sacrifier l'individu présent qui peut-être est valable à un devenir plus qu'aléatoire. Enfin, c'est ça ou faire mon baluchon, et je refuse de quitter Franquin.

– Il changera d'avis! Sûrement! dit Mistress.

– De toute façon, dit Filasse, ce parlage est inutile: si je devais avoir un gosse, c'est moi qui partirais.

– Mais tu vas te détruire, Filasse! proteste Mistress. Les techniques de l'avortement...

– Fous-moi la paix sur ce sujet. Mieux vaut encore risquer de se saboter physiquement que s'accepter moralement effondrée. Je ne vais pas m'égarer dans des raisonnements verbeux. Je ne veux pas de gosse, et c'est tout.

– C'est prêt, annonce La Bougresse en apportant un verre plein d'un liquide verdâtre et gluant. Tu vas avaler ça d'un seul trait. Viens au-dessus de la cuvette, au cas où tu serais malade. Il y a des filles qui résistent bien: constituée comme tu es, tu devrais pouvoir supporter le choc.

Filasse hésite, avale décidément la décoction. Elle accuse une horrible grimace, pâlit, se penche précipitamment sur la cuvette, hoquette, rien. Elle demeure inclinée en avant, soupire enfin, se redresse en prenant une grande inspiration, le regard voilé, les tempes humides de sueur.

– À la bonne heure! s'exclame La Bougresse. Même pas vomi!

– C'est quand même dégueulasse, dit Filasse.

En entrant dans le palais, Mistress et Filasse croisent Francoquin soucieux. Il ne regarde pas Filasse et s'adresse à Mistress:

– Je voudrais que vous aidiez ma fille à boucler ses bagages. Je lui ai fait monter son dîner pour qu'elle se couche tôt, car l'étape demain sera longue.

Il s'éloigne.

– Tu vois, dit Filasse en pleurant. Il ne m'a même pas parlé.

– Ne te tracasse pas, dit Mistress. Tout s'arrangera. Sèche tes larmes, tu me fais de la peine. Toi d'habitude si ardente! Sèche ces vilaines larmes. Viendras-tu ce soir au théâtre?

– Non, dit Filasse. Je vais me mettre au lit. Au revoir...

Spontanément, Mistress l'embrasse sur les deux joues :

– Ne pleure plus. Demain tu verras que tout ira mieux.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Table des matières

Le Général.....	24
La mission.....	24
Le Général, sa maîtresse et sa famille.	25
Le départ.....	26
Le carrosse.....	29
Le couvent. Les petites intrigues de Francoquin.....	31
La préceptrice, le Jésuite, et le tueur à gages.....	36
Seconde journée. Rencontres.....	39
L'affreux barbu présente ses hommes	41
Slim et son ami.....	43
Les Indiens.....	45
Le général est malade.....	47
Une pause.....	50
Promenade.....	50
Le Jésuite sauvé des eaux.....	53
Le monastère. Palabres nocturnes.....	54
La fugue de Chou-Baby dom Franquin.....	58
Maternel sermon.....	63
Changements ou travestis?	64
Jésus-Christ est-il baptisé?	68
Paisible chevauchée. Entretien autour des Cyclopus.....	70

Francoquin et le Ziù.....	74
Raisonnements pratiques.....	79
Fatale cargaison.	80
Les dames.....	83
Embarras pécuniaires.....	84
Une idée de Francoquin.	86
Le choix du colonel de Saint-Eustache.....	87
Au-devant du général de Saint-Jobard.....	88
Le général de Saint-Jobard.....	91
Paris.	92
Jésus-Christ ne comprend pas.....	95
L'entremetteuse.	95
Tirer parti des circonstances.	96
Ralph.	98
M ^{me} de Saint-Jobard.	101
Du travail pour le beau Peter.	107
Sous-bois. I.	III
Sous-bois. II.	II2
Le dîner sous la tente.....	II5
Lectures. (Achats et vol.)	128
Disgrâce du Monseigneur.	129
Braconnage. Une fille morte. Lugubre plaisanterie.....	130
On repart. Chou-Baby, les mollusques, Ralph, et Dieu. Le Jésuite en colère.	138
Sur le siège du cocher.	143
La plaine.	148
L'idiot. Les déserteurs.	151

La Veuve Rouge.....	154
La ville.	157
Le palais. Les générales se querellent.	162
Double-Mouche. Quelques portraits.	163
Francoquin et le trône.	170
Le groupe des dames. Peinture, dispute, et châtiment.	171
Cris.	175
Un drame.	178
Les tueurs se concertent.	180
La préceptrice et son élève.	184
Amants.....	190
Le miracle de saint Archöpis.....	197
Filasse. L'équipée burlesque.	201
Les fleurs.	207
Duel et mort.	208
Les frères Cyclopus. Ralph change de bord.	214
L'équipée burlesque – la fondrière.....	217
Requiem est de corvée: l'annonce à Thérésa.	221
Soirée triste chez La Bougresse.....	222
Francoquin et sa femme.	229
La Guêpière au rapport.	231
L'équipée burlesque. Nuit. Graves débats.....	234
L'Indien.....	239
Sauvetage.	242
Les dames, le Juge, et le voyeur.	245
Retour en ville.....	250
Amours tumultueuses.....	253

Mistress Mary à cœur ouvert.	259
L'affreux Double-Mouche. Voyage ou non ? 2 000 dollars. ...	263
Chez les Cyclopus : le voyage. Rencontres.	274
Le camp des Cyclopus.	286
Joutes oratoires chez les Cyclopus.	
Saint-Jobard sur la touche.	288
Farce. Francoquin cocu.	
Introduction de Fédor Yashpoutine.	296
Le vieil amnésique.	305
Les châtaignes. Filasse et l'amnésique.	
Réflexions sur les anarchistes.	307
La chevauchée macabre. Plans.	316
La chevauchée macabre. Réalisations.	319
Le grenier aux rêves.	325
Le chef de la police.	333
N'a-qu'un-Œil bat le rappel.	341
L'idée de Francoquin.	343
Francoquin et sa fille.	346
L'alliée de Chou-Baby.	352
Contrats de mariage. Labosse donne des conseils.	
Peter soucieux.	356
Nez-de-Suce commet une erreur.	361
Chez l'Espagnol.	365
Le rapport.	367
Le chef de la police sur la sellette.	368
Mistress accule Catt-bis à ses responsabilités.	370
Catt-bis et Chou-Baby. Francoquin.	372

Deux amis.	376
Le théâtre ambulant.	379
Intrigues et marchandages.	380
L'œuvre : conception et réalisation.	387
Les lignes de la main.....	388
La musique.....	389
L'enterrement. Plus de morts que de cercueils.....	390
Théologie. Jésus-Christ éprouve des difficultés à comprendre. On l'aide.	392
Entretien politique. Spéculations. Francoquin marque des points.....	394
Francoquin change de rythme : fâcheux effets.	397
Zelma.....	404
La répétition.....	408
La tuile.....	411
La visite à la faiseuse d'anges.....	414

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-132-3

Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : septembre 2011.

100 exemplaires hors commerce, numérotés de 1 à 100,
accompagnés d'un dessin original de Yak Rivais,
et 100 exemplaires ordinaires.